This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1026

A2 212.2

MÉMOIRES
SUR LA GRÈCE,

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE

LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE.

IMPRIMÉ PAR LACHEVARDIERE FILS,
SUCCESSEUR DE CELLOT, RUE DU COLOMBIER, N. 30.

MÉMOIRES
SUR LA GRÈCE,

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE,

ACCOMPAGNÉS DE PLANS TOPOGRAPHIQUES,

PAR MAXIME RAYBAUD,

[illegible]

AIDE-DE-CAMP DU PRÉSIDENT DU POUVOIR EXÉCUTIF

[illegible] GRÈC[illegible];

AVEC

UNE INTRODUCTION HISTORIQUE,

PAR ALPH. [ouse] RABBE.

TOME SECOND.

AZ 212[illegible]

PARIS,

TOURNACHON-MOLIN, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 45.

M. DCCC. XXV.

BNF

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

MÉMOIRES

SUR LA GRÈCE,

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE.

CHAPITRE XIII.

Arrivée des députés du mont Olympe. — Départ d'Ypsilanti pour Argos. — Transport de canons par des prisonniers turcs. — Route de Tripolitza à Argos. — Khan. — Fontaine et marais de Lerne. — Danger des prisonniers. — L'Érasinus. — Beau climat de l'Argolide. — Environs d'Argos. — Insolence de Colocotroni.

Après un séjour de quelques semaines à Tripolitza, Ypsilanti, se rendant au vœu général, et surtout à celui des insulaires, résolut enfin de quitter cette ville pour aller à Argos ouvrir le congrès national.

Une semaine avant son départ, arrivèrent

dans le Péloponèse des députés de cette partie de la Grèce située au bord et à l'occident du golfe Thermaïque, qui venaient lui annoncer que les habitants du mont Olympe et du Kissavo (*Ossa*) avaient levé l'étendard de l'indépendance. On portait à quatorze mille le nombre de combattants que ces insurgés pouvaient mettre sous les armes. Ils demandaient un chef, des canons, et quelques officiers étrangers pour les assister de leur expérience et de leurs conseils. Les Grecs de cette contrée sont distingués entre tous les autres par la mâle beauté de leur stature et de leurs formes, et plus encore par leur humeur belliqueuse (1).

L'insurrection de ces montagnards devait produire une diversion puissante en faveur de la cause des Grecs en général, et réagir en particulier d'une manière bien favorable sur chacune des parties du continent qui s'étaient déjà déclarées. Les musulmans de la Thessalie et de la Macédoine voyaient s'élever au milieu d'eux

(1) Il serait trop long de rappeler ici les noms de tous les braves qui ont pris naissance dans les gorges de cet Olympe *aux quarante-deux sommets* et *aux soixante-deux sources;* il suffit de rappeler que l'héroïque Giorgaki et le vaillant Athanase, qui figurèrent si glorieusement dans les affaires de la Valachie, en sont sortis.

un ennemi nombreux, formidable, qui allait à la fois couper leurs communications et menacer leurs derrières; car Odysséus tenait en échec, du côté des Thermopyles, ceux de la première de ces deux provinces, tandis que les braves Cassandriotes occupaient toutes les forces de la seconde. Mais, quoique ce soulèvement eût éclaté déjà trop tard pour détourner le coup qui menaçait la presqu'île de Pallène, il est impossible de calculer les conséquences avantageuses qui en seraient résultées, s'il eût été dirigé par un chef habile, et surtout actif et prévoyant. On verra jusqu'à quel point l'homme entre les mains de qui furent remis de si grands intérêts méritait une telle confiance.

Le kiliarque Sala, issu d'une famille grecque de Bessarabie originaire de Naxos, et sorti récemment du service de la Russie, fut celui qu'Ypsilanti désigna pour conduire cette expédition. Les députés du mont Olympe prièrent le prince de me donner le commandement de la petite artillerie qu'on leur accorda, et qui devait encore être augmentée de quelques canons achetés à Ipsara. Une entière liberté m'était laissée d'accepter ou de refuser cet emploi. Sala joignit ses instances à celles des envoyés pour m'engager à l'accompagner; et malgré toutes

les raisons qui pouvaient encore me retenir en Morée, l'état de stagnation où allaient rester les affaires de la guerre dans cette province jusqu'à l'ouverture de la campagne suivante, joint à la perspective d'une course dans les îles de l'Archipel et les belles vallées de la haute Thessalie, me déterminèrent à me rendre à leurs désirs.

Au moment de partir, Ypsilanti devait éprouver encore une sensible contrariété de la part de Colocotroni, qui avait recouvré, avec les soldats qui l'avaient abandonné, toute sa primitive insolence, toute sa personnalité audacieuse et insupportable. Avant de quitter Tripolitza, le prince voulait y laisser pour gouverneur un jeune Grec (*M. Georges Sékéri*) de cette ville, qu'une éducation soignée, acquise pendant un long séjour dans différents états de l'Europe, et à un caractère rempli d'énergie, rendaient plus capable qu'aucun autre de remplir de telles fonctions. Ce choix ne convint pas à Colocotroni, qui prétendit que le droit de nommer à cet emploi lui appartenait exclusivement, par la singulière raison qu'il avait commandé le corps le plus nombreux pendant le siége; et, toujours guidé par des motifs d'intérêt personnel, il exigea que l'un de ses fils en fût investi.

En vain l'on essaya de lui faire sentir l'absurdité de ce raisonnement, Ypsilanti se vit obligé de borner les fonctions de M. Sékéri à celles de gouverneur civil, ou, pour mieux dire, de simple juge, et encore avec la clause humiliante qu'on publierait que *Colocotroni avait donné son adhésion* à cet arrangement.

Les prisonniers turcs voyaient avec effroi les préparatifs de notre départ et de celui du prince. Quelque impuissants que pussent être nos efforts en leur faveur, ils regardaient notre présence comme une sauvegarde, et se flattaient toujours que les Grecs apprendraient de nous à user généreusement de la victoire. Les femmes particulièrement comptaient sur les effets de notre intervention. Elles savaient que les opinions des Francs flétrissent d'infamie le guerrier qui ne protège pas leur faiblesse et leur infortune ; aussi les belles captives du harem de Kourchid témoignèrent plusieurs fois un vif désir de voir Ypsilanti. Elles se faisaient illusion sur le degré de sa puissance ; mais lui, à qui tant de désagréments journaliers prouvaient toute la faiblesse de son autorité, refusa constamment de se rendre à leurs vœux, voulant, disait-il, éviter le spectacle d'une infortune qu'il n'était pas

en son pouvoir d'adoucir. Ainsi les intéressantes prisonnières ne le virent pas. Que lui eussent-elles demandé ? Probablement la restitution des riches vêtements dont les avaient dépouillées ceux à qui leur garde était confiée, ou qui s'étaient officieusement chargés de cette fonction (1).

Ypsilanti partit le 13 novembre pour Argos; et tous les étrangers, ainsi que la presque totalité des troupes qui se trouvaient à Tripolitza, l'y suivirent. La capitale de la Morée avait commencé à se repeupler; un grand nombre de Grecs, venus des autres parties de la péninsule et des îles, y ramenaient les éléments d'une vie nouvelle, lorsque ce départ y laissa de nouveau un vide considérable. Ceux que des spéculations commerciales ou divers autres motifs y avaient attirés, se rendirent à Argos, où la solennité politique qui se préparait poussait un concours extraordinaire de Grecs de tous les points de la Hellade.

(1) En général, j'ai vu les femmes turques ranger au nombre de leurs plus grandes afflictions, environnées qu'elles étaient de pertes cruelles, la privation de leurs bijoux, de leur attirail féminin, et donner encore une larme à ces frivolités chéries, après le massacre d'un père, d'un frère ou d'un époux.

Les canons que l'on envoyait aux insurgés de l'Olympe étaient tous démontés, et je devais faire construire dans les Cyclades les affûts nécessaires. Obligé de m'occuper du transport de cette petite artillerie jusqu'au lieu de l'embarquement, je demandai les chevaux et mulets dont j'avais besoin à cet effet. Mais, malgré de vives objections de ma part, le gouverneur militaire de Tripolitza, Pano Colocotroni, me donna, pour y suppléer, une cinquantaine de prisonniers turcs, auxquels on adjoignit, en cas d'insuffisance, un même nombre de Valaques. M. *le gouverneur* me fit l'honneur de me visiter pour me dire obligeamment de ne pas craindre de fatiguer les *chevaux* qu'il mettait à ma disposition. Je fis escorter ce convoi par une douzaine de canonniers, auxquels je recommandai fortement de veiller à la sûreté d'une partie des *chevaux*, et à ce que l'autre ne s'écartât pas.

Ainsi que de vils animaux, ces infidèles, parmi lesquels se trouvait un certain Ibrahim-aga, partirent donc attelés à de lourds chariots; et je quittai moi-même Tripolitza le surlendemain, 17 novembre, avec les députés de l'Olympe.

Après une heure de marche en plaine, nous laissâmes à gauche le hameau de Sténo, qui s'é-

lève en amphithéâtre au pied des montagnes que traverse le défilé de Kaki-Scala, que l'on appelle encore *Strata-Halil-bey*. Ce passage, ou plutôt cet escalier, est si pierreux, si difficile, et de tous points si peu praticable, que je ne concevais pas trop comment mes canons s'en étaient tirés. Un corps de troupes qui voudrait pénétrer par cette voie dans la plaine de Tripolitza pourrait être facilement arrêté par une poignée d'hommes embusqués sur les rochers, au milieu desquels elle est frayée. Au-delà se trouve le joli vallon d'Achlado-Campo, dominé par le village de ce nom, bâti sur l'une des croupes du mont Arthémisius. Deux de mes pièces abandonnées sur le chemin me donnèrent à penser que les paysans, qui devaient les traîner avec les prisonniers turcs, avaient profité des ombres de la nuit pour se soustraire à cette pénible corvée.

Nous avions quitté Tripolitza fort tard : le soleil allait disparaître ; cependant l'espoir d'atteindre mon convoi à peu de distance m'engagea à laisser en arrière le reste de notre petite caravane, qui déjà faisait des préparatifs de bivouac. Je continuai donc à marcher, accompagné d'un seul homme ; mais la nuit arriva si vite et si obscure, qu'après une heure

de route par un sentier ascendant et pénible, et obligé d'avancer sur la foi de mon cheval, je pris le parti de m'arrêter dans un vieux khan que m'avait signalé de loin une vive lumière et les accents d'une joie bruyante.

C'est le troisième bâtiment de ce genre que l'on rencontre de Tripolitza à Argos : il était plus grand, et offrait l'image d'une dévastation moins complète que les deux autres, ravagés par le temps et les soldats du kiaïa ; aussi, lorsque j'y passai, servait-il d'asile à un grand nombre de voyageurs, la plupart insulaires, attirés par diverses spéculations dans l'intérieur du Péloponèse.

Tous, rangés autour d'un feu de bois vert, allumé au milieu d'une pièce délabrée dont les parois étaient tapissées d'un enduit épais et luisant, produit de la fumée qui s'échappait avec peine à travers les tuiles, chantaient à se rompre la tête les exploits du Klephte Boukovallas (1). Je vis les hôtes de ce sale réduit à tra-

(1) CHANT POPULAIRE. = Quel est le bruit qui se fait ? (*quel est*) ce grand fracas ? — Égorge-t-on des bœufs ? des bêtes féroces se battent-elles ? — On n'égorge pas de bœufs ; des bêtes féroces ne se battent pas : — (*Mais*) Boukovallas combat ; (*il combat*) contre quinze cents (*Turcs*), — entre Kénouria et le Kérassovon. — Les coups de fusil tombent

vers l'atmosphère enfumée qui les enveloppait, et qu'augmentait encore la vapeur exhalée par quelques quartiers de chèvre jetés indifféremment au milieu du brasier, se lever à mon arrivée pour faire place à l'étranger et l'admettre aux douceurs du banquet, dont les préparatifs, comme on voit, étaient parfaitement en harmonie avec l'élégance de la demeure.

Leurs prévenances redoublèrent lorsque l'officieuse indiscrétion de mon domestique les eut instruits, par quelques mots dits à l'oreille de l'un d'eux et répétés à la ronde, des droits que je pouvais avoir à leurs égards. La pierre qui me servait de siége fut recouverte d'un *kaban* (1); et, quand la viande fut retirée du feu, enfumée, noire, encroûtée de cendres brûlan-

comme pluie, les balles comme grêle.—(*Mais tout-à-coup*) une fille blonde crie de la fenêtre : — Fais cesser le combat, ô Boukovallas; fais cesser la fusillade. — La poussière tombera, le brouillard s'élèvera, — et nous compterons ton armée, pour voir combien (*d'hommes*) manquent. — Les Turcs se sont comptés trois fois; il (*en*) manque cinq cents. Les enfants des Klephtes se comptent; il leur manque trois braves. — L'un est allé chercher de l'eau, l'autre du pain; (*mais*) le troisième, le plus brave, est étendu (*mort*) sur son fusil.

(*Trad. litt. de M. Fauriel.*)

(1) Espèce de capote d'un tissu fort épais.

tes, leur politesse m'évita la peine d'ôter l'*écorce* du morceau qui m'était destiné. La *peau de bouc*, après m'avoir été présentée, circula avec rapidité : l'appétit que m'avait donné l'air vif et piquant de la soirée me fit trouver ce repas excellent.

Remonté de bonne heure à cheval, presque malade de la nuit pénible que je venais de passer, je ne tardai pas à éprouver la salutaire influence des émanations balsamiques que l'on respire sur les montagnes de la Grèce, surtout pendant l'heure qui précède le lever du soleil. Un chemin bordé de thym, de myrtes et de lentisques me conduisit bientôt sur l'un des sommets de l'Arthémisius, où m'attendait une de ces surprises agréables que le voyageur rencontre si souvent dans cette contrée, aussi riche des beautés de la nature que pauvre encore des bienfaits de la civilisation : je veux parler d'un point de vue magnifique justement admiré de tous ceux qui ont parcouru le Péloponèse. La plaine d'Argos, le golfe et la ville de Napoli de Romanie avec sa haute citadelle, la plus forte de l'empire ottoman, et les côtes de l'Hermionie se découvrent de ce point ; enfin, les sommités des monts de la Laconie et de ceux qui dominent Corinthe, l'île de Spetzia et les

premières Cyclades, complètent le développement de ce tableau.

Le soleil était levé depuis une heure. En descendant le revers de la montagne, je rencontrai mes canons avec les Turcs qui y étaient attelés. Ils témoignèrent une joie extravagante en me voyant : depuis que le jour avait commencé, ils n'avançaient qu'à force de coups. Des terreurs assez fondées plus encore que la fatigue ralentissaient leur marche : ils devaient arriver à Lerne dans la journée, et craignaient d'y être massacrés ; aussi ne fallut-il rien moins que ma promesse de les y attendre, et de veiller à leur sûreté, pour les engager à reprendre leur pénible travail sans y être contraints par la violence.

A cent toises de la mer, on tombe sur la route qui conduit d'Argos dans la Laconie en côtoyant le rivage ; et la fontaine de Lerne vient presque aussitôt s'offrir aux regards du voyageur. Elle s'échappe avec abondance d'un rocher placé sous le chemin, et alimente ce marais si fameux dans les fables antiques. Des joncs d'une hauteur prodigieuse et d'autres plantes aquatiques en couvrent la surface, et l'oreille est incessamment frappée par le croassement monotone de myriades de grenouilles qui habitent cet humide séjour.

En entrant à Mylos (*moulins*), nom moderne substitué à celui de Lerne, je me hâtai de voir le capitaine qui avait la police et le commandement de l'endroit, afin de le prévenir de l'arrivée de mes prisonniers, et l'engager à prendre des mesures pour que leur vie fût respectée. Non seulement il s'en occupa sans retard; mais encore, sur ma demande, il envoya un pain à chacun de ces malheureux : les vivres qu'ils avaient reçus en partant de Tripolitza étaient épuisés depuis la veille.

Le petit port de Lerne était alors le rendez-vous de ceux qui venaient de l'Archipel, ou qui voulaient s'y rendre. Son aspect ne présente aujourd'hui que les ruines d'une trentaine de maisons incendiées par le kiaïa-bey. Quelques moulins seulement avaient été épargnés: ils sont pratiqués dans une digue en maçonnerie de construction assez remarquable, destinée à maintenir les eaux du marais à une certaine hauteur, pour éviter, autant que possible, les pernicieux effets de la stagnation.

Le capitaine qui commandait à Mylos me fit construire une espèce de hutte, au moyen de quatre ou cinq vieilles solives suspendues entre le rez-de-chaussée et le premier étage d'une maison que le feu avait moins endommagée que

les autres. Je commençais à y goûter quelque repos, lorsque je fus assailli par une légion de monstrueux rats d'eau, échappés du marais voisin, qui s'attaquaient à la semelle de mes bottes, et fourrageaient dans les plis de mon manteau. L'ennemi était nombreux; je battis en retraite, et allai chercher un refuge sous des berceaux d'orangers en fleurs qui ombrageaient le jardin de l'aga turc, ancien suzerain de ces lieux.

Mes prisonniers arrivèrent quelques heures après moi, abattus par la fatigue et la crainte. Malgré les précautions prises pour leur sûreté, je n'étais pas sans inquiétudes. Une fermentation menaçante se manifestait parmi les marins grecs : ils descendaient en foule de leurs embarcations, et s'attroupaient autour de ces captifs, dont le plus grand nombre, composé d'Asiatiques, avaient appartenu au corps dont le kiaïa s'était servi pour mettre à feu et à sang une partie de la Morée. L'on eut une peine infinie à les soustraire à la fureur de ces matelots, qui n'avaient point encore trouvé l'occasion d'assouvir leur haine contre les infidèles; mais ils ne purent éviter quelques pierres dont plusieurs furent grièvement blessés. Je me hâtai de les faire repartir, afin d'aller relever les canons restés en arrière, et je don-

nai les ordres les plus positifs pour qu'ils ne rentrassent à Mylos que de nuit. Désirant éviter de plus grands malheurs, je me vis contraint de promettre aux furieux qui voulaient les massacrer, d'abandonner ces victimes à leur vengeance dès que je n'en aurais plus besoin : ils s'apaisèrent en murmurant.

La route qui conduit de Lerne à Argos est fort belle et toujours en plaine. Après une demi-heure de marche, on franchit l'Érasinus (1), à trente toises environ du rocher au pied duquel cette rivière prend naissance. Elle en sort avec impétuosité, et roule en murmurant ses ondes limpides sur un lit de cailloux et de cresson.

Le climat de l'Argolide est infiniment plus chaud, dans la saison où nous nous trouvions alors, que celui de la partie du Péloponèse que je venais de quitter. Je retrouvais toutes les douceurs du printemps, et ce n'était pas sans plaisir que je comparais la pureté de l'air que l'on respire aux brods de la mer, à l'atmosphère empestée de Tripolitza. L'approche de

(1) L'Érasinus, aujourd'hui *Képhalo-Vrisi*, est une décharge du lac Stymphale, dont les eaux viennent aboutir à cet endroit par des canaux souterrains qu'elles se sont creusés.

l'hiver se manifeste en Morée par le retour de la verdure; et cette observation est surtout applicable à la plaine d'Argos. Les premières pluies de cette saison rendent la vie à la nature épuisée par les feux de l'été; la terre reprend sa parure, et, au moment où, dans les provinces même méridionales de la France, la végétation paraît ensevelie sous les frimas, en Grèce les arbres se couvrent de fleurs.

J'avais été rejoint par mes compagnons de voyage, restés en arrière, et nous entrâmes tous ensemble dans Argos, au milieu des chants tumultueux des soldats dont cette ville était remplie.

Je trouvai Ypsilanti triste et soucieux. Les désastres de la Valachie étaient publiquement connus. Jusqu'alors on avait lutté contre cette accablante nouvelle, que des Grecs, échappés à l'affaire de Dragachan, venaient de confirmer, et dont le témoignage ne laissait plus de prise à l'espérance. Nouveau sujet d'inquiétude pour le prince, cette assemblée, attendue par tant de gens avec une si grande impatience, semblait devoir être pour lui le terme d'une autorité chancelante. Avec plus de philosophie, il eût béni le destin qui l'allait délivrer d'un fardeau disproportionné à ses forces; mais,

quelque laborieux et contesté que soit l'exercice du pouvoir, la plupart des hommes ne se rappellent que ses charmes, aux approches du moment qui va les en dépouiller.

Beaucoup de capitaines et de primats conservaient encore pour Ypsilanti les dehors de l'obéissance et du respect, tandis que d'autres s'en dispensaient entièrement, et ne se donnaient même plus la peine de cacher leur humeur inquiète et leur esprit d'insubordination. Colocotroni se faisait remarquer toujours davantage parmi ces derniers (1). Forcé, plus tard, de

(1) J'en citerai, parmi beaucoup d'autres, deux exemples, dont l'un s'est passé sous mes yeux.

Le lendemain de mon arrivée à Argos, j'étais à dîner chez Ypsilanti, lorsque Colocotroni arriva. Après un moment de repos et quelques minutes d'une conversation assez indifférente, il se leva tout-à-coup, saisit la barrette de M. A...., premier aide-de-camp du prince, et la jeta à terre avec une sorte d'emportement. Un vif mouvement d'indignation se manifesta aussitôt parmi les spectateurs de cette scène. Colocotroni, en voulant justifier son action, ne fit qu'augmenter la fâcheuse impression qu'elle venait de produire. « Il » est assez extraordinaire, dit-il à l'officier qu'il avait ainsi ou» tragé, que vous restiez couvert en présence et à la table du » prince, lorsque lui-même est découvert. » A ces mots, aggravant sa sottise, et devenu plus impertinent par embarras, il décoiffa encore deux autres convives grecs. Comprenant enfin, par le silence de tous les assistants, et surtout par

reconnaître, momentanément il est vrai, une autorité plus vigoureusement exercée et sanctionnée par la nation, il lui est souvent arrivé de regretter Ypsilanti et la faiblesse de son commandement, bien qu'alors il ne se passât guère de jour où il ne transgressât volontairement à son égard les convenances les plus indispensables.

celui que garda Ypsilanti, combien sa conduite était désapprouvée, il sortit peu d'instants après fort déconcerté.

En voici un autre arrivé antérieurement, qui peut marcher de pair avec le précédent.

A l'époque de l'arrivée d'Ypsilanti en Morée, Colocotroni s'était rendu avec Anagnostara et plusieurs autres chefs et primats au lieu du débarquement. Une table bien servie, élevée et entourée de siéges, selon nos usages, avait été préparée. Ces dispositions ne plurent pas à ce sauvage : « De » vrais *palicaris* (braves, braves gens), dit-il en renversant » la table d'un coup de pied, et sans égard pour le person» nage dont l'arrivée avait motivé ces préparatifs, doivent » manger assis à terre : laissons aux Francs ces recherches » du luxe, elles ne conviennent point à des gens de guerre. »

Peut-être ces paroles d'un enfant de la nature, non familiarisé avec les superfluités de notre civilisation, n'eussent point été déplacées dans la bouche d'un Botzaris, d'un Nikitas, et de plusieurs autres animés d'un patriotisme aussi pur que désintéressé; mais déjà le lecteur connaît assez Colocotroni pour sentir jusqu'à quel point un pareil langage pouvait lui convenir.

Deux jours après mon arrivée dans la capitale de l'Argolide, je retournai à Mylos, afin de veiller à la sûreté des prisonniers turcs qui devaient y rentrer la nuit suivante. J'emmenai avec moi un détachement du corps de Baleste; mais, témoin de la fermentation extrême qu'occasionait l'approche de ces malheureux; je jugeai prudent de les faire passer outre, et de les diriger immédiatement sur Argos, où ils parvinrent sains et saufs. Je les fis renfermer et garder à vue dans une vieille église. Ils se montraient fort touchés de toutes ces précautions; et, sûrs qu'on les traiterait avec humanité, ils témoignaient un vif désir d'être attachés à des étrangers comme esclaves. Plusieurs officiers en prirent; et, quelques jours plus tard, je fis repartir le reste, sous bonne escorte, pour Tripolitza (1).

Il était arrêté que nous passerions une quinzaine de jours à Argos avant de mettre à la voile pour la Thessalie. L'indolence de l'homme chargé de conduire l'expédition de l'Olympe lui avait fait juger ce laps de temps indispen-

(1) Peu de temps après, un esclave turc, appartenant à un primat, ayant profité des ombres de la nuit pour s'enfuir à Napoli avec les armes et le cheval de son maître, tous ceux qui se trouvaient à Argos furent mis à mort.

sable aux préparatifs de son départ : il ne songeait pas que le moindre délai pouvait compromettre le sort d'une province entière. Ypsilanti ayant décidé que je ferais monter notre petite artillerie à Tinos, celle des îles de l'Archipel qui offrait le plus de ressources pour ce travail, il était urgent que je me rendisse à cette destination, afin d'employer utilement le temps que le kiliarque Sala jugeait à propos de passer encore dans le Péloponèse. Nous eussions ainsi évité un double retard dans notre marche. Mais ce raisonnement si simple ne put entrer dans son esprit, qui semblait préoccupé de soins tout-à-fait étrangers au but de la campagne.

CHAPITRE XIV.

Argos. — Arrivée d'officiers étrangers. — Navire maltais. — Affaire du 26 novembre devant Napoli. — Le capitaine Georges. — Tirynthe. — Fiançailles du fils de Colocotroni et de la fille de Bouboulina. — Arrestation du navire maltais. — Château d'Argos. — Préparatifs d'assaut contre Napoli. — Nouvelles de Mavrocordato. — Ses occupations sur le continent de la Grèce. — Arrivée à Missolonghi de Tahir-Abas et autres chefs albanais. — Organisation d'un sénat dans la Grèce occidentale et orientale. — Avantage obtenu par les Turcs de Patras. — Départ pour l'Archipel et le mont Olympe.

Avant l'incendie qui venait de détruire Argos (1), les maisons de cette ville étaient disséminées sur un espace fort étendu. Le petit nombre de celles qui se trouvaient réunies formaient des rues larges, moins tortueuses que celles de la plupart des cités turques. Toutes ces habitations, basses et de peu d'apparence, appartenaient aux Grecs; aussi la flamme et le kiaïa n'en avaient presque pas épargné.

(1) Argos renfermait neuf à dix mille habitants de race albanaise.

Celles des musulmans (1) étaient belles, vastes et isolées : chacune possédait un ou plusieurs puits et un jardin d'orangers, accessoires ordinaires de l'aisance dans cette partie de la Grèce. Le mûrier, l'aloès et le figuier de Barbarie abondent sur le territoire d'Argos, ainsi que le cyprès, arbre chéri dans tout l'Orient, et que de superstitieuses idées de tristesse font ridiculement bannir de nos jardins.

C'est en vain que le voyageur cherche aujourd'hui dans Argos la ville du roi des rois. A peine y retrouve-t-on quelques débris rares et défigurés qui attestent son antique existence. Je n'y ai vu que cinq ou six chapiteaux mutilés, et quelques colonnes cannelées, creusées dans leur longueur, dont l'emploi n'est plus de supporter les voûtes des temples des dieux, mais d'abreuver de vils troupeaux.

Les habitants de l'Argolide sont en général industrieux, braves, hospitaliers et de mœurs très douces. Leur joie se manifesta d'une manière non équivoque à l'arrivée d'Ypsilanti et des troupes qui l'accompagnaient. Le voisinage des infidèles de Napoli les tenait en alarmes ; aussi se montrèrent-ils reconnaissants de

(1) Les Turcs d'Argos étaient réfugiés dans Napoli.

la sécurité qu'on leur procurait. Les provisions affluèrent; les primats de la ville rivalisaient de zèle pour satisfaire aux besoins du soldat (1). Ceux des habitants qui, à l'approche du kiaïa, s'étaient réfugiés dans les montagnes, en descendirent en foule pour venir relever leurs foyers dévastés.

Les Turcs avaient dans Argos un collége ou dervicherie, bâtiment assez régulier, composé d'une vingtaine de pavillons couverts chacun d'un dôme, formant ensemble un parallélogramme ombragé de cyprès : on le convertit en hôpital *militaire*.

Une trentaine d'étrangers, dont le débarquement à Calamata nous avait été annoncé depuis quelques jours, arrivèrent le 20 novembre. Des Français, des Allemands, des Italiens, composaient ce détachement. Au nombre de ces derniers on remarquait le colonel sicilien Staraba, et, parmi les Français, MM. Graillard, Chauvassaigne, Micolon, Delorey, Paulet et Volgemuth. Un officier de cavalerie da-

(1) Pendant quelque temps les rations furent composées de pain, vin, viande, riz, huile, beurre, légumes secs, etc., etc.; mais cette abondance, disons mieux, cette profusion imprévoyante ne put se soutenir, et l'Argolide se trouva bientôt épuisée jusqu'à la récolte de l'année suivante.

nois, M. de Qualen, en faisait également partie. Ce jeune homme, auquel une foule de qualités aimables et une brillante valeur avaient acquis une considération générale, périt plus tard d'un coup de canon aux environs de Zeïtouni.

Le lieutenant-colonel Tarella fut chargé par Ypsilanti de vérifier les titres et les papiers des militaires et des autres étrangers qui venaient se ranger sous les drapeaux de la Grèce, afin qu'ils fussent reconnus chacun selon son grade, et placés convenablement, lorsque les circonstances le permettraient. Les fonctions de commissaire des guerres furent confiées à un Grec (*M. Pangalo*), qui avait antérieurement servi une puissance étrangère, et l'on organisa le service des vivres avec quelque régularité. C'était la branche administrative dont le désordre se faisait le plus vivement sentir depuis le commencement de la guerre.

Les soldats, inutiles à Argos, reçurent ordre de joindre les corps employés devant les places que les Turcs défendaient encore. Il ne resta dans la ville que les compagnies de Baleste, et l'escorte plus ou moins nombreuse que chaque chef a coutume de traîner après lui. Les étrangers sans emploi y restèrent également, et fu-

rent traités aussi bien que le permettaient les temps et les lieux.

Avant même que les Grecs eussent emporté la capitale de la Morée, la famine commençait à se faire sentir dans Napoli de Romanie, et déjà l'on se flattait de voir tomber bientôt ce boulevard de l'empire ottoman, quand une circonstance imprévue vint reculer indéfiniment cette espérance. Un navire maltais, chargé de blé, et expédié par une maison étrangère de Constantinople, s'introduisit dans le port, au moment où la nouvelle de la prise de Tripolitza jetait le découragement parmi les troupes de la garnison, déjà abattues par les misères du siége. Cet événement a donné lieu à plusieurs versions. Les uns ont prétendu que les deux bricks grecs, chargés de surveiller le blocus de la place, s'acquittèrent négligemment de leur mission; d'autres, que les capitaines de ces bâtiments, indignés de ce qu'au moment où tant de richesses tombaient entre les mains des chefs et des soldats de terre, on ne leur fournissait pas même de quoi solder les marins qu'ils entretenaient depuis si long-temps de leurs propres deniers (1), avaient abandonné leur poste,

(1) Si l'un des deux bâtiments appartenait à la Bouboulina, cette plainte était loin d'être fondée.

et s'étaient retirés chez eux. Je ne me rends garant d'aucune de ces deux opinions ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'à notre arrivée dans Argos, le bâtiment maltais se trouvait mouillé, depuis plus de vingt jours, sous le canon de Napoli. Les Turcs reprenaient courage, et faisaient de fréquentes sorties.

Le 26 novembre, le feu répété des batteries de Palamide (1) nous annonça un vif engagement sous les remparts de la place. Ne voulant pas quitter la Morée sans avoir vu au moins les approches de cette redoutable forteresse, qui coûta à l'armée ottomane tant d'années et de

(1) La place de Napoli de Romanie est bâtie entre la mer et le rocher qui supporte cette forteresse, dont l'élévation prodigieuse et l'aspect imposant excitent l'admiration et la surprise. Près de quatre cents bouches à feu, dont quatre-vingts environ de calibre énorme de soixante-quatre et plus, défendent la ville, la citadelle, et un îlot placé à l'entrée du port. Lorsqu'on fait feu en même temps de toute cette redoutable artillerie, la commotion du sol est vivement sentie à plusieurs lieues de distance, et la détonation s'entend à la fois dans l'Archipel, l'Attique, le Péloponèse, et toute la partie méridionale de la Romélie.

Les Vénitiens abandonnèrent Napoli aux Turcs en 1539; ils la reprirent en 1686; enfin elle retomba, en 1715, au pouvoir de ces derniers, après un siége des plus longs et des plus opiniâtres.

sang, nous partîmes, le capitaine Nikitas, deux Français et moi, et, traversant une immense plaine, nous nous trouvâmes, en une heure et demie, sur le lieu où le combat venait de commencer. Les détonations de l'artillerie se succédaient avec rapidité, et voici quelle était la cause de tout ce bruit. La cavalerie ennemie manquant de fourrage, les Turcs avaient fait sortir de nuit un grand nombre de femmes du peuple et d'enfants, sous la protection d'une centaine de delhis, pour aller couper de l'herbe sur un petit plateau à demi-portée de canon des remparts. Les Grecs, campés dans le voisinage, s'en étant aperçus un instant avant le jour, s'approchèrent furtivement et fondirent, en poussant de grands cris, sur ce troupeau de timides fourrageurs qui regagnait sa retraite. Ces malheureux, se voyant coupés, se précipitèrent dans la mer; et, bien qu'elle fût peu profonde dans cet endroit, quelques uns s'y noyèrent; d'autres y furent tués à coups de fusil. Les assiégés envoyèrent du secours à ces victimes de leur imprévoyance. Selon leur habitude, ils tirèrent une immense quantité de coups de canon, et firent beaucoup de bruit, mais peu de mal, attendu qu'ils ne pouvaient frapper les Grecs sans risquer d'atteindre les leurs.

Le combat se soutint une partie du jour; enfin les deux partis abandonnèrent le champ de bataille vers les deux heures après midi. Les assiégeants constatèrent leur victoire par un trophée d'une trentaine de têtes; et les Turcs ramenèrent dans la place la presque totalité des femmes et des enfants qu'ils avaient si lâchement exposés.

Nous nous proposions de retourner sans retard à Argos; mais le capitaine Georges, frère de Nikitas, et chef du corps d'observation qui se trouvait devant Napoli, nous pria avec tant d'instance de partager son dîner, qu'il nous fut impossible de refuser. Ce chef était extrêmement brave. Il avait servi quelque temps avec les Anglais dans les îles Ioniennes, et se montrait enthousiaste de leur discipline, dont il faisait assez heureusement l'application parmi les troupes sous ses ordres. Divisées en compagnies de force à peu près égale, assujetties à un appel journalier, elles offraient un exemple des conquêtes de la fermeté sur l'indiscipline. Ces heureux résultats étaient l'effet d'une rigueur telle que beaucoup de personnes la taxeront de férocité. En voici un exemple dont les habitants d'Argos furent témoins peu de temps après mon départ de cette ville.

Le capitaine Georges y venait souvent pour voir Ypsilanti et les primats chargés de fournir des vivres à ses troupes. Il s'entretenait un jour dans un café avec quelques officiers grecs et étrangers, lorsqu'on lui amena un de ses soldats qui, après avoir quitté le camp sans ordre, était venu à Argos y causer du scandale. Il l'interrogea sévèrement, et, par ses pressantes questions, l'ayant fait convenir d'un fait dont la notoriété publique l'accusait, il étendit tranquillement sa main gauche sur la tête du coupable, le saisit par les cheveux, et de la droite tirant son atagan, lui trancha la tête d'un seul coup. Les assistants restaient pétrifiés; mais lui, sans paraître ému, montrant à son escorte cette tête sanglante : « Voilà, leur dit-il, » comme je traiterai ceux qui pourraient en» core se comporter de même. »

Nous quittâmes à quatre heures le camp de Napoli, prenant, pour revenir à Argos, la route un peu plus longue qui passe par Tirynthe. Nous arrêtâmes avec étonnement nos regards sur ces murailles de construction cyclopéenne, encore debout et inébranlables depuis tant de siècles. Cette enceinte, formée de quartiers de rochers posés sans ciment les uns sur les autres, subsiste dans presque toute son in-

tégrité : elle entourait l'éminence sur laquelle était bâtie l'acropolis de Tirynthe. Nous y montâmes à la faveur d'une légère dégradation, occasionée par l'affaissement du terrain qui retentissait fréquemment sous les pieds de nos chevaux. Cette particularité nous donna lieu de penser, malgré les traces de fouilles faites à différentes époques, que le sol de cette ville antique est loin d'être épuisé, et qu'il garde de nouveaux trésors à de nouveaux explorateurs.

Non loin de Tirynthe, on trouve dans la plaine plusieurs autres monticules isolés, de forme conique et d'une assez grande élévation. A une heure de là, nous traversâmes un village composé de quelques misérables habitations, au milieu desquelles s'élevait une superbe maison construite par le cadi de Napoli, ci-devant seigneur et propriétaire de ces lieux. Nous visitâmes ses jardins d'orangers et sa demeure, qui nous parut assez spacieuse pour loger toute la population de l'endroit. Cependant, soit abrutissement, soit crainte de voir revenir le despote, elle lui préférait ses huttes enfumées. Repassant l'Inachus, un quart de lieue au-dessus du pont où nous l'avions franchi le matin, nous rentrâmes dans Argos une heure après le coucher du soleil.

Je fis plusieurs visites au camp de Napoli jusqu'au jour où je m'embarquai pour l'Archipel. Parmi les officiers récemment arrivés, beaucoup s'y rendaient pour juger du caractère de la guerre, et les sorties des Turcs leur en procuraient fréquemment l'occasion. Mais, comme le lecteur sait déjà à quoi s'en tenir sur ces combats, leurs incidents et leur nullité ordinaire, je n'en chargerai pas mon récit. Il vaut mieux que je mentionne en passant les fiançailles de l'un des fils de Colocotroni avec la fille de la Bouboulina. Ce fut un événement parmi les Grecs. Argos retentit, en l'honneur des futurs époux, de clameurs joyeuses et du bruit de la mousqueterie. On portait la dot des jeunes gens à une somme immense. Elle coûtait peu aux parents; et, si toutes les victimes qui en avaient fait les frais eussent envoyé leurs ombres à la fête, le cortége nuptial eût été sinistre et nombreux.

On résolut, à la même époque, d'enlever le bâtiment maltais qui était venu ravitailler Napoli : entreprise assez inutile, puisque, depuis un mois en rade, il n'avait certainement pas attendu jusqu'à ce jour pour opérer son déchargement. Quoi qu'il en soit, à la faveur d'une nuit fort obscure, quelques chaloupes, montées par plusieurs officiers étrangers et une cinquan-

taine de soldats et matelots grecs, partirent de Mylos, se dirigeant en silence vers les remparts de la place assiégée; mais, arrivé à une certaine distance du navire, le patron spetzioté qui conduisait la première des embarcations, apercevant le feu de la pipe d'un matelot de quart, s'imagina voir la mèche d'un canonnier prêt à le couler. Il vira de bord, malheureusement avec assez de bruit pour obliger les autres chaloupes à en faire autant, et se retira à force de rames, malgré les instances et les menaces des étrangers qui se trouvaient avec lui. Le lendemain, le bâtiment appareilla; mais, des croiseurs grecs l'ayant arrêté à la sortie du golfe, le capitaine fut conduit devant Ypsilanti.

Cet homme se hâta de rejeter le blâme de sa conduite sur la maison pour laquelle il naviguait : toutefois son extrême frayeur démentait sa justification. A la vérité, les puissances continentales ne reconnaissaient point encore le blocus des ports de cette contrée; mais n'était-il pas intolérable et révoltant pour les Grecs de se voir, après tant de sang et de fatigues, obligés de renoncer au prix de leur persévérance et de leurs efforts? Une vile spéculation, méditée par un marchand au fond de son comptoir, devait-elle donc faire avorter le fruit du

courage et suspendre la marche d'une sainte insurrection? Peut-être faut-il savoir gré aux Hellènes de la modération dont ils firent preuve envers ce coupable Maltais. On se contenta de le retenir; et bientôt le capitaine d'une frégate anglaise l'ayant réclamé, comme sujet de S. M. britannique, il lui fut immédiatement rendu.

Au milieu de ces mouvements, qui n'étaient que du repos auprès des terribles émotions de Tripolitza, il me tardait d'aller me réunir à ces habitants des vallées de l'Olympe, dont la Grèce célébrait le courage. Quelques promenades à cheval aux environs d'Argos n'offraient point de suffisantes distractions à mon impatience, et au besoin d'activité ou d'agitation que j'avais contracté. Ce ne fut cependant pas sans intérêt que je visitai l'ancien château de cette ville, ouvrage du moyen âge, qui tombe maintenant en ruines. Cette position pourrait être rendue formidable : la plaine entière se déroule devant elle. J'y trouvai, sous la garde de deux ou trois Grecs, quatre prisonniers évadés de Tripolitza que l'on destinait à la mort : tristes débris échappés à la destruction de leurs frères pour venir, un peu plus tard, subir le même sort à quelque distance de leurs foyers.

L'idée d'attendre encore de la famine la red-

dition de Napoli était désormais bien décourageante. Il paraissait indubitable qu'à l'ouverture de la campagne suivante la flotte ottomane viendrait y jeter des secours, et cette place pouvait tenir ainsi jusqu'à une époque indéterminée. D'un autre côté, tirer des coups de fusil contre des remparts, tuer quelques hommes, couper une demi-douzaine de têtes par jour, ce n'était pas avancer le siége, ni se préparer l'espoir de réduire les Turcs à capituler. Ces considérations suggérèrent à un officier supérieur français un dessein qu'il parvint, non sans peine, à faire goûter à Ypsilanti. Il s'agissait de s'emparer de Napoli, la nuit, par surprise, et au moyen de l'escalade.

Cet officier, que j'appelle Français, était né à Gênes; mais il avait servi vingt-cinq ans dans nos rangs. Brave jusqu'à la témérité, plein du désir d'acquérir de la réputation, il restait au camp près du capitaine Georges, épiant les occasions favorables. Il conseilla donc à ce chef, qui écoutait volontiers ses avis, ce coup de main, dont il lui promettait les plus heureux résultats. Pour croire au succès, il fallait compter prodigieusement sur le peu de vigilance ou, pour mieux dire, sur la profonde incurie de l'ennemi. Ce dessein, lorsqu'il fut connu, causa

une surprise générale. Les plus sensés en rirent; mais, à force d'en parler, l'inventeur et ses partisans finirent par y accoutumer si bien les esprits, qu'on ne songea plus qu'à en hâter les préparatifs. Quand ils furent terminés, on vit qu'ils consistaient en une trentaine de mauvaises échelles trop courtes pour atteindre la crête de la muraille; et, lors même que ces apprêts eussent été suffisants pour pénétrer dans la ville, il eût été bien difficile de s'y maintenir sous le feu de Palamide. Quelques bâtiments grecs devaient se présenter par mer devant la place, et joindre le feu de leurs batteries aux efforts des assaillants. C'est avec de pareils moyens que l'on comptait emporter la première place de l'empire, défendue par une garnison nombreuse et bien armée. Les Grecs (je ne parle point ici des insulaires) étaient alors, quoi qu'on en ait dit, incapables de ces entreprises hardies qui rendent les précautions inutiles et détruisent l'efficacité des combinaisons. Mais, avant de dire quelle fut l'issue de ce projet, il est temps de revenir à Mavrocordato, dont nous ne recevions, depuis près de trois mois, que des nouvelles rares et incertaines.

Dans les premiers jours de décembre, vint à Argos un jeune Ionien qui l'avait laissé aux environs

de Patras, et nous annonça son arrivée comme très prochaine. Les Grecs qui se trouvaient devant cette dernière ville étaient parvenus à y pénétrer, mais sans pouvoir toutefois s'y maintenir.

Mavrocordato, après son départ du camp de Tripolitza, avait employé son temps avec autant de prudence que d'habileté dans la Grèce orientale. Les services qu'il rendit à la cause nationale sans combattre étaient bien autrement précieux que quelques victoires d'escarmouche et quelques centaines de têtes coupées. Il parcourut en détail l'Étolie, l'Acarnanie, la Doride, la Phocide, la Béotie, l'Amphilochie, étudiant les mœurs et les usages, examinant les besoins, s'appliquant à rallier tous les esprits et à faire converger tous les vœux et tous les intérêts autour du grand but d'organisation politique qui devait accélérer l'émancipation de la Grèce. Il s'avança jusqu'aux portes d'Arta, jusqu'aux confins de la Selléide, donna la main aux enfants de cette belliqueuse contrée, et leur indiqua le but vers lequel ils devaient tourner leur impatience guerrière. Cet illustre citoyen avait sacrifié sa fortune aux besoins de la patrie. Il ne prenait aucune qualification ambitieuse, se présentant partout comme médiateur et comme frère. Sa modestie, sa sagesse,

lui acquirent dès lors une grande popularité, surtout parmi les hommes qui voulaient sincèrement le bien de leur pays. Son infatigable activité et ses rares talents lui assurèrent la confiance générale.

Il s'efforça de consolider l'alliance qui existait entre les Grecs et les Turcs albanais, partisans d'Ali; il conduisit même cette difficile négociation avec assez de dextérité pour engager Tahir-Abas et d'autres chefs musulmans à se rendre à Missolonghi. Les députés d'une partie des provinces dont j'ai parlé plus haut y arrivaient de leur côté pour s'occuper de l'organisation de la Grèce occidentale. Les fiers Albanais remarquant avec surprise le ton d'égalité qu'on employait à leur égard, et la liberté qui régnait dans les réunions, eurent peine à cacher le déplaisir qu'ils en ressentaient. Ils avaient cru venir traiter avec des partisans d'Ali, et non avec des hommes qu'unissait le désir commun d'établir leur indépendance. En traversant l'Acarnanie et l'Étolie, le fanatisme de ces infidèles avait été vivement froissé par le spectacle des mosquées détruites, des tombeaux profanés, et leur âme était indignée des atteintes que l'effervescence insurrectionnelle portait à l'islamisme. Peut-être eût-il été plus

politique de leur assigner pour point de réunion un autre lieu que Missolonghi.

Cependant les égards que leur témoigna Mavrocordato, et surtout les présents dont il les combla, adoucirent les blessures faites à leur orgueil. La position d'Ali devenant de jour en jour plus critique, ils demandèrent des munitions de guerre et de bouche, convinrent de la continuation d'une alliance offensive et défensive, et se mirent en route pour le camp combiné de Péta. La suite de ces événements prouvera, en dévoilant la trahison de ces hommes perfides, toujours prêts à se vendre au plus offrant et au plus fort, combien les Grecs doivent peu compter sur toutes sortes de transactions avec des Mahométans.

Aussitôt après le départ des chefs albanais, le sénat de la Grèce occidentale fut installé à Missolonghi, sous la présidence de Mavrocordato. Dès lors l'administration civile et militaire de cette contrée prit une direction plus régulière et mieux entendue. L'auteur de ces heureux changements reçut l'honorable mission d'aller présenter au congrès d'Argos les vœux d'un patriotisme qu'il avait fécondé. La Grèce orientale s'était aussi organisée, et un sénat formé à Salona, sous le nom d'aréo-

page, y envoyait quelques membres pris dans son sein avec son président Théodore Négri (1).

Mavrocordato, ayant quitté l'Étolie, s'arrêta à Patras. Il y attendait, pour venir à Argos, que tous les membres qui devaient composer l'assemblée nationale fussent à peu près réunis, lorsqu'il faillit perdre la vie. Les Grecs, maîtres des restes de Patras, tenaient les Turcs bloqués dans la citadelle. Ce succès appartenait en grande partie au brave de la Villasse, qui, à la tête de quelques Moraïtes irréguliers, pénétra le premier dans la ville et poursuivit l'ennemi jusque sous les murs de la forteresse. Peu satisfait du service qu'il était obligé de faire avec des soldats à demi régularisés, presque

(1) Théodore Négri, précédemment secrétaire de l'hospodar de Moldavie, se trouvait à Constantinople lorsque la Porte jeta les yeux sur lui pour remplacer son chargé d'affaires à Paris. S'étant mis en route pour cette destination, il eut la pensée de rejoindre les Grecs, et se fit débarquer à Spetzia, où l'extrême méfiance des insulaires l'obligea de se soumettre à une formalité assez désagréable, qui avait pour but de constater son incirconcision. On l'accuse d'avoir, par cette démarche, compromis non seulement le sort de sa famille qui habite Constantinople, mais encore causé la mort de plusieurs de ses membres. La nature l'a traité rigoureusement du côté du physique, et sa taille, au-dessous de la médiocre, dépasse à peine quatre pieds et demi.

toujours mécontents, mal nourris et mal payés, cet officier se détermina, quelques semaines après le retour d'Ypsilanti à Tripolitza, à quitter le bataillon de Baleste pour se rendre devant Patras. Sa bravoure ne tarda pas à rassembler autour de lui une centaine de montagnards de l'Achaïe. Revêtu du costume albanais, l'habit de guerre par excellence, il suivait en tous points les coutumes de ses nouveaux compagnons d'armes, en partageait les fatigues, les privations, et jusqu'à cette absence de toute propreté inséparable de leur genre de vie (1).

Les Grecs, rassurés par une possession non contestée de quelques semaines, ne se gardaient plus qu'avec négligence dans les ruines de Patras. Profitant de leur incurie, les assiégés se hasardèrent à sortir, et jetèrent une sorte de terreur panique au milieu d'eux. En vain Mavrocordato et quelques autres chefs essayèrent-ils de les rallier contre des adversaires peu nombreux, faciles à repousser à la faveur d'un terrain embarrassé de décombres et impraticable pour la cavalerie; la plupart allèrent se livrer au

(1) Dans ce facile abandon des habitudes civilisées pour des mœurs si dures, il y avait peut-être plus de mérite qu'on ne peut se le figurer d'abord, et il sera facile de le comprendre lorsqu'on saura qu'il est le seul étranger qui ait pu s'y faire.

fer des musulmans, ou au feu d'une goëlette que Jussuf-pacha, parti du château de Morée, montait lui-même. Peu s'en fallut que Mavrocordato ne fût pris par l'ennemi : ses papiers et ses effets, parmi lesquels se trouvait une tabatière enrichie de diamants qu'il avait reçue de l'empereur de Russie à une époque antérieure à l'insurrection, furent perdus; mais il regretta surtout, dans cette journée désastreuse, un manuscrit français assez volumineux (1), fruit de longues veilles et de recherches profondes, qu'il se proposait de livrer à l'impression.

Après bien des délais, notre départ fut fixé au 6 décembre. Sala, autorisé par Ypsilanti à prélever dans les Cyclades des subsides destinés à couvrir une partie des frais de l'expédition, reçut, outre des instructions secrètes qu'il est inutile de mentionner ici, le pouvoir dangereux de changer, dans ces îles, les autorités qui ne lui paraîtraient pas animées d'un esprit convenable.

Au moment de quitter Argos, Ypsilanti me témoigna plus vivement encore l'amitié dont j'avais déjà reçu de lui tant de preuves (2). Il me

(1) Histoire de l'invasion des Turcs en Europe, et de leurs révolutions.

(2) Il faut convenir que si la nature ne l'a pas favorisé de

fit promettre de revenir dans le Péloponèse, si je trouvais quelque sujet de dégoût dans la partie de la Grèce où j'allais me rendre, me priant d'aider Sala de mes faibles conseils. Enfin il me remit des lettres particulières, qui étaient de nature à me valoir l'accueil le plus favorable dans les îles et en Thessalie.

Si le prince avait consenti à laisser partir tous ceux qui en manifestaient le désir, nous eussions été fort nombreux dans cette expédition du mont Olympe; mais le matériel que nous emportions était trop peu considérable pour occuper convenablement tant d'officiers. Parmi ceux qui furent désignés pour en faire partie, figuraient plusieurs jeunes Grecs, sortis la plu-

ces qualités brillantes qui attirent et séduisent au premier abord, elle lui a du moins départi un cœur excellent, et surtout disposé à la reconnaissance pour les plus faibles services rendus soit à lui, soit à sa nation. Que le ciel me préserve d'imiter ces lâches qui, n'en ayant reçu que des marques de bienveillance et de considération, le déprimèrent ensuite avec tant d'injustice : vagabonds sans respect humain, qui, après avoir parcouru l'une après l'autre toutes les parties du globe où l'étendard des révolutions a flotté, et ne trouvant plus d'asile qu'en Grèce, la quittèrent enfin pour rentrer dans leur patrie, à l'ombre des calomnies dont ils ont cherché à flétrir l'homme le plus inoffensif qui fut jamais, et la cause la plus digne de l'intérêt de toutes les âmes généreuses.

part des universités de l'Europe, M. P., Français, et le lieutenant d'artillerie Lezinski de Kœnisberg. Au nombre des étrangers qui ne purent obtenir de se joindre à nous nous regrettâmes vivement M. Paulet, jeune chirurgien de Nancy, dont les connaissances auraient été si utiles dans un pays où, plus encore que dans le reste de la Grèce, les hommes de l'art sont si rares. Le *Bessarabe* Sala, ci-devant serviteur et toujours admirateur exclusif des Russes, n'honorait pas en général les officiers français de sa considération; ce dont toutefois j'étais alors loin d'avoir lieu de m'apercevoir pour mon propre compte.

Las de ne voir que des murailles, je ne pensais pas sans plaisir au moment de faire une guerre de campagne. Nos envoyés de l'Olympe ne cessaient d'exalter la valeur de leurs compatriotes. Ils affectaient de mépriser les Moraïtes, leur indiscipline, leur peu de courage, et surtout leur penchant à la rapine. Que l'on juge si nous nous estimions heureux de marcher bientôt à la tête de ces belliqueux montagnards, et de former l'avant-garde de l'armée de la croix. Il était naturel de penser qu'avec des hommes tels qu'on nous les dépeignait, la délivrance de la Thessalie ne serait qu'une pro-

menade militaire, et l'invasion de la Macédoine la conséquence inévitable de ce premier avantage. Favorisés par un pays coupé de défilés, et couvert de positions formidables, ouvrage de la nature, nous allions, à en croire nos Thessaliens, former une barrière devant laquelle viendraient se briser toutes les forces de l'empire ottoman, et de rapides succès devaient nous porter incessamment sous les murailles de la populeuse Salonique. L'on verra plus tard quelles causes ont empêché la réalisation d'une partie de ces beaux rêves.

Nous quittâmes Argos le 6 au coucher du soleil, et arrivâmes bientôt à Lerne, où nous attendait une goëlette spetziote. Les canons et les munitions étaient déjà à bord; le temps se trouvait favorable, nous levâmes l'ancre et mîmes presque aussitôt à la voile.

CHAPITRE XV.

Arrivée à Hydra. — Couvent des moines. — Fait d'armes du prieur. — Aspect physique d'Hydra. — Détails sur les Hydriotes. — Leur prospérité. — Mœurs de ces insulaires. — Éducation des jeunes Hydriotes. — Femmes d'Hydra. — Les frères Tombazi et le capitaine Shaïni.

Le vent étant tombé vers le milieu de la nuit, l'aurore nous trouva peu éloignés du point de notre départ, à une égale distance des côtes de l'Hermionie et de la Laconie. Dans la soirée, nous traversâmes l'étroit canal qui sépare Spetzia du Péloponèse; enfin, à huit heures, nous arrivâmes devant Hydra. Un spectacle curieux s'offrit alors à nos regards : la déclivité du terrain sur lequel les maisons de cette île sont bâties est telle, que le sommet de l'une n'arrive souvent qu'à la base de celle placée immédiatement derrière, et n'intercepte nullement sa vue. La nuit était sombre, et la ville ressemblait à un vaste édifice composé d'un nombre prodigieux d'étages tous éclairés.

Les Hydriotes se gardaient avec le plus grand soin, et ils avaient établi un règlement sévère

concernant les bâtiments étrangers à leur île. L'entrée aussi bien que la sortie du port leur était interdite après le coucher du soleil, et nous ne pûmes obtenir une exception en faveur de notre goëlette. Les officiers et les députés seuls ayant été admis à débarquer, furent conduits dans un couvent qui s'élève sur le bord de la mer.

Introduits dans une vaste salle entourée d'un divan, nous nous trouvâmes au milieu des habitants de cette heureuse retraite. Quelle différence de ces moines avec les bons caloyers du monastère de Babiotti! C'était l'époque d'un de ces carêmes si nombreux dans le rit grec, celui qui précède la fête de Noël; mais il ne nous parut point que l'abstinence laissât de traces sur ces visages enluminés. Le prieur, remarquable parmi tous les autres par son embonpoint, son babil et sa curiosité, ne tarissait pas dans ses questions sur Ypsilanti, Colocotroni, le congrès d'Argos, Napoli de Romanie, etc. Il semblait se complaire aux accents de sa voix sonore et aux éclats de son rire étourdissant. Enfin, Sala lui ayant rappelé fort à propos que nous n'avions point soupé, des ordres furent aussitôt donnés pour qu'on préparât ce qui était nécessaire.

Quoiqu'il eût déjà rempli cette tâche importante, le bon prieur ne fit nulle difficulté de se remettre à table avec nous, et de fêter si bien le dieu des raisins, que sa tête ne tarda pas à s'égarer. A peine sommes-nous sortis de table qu'il saisit un sabre, en examine le tranchant, et, sans renverser le chandelier, coupe d'un seul revers une des quatre bougies de cire jaune qui brûlaient sur la table. Ce succès l'encourage : les trois autres sont coupées avec autant de bonheur; il les fait renouveler : il ordonne qu'on en apporte un paquet. A cette vue, notre gaieté augmente ; et la mine singulière du frère, porteur du faisceau de bougies, qui les remplaçait sans mot dire, n'ajoutait pas médiocrement au comique de cette scène. Cependant le prieur paraissait regarder nos rires immodérés comme la preuve du plaisir que nous faisait son adresse; aussi le combat ne finit-il que faute de *combattants*, et notre champion, haletant, suant à grosses gouttes, s'écria alors, en se laissant tomber sur le divan, et montrant du doigt le champ de bataille jonché de bougies : *Ah ! si c'étaient des Turcs !*

On n'avait pas encore enlevé tous les *morts*, lorsque trois des primats d'Hydra entrèrent dans l'appartement pour visiter Sala. Je vis aus-

sitôt s'opérer un changement remarquable sur la face du prieur : la présence des nouveaux venus semblait l'embarrasser, et il profita, pour se retirer, du premier moment où il vit la conversation engagée sur les affaires publiques (1).

J'attendis le jour avec impatience pour visiter la ville et la marine. Prodige d'industrie et de persévérance, Hydra fournit la plus grande partie des forces maritimes des Grecs. Le nombre de ses armements égale à lui seul tous ceux des autres îles réunies. Ses navires sont en général plus grands et mieux gréés. Au moment où nous y arrivâmes, tous venaient de rentrer. Pressés les uns contre les autres, ils remplissaient le port, espèce de calangue, autour de laquelle s'élèvent les maisons de la ville, entièrement exposée au vent du nord, dont la violence n'est point diminuée par les monta-

(1) L'administration du monastère d'Hydra est dirigée par les primats de l'île, qui y exercent en outre une sorte d'inspection. Le prieur actuel, ce fameux *coupe-chandelle*, est Moldave; et comme son intempérance ne lui a pas acquis l'estime d'un peuple naturellement sobre, il lui arrive fréquemment de recevoir des admonitions sévères : de là cette confusion qu'il éprouva au moment de la visite nocturne et inattendue des primats, parmi lesquels se trouvait le navarque Tombazi.

gnes du Péloponèse, éloignées à peine de trois mille toises. Il y régnait la plus grande activité. De toutes parts, long-temps avant le jour, la hache du charpentier et le marteau du calfat faisaient résonner sourdement le flanc des navires. Tout était occupé aux réparations de la campagne qui se terminait et aux préparatifs de celle qui allait s'ouvrir.

L'île d'Hydra peut avoir, du levant au couchant, environ cinq lieues de longueur, sur deux dans sa plus grande largeur. Sa pointe occidentale regarde l'ancienne Hermione, aujourd'hui Castri. Elle n'est, à proprement parler, qu'un roc aride et tellement dégarni de terre, surtout autour de la ville, qu'on y en trouve à peine la quantité nécessaire à l'inhumation des morts. Difficilement on rencontrerait sur la Méditerranée un lieu plus désagréable à habiter, plus dépourvu des ressources indispensables à la vie, moins propice enfin à l'établissement d'un commerce quelconque. Mais la stérilité sauvage de cette retraite a préparé la puissance de ceux qui l'occupent : ils ont eu le temps d'apprendre, sans être surveillés ni contrariés par les oppresseurs de leur patrie, à tirer parti de la mer qui les environne.

Les Hydriotes ne cultivent rien : le poisson

sec ou frais est le fond principal de leur nourriture ; ils achètent sur le continent à Lerne et au Pirée les productions du territoire d'Argos et d'Athènes. Ils ne boivent d'autre eau que celle du ciel conservée dans des citernes : leur linge est lavé à la mer, et la côte de Morée leur fournit le bois de chauffage. Malgré tant d'inconvénients et de privations, sur ce rocher désert, oublié de la nature, s'élève avec fierté la plus populeuse, la plus florissante de toutes les villes libres de la Grèce. Il n'y a pas plus de trente ans qu'elle était encore à peu près inconnue ; mais, depuis la révolution française, elle s'est élancée à pas de géant vers cette étonnante prospérité commerciale. Pendant la guerre d'Espagne, les navires hydriotes approvisionnaient notre armée et les Espagnols, eux-mêmes, des blés de la Grèce et de la mer Noire. Ce sont eux encore qui, pendant la disette que la France éprouva en 1816, apportaient à Marseille les grains de la Crimée. Ces spéculations ont versé de grandes richesses dans leurs mains, et placé Hydra en première ligne dès l'aurore de la révolution actuelle.

Cette ville si intéressante, sur laquelle le lecteur me permettra de lui donner encore quelques détails, est située au milieu de la côte

septentrionale de l'île. Le goût européen a généralement présidé à la construction de ses édifices. Le terrain où leurs fondements sont assis a souvent coûté plus à préparer que les maisons à bâtir. Il a fallu très fréquemment y employer le ciseau et la poudre à canon. Beaucoup sont vastes, d'une grande solidité, et leur aspect répond à l'opulence de leurs maîtres : celles des Conduriotti, des Tombazi, se font remarquer entre toutes les autres. Une population de trente mille âmes s'agite dans des escaliers étroits, tortueux, escarpés, qui tiennent lieu de rues, et dont l'accès est à peu près interdit aux étrangers ; car les enfants d'Hydra, les plus malicieux du monde, lancent des terrasses et des fenêtres une grêle de pierres sur les Francs assez hardis pour y pénétrer seuls, sans qu'il soit possible de découvrir l'ennemi à qui l'on a affaire.

Les Hydriotes, ainsi que leurs voisins les Spetziotes, sont d'origine albanaise, et tout ce qui regarde les premiers, sous le rapport des mœurs et des habitudes, des qualités et des défauts, peut s'appliquer aux seconds. Ils parlent également le grec et l'albanais : en général bien faits et d'une haute stature, ils ont les formes vigoureuses et prononcées, la dé-

marche fière, l'air audacieux. On rencontre, chez les uns comme chez les autres, une grande valeur, beaucoup de vanité, et un mépris marqué pour les Grecs du continent. On ne peut toutefois nier qu'ils n'aient d'excellentes raisons de s'estimer, et que la preuve de leur organisation supérieure se découvre dans la perfection avec laquelle ils fabriquent leurs jolis navires, sans posséder aucune idée des sciences qui semblent indispensables à ce genre de constructions. Ils n'adoptent pas facilement les innovations et les découvertes importées, surtout depuis que certains étrangers sont venus leur en offrir quelques unes, dont les résultats n'ont pas eu lieu de les satisfaire (1).

Tous ces insulaires sont marins, et les jeunes Hydriotes commencent à naviguer de très bonne heure. Leur éducation est sévère et toute pratique. Un cap, une île, un golfe, viennent-ils à paraître à l'horizon, on rassemble les enfants sur le pont : le capitaine ou son lieutenant, après leur en avoir appris le nom et le gisement, exige que chacun d'eux les répète à son

(1) Ils ont poussé, jusqu'à présent, cette défiance au point de refuser d'appliquer à leurs canons de bord l'usage de la platine.

tour. Si les mêmes objets se représentent, on les interroge sur leurs dénominations, et malheur à celui dont la mémoire vient à le trahir : une correction cruelle le force à devenir plus attentif. On les initie, de la même manière, à la connaissance de toutes les parties du bâtiment, de ses agrès, de leurs usages, de tous les détails enfin de la navigation.

L'habillement des habitants d'Hydra, d'une simplicité élégante, me semble, quant à la forme, peu propre aux manœuvres de la mer. La couleur en est ordinairement tranchante. Au reste, ces insulaires ont fait preuve de sagesse en bannissant de chez eux l'usage des broderies d'or et d'argent dont se couvrent les capitaines grecs du continent, et qui contrastent si fort avec leur malpropreté habituelle.

Les femmes hydriotes se paraient, il y a quelques années encore, avec une extrême recherche. Les besoins progressifs de leur toilette nécessitèrent l'établissement d'une loi somptuaire. Le costume des personnes de ce sexe est aujourd'hui uniforme et de la plus grande simplicité : un mouchoir noir croisé sous le menton, et se rattachant sur la tête, sert à maintenir leurs cheveux ; et, contre l'ordinaire des autres femmes grecques, leur sein

est toujours soigneusement couvert. Elles portent un jupon vert foncé, entouré de plis transversaux, dont le nombre varie selon la fortune, et dans lesquels se sont réfugiés les regrets de leur coquetterie.

Suivant les lieux, on distingue en Grèce différentes nuances dans la condition des femmes; mais, dans les parties même où leur sort est le plus rigoureux, les Grecs, qui jusqu'à présent ont tant fait pour la liberté, ne paraissent pas songer encore à se relâcher de la rigueur qu'ils déploient à leur égard. Ce qui doit surtout étonner, c'est qu'à peu de chose près leur condition soit la même que celle des femmes turques à Hydra et Spetzia, bien que ces îles, qui jouirent de tout temps d'une certaine indépendance, n'aient été souillées qu'accidentellement de la présence de leurs tyrans; et qu'enfin les insulaires, par leurs relations commerciales avec le reste de l'Europe, et particulièrement avec la France et l'Italie, aient pu juger du degré d'influence sociale accordé à ce sexe chez les nations civilisées.

Les Hydriotes donnent rarement accès dans leur intérieur. Ils sont jaloux et inhospitaliers; et ce second défaut est chez eux, sans doute, une conséquence du premier : toutefois les

frères Tombazi doivent être exceptés de cette règle générale ; ils accueillent les étrangers avec une urbanité et un empressement d'autant plus agréables à rencontrer qu'ils sont plus rares à Hydra.

Nous allâmes les visiter dans la journée, ainsi que quelques uns des principaux primats. Leur maison est remplie de modèles de navires en bois, parfaitement exécutés et apportés de l'étranger. Les murs sont couverts de lavis représentant leurs différentes pièces, leur devis, leurs dimensions. Enfin, de quelque côté que l'on porte les yeux, tout ce qu'on voit chez les Tombazi est relatif à l'art de la navigation (1). Nous y rencontrâmes le capitaine Shaïni, leur beau-frère, déjà mentionné au commencement de ces Mémoires, et dont le nom sera justement célèbre dans les fastes de la marine grecque, pour sa belle conduite dans une foule de combats. De tous les marins de sa nation, c'est celui, sans contredit, qui possède les formes les plus agréables : il parle plusieurs langues, et son extrême affabilité, sa douceur,

(1) J'y remarquai aussi, avec un plaisir facile à concevoir, quelques jolies gravures représentant les principales victoires des Français.

lui feront toujours trouver un ami de plus dans une connaissance nouvelle.

Avant la guerre, on portait à la somme énorme de quatorze millions de thalers la fortune des frères Conduriotti (1), et à seize, le nombre de leurs navires, goëlettes, bricks ou trois mâts. Leurs expéditions maritimes, depuis trente ans, semblent dépasser la mesure de l'activité humaine; et, chose extraordinaire, ils n'ont pas été malheureux une seule fois.

La voix publique accusait quelques riches Hydriotes de nourrir le dessein de se retirer à l'étranger avec leurs fortunes. On citait même les noms de plusieurs d'entre eux qui, après en avoir embarqué une partie, furent contraints par la violence de renoncer à leurs projets d'émigration.

Les matelots, vivant au jour le jour, ne pou-

(1) L'un des deux est président du corps exécutif au moment où j'écris. L'admiration qu'ils professent pour les Russes doit être bien grande, si l'on en juge par les estampes de mauvais goût qui tapissent leur demeure. Une d'elles, que j'ai retrouvée plusieurs fois dans Hydra, représente l'empereur Alexandre foulant, dispersant aux pieds de son cheval des régiments de *Lilliputiens* qui portent la cocarde française.

vaient supporter la pensée de voir s'éloigner les armateurs qui, en les employant, avaient soutenu jusqu'alors l'existence de leurs familles. « Nos bras, nos sueurs, nos dangers, n'ont-» ils pas, disaient-ils, fondé leur prospérité? » Devons-nous donc souffrir que, pour récom-» pense, ils ne nous laissent, au jour du péril, » que la misère et le désespoir? »

Les primats se montraient singulièrement affectés et même découragés de ce que toutes les richesses de Tripolitza fussent devenues inutiles au salut de la patrie, en passant exclusivement dans les mains de quelques individus; tandis qu'ils n'entrevoyaient le terme de leurs immenses sacrifices, en faveur de la cause nationale, que dans la ruine de leur fortune. Dans leur humeur, ils attribuaient à Ypsilanti la perte des espérances qu'ils avaient fondées sur la prise de cette place; ils accusaient la faiblesse de son caractère, son imprévoyance, et surtout son voyage intempestif au moment de l'apparition de la flotte ottomane sur la côte de Morée. Le prestige était détruit; ils ne conservaient ni confiance dans ses moyens, ni attachement à sa personne. Lui-même ne tarda pas à en acquérir la preuve, lorsqu'il vit les députés des îles au congrès national employer

toute leur influence pour l'écarter de la première place du gouvernement.

Dès le commencement de l'insurrection, les Hydriotes construisirent quelques redoutes en maçonnerie à l'entrée de leur port; mais ces fortifications, mal pourvues d'artillerie, ne pourraient défendre la ville contre des bâtiments de haut-bord, si elle était attaquée par un ennemi moins stupide et surtout moins lâche que les Turcs sur la mer. Toutefois ils doivent peu craindre un débarquement, à cause de l'escarpement de leurs côtes. La partie du midi qui regarde la haute mer présente, dans toute son étendue, des falaises taillées à pic, contre lesquelles les flots se brisent avec fracas. Des vigies continuellement entretenues sur les hauteurs préviennent toute surprise, en signalant l'apparition du moindre bâtiment. D'ailleurs ces insulaires ont montré tant de courage, qu'on peut aisément se faire une idée de ce dont ils seraient capables, s'ils avaient à combattre pour leurs familles et leurs foyers contre des adversaires qu'ils méprisent.

A la droite du port s'élève un vaste édifice d'une grande solidité. Avant la guerre, il servait à la fois de lazaret et de magasin pour les bâtiments étrangers. On commençait, lorsque

nous arrivâmes, à y accumuler des grains destinés aux besoins de la ville et de la flotte. Ces précautions, que les principaux habitants prenaient de concert et à leurs frais, devenaient insuffisantes par l'excès d'une population accrue de la présence de tous les matelots. La misère se faisait sentir parmi ces hommes auxquels une active industrie avait épargné jusqu'alors la connaissance du besoin. Il était dangereux de sortir après le coucher du soleil ; et, bien que les primats eux-mêmes parcourussent de nuit les différents quartiers de la ville pour y maintenir le bon ordre, il arrivait souvent que des marins étrangers, retournant trop tard à leur bord, se voyaient dépouillés, et couraient même souvent des dangers plus grands.

Sala avait reçu l'ordre de toucher à Hydra pour engager l'amirauté de cette île à envoyer, devant Napoli, les bâtiments nécessaires à l'exécution du projet qu'on méditait contre cette place. Ils partirent en effet ; mais je doute que l'éloquence du kiliarque ait eu beaucoup de part au succès de cette petite négociation.

CHAPITRE XVI.

Départ d'Hydra. — Relâche à Poros. — Aspect physique de cette île. — Forêts de citronniers. — Promenade à Damala (*Trézène*). — Traversée de Poros à Athènes. — Offrande à Neptune. — Égine. — Écho. — Arrivée à Athènes. — Soulèvement de l'Attique. — Première occupation d'Athènes par les Grecs. — Passage dans cette ville d'Omer-Brionès-bey. — Seconde occupation d'Athènes. — Tentative contre l'Acropolis.

Nous quittâmes Hydra le 11 décembre, portant le cap sur l'île de Zéa. Parvenus à la hauteur de Saint-Georges d'Arbora, nous aperçûmes à peu de distance, vers la pointe du cap Sunium, un gros navire qui manœuvrait pour nous couper la retraite. Le capitaine de notre goëlette jugeant que c'était une corvette barbaresque, nous nous vîmes obligés de virer de bord, et d'aller chercher un refuge à Poros.

Cette île, autrefois *Calauria*, où mourut Démosthène, est située à une très petite distance du rivage de la Morée, non loin du cap Skyllo, et presque en face de l'ancienne Trézène, aujourd'hui Damala, joli village entouré de sites agréa-

bles et de forêts de citronniers. Poros ferme l'entrée d'une des plus belles rades de la Grèce: on y pénètre au moyen de deux passes, et l'on en peut sortir par tous les vents. Elle pourrait contenir les forces navales réunies des puissances de l'Europe, si sa profondeur répondait à son étendue.

Les habitants de Poros se livrent à la fois au cabotage et à l'agriculture. Leur île n'est qu'un composé de roches sauvages, d'une couleur grisâtre, où l'on voit à peine de loin en loin quelques buissons de thym et de genévrier. Ils trouvent sur la côte du Péloponèse, séparée de leur village par un bras de mer d'une soixantaine de toises, un sol fertile et toutes les ressources de la culture. Les chargements de limons que les navires étrangers viennent y prendre pour Constantinople et la mer Noire laissent peu d'argent dans le pays, chacun d'eux n'ayant à payer qu'un droit de deux ou trois thalers pour la cargaison entière.

Le lendemain de notre relâche le vent tourna. Ne pouvant continuer notre route, nous profitâmes de ce contre-temps pour aller visiter les forêts de citronniers et quelques points de la côte opposée, dont l'agréable perspective avait séduit nos yeux. Trois ou quatre bacs

sont occupés toute la journée, sur le paisible canal qui sépare l'île du continent, à transporter, d'une rive à l'autre, les passagers et les bêtes de somme, moyennant la modique rétribution d'un *para* (1). Les citronniers qui couvrent ces beaux sites, toujours verts, toujours chargés de fleurs et de fruits, opposent aux rayons du soleil l'épaisseur d'un ombrage impénétrable. Nous voyions de côté et d'autre, dans la campagne, des femmes occupées à bêcher la terre. Parmi elles on distinguait quelques jeunes esclaves turques : pauvres infortunées arrachées aux massacres de Tripolitza ! Et pourtant l'amour de la vie les attachait à ces durs travaux, auxquels on ne les eût pas crues si étrangères, à en juger par le courage avec lequel leurs mains délicates et blanches soulevaient de lourds instruments.

Nous prolongeâmes notre promenade jusqu'à Damala. De ce point l'on découvre à l'horizon les îles répandues sur la mer Saronique, la chaîne de l'Hymète et le rocher qui supporte le Parthénon. Un Grec, qui arrivait d'Athènes,

(1) Un tiers de sou. Cette monnaie est fort petite, et si mince qu'on peut facilement la déchirer : elle est d'argent avec alliage.

nous annonça que l'on devait donner le lendemain un assaut à l'Acropolis. Cet homme avait été, plusieurs années, attaché en qualité de courrier à l'ambassade de France à Constantinople. Je l'interrogeai avec un vif intérêt sur les affaires de l'Attique, et nous rentrâmes à Poros, en regrettant de quitter ces parages sans avoir vu la ville de Minerve, dont nous n'étions séparés que par une traversée de quelques heures.

Préoccupé de ces idées, je trouvai Sala remettant à un jeune officier grec qui faisait partie de l'expédition, des ordres d'Ypsilanti pour le diacre Livérius, commandant le blocus de la citadelle d'Athènes. Réfléchissant que notre itinéraire allait nous mettre dans l'obligation de séjourner une semaine à Zéa, pour des soins qui m'étaient absolument étrangers, je résolus de traverser l'Attique avec ce jeune Grec, qui devait, une fois sa mission remplie, aller s'embarquer au cap Sunium, séparé seulement de Zéa par un canal de cinq lieues.

M. P... voulut être du voyage; et le jeune V.... de Marseille, venu en Grèce sans réflexion, et en partant de même après un séjour de trois semaines dans le Péloponèse, nous suivit, espérant trouver à Athènes une occasion de retourner en France.

Déjà depuis deux heures un vent favorable emportait notre caïque vers le Pirée, et nous donnait l'espoir d'y arriver à l'entrée de la nuit; mais il tomba subitement au coucher du soleil. Bientôt le crépuscule, presque insensible dans cette contrée, fut remplacé par une obscurité profonde. Cependant nos matelots, emplis d'ardeur, ramaient en cadence aux accents d'un Amphion goudronné, lorsqu'une violente secousse se fit sentir. Notre frêle embarcation avait donné sur un fond de sable, d'où l'équipage, après deux heures d'efforts infructueux et de jurements inutiles, ne put réussir à la dégager.

Le *caravokiri* (patron) voulait qu'on attendît le jour à cette place; mais le vent pouvait s'élever, et notre situation devenir dangereuse. J'insistai donc pour qu'on jetât à la mer quelques ânes, dont l'absence me paraissait devoir suffire pour nous remettre à flot. Après bien des menaces de notre part, des prières et même des larmes de celle du patron, propriétaire des patients animaux, nous les offrîmes à Neptune dans l'intention de nous le rendre favorable. Sans doute le dieu, touché du sacrifice, nous aida d'un léger coup de son trident, car nous continuâmes aussitôt à avancer.

Je calculais que, malgré cette contrariété, nous arriverions à temps pour assister à l'action que les Grecs devaient engager le lendemain; lorsque des lumières étant venues à paraître dans les maisons qui remplacent aujourd'hui l'ancienne ville d'Égine, *le capitaine*, en dépit de tous nos raisonnements, tourna le cap vers ce point. Il pleurait; et son cœur sensible ne pouvait abandonner si tôt les parages où il avait perdu ses chers compagnons.

Un *barbier-cafetier* (1) nous offrit l'hospitalité dans sa maison, l'une des plus apparentes de l'endroit. La nuit était belle; nous préférâmes la passer au bord de la mer, enveloppés dans nos manteaux. Un écho des plus étonnants existe dans ces lieux: il renvoie, à de longs inter-

(1) La plus grande partie des cafés en Grèce, et particulièrement dans l'Archipel, sont tenus par des barbiers qui exercent leur double industrie dans le même local. Au-dessus de l'unique pièce qui les compose, se trouve, à six pieds du sol, une sorte de soupente servant de lit au propriétaire et à ses valets, ainsi qu'aux ivrognes qui n'ont pas la force de regagner leur demeure. C'est seulement au milieu de cet agréable entourage, pressé, pour ainsi dire, par les flots épais de la fumée des *chibouques* (pipes), et l'oreille incessamment frappée par les chants discordants d'une légion de buveurs, que le voyageur peut passer la nuit à couvert.

valles, avec une pureté extraordinaire, les mots les plus compliqués, des phrases entières, plusieurs mesures de musique. Combien de sons différents ont dû le frapper depuis qu'il répétait les joyeux accents des Athéniens, qui débarquaient sur ce rivage pour se rendre à leurs maisons de campagne! Il est, aujourd'hui, silencieux et oublié; tant de générations qui l'interrogèrent successivement se sont effacées elles-mêmes comme le bruit de la voix. Je me livrais à ces réflexions tandis que M. P.... jouait sur la flûte des walses allemandes, et que toutes les modulations de l'instrument nous étaient rendues avec une fidélité surprenante.

Nous quittâmes la patrie d'Aristophane le lendemain de fort bonne heure. J'examinais avec recueillement les restes de l'ancien port, et l'unique colonne d'un temple de Neptune que le temps ait laissé debout, lorsqu'un cri subit vint m'arracher à ma contemplation. Je me retournai vers le *caravokiri* qui l'avait proféré : son visage exprimait le ravissement. *Panaïa!* (Sainte Vierge!) s'écria-t-il en se signant, et le bonhomme venait de reconnaître au bord de la mer, à la distance de plus d'un quart de lieue, ses quatre ânes oubliant au milieu d'un

vert pâturage les dangers de la nuit (1). Il fallut attendre que ces compagnons de notre voyage fussent rembarqués, ce qui ne laissa pas d'être long et difficile, car les rétifs quadrupèdes manifestaient une vive répugnance à confier de nouveau leurs destinées au perfide élément. Ce retard me donna l'occasion d'acheter quelques médailles d'Égine, dont deux en argent portaient d'un côté une tortue parfaitement empreinte, et de l'autre un carré traversé de deux diagonales.

Nous avancions péniblement à la rame : la mer était unie comme un miroir ; et la voile détendue reposait le long du mât. De loin en loin les détonations de l'artillerie de la citadelle d'Athènes arrivaient jusqu'à nous, et un épais nuage de fumée s'élevait lentement dans les airs. Ce son, cette vue portaient au plus haut point notre impatience d'arriver ; mais, à midi, le bruit cessa, et une distance de trois lieues

(1) Le lecteur pourrait penser que le dieu des mers, content de l'intention, refusa le sacrifice, ou le rejeta, comme trop ignoble et indigne de lui ; l'amour de la vérité exige donc que je lui apprenne la cause beaucoup plus simple à laquelle nos ânes durent leur salut : quoique lancés à la mer à une demi-lieue du rivage, ayant trouvé le fond sous leurs pieds, ils avaient gagné tranquillement la terre.

nous séparait encore d'Athènes. Nous eûmes tout le temps d'examiner les contours du rivage de cette île de Salamine, objet d'historiques et glorieux souvenirs, car nous ne la dépassâmes qu'une heure avant la fin du jour.

Le soleil descendait rapidement vers le sommet des montagnes qui couronnent Epidaure lorsque nous doublâmes le rocher de Psytalie. La mer, de ses molles ondulations, caressait la base du tombeau de Thémistocle, qui, pareil à une sentinelle perdue, semble veiller encore au salut de son ingrate patrie. Nous franchîmes enfin les deux monuments dont la destination était jadis de fixer la chaîne avec laquelle on fermait l'entrée du Pirée, et nous mîmes pied à terre sur un petit môle de construction antique. Le plus grand silence régnait sur cette plage solitaire qui vit tant de flottes se renouveler et disparaître. Trois caïques et un traback s'y trouvaient attachés : nous nous informâmes avec empressement du résultat de la tentative du matin contre l'Acropolis. Quoique non décisive, elle n'avait point été sans avantage pour les Grecs.

Une demi-heure fut employée à examiner les quais du port, qui, dans certaines parties, subsistent encore dans toute leur intégrité; et

nous nous acheminâmes vers Athènes, pleins des impressions que faisait naître en nos âmes l'aspect de ces lieux célèbres.

Après une heure et demie de marche par un chemin fort uni, où l'on retrouve les fondements de l'une des deux grandes murailles qui joignaient autrefois la ville au Pirée, nous arrivâmes à la porte de la place. Quelques soldats la gardaient : trois d'entre eux se détachèrent pour nous conduire chez le commandant du siége.

Les primats étaient rassemblés chez lui. Ils me parlèrent beaucoup de l'affaire du matin, dont le succès n'avait pas répondu à leurs espérances; et se plaignirent vivement de l'abandon auquel on les laissait livrés, sans guides, sans conseils, devant une position aussi formidable, et dont on ne semblait pas apprécier toute l'importance. J'écoutai leurs plaintes pendant une partie de la nuit; nous nous séparâmes enfin, et j'attendis le jour avec une extrême impatience.

Il est nécessaire de donner ici quelques détails sur les événements de l'Attique au commencement de cette révolution, et sur les premiers efforts des Athéniens pour extirper de leur sein un ennemi, peu nombreux à la vé-

rité, mais brave et parfaitement retranché sur une roche menaçante.

Au moment où l'insurrection franchit les limites du Péloponèse, ils abandonnèrent leurs foyers pour se retirer à Salamine, refuge ordinaire de ce peuple à toutes les époques de crise qui menacèrent son existence ou sa liberté. Les Turcs d'Athènes, formant à peine le huitième des habitants de cette place, en restèrent donc les maîtres sans combat et sans opposition. Ils s'emparèrent d'une partie des effets que les chrétiens, dans le premier moment de leur frayeur, n'avaient point eu le temps d'emporter; et, encouragés par ce pillage facile, ils se hasardèrent hors des remparts, parcoururent, ravagèrent la campagne environnante, ramenant chaque jour avec eux tout ce que l'abandon du pays livrait à leur rapine, les troupeaux, les bêtes de somme, les vieillards, les femmes et les enfants.

Cependant la petite île de Salamine ne put alimenter long-temps cette surabondance de population. Tous les hommes en état de porter les armes, les insulaires aussi bien que leurs hôtes, repassèrent sur le continent pour se réunir aux paysans de Mégare et de Levsina (*Eleusis*), et commencer une petite guerre de sur-

prises contre les Turcs qui occupaient Athènes. Embusqués au milieu de cette plaine immense d'oliviers qui borde la rive gauche du Céphise, ils s'élançaient à l'improviste sur les partis ennemis, et leur faisaient éprouver des pertes journalières. Les musulmans cessèrent enfin de sortir de la place, et, trop peu nombreux pour veiller à la garde du vaste cordon de murailles qui l'entoure, ils prirent le parti de se retirer chaque soir dans l'Acropolis, laissant seulement, pendant la nuit, quelques soldats aux principales portes. Une poignée de Grecs, favorisés par l'obscurité, escaladèrent le rempart, surprirent et massacrèrent un de ces postes : deux ou trois hommes, échappés seuls à cette attaque inopinée, eurent à peine le temps de gagner la citadelle, où ils portèrent l'épouvante. Les infidèles s'y renfermèrent aussitôt, se préparant à y soutenir un siége qui ne pouvait être long, car, selon leur insouciance ordinaire, ils avaient négligé de l'approvisionner. Les Grecs se répandirent dans la ville, qu'ils trouvèrent peu dévastée.

Après plusieurs semaines d'occupation et d'un blocus insignifiant, ils l'évacuèrent pour la seconde fois, sans combat, à la nouvelle de l'approche d'Omer-Brionès-bey, qui venait de quit-

ter Négrepont pour se rendre en Epire, avec quinze cents hommes, la plupart cavaliers. Cet infidèle, l'un des meilleurs généraux de la Porte, depuis pacha de Bérat et d'Avlone, et plus tard d'Ianina, descend d'une famille chrétienne, et même, dit-on, des Paléologues, derniers princes du Musaché, qui apostasièrent dans le seizième siècle. Ses troupes se précipitèrent dans Athènes, brûlant et saccageant les maisons des Grecs. Toutefois, au milieu de ce désordre extrême; les pavillons des consuls et leurs demeures furent respectés, à l'exception du consulat de Russie, dont heureusement le résident s'était retiré à Hydra; mais le couvent des capucins, où les Francs trouvaient une hospitalité si généreuse, fut enveloppé dans la destruction commune. Pourtant M. Pouqueville se trompe lorsqu'il assure que les amis des arts ont à regretter le joli monument de la tribu Acamantide, appelé communément *la Lanterne de Démosthènes*, enclavé dans la muraille d'enceinte du monastère.

Omer-Brionès, après douze jours de repos à Athènes, pendant lesquels la citadelle fut approvisionnée, emmena avec lui une partie des Turcs qu'il y trouva capables de porter les armes, et poursuivit sa route vers l'Epire, où

il arriva sans opposition, à travers cent lieues d'un pays insurgé et coupé de défilés, au milieu desquels il eût été d'une extrême facilité de l'arrêter. Le pillage et la dévastation signalèrent sa marche jusqu'à son entrée au camp de Kourchid-pacha, à qui il alla se réunir.

Les Turcs, à son départ, ne persistèrent point à vouloir conserver la ville : ils se bornaient, pendant le jour, à entretenir des vigies sur les murailles, et tous se retiraient, la nuit, dans l'enceinte de l'Acropolis. Après quelques semaines d'observation, les Grecs escaladèrent de nouveau les remparts à la faveur des ténèbres, et se répandirent en silence dans la place, résolus d'y attendre l'aurore et la sortie des Turcs, pour essayer de se jeter avec eux dans la citadelle, en profitant de leur première surprise.

Ce plan hardi échoua malheureusement par une circonstance à laquelle personne n'avait songé. Les chiens, fort nombreux à Athènes comme dans toutes les villes du Levant, ayant aboyé toute la nuit, les infidèles, avertis par ce bruit inaccoutumé, se tinrent sur leurs gardes. Ils envoyèrent, dès le point du jour, deux vieilles esclaves à la découverte : celles-ci ne revenant pas, ils ne descendirent plus.

Voyant leur projet éventé, les Grecs s'établirent de nouveau dans la place avec une entière sécurité ; et, comptant n'y être plus troublés, la plupart firent revenir leurs familles de Salamine, et se livrèrent à leurs occupations habituelles sous le canon de l'ennemi, comme en pleine paix.

Ils ne perdirent pourtant point le projet de s'introduire par ruse dans l'Acropolis. Cette forteresse célèbre n'a qu'une seule entrée, la même que dans les siècles antiques, c'est-à-dire du côté des Propylées. A quelques pieds de là, extérieurement, existaient un café et une petite mosquée, que les Turcs avaient convertis en corps-de-garde avancé, et où ils entretenaient un poste de cinquante hommes pour veiller à la conservation d'un puits, placé à quelques toises de la citadelle. Les assiégeants résolurent de les surprendre, de les égorger, ou du moins de se jeter dans la forteresse pêle-mêle avec eux. Tel est le hasardeux projet dont le Grec, que je rencontrai à Damala, m'avait parlé comme d'un assaut qu'on allait livrer.

Pendant la nuit qui précéda mon arrivée, les Hellènes s'approchèrent en silence, et se précipitèrent sur la garde de la mosquée, dont une partie était endormie. Plusieurs Turcs fu-

rent massacrés, d'autres rentrèrent dans la citadelle, dont ils eurent le temps de fermer la porte; mais le plus grand nombre, séparés de leurs compagnons, se retirèrent, sans que les assaillants s'en aperçussent d'abord, dans l'espace compris entre la forteresse et les restes du théâtre de Bacchus. Quand le jour parut, les assiégeants virent avec étonnement descendre du haut des remparts un appareil garni de matelas, au moyen duquel chacun des Turcs restés dehors fut successivement enlevé, et sauvé ainsi de la mort inévitable à laquelle l'obscurité de la nuit suivante devait le livrer. Les Grecs lâchèrent bien quelques coups de fusil contre cette proie qui s'envolait si bizarrement sous leurs yeux; mais les balles se perdirent dans l'épaisseur du char aérien, dont ils ne pouvaient d'ailleurs approcher à cause d'un feu de mousqueterie très vif qui protégeait l'opération.

Les assiégés, en refermant la porte, entassèrent derrière une immense quantité de sable et de décombres. En vain les Grecs y mirent le feu; ils se virent arrêtés par cet obstacle imprévu. Un Athénien, nommé Nicoli, sorti des mameluks de l'ex-garde, et décoré de l'étoile des braves, avait été l'âme de ce coup de main. Surpris par le jour, ainsi qu'un de ses compa-

gnons, sous la partie voûtée qui précède la porte, et ne pouvant sortir de là sans s'exposer à périr, ils gagnèrent, favorisés par une légère saillie, une excavation pratiquée dans les flancs du rocher. Un intervalle de quinze à dix-huit pieds les séparait de la mosquée que les Grecs occupaient. Nicoli, fatigué de la position gênante dans laquelle il se trouvait, s'élance, et franchit heureusement cet étroit espace au milieu de vingt coups de feu. L'autre, moins hardi, voulut attendre la nuit pour suivre son exemple ; mais les assiégés se tenaient sur leurs gardes : ils entretinrent jusqu'au lendemain des pots à feu et des matières enflammées au pied de la muraille. Cependant le jour allait venir, et sa situation ne pouvait que s'aggraver; avant de prendre son parti, il sort imprudemment la tête pour voir si l'ennemi le menace, et tombe soudain, frappé d'un coup mortel.

Par l'effet d'une imprévoyance inexplicable, les musulmans, en se renfermant dans l'Acropolis, avaient négligé de remplir les deux belles citernes qui s'y trouvent. Les Grecs s'étaient emparés du puits dont j'ai parlé : dans la crainte qu'il ne retombât au pouvoir de l'ennemi, ils s'empressèrent de l'infecter avec les cadavres des Turcs tués dans cette petite affaire. Ainsi les

assiégés, dans le cas où l'eau du ciel ne viendrait pas remplacer celle dont ils étaient privés, devaient éprouver dans toute son horreur le supplice de Tantale, ayant sous les yeux les nombreuses et limpides fontaines répandues dans la moderne Athènes. Ils l'ont en effet supporté ce supplice, avec un courage digne d'admiration; et, si l'on connaissait le détail des souffrances qu'ils endurèrent, cette défense aurait sa part de la célébrité dévolue aux siéges les plus opiniâtres dont l'histoire fasse mention. Mais, entraîné par le désir de rendre quelque justice à ces malheureux, j'anticipe sur les événements : je reviendrai sur le concours de circonstances qui précipitèrent le plus grand nombre vers le terme de leurs destinées, en dépit d'une vaine capitulation.

CHAPITRE XVII.

Réflexions sur le siége de la citadelle d'Athènes. — Remarque sur le caractère des Turcs de cette ville. — Dévastation des maisons grecques et des églises. — Visite au temple de Thésée. — Profanation des tombeaux. — M. Fauvel. — Promenades dans Athènes et aux environs. — Proposition des Turcs rejetée.

Dès que le jour parut, je me rendis avec Livérius, quelques capitaines grecs et Nicoli, à la mosquée dont on avait chassé les Turcs : les murailles et le pavé étaient encore teints du sang répandu dans cette mêlée nocturne. De là je vis le compagnon de l'intrépide mameluk, qui gisait au pied des remparts, tenant encore son fusil entre les mains. Les assiégés, j'ignore pour quel motif, tentaient de le *pêcher* au moyen d'une corde et d'un crochet de fer; mais ils ne purent y réussir.

En voyant le point où les Grecs étaient arrivés, je demeurai convaincu qu'ils avaient atteint le terme des possibilités avec les moyens qui leur restaient; aussi, lorsque les primats et les principaux capitaines me demandèrent mon

avis sur la manière de réduire cette importante citadelle, je ne pus que leur recommander une vertu dont les Grecs eux-mêmes conseillent fréquemment la pratique aux étrangers..... la patience (ὑπομονὴ). Persuadé que la famine, ou plutôt la soif amènerait seule la soumission de l'ennemi, je les engageai à entretenir un blocus rigoureux pour l'empêcher de recevoir du secours de l'extérieur, et surtout à éviter des tentatives qui ne pourraient désormais que leur être fort préjudiciables, sans produire aucun résultat décisif. Comme ils avaient attendu de moi quelque merveilleuse invention, quelque avis lumineux capable de leur faire surmonter les plus grands obstacles physiques, ma prédiction, que le temps justifia cependant plus tard, fut loin de les satisfaire. « Les Turcs, » disaient-ils, ont des vivres pour long-temps, » et s'il survient une pluie un peu abondante, » nous aurons perdu le fruit de notre persévé- » rance. » Ils n'ignoraient pas que j'avais conduit le bombardement de Tripolitza ; je fus vivement pressé par eux de rester à Athènes pour diriger celui de l'Acropolis, et Livérius parla de faire venir sur-le-champ des mortiers de Malvoisie. Je ne pouvais me rendre à leurs désirs. D'ailleurs, autant qu'il m'était possible de ju-

ger de l'intérieur de la citadelle par ce qu'on en découvre des hauteurs environnantes, je sentis que des bombes ne serviraient tout au plus qu'à avancer la ruine des restes précieux qu'elle renferme encore, sans amener les assiégés à capituler.

Je profitai avec empressement du premier moment de liberté qui me fut laissé pour visiter la ville. Quelque considérable que soit le nombre des voyageurs qui ont parlé d'Athènes, je consignerai ici quelques observations recueillies pendant mon premier séjour dans l'Attique : comme elles portent sur des nuances locales du caractère des Turcs qui habitaient cette partie de la Grèce, elles rentrent dans le sujet que je traite, et ne seront pas sans intérêt pour le lecteur.

Les musulmans d'Athènes étaient infiniment plus traitables et plus tolérants que ceux du reste de l'empire. Telle est du moins l'opinion générale de tous les consuls qui ont séjourné assez long-temps dans cette ville pour être à portée d'en juger. Il ne faut pas douter que la présence de ces représentants des nations policées, et les fréquentes visites des voyageurs, attirés par l'amour des arts dans la ville de Minerve, n'aient contribué beaucoup à adoucir leur hu-

meur, naturellement si disposée à la haine et au mépris de tout ce qui porte un nom chrétien. Ces préventions, que les infidèles en général entretiennent contre les Francs, s'étaient modifiées chez ceux d'Athènes, au point qu'on les voyait contribuer à des plaisirs qu'ils ne partageaient pas, et favoriser des fantaisies nationales qui devaient leur paraître bien frivoles. A l'époque du carnaval, les principaux Turcs d'Athènes, et même de graves magistrats, ont souffert plus d'une fois que leurs pelisses et leurs turbans couvrissent ceux qui couraient ces saturnales.

Au moment où les Grecs quittèrent la ville pour la première fois, les Turcs, qui en restèrent les maîtres sans combat, n'abusèrent pas autant qu'on aurait pu le craindre de cette facile victoire : ils pillèrent, et ne détruisirent pas les demeures que leurs ennemis, empressés de fuir, avaient abandonnées ; mais, lorsqu'après s'être vus contraints de se renfermer dans l'Acropolis, Omer-Brionès vint les délivrer momentanément, ils se joignirent à ses soldats pour incendier un grand nombre de maisons grecques, et venger ainsi la destruction des leurs, aussi bien que les outrages faits sous leurs yeux au culte du Prophète.

Pourtant, dans cette réaction, des quartiers entiers furent respectés, entre autres les bazars et toutes les habitations du petit peuple : leur fureur se porta de préférence sur les églises. Ils en démolirent plusieurs, et, fatigués probablement de la longueur de cette opération, ils entassèrent du bois dans les autres et y mirent le feu. Celles qui ont résisté à cette épreuve sont aujourd'hui tellement calcinées, qu'elles s'écrouleraient au moindre choc.

Les amis des beaux-arts se réjouiront cependant de la conservation du temple de Thésée, changé par le christianisme en une église sous l'invocation de saint George. Les barbares se contentèrent de commettre un double sacrilége, sans porter leur fureur jusque sur le monument : ils mutilèrent les images de la Vierge et des saints, et fouillèrent les sépultures (1). Ni le droit d'asile dont ce temple jouissait dans l'antiquité, ni la majesté des tombeaux ne put les préserver de cet outrage. Les pierres tu-

(1) La plupart appartenaient à des Anglais que la mort avait surpris au milieu de ces ruines qu'ils étaient venus explorer. Nous fîmes rétablir dans leur étroite demeure les cadavres des deux derniers qui périrent sur cette terre classique. Les inscriptions gravées sur les marbres destinés à les couvrir nous apprirent que ces misérables restes étaient

mulaires avaient été arrachées, les cercueils tirés du sein de la terre, et les ossements qu'ils renfermaient confondus avec ces débris épars.

Après avoir fait plusieurs fois le tour du temple, et salué le nom du Virgile français inscrit sur l'une des colonnes du péristyle, avec la date de 1783, l'ignorance de nos cicerone nous obligea de terminer cette première promenade, pendant laquelle nous fûmes souvent accompagnés de balles, parties de l'Acropolis, qui, heureusement, n'atteignirent personne.

Un seul homme dans Athènes pouvait nous initier à la connaissance des restes des monuments que nous avions sous les yeux; mais ses préventions contre la cause pour laquelle nous combattions nous faisaient hésiter à le prier de se rendre à nos désirs.

Le respectable M. Fauvel, vice-consul de France à Athènes depuis près de trente ans, a consacré ce long séjour à l'étude de cette antique métropole des arts : elle revit tout en-

ceux d'une jeune dame de la suite de la reine d'Angleterre, et d'un Anglais d'Yorck, nommé *B. Gott*, qui rendit le dernier soupir en débarquant au Pirée. Deux petites rames, indices de sa profession, se trouvaient à côté de ce dernier.

tière dans son imagination, avec ses coutumes, ses mœurs, ses lois, ses monuments. On dirait le gardien et l'esprit de ces ruines. Personne ne les a mieux connues que lui ; il évoque tous les souvenirs ; il donne à ces marbres, à ces pierres, un degré d'intérêt que l'on ne peut comprendre sans l'avoir entendu.

Se souciant eux-mêmes fort peu des restes dont ils étaient entourés, les Turcs le vénéraient et protégeaient ses recherches comme d'innocents plaisirs. L'étude des beaux-arts et le genre d'occupations auxquelles il consacrait tous ses instants étaient peu compatibles avec le bruit de la guerre et le spectacle du carnage ; aussi avait-il vu avec douleur l'aurore de la révolution grecque, ne présageant dans ses résultats que du sang inutilement versé, des cruautés réciproques, une augmentation de despotisme et de souffrance.

Quoique instruits de ces dispositions de M. Fauvel, nous ne pûmes cependant nous décider à quitter Athènes sans l'avoir vu, au risque de subir notre part de ses sarcasmes contre *les chevaliers de cette nouvelle croisade.* Il nous plaisanta en effet comme nous nous y attendions, mais sans amertume. Il prévoyait, nous dit-il, que les pèlerinages aventureux des guerriers de

l'Occident allaient redevenir à la mode. J'aurais pu lui répondre que son imagination s'alarmait trop aisément et marchait bien vite; car enfin nous étions les premiers étrangers, enrôlés sous les drapeaux des Grecs, qu'il eût encore vus; mais, comme cette légère boutade n'ôta rien à la grâce de son accueil, nous passâmes gaiement condamnation, et fûmes parfaitement d'accord. Je ne tardai pas à l'amener sur le sujet qui nous intéressait, sujet toujours nouveau, toujours attrayant pour lui.

M. Fauvel nous fit d'abord visiter sa maison (1), et nous expliqua avec une extrême

(1) Je ne puis résister au plaisir de donner ici une courte description de la maison de M. Fauvel, ainsi que des objets qu'elle contient, par un écrivain voyageur qui a rempli pendant plusieurs années de hautes fonctions dans le Levant.

« La maison du simple et modeste philosophe qui sert le » roi en qualité de consul, et honore les lettres par ses re- » cherches, est bâtie des débris des palais de Périclès, d'As- » pasie et des édifices qui embellirent autrefois Athènes. » Les murailles de sa cour sont ornées de cippes et d'inscrip- » tions consacrés aux héros et aux citoyens qui avaient bien » mérité de la patrie. A l'entrée de cet humble sanctuaire » rempli de restes vénérables, on voit un sarcophage en mar- » bre blanc; le banc placé à la porte, et qui sert pour monter » à cheval, offre le contrat d'un legs fait par un Athénien en » distributions de vins pour ses compatriotes pendant les fêtes

complaisance tout ce qu'elle renfermait de curieux et de remarquable. Un boulet, parti de l'Acropolis, en avait, quelques jours avant, traversé le toit, et même endommagé la pièce qu'il occupait ordinairement. Lorsque, voyant

» des Panathénées. A gauche, en entrant dans cette enceinte, » on lit sur un piédestal le nom d'Anacréon, à qui une statue » avait été élevée dans l'Acropole. Tout auprès on remarque une colonne en marbre du Pentélique, qui supporte un » chapiteau ionien d'un travail exquis. La galerie qui règne » à droite est soutenue sur des poutres de bois de cèdre incorruptible, trouvées dans des tombeaux. On lit sur des » plaques de marbre, incrustées dans la maçonnerie de la muraille à laquelle elle est adossée, des décrets publics, des » adieux éternels, des consécrations et des mentions honorables décernées à des services éclatants.

» L'escalier à ciel ouvert par lequel on monte aux appartements du consul mériterait à lui seul une description. » On y trouve des pages entières de ces registres gravés sur » le marbre, dans lesquels Athènes consignait ses fastes. La » galerie extérieure, non moins riche, est remplie d'une » foule d'antiquités, la plupart chargées de nécrologues; » enfin plusieurs tuiles même portent des inscriptions tracées par des ouvriers avant la cuisson.

. . . . . .

» Après le coucher du soleil, j'entrai dans le cabinet de » M. Fauvel afin d'examiner le portefeuille qui renfermait » ses recherches scientifiques. Nous fîmes ensuite la revue » d'une multitude d'objets trouvés dans les tombeaux. Les

les traces de ce projectile égaré, nous l'interrogeâmes à ce sujet, il en prit occasion de faire encore une petite sortie contre cette guerre, et non contre les canonniers turcs qui osaient tirer sur l'édifice où flottait la bannière de

» siècles passés se reproduisaient sous mes yeux ; je vis le tableau d'une pompe nuptiale, peinte sur les contours d'un » vase ; sur d'autres, des jeux, des combats et des courses » de chars. Il me montra des idoles, ornement de quelque » foyer domestique; des joujoux, amusement de l'enfance, » et des hochets qualifiés de décorations, qui appartinrent » probablement à quelques centurions de Sylla. Il me fit » voir *une bonne déesse*, objet du culte de quelque élégante » initiée aux secrets du grand-orient de la mythologie; des us- » tensiles de ménage, dignes, par leur simplicité, de la douce » Mélite, épouse de Phocion ; un talc, qui fit peut-être par- » tie de la toilette d'Aspasie ; et une mâchoire humaine avec » l'obole destinée à Caron, enclavée entre les dents mo- » laires. . . . . » . . . . . un passe-port écrit sur une feuille de » plomb, que le grand théologal d'Éleusis délivrait aux » morts pour les recommander aux dieux infernaux. »

On pourrait ajouter à cette nomenclature une foule d'objets, tels qu'urnes cinéraires en cuivre d'un travail achevé, couronnes de vestale avec feuillage en or, lampes sépulcrales, médailles, etc., etc. Des plâtres, que M. Fauvel a façonnés lui-même, et qui représentent l'Acropolis et ses monuments ; ainsi que des vers latins de lord Byron contre les déprédations de lord Elgin, complétèrent notre revue.

France. Ce ne pouvait être, nous dit-il, qu'une maladresse et non une coupable intention.

Il nous retint à dîner, et voulut bien nous accompagner dans une nouvelle visite de l'intérieur de la ville. Il nous fit remarquer, en haussant les épaules, l'horloge (1) que lord Elgin y a fait construire, pour dédommager les Athéniens des dépouilles qu'il leur a enlevées. Nous parcourûmes avec lui les restes du temple de Jupiter Olympien, auxquels est attenante la vaste demeure de l'ancien gouverneur turc. Les Grecs ont eu le bon esprit de l'épargner; mais ils en ont détruit le plus bel ornement : je veux parler d'un joli jardin d'orangers suspendu, qui se trouvait dans la partie occupée par les femmes. Ces gros arbres ont été, pour la plupart, stupidement hachés à coups d'atagan, et l'on a rompu les canaux qui entretenaient dans cet endroit une fraîcheur continuelle.

Peu de temps auparavant, le jeune Élias, l'un des fils du bey de Maïna, se rendant à Négrepont, pour renforcer le blocus de Karisto avec

(1) Cette horloge, aujourd'hui détruite par les Turcs, se trouvait renfermée dans une tour carrée, sur l'une des faces de laquelle se lit encore cette inscription : *Thom. comes de Elgin Atheniensibus ded. anno Dom. M. D. CCCXV.*

sept cents Maniotes, avait passé à Athènes, et s'était reposé quelques jours dans cette maison.

Cette promenade avec M. Fauvel fut pour nous aussi instructive qu'amusante. Il mettait la plus grande complaisance à nous initier aux mystères des temps antiques; et quelle plus riche matière pour un explorateur des vestiges de cette première civilisation si brillante! On ne peut faire un pas dans la ville actuelle sans rencontrer des traces de l'ancienne Athènes. Ces restes sacrés frappent partout les yeux dans les constructions informes et chétives des derniers temps. Tous ces fragments, M. Fauvel les a reconnus ou devinés sous le ciment qui les défigure, et les a rétablis dans leurs droits à l'attention et au respect des voyageurs. Les signes récents de destruction que la guerre actuelle a imprimés sur ces débris vénérables lui arrachaient de temps en temps une exclamation. Pénétrant sa pensée, je voulus lui persuader que la tranquillité renaîtrait bientôt, et que la tyrannie sous laquelle gémissaient ces malheureuses contrées étant enfin abattue, les arts y refleurissaient à l'abri d'une protection bien plus efficace et plus éclairée que celle des infidèles. Mais M. Fauvel paraissait craindre que le terme de la guerre ne dépassât celui de sa

vie, et des jouissances ajournées lui semblaient irrévocablement perdues.

Nous reconduisîmes cet homme respectable chez lui. Il voulut bien nous permettre d'aller le prendre le lendemain au point du jour pour visiter les environs d'Athènes.

Chaque soir, les assiégés exécutaient sur les remparts une musique barbare, composée de hautbois, de tambours et de chants, qui se prolongeait fort avant dans la nuit : concert discordant, que remplaçait ensuite la prière qu'ils faisaient en commun et à haute voix. Était-ce bravade ou moyen d'excitation? Divers indices annonçaient leur fâcheuse situation. Souvent ils interrompaient le silence des nuits par quelques coups de canon, espérant sans doute que le bruit, parvenant jusqu'aux rivages de l'Eubée, avertirait leurs frères de l'état de détresse qui les menaçait; mais ces détonations, longuement répétées par les flancs caverneux du Pentélique, ne devaient pas même être entendues au-delà des plaines de Marathon.

Le consul fut prêt le lendemain dès l'aurore: nous sortîmes par la porte qui conduit au Pirée. A quelques pas des murailles, on laisse à droite un monticule de cendres provenant des nombreuses fabriques de savon qui existaient à

Athènes avant la guerre. Cette éminence était surmontée de trois pals, auxquels les soldats d'Omer-Brionès avaient attaché de pauvres pâtres, enlevés sur la route de Négrepont.

A peu de distance se voient deux puits de construction antique parfaitement conservés, renfermés autrefois dans l'enceinte de la cité. Les margelles, d'un marbre extrêmement dur, sont sillonnées par le frottement des cordes qui s'y sont usées depuis tant d'années. Non loin de ces puits on remarque une pierre énorme, dont la nature semble avoir fait un piédestal pour quelque grande figure colossale. Puisse-t-elle un jour, comme le rocher qui porte la statue de Pierre-le-Grand, élever dans les airs celle du Wasingthon de cette contrée; et puissent l'étranger et le voyageur, conduits par l'amour des arts sur cette terre des souvenirs glorieux, avant d'entrer dans la ville de Minerve, jeter un regard de reconnaissance sur l'image du grand homme qui aura fait remonter la Grèce au rang des nations!

Nous visitâmes le Pnix, la colline de l'Aréopage, la prison dite de Socrate, le monument du Syrien Philopapus. M. Fauvel nous fit remarquer, à côté du lieu où fut la porte Dipylon, l'emplacement des tombeaux de Périclès, de

Thrasybule, de Chabrias, et, plus loin, de ceux d'Harmodius et d'Aristogiton. Dans l'espace compris entre les sépultures de ces grands hommes, et qu'occupait le Céramique extérieur où l'on enterrait les Athéniens morts pour la patrie, se voient plusieurs excavations provenant de fouilles faites à différentes époques, et que l'on a négligé de combler. Nous descendîmes dans l'une des plus profondes. En grattant la terre avec l'extrémité du fourreau de mon sabre, je rencontrai une espèce de cercueil en terre, formé de deux parties ressemblant à d'énormes tuiles, qui contenaient des restes humains. Bien qu'elles fussent parfaitement jointes, une terre humide et fine s'y était introduite à la longue par infiltration, et en remplissait presque toute la capacité. Les ossements que nous y trouvâmes étaient de la plus grande blancheur; ils avaient à peu près la consistance du savon, et cédaient sous la pression du doigt. Peut-être ce guerrier obscur, dont nous troublions ainsi la cendre, teignit de son sang la mer de Salamine ou les champs de Marathon.

La campagne était belle comme en France aux jours du printemps. Après avoir traversé les oliviers qui remplacent le jardin de l'Aca-

démie, nous parcourûmes quelques maisons de campagne assez jolies, appartenant à des étrangers que le bruit des armes a forcés, pour la plupart, d'aller dans les îles de l'Archipel attendre des temps plus tranquilles. Des orangers, des jujubiers et des citronniers en fleurs couvraient les jardins de ces agréables demeures. Les eaux du Céphise et de l'Ilissus s'y distribuent par des canaux multipliés, et laissent ces petites rivières à sec pendant la plus grande partie de l'année.

Nous touchions à la fin de décembre, et pourtant la chaleur était excessive. Nous rentrâmes dans la ville assez fatigués. Malgré ses soixante-dix ans, le consul le paraissait moins que nous, et ce fut encore le sujet d'agréables plaisanteries de sa part. Comme nous nous proposions de repartir le lendemain, nous continuâmes, après quelques heures de repos, notre rapide revue des environs. M. Gropius, consul d'Autriche, voulut bien être de la partie.

Après avoir visité la place occupée autrefois par le village de Colonne, patrie de Sophocle, dont il ne reste pas un vestige, et celle ombragée jadis par le bois sacré des Euménides, aujourd'hui entièrement dépouillée, nous gravîmes avec peine le rocher élevé qui supportait

le temple de Neptune Hippius, remplacé par une chapelle isolée, dédiée à la Vierge. De ce point, placé à quinze cents toises de l'Acropolis, et à peu près à la même hauteur, on domine la ville et toute la plaine d'Athènes : Salamine et les îlots répandus sur la mer Saronique se relèvent sur l'onde au second plan du tableau, et l'on découvre dans un lointain vaporeux les côtes du Péloponèse, la cime escarpée du Cythéron, et les remparts aériens de la citadelle de Corinthe.

A une certaine distance, en suivant les murailles de la ville, M. Gropius nous fit remarquer deux petits fûts de marbre blanc, posés, à une époque moderne, au pied du mont Anchesme, par un tireur d'arc, en mémoire d'un jet de flèche qui avait parcouru la distance vraiment incroyable qui les sépare. Nous apercevions, non loin de cet endroit, les seize magnifiques colonnes, encore debout, du Panthéon d'Adrien (1) : on voudrait qu'elles fussent moins isolées, c'est-à-dire qu'elles eussent con-

(1) « La première chose qui vous frappe dans les monu-
» ments d'Athènes, c'est la belle couleur de ces monuments.
» Dans nos climats, sous une atmosphère chargée de fumée
» et de pluie, la pierre du blanc le plus pur devient bientôt
» noire ou verdâtre. Le ciel clair et le soleil brillant de la

servé autour d'elles les autres débris du monument ; mais l'œil attristé cherche en vain sur le sol les marbres désunis qui formaient ces somptueux péristyles ; ils ont été réduits en chaux. Sur une partie de l'architrave qui lie encore les chapiteaux de deux de ces colonnes, un derviche de la secte des *kalenders* s'était construit une hutte, à plusieurs étages, que ce moderne *Siméon Stylite* habita plusieurs années. Il est difficile de comprendre comment cette masure a pu être bâtie à une hauteur si prodigieuse et sur une base aussi étroite.

Quelques coups de fusil partis de la citadelle vinrent troubler nos observations et nous forcer à la retraite. La porte antique, qui séparait la ville de Thésée de celle d'Adrien, se trouvant fermée, nous fûmes obligés de revenir sur nos pas en prolongeant les remparts, et de rentrer dans la place par une autre issue.

Mon intention était, pour éviter de me traîner stérilement sur les traces de tant de savants voyageurs qui ont décrit les ruines d'Athènes,

» Grèce répandent seulement sur le marbre de Paros et du » Pentélique une teinte dorée, semblable à celle des épis » mûrs ou des feuilles en automne. »

Itin. de Par. à Jér., etc.

de ne point parler d'antiquités, et je viens cependant de toucher à cet inévitable chapitre. Le lecteur me pardonnera d'avoir consigné à ce sujet quelques uns des souvenirs qui se rattachent à mon premier passage dans cette ville; quoique, l'année suivante, j'y aie séjourné plus long-temps et à diverses reprises, les détails que je donne ici me dispenseront de revenir sur cette matière.

J'avais résolu de partir le lendemain : les primats me retinrent encore un jour; ils me renouvelèrent leurs plaintes de ce qu'on les abandonnait à eux-mêmes, ajoutant beaucoup d'autres doléances auxquelles je ne pouvais prêter qu'une attention bien inutile. Dans la journée, je retournai avec eux à la petite mosquée dont les Grecs s'étaient emparés. Ces derniers, protégés par la voûte, établissaient avec les ennemis, qu'il leur était impossible de voir, de longues conversations, toutes d'injures et de grossiers outrages. Les Turcs se montraient pourtant moins prodigues de cet ignoble bavardage; mais il arrivait quelquefois qu'en entendant les Grecs s'appeler entre eux Ἕλληνες (Hellènes), ils leur faisaient cette question singulière : « Que voulez-vous dire? nè sommes-» nous pas Hellènes aussi bien que vous? ne

» sommes-nous pas, comme vous, les descen-
» dants des Grecs d'autrefois? » Ils finirent, ce jour-là, par proposer de suspendre les hostilités, promettant de rester tranquilles dans l'Acropolis, et de ne pas troubler les chrétiens dans la possession de la ville. Ceux-ci ne répondirent à cette offre, pourtant toute à leur avantage, que par des sarcasmes amers. Voyant leur proposition repoussée avec dédain, les assiégés essayèrent d'enfoncer le dôme de la mosquée, en laissant choir dessus des bombes et d'énormes blocs de marbre; mais leur tentative n'eut aucun succès. On avait étançonné intérieurement, avec des poutres, cette voûte, d'ailleurs à l'épreuve de projectiles lancés d'aussi près; ils jetèrent alors, dans l'étroit espace qui la séparait du rempart, des obus et des grenades de verre, et entretinrent pendant plusieurs heures une canonnade assez vive. Enfin tout ce bruit se termina le soir par les clameurs et la musique accoutumées, qu'on entendait de toutes les parties de la ville.

CHAPITRE XVIII.

Départ d'Athènes. — Marcopoulo. — Port Raphti. — Cap Sunium. — Kératia. — Contrariétés, dangers. — Arrivée à Zéa. — Issue de la tentative des Grecs contre Napoli. — — Réduction de la presqu'île de Cassandra par Méhémet-Aboulaboud, pacha de Salonique.

Nous quittâmes Athènes le lendemain à midi. Deux caïques se trouvaient, l'un au port Raphti, l'autre au cap Sunium : ils devaient, le jour suivant, mettre à la voile pour Zéa. Nous nous dirigeâmes vers le premier et le moins éloigné de ces deux points.

Après trois quarts d'heure d'une marche parallèle à la base de l'Hymète, nous tournâmes brusquement à droite vers le sud. La campagne était aride et dépouillée. Un sol uni, d'une pierre blanche et molle, où reparaissaient de temps en temps des ornières creusées sans doute par le passage de chars, me faisait juger que nous suivions une voie antique, où d'autres générations avaient imprimé leurs traces; car, dans toute l'Attique, je n'ai rencontré de voiture d'aucune espèce. La terre retentissait fréquemment sous

les pieds de nos chevaux. Il restait encore trois heures de chemin pour atteindre le port Raphti : la nuit nous surprit ; et la route, difficile à reconnaître, se perdait souvent au milieu des halliers répandus sur une campagne inculte et déserte. Telle est aujourd'hui cette contrée riche et puissante qui contenait quatre mille habitants par lieue carrée !

Quelques lumières nous signalèrent l'approche du village de Marcopoulo. Notre arrivée y fut annoncée par les aboiements d'une quantité de chiens furieux. Vainement nos guides frappaient à toutes les portes de manière à les briser ; les habitants qui entendaient, au milieu du tumulte, nos voix étrangères, se croyant investis par une division turque venue de Négrepont, éteignaient leurs feux, et s'échappaient dans la campagne. Nos gens parvinrent à enfoncer une porte, et sept ou huit personnes tombèrent à nos pieds en demandant la vie. Le calme se rétablit quand nous les eûmes convaincus que nous étions tous amis ou compatriotes.

La maison où cette scène se passait, l'une des principales de l'endroit, consistait en une seule pièce fort longue, dont une partie était consacrée aux vaches, ânes, poules et autres animaux

domestiques. Dans un coin, sur la paille, reposait une jeune femme qui venait d'accoucher, et dont le mari se trouvait au blocus de la citadelle d'Athènes. Nos hôtes s'estimaient si heureux de n'avoir pas affaire à des Turcs, qu'ils mettaient un zèle extrême à prévenir nos désirs : en un instant ils nous servirent un repas composé de toutes les provisions qu'ils possédaient, c'est-à-dire de pain de maïs, d'œufs, de figues sèches, d'olives et de miel de l'Hymète.

Quoique la population de Marcopoulo, comme presque toute celle de l'Attique, soit de race albanaise, le vêtement des femmes présente, pour la forme, beaucoup de rapport avec celui des anciennes Athéniennes. Notre hôte, outre la jeune mère dont j'ai parlé, avait encore une fille moins âgée et d'une grande beauté. Sa barrette était chargée de pièces d'argent et de paras qui devaient un jour composer sa dot.

Après quelques moments de repos, nous continuâmes notre route pour le port Raphti, éloigné encore d'une heure et demie. Les chevaux pris à Athènes étant fatigués, nous nous résignâmes à enfourcher les modestes montures que les habitants s'empressèrent de nous offrir. Je voulus, avant de partir, défrayer notre hôte ;

mais il refusa mes deux *rubié* (1) : je les présentai alors à la jeune Albanaise, qui, ayant consulté sa mère du regard, les reçut et me baisa la main.

Nous ne tardâmes pas à arriver au bord de la mer, montés sur nos ânes, et précédés de quelques villageois qui portaient des branches de pin allumées. Inutilement on appela les marins de l'embarcation que nous comptions y trouver ; des pasteurs, qui gardaient leurs chèvres sur ce rivage désert, nous crièrent qu'elle avait mis à la voile depuis une heure. Il était minuit : ce contre-temps nous obligea de revenir à Marcopoulo pour y attendre l'auroré, et gagner de là le cap Sunium. Dans la crainte de manquer encore notre départ avec le caïque que l'on nous avait donné l'assurance d'y rencontrer, je pris la précaution d'envoyer un homme en avant avec une invitation au patron de nous attendre.

Partis au lever du soleil, nous atteignîmes bientôt le village de Kératia, que nous franchîmes sans nous arrêter. En arrivant au cap Sunium, notre émissaire nous donna la triste nouvelle que le caïque n'y était déjà plus à son ar-

(1) Petite monnaie d'or de trois piastres (2 fr.).

rivée. Ce second désappointement nous mettait presque dans la nécessité de retourner au Pirée pour y trouver les moyens de quitter enfin le continent. Nous résolûmes de passer, auparavant, le reste de la journée et la nuit sur cette plage solitaire, dans l'espoir que le temps, peu favorable pour doubler le cap, y ferait relâcher quelque embarcation partie du golfe d'Athènes pour les Cyclades. Un grand feu fut allumé : couchés au milieu des ruines du temple de Minerve *Sunia*, nous nous endormîmes au murmure du vent, qui bruissait dans les colonnes et les buissons environnants.

Dès que l'aurore permit de distinguer les objets, je jetai un regard sur la mer, et jusqu'au cap Skyllo qu'on voyait à l'horizon. Pas un esquif ne s'offrit à mes yeux. Nous revînmes à Kératia, d'où j'envoyai encore plusieurs villageois vers les différents mouillages de la côte, présumant que le mauvais temps forcerait quelque barque à y chercher un refuge.

Nous étions descendus chez un papas qui nous donna sujet de regretter l'hospitalité de Marcopoulo. Nous y reçûmes la visite des primats de l'endroit, bonnes gens dont l'excessive simplicité et les naïves questions m'amusèrent beaucoup. L'un d'eux nous parla d'un voyageur

français resté plusieurs jours malade chez lui: aux détails qu'il donna je crus reconnaître M. de Châteaubriand.

Depuis vingt-quatre heures nous étions à Kératia, lorsqu'enfin une de nos vigies rentra avec le patron d'un traback de Naxos que la tourmente avait jeté au port *la Mandri*. Notre hôte se fit payer au poids de l'or le court séjour que nous fîmes chez lui; aussi je lui ménageai, en reconnaissance de ce procédé, une mystification à laquelle il ne s'attendait pas. Il devait partir, le surlendemain, pour Argos, à l'effet de solliciter une grâce à laquelle il paraissait attacher beaucoup de prix; supposant que j'étais fort content de lui et de sa réception, il me pria de l'attester par un certificat qu'il se proposait de présenter à Ypsilanti à l'appui de sa demande. Je lui remis, écrite en français, une pièce dont j'ai su, plus tard, qu'il avait été loin d'obtenir l'heureux résultat qu'il s'en promettait.

Deux lampes brûlèrent devant l'image de la *Panaïa* pendant les deux nuits que nous passâmes chez ce prêtre; il fit même une assez grande dépense d'encens pour nous obtenir un temps favorable; mais tous ces soins d'une piété hypocrite furent perdus. Quand nous arrivâmes au bord de la mer, le vent, toujours vio-

lent, toujours contraire, n'avait point diminué. Dans le port *la Mandri* se trouve un îlot avec des restes de construction antique, qu'une chaussée, dont les fondements se voient encore à fleur d'eau, joignait autrefois à la terre. Je pensai que ce devait être un môle pour abriter les navires.

Après deux jours d'attente nous pûmes enfin nous embarquer. Quoique moins fort, le vent n'était pas devenu plus propice, et la mer se trouvait encore extrêmement émue. Vainement nous passâmes trente heures à louvoyer entre la pointe méridionale de l'Eubée et le continent, il fut impossible de doubler l'île d'Hélène, et les approches d'une véritable tempête obligèrent nos matelots de regagner le premier mouillage de la côte d'Attique qui s'offrit à leurs regards. Il était difficile d'en choisir un plus mauvais. Nous nous trouvions entre deux immenses saillies de rochers, au pied desquels les eaux avaient creusé des excavations profondes. La mer brisait avec fracas à l'entrée de ces antres, où étaient accumulés des fragments de bois sec, d'éponges grossières, de pierres ponces, des débris de barques, et même des ossements humains, restes de malheureux jetés sans doute ou surpris

par les flots dans ces demeures souterraines. Je remarquai avec étonnement à la voûte quelques caractères anciens à demi effacés. Vingt siècles ont peut-être passé sur la cendre de celui qui les traça.

La nuit, en approchant, semblait augmenter la fureur du terrible *siroco* (1); nous étions excédés de fatigue, et incommodés par le poids de nos vêtements pénétrés d'eau. Le *caravokiri* ayant assuré que les flots n'atteignaient peut-être pas, une fois dans dix ans, le fond de ces cavernes, nos marins y allumèrent du feu, et chacun s'endormit paisiblement sur un lit d'algues marines, au bruit des éléments déchaînés.

Déjà nous reposions depuis deux heures, lorsque le cri de βάρδα! (gare!) plusieurs fois répété, me tira de mon sommeil, et me fit voir une lame fougueuse qui venait mourir près de moi. Une seconde ayant éteint notre feu, d'épaisses ténèbres nous enveloppèrent : le tonnerre grondait avec fureur; la mer était mugissante. Je distinguai, à la lueur de l'éclair, nos matelots qui, le dos appuyé à la voûte, et dans la position d'Atlas soutenant le ciel sur ses épaules, se préparaient à opposer tout l'ef-

(1) Vent de sud-est.

fort de leurs membres musculeux à l'impétuosité des vagues. Je les imitai aussitôt, et ce fut dans cette position, battus sans relâche jusqu'à la ceinture par l'élément furieux, que nous passâmes la plus grande partie de la nuit de 1821 à 1822 : nuit de tourment et d'angoisse, et sans doute de plaisir et de joie en France.

Un enfant de dix ans était resté seul dans le traback, que les premiers feux de l'aurore nous montrèrent à moitié submergé : le vent et la mer ayant tombé insensiblement, nos matelots vidèrent l'eau qui le remplissait, et nous remîmes à la voile vers midi. La pointe de l'île d'Hélène (1) fut enfin doublée, et à cinq heures nous prîmes terre à Zéa.

Le port de cette île est vaste, parfaitement abrité, mais d'un aspect triste et sombre. Les montagnes qui l'environnent sont grisâtres et dépouillées; on n'y trouve que cinq ou six magasins et quelques cafés. La ville occupe la cime d'un roc à trois quarts de lieue du rivage. Mon premier soin, en débarquant, fut de m'informer de Sala. J'appris qu'après s'être arrêté une

(1) Aujourd'hui *Makro-nisi* (île Longue). Elle est inculte et inhabitée. C'est là, dit-on, que Pâris s'arrêta pour la première fois après l'enlèvement d'Hélène.

semaine à Zéa, il en était parti le jour même pour Tinos, me laissant l'invitation pressante de le joindre sans retard. J'arrêtai aussitôt passage sur une sacolève myconiote, qui, le lendemain, mettait à la voile pour cette île.

Les habitants de Zéa, autrefois Céos, patrie de Simonide, se glorifient d'un siége que leurs ancêtres soutinrent contre les Athéniens; et pendant lequel, pressés par la famine, ils massacrèrent tous ceux que leur âge rendait incapables de porter les armes : action qui étonna tellement les ennemis, qu'ils levèrent le siége, persuadés que des hommes capables d'un pareil dévouement étaient invincibles.

Le chemin qui conduit du port à la ville est rude et escarpé; l'aspect dont on jouit en y arrivant dédommage à peine de la fatigue du voyage : pourtant l'on découvre à la fois de ce point les montagnes du Péloponèse, de l'Attique, de l'Eubée, et la plus grande partie des îles répandues sur la mer Égée. Les maisons, généralement petites, sont disposées en terrasses, comme dans toutes les Cyclades. Celle de M. Pangalo, agent consulaire de France, a le plus d'apparence. Cette charge, purement honorifique, est depuis long-temps héréditaire dans sa famille, à laquelle notre commerce

dans le Levant est redevable de nombreux services.

A la nouvelle de notre approche, M. Pangalo nous fit l'honneur de hisser son pavillon, et nous nous rendîmes aussitôt à cette espèce d'appel. Son accueil nous confirma ce que déjà nous avions entendu dire de lui; qu'il suffisait de porter le nom de Français pour avoir droit, de sa part et de celle de sa jeune épouse, alors âgée de treize ans, à tous les égards, à tous les soins de l'hospitalité la plus empressée.

J'appris à Zéa deux nouvelles extrêmement fâcheuses. D'abord, la tentative qu'on méditait contre Napoli venait d'échouer complètement: les détails de cette audacieuse entreprise, qui eut lieu le 16 décembre, me furent communiqués par quelques blessés arrivés récemment. Malgré le peu de chance de succès, on s'était promis des résultats plus heureux. En effet, toutes les troupes grecques se trouvèrent au pied des remparts sans que les assiégés en eussent conçu le moindre soupçon; mais, avant le signal convenu pour l'escalade, un soldat de Colocotroni ayant, on ne sait pourquoi, déchargé son fusil, les Turcs se portèrent en masse sur les points menacés. Les bâtiments grecs ne purent agir, retenus par le calme, et la place

commença contre les assaillants un feu terrible, peu dangereux cependant, à cause de l'obscurité de la nuit. Au lieu d'en profiter pour se retirer, puisque l'entreprise était désormais devenue inexécutable, les compagnies de Baleste, une vingtaine de canonniers et la plus grande partie des officiers étrangers, ne recevant point d'ordre, et défendus par des saillies de rocher du feu de l'ennemi, restèrent jusqu'au jour au poste qui leur avait été assigné. Il fallut enfin songer à la retraite : elle n'était praticable que par une chaussée qu'enfilaient une batterie de sept à huit canons et la mousqueterie des remparts. Le plus grand nombre devaient périr ; pourtant, grâce à l'incroyable maladresse des Turcs, on n'eut à regretter que fort peu de monde : quelques officiers furent blessés, et le capitaine würtembergeois, Lishing, perdit la vie.

La seconde nouvelle, plus désastreuse, était relative à la triste issue de l'insurrection de la presqu'île de Cassandra. Le lecteur a vu que, peu de temps après le soulèvement du Péloponèse, les Cassandriotes, quoique séparés du théâtre de la guerre par une distance de plus de soixante lieues occupées par les Turcs, osèrent lever l'étendard de l'indépendance. Isolés ainsi, ils

ne pouvaient lier leurs opérations avec celles des autres insurgés, et n'en devaient attendre que de rares et incertains secours. A la vérité, les navires grecs les visitèrent quelquefois ; mais le renfort le plus efficace qu'ils reçurent consistait en quatre cents Albanais sous les ordres du capitaine Diamantis, qui se réunirent à eux au mois de juin. Dès ce moment, ces hommes audacieux poussèrent leurs incursions jusque sous les murailles de Salonique, brûlant et saccageant les propriétés de leurs ennemis : ils avaient eu soin de couper, par une large tranchée, l'isthme de six cents toises sur lequel s'élevait autrefois Potidée, et qui joint leur presqu'île au continent.

Au commencement du mois de juillet, Jussuf-Pacha, qu'il ne faut pas confondre avec celui qui occupe encore aujourd'hui Patras et les Dardanelles de Lépante, parvint à les refouler au delà de leurs retranchements, mais ne put réussir à les y forcer. Après avoir éprouvé des pertes considérables, il se borna à les contenir à l'aide d'un corps nombreux d'observation. Telle était la position des Cassandriotes lorsque Méhémet-Aboulaboud fut nommé au pachalick de Salonique.

Mélange inexplicable de nobles qualités et

d'inclinations perverses, ce renégat, sorti des peuplades chrétiennes de la Géorgie, et élevé par les soins de Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, combattit avec lui les Français en Syrie, et dut à ses intrigues autant qu'à son courage la dignité de pacha à trois queues. Arrivé dans son gouvernement, il s'occupa sans retard des moyens de réduire les Cassandriotes, et vit un succès complet couronner ses dispositions. Il s'approcha, le 11 novembre, des retranchements des Grecs, et les fit sommer à plusieurs reprises de déposer les armes, leur offrant amnistie et pardon. Ceux-ci, n'ignorant pas la valeur de ces mots dans la bouche d'un Turc, y répondirent par des hostilités. Les troupes d'Aboulaboud étaient nombreuses et encouragées par la réputation de leur chef. Au milieu de la nuit du 12 au 13, elles attaquèrent les Hellènes avec fureur, et ayant réussi à combler de fascines une partie de la tranchée, leur cavalerie pénétra dans la presqu'île. Les chrétiens, surpris par cette brusque attaque, essayèrent en vain de se défendre; un grand nombre périt les armes à la main, d'autres furent massacrés les jours suivants, malgré les ordres du visir qui avait recommandé d'épargner ceux qu'on trouverait désarmés. Quelques uns de

ces malheureux, arrivés de rochers en rochers, d'écueils en écueils jusqu'à Zéa, firent un épouvantable tableau de ce désastre. A les en croire, ils avaient, seuls, échappé au fer des infidèles; et la terreur dont ils étaient encore saisis donnait à leur narration un effrayant caractère d'authenticité.

Nous quittâmes Zéa vingt-quatre heures après notre arrivée. Le vent, devenu tout-à-fait contraire, nous contraignit bientôt de mouiller dans l'île d'Andros. Nous en repartîmes le surlendemain pour relâcher de nouveau dans un îlot verdoyant, appelé Gavrio-nisi : il est peuplé de lapins, qui naissent, vivent et meurent dans ce lieu sans être inquiétés : le sol, couvert de leurs squelettes, est partout miné par ces animaux.

A l'entrée de la nuit, nous doublâmes Tinos. Le port en est fort mauvais, son entrée dangereuse; la mer y déferlait alors avec violence, et, à notre inexprimable contrariété, nous fûmes obligés de pousser jusqu'à Myconos.

CHAPITRE XIX.

Relâche à Myconos. — Nicoli. — Administration. — Jugement. — Mlle Madon Mavrogueni. — Conduite de Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, envers les Grecs employés dans ses troupes. — Arrivée à Tinos. — Division des Latins et des Grecs de cette île. — San Nicolo. — Capitulation des moines du mont Athos. — Perfidie d'Aboulaboud-pacha. — Ses cruautés. — Caractère des Tiniotes. — Inclinations de ces insulaires. — Leur imprévoyance. — Couvent de femmes. — Naxos. — Conduite répréhensible du chef de l'expédition de l'Olympe. — Second séjour à Myconos. — Nouvelles fâcheuses.

Après Hydra, Spetzia et Ipsara, Myconos a toujours été, parmi les îles grecques, une de celles dont les habitants se sont le plus adonnés à la marine. Ils ont sept ou huit bricks et un grand nombre de petits bâtiments de moindre dimension. Leur ville, peuplée au moins de neuf mille âmes, se dessine en croissant sur un terrain uni, autour d'une anse de peu de profondeur, où sont mouillées une foule d'embarcations destinées à faire le trajet des îles environnantes. Les Myconiotes possèdent un port assez mauvais à une demi-heure de là : leurs plus

gros navires se trouvent dans l'île de Délos, inhabitée aujourd'hui, et séparée de la leur par un étroit canal. Ce peuple passe pour méchant et inhospitalier ; pourtant mes différents séjours chez lui ne m'ont nullement convaincu de la vérité de cette assertion (1).

La nuit où nous arrivâmes était celle qui précédait la Noël des Grecs. Le *ca[illegible]okiri* voulut réveiller un des primats pour le prévenir de notre relâche forcée, mais je m'y opposai : prenant alors la figure d'un homme qui ménage une surprise agréable, il nous conduisit vers une maison de médiocre apparence dont on ouvrit aussitôt la porte. Un petit vieillard en cheveux blancs, vêtu comme le commun des matelots grecs, nous reçut avec empressement, s'adressant à nous en français : c'était en effet un compatriote, qui, depuis quarante ans, avait renoncé à la France pour habiter Myconos.

Pris par un vaisseau anglais sur une frégate à bord de laquelle il servait, à une époque où l'abominable usage des pontons était encore in-

(1) Les insulaires de Myconos, fort pauvres dans l'antiquité, avaient alors un autre genre de réputation : à Athènes, on donnait indifféremment aux parasites le nom de μυῖαι (mouches), ou celui de Μυκόνιοι (Myconiens).

(ATHEN., *lib.* I., *cap.* VII.)

connu, et où il arrivait souvent qu'on relâchât les prisonniers sur la première côte qui se présentait, Nicoli (c'était le nouveau nom du personnage) avait été déposé dans cette île avec quelques compagnons, qui peu à peu regagnèrent la France. Épris des charmes d'une jeune Myconiote, quoique dejà époux et père dans sa patrie, lui seul y renonça pour s'unir à l'objet de sa flamme, ce que toutefois il ne put faire sans avoir été rebaptisé suivant le rit de l'église d'Orient. Quelques années plus tard, cette nouvelle épouse étant morte, il se hâta de convoler en troisièmes noces.

Bien que nous eussions besoin de repos, nous écoutâmes, fort avant dans la nuit, cette histoire, accompagnée d'une foule de détails dont je fais grâce au lecteur. Il la termina en obligeant sa vieille femme de se lever, pour nous la faire voir, attention dont nous voulûmes en vain le dispenser.

La solennité du jour, annoncée dès l'aurore par le son de toutes les cloches de la ville, nous força de différer notre départ pour Tinos, le trajet ordinaire des barques se trouvant suspendu. Les primats tancèrent notre patron de ne les avoir point avertis de suite de notre arrivée. L'on nous établit aussitôt dans la chancel-

lerie (1), où nous fûmes l'objet des soins les plus obligeants.

Les habitants de Myconos, comme les autres insulaires de l'Archipel, ont passé, de l'état de soumission aux Turcs, à celui d'indépendance où ils se trouvent aujourd'hui, sans secousse ni effusion de sang. Ils n'ont fait que remplacer de nouvelles couleurs par les couleurs abhorrées du sultan; et jusqu'ici la Porte n'a point essayé de les réduire, convaincue sans doute que si elle parvient à éteindre le foyer principal de l'insurrection, toutes les Cyclades suivront le sort commun du Péloponèse, et surtout des îles qui fournissent la marine militaire des Grecs. Seulement il est à craindre qu'après d'inutiles efforts contre ces boulevarts de la liberté du peuple grec, elle ne renonce à l'espérance de ramener dans *le devoir*, par la crainte, ces petites îles, peu capables par elles-mêmes de lui opposer une résistance ef-

(1) On appelle *chancellerie*, dans les îles grecques, un édifice qui sert à la fois de mairie, de tribunal, de logement aux personnes employées par la nation, etc., etc. Celle de Myconos est la plus belle de l'Archipel : elle fut élevée par un résident de Russie qui l'occupa long-temps, et la légua à sa mort aux habitants; mais ceux-ci négligent de la réparer, et dans peu d'années elle tombera en ruines.

ficace, et ne lâche sur leurs rives les cannibales qui ont fait un vaste tombeau de la florissante Chio.

Au moment où j'arrivai à Myconos, les habitants se gouvernaient encore comme au temps des Turcs, avec cette différence, que l'impôt, au lieu de leur être payé, était employé contre eux. Vingt-quatre primats se trouvaient, deux à deux, et par mois, chargés alternativement de l'administration des deniers publics, de la police, et en même temps de la justice de l'île. Ceux alors en exercice, désirant sans doute que je fusse témoin de la manière dont ils la rendaient, me conduisirent dans la salle de leurs séances, qui avaient ordinairement lieu l'après-midi des dimanches et fêtes.

On introduisit d'abord un jeune garçon. Son délit était avéré, et d'ailleurs il en convenait lui-même : il fut condamné à recevoir cent coups de bâton sur la plante des pieds. Trop sensible aux charmes d'une personne mariée, son crime était d'en avoir obtenu des droits qui ne sont pas toujours le partage exclusif d'un époux. Le coupable soutint cette cruelle exécution avec assez de fermeté; pourtant on fut obligé de l'emporter. Les juges, dont l'un ne s'était pas dessaisi de sa pipe pendant toute la

séance, me demandèrent ce que je pensais de cette correction. Je les félicitai sur leur sollicitude à veiller à la conservation des mœurs; mais je ne pus m'empêcher de leur dire que je trouvais le châtiment trop rigoureux, et même un peu *turc*.

La jeune épouse infidèle fut ensuite amenée. Après une admonition sévère qu'elle écouta en sanglotant, on lui signifia qu'elle eût à ne jamais reparaître dans cette île qu'elle avait scandalisée par sa conduite, et dont on la bannissait à perpétuité. Ce jugement fut exécuté sur-le-champ, malgré les pleurs et les gémissements de la jolie condamnée, à peine âgée de seize ans. Conduite à bord d'un caïque qui devait, au premier vent, l'emporter loin de sa patrie, elle n'arriva à ce funeste navire qu'au milieu des huées et des ordures dont on la couvrit. Je remarquai avec peine que, parmi le peuple, les femmes ne se montraient pas les moins empressées à lui prodiguer ces outrages. Le rivage, les terrasses et les balcons qui avoisinent la mer étaient couverts de spectateurs.

Les femmes de Myconos sont fort belles, et le joli costume des Smyrniotes et des Constantinopolitaines, qu'elles ont adopté, relève encore en elles ce don de la nature. L'ancien habil-

lement, que les vieilles n'ont point voulu abandonner, est de la plus grande singularité (1).

Mlle Madon Mavrogueni, dont ceux qui ont écrit jusqu'à présent sur la Grèce parlent tous sans la connaître, nous pria d'aller passer la soirée chez elle. Un cercle assez nombreux, composé des premières personnes de l'île, s'y trouvait réuni : la joie animait cette assemblée, qui se partageait entre le jeu et ces danses si bien décrites par MM. Guis et Choiseul-Gouffier.

Mlle Madon, fille de Nicolas Mavrogueni, neveu et *spathar* de l'hospodar Mavrogueni décapité sous le sultan Sélim, n'est point, comme on l'a prétendu, une guerrière qui se mesure corps à corps avec les Turcs les plus intrépides; mais, si elle ne sert point sa patrie de son bras, elle lui a été bien autrement utile, soit par le sacrifice entier de sa fortune, soit par l'usage qu'elle fait de son influence sur ses concitoyens. Élevée à Trieste, où son père l'avait conduite après la mort de l'hospodar son oncle, elle en a rapporté tous les dehors d'une éduca-

(1) Elles portent un jupon qui n'arrive pas au genou; des bas rouges, garnis de manière à rendre la jambe également grosse dans toute sa hauteur; des manches larges d'une aune, et des talons d'une élévation prodigieuse : le reste, et surtout la coiffure, est tout aussi bizarre.

tion soignée. Les langues française et italienne lui sont également familières. Douée d'une grande douceur de caractère, dès qu'on parle de l'affranchissement de sa patrie, elle s'anime, sa conversation s'élève, et ses paroles s'échappent avec une éloquence naturelle qui tient de l'inspiration : on ne peut alors se lasser de l'entendre ; du moins tel est l'effet qu'elle produisit sur moi dans cette première entrevue.

Combien les personnes qui voudront se donner la peine de comparer la conduite de Mlle Mavrogueni avec celle de l'*héroïne* spetziote, mettront de distance entre ces deux femmes. D'une part, à côté d'une audace, assez rare, à la vérité, dans ce sexe, se trouve une avidité de lucre telle qu'elle déparerait les qualités les plus brillantes ; de l'autre, l'amour de la patrie dans toute sa pureté, dégagé de toute considération particulière ; l'abnégation la plus complète de tout intérêt personnel, l'imprévoyance la plus touchante sur son propre avenir. « Qu'importe ce que je » devienne, pourvu que mon pays soit libre. » Lorsque j'aurai employé tout ce dont je puis » disposer pour la sainte cause de la liberté, » je me rendrai au camp des Grecs, afin de les » encourager par mon exemple à mourir, s'il » le faut, pour elle. » Ainsi s'exprimait Mlle Ma-

don (1); et tels sont les principes qui recommanderont sans doute sa mémoire à la postérité des Grecs qui combattent aujourd'hui.

Elle professe une espèce de culte pour les étrangers qui ont abandonné leurs foyers avec le désir de se ranger sous la bannière de la croix. « Vous avez renoncé, leur dit-elle, aux jouis» sances de la civilisation; vous vous êtes ar» rachés à vos familles, à vos amis; loin d'un » pays libre, vous êtes venus braver les dan» gers d'une mort affreuse, et participer aux » efforts de pauvres esclaves qui ne sauront pas » tous apprécier votre dévouement, etc., etc. » On voit que cette noble fille s'exagérait singulièrement nos sacrifices, et fermait volontairement les yeux sur les compensations que nous y trouvions.

Le lendemain, je vis venir vers moi une trentaine d'Albanais richement armés, qui avaient relâché depuis peu de jours à Myconos, et se rendaient dans le Péloponèse. Ils sortaient du service de Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, dont ils se louaient beaucoup. A la nouvelle de l'insurrection des Grecs, ce visir fit étrangler plu-

(1) Elle est jeune encore; sa taille est élancée, sa figure agréable, sa mise extrêmement recherchée.

sieurs Turcs coupables d'avoir tué un chrétien de sa garde; et, quelques jours après, craignant de ne pouvoir les protéger plus long-temps, il leur dit : « Retournez dans votre patrie, aujour-» d'hui ravagée par la guerre; elle a besoin de » vos bras. » Beaucoup persistèrent à rester; mais le plus grand nombre partirent à différents jours d'intervalle, et ceux-ci ayaient quitté l'Égypte les derniers.

Ils me témoignèrent le plus grand désir de faire partie de l'expédition du mont Olympe : les armes leur étaient déjà familières; aussi je les accueillis sans hésiter, et leur ordonnai de se tenir prêts à s'embarquer avec moi. J'espérais enfin arriver à Tinos avant la nuit; mais, au moment où nous allions appareiller, une sacolève jeta l'ancre, et le chef de l'expédition, Sala, suivi d'un nombreux cortége, mit pied à terre. Il fit paraître une joie singulière de me revoir; il avait cru, me dit-il, que, profitant de la latitude que me laissait le prince Ypsilanti, j'étais retourné dans le Péloponèse.

Sala se dirigeait vers Naxos, où se trouvait une partie de sa famille, désireux sans doute de s'y montrer avec tout l'entourage de sa nouvelle dignité. Il ne s'était arrêté que trois jours

à Tinos, et n'avait, disait-il, que vingt-quatre heures à donner aux Myconiotes: mais il eut le talent de se faire, en si peu de temps, de nombreux ennemis chez les habitants de ces deux îles. Il insista beaucoup pour que j'allasse avec lui à Naxos. Je ne pus le convaincre de l'inutilité de pareilles promenades, et de la nécessité de nous rendre le plus tôt possible en Thessalie, pour être en mesure, aux premiers beaux jours, d'empêcher la jonction d'Aboulaboud-pacha avec les musulmans de Larissa, opération importante, de laquelle dépendait le succès du soulèvement de l'Olympe. Il me répondit que les moines du mont Athos donneraient assez d'occupation au visir de Salonique, pour qu'il ne pensât de long-temps à porter ses armes vers cette contrée. Vainement j'essayai de lui démontrer qu'il pouvait s'abuser, et de l'engager à y précéder son artillerie; il promit d'être en mesure de partir dès que nos affûts seraient confectionnés.

Je me rendis à Tinos, en gémissant de voir le sort de tant de braves gens placé sous une responsabilité aussi chanceuse; et je fis commencer ce travail avec toute l'activité que pouvaient y mettre les ouvriers les plus ignorants du monde.

L'île de Tinos, autrefois *Tenos*, assez peu connue dans l'histoire de la Grèce ancienne, est aujourd'hui la plus agréable et la plus florissante des Cyclades : elle peut avoir de treize à quatorze lieues de circuit. Ce fut la dernière possession des Vénitiens dans l'Archipel : ils ne l'évacuèrent qu'en 1714. On y voit les restes d'un château, ouvrage du moyen âge, susceptible, par sa position, de redevenir un point formidable de défense si on vient à le rétablir; mais les Tiniotes ignorent cette maxime si philosophique et si sage, qu'*il n'y a rien de fait, tant qu'il reste quelque chose à faire* : ils se croyaient à l'abri de tout danger, parcequ'ils étaient délivrés de leur aga et de ses trois janissaires. Cependant ils avaient sous les yeux un terrible exemple des vicissitudes de la guerre, dans le spectacle de ces infortunés habitants d'Ayvali, qui traînaient dans leurs rues la livrée du malheur : pauvres fugitifs, auxquels devaient bientôt se joindre une partie de ceux de la triste Chio, qui parviendraient à se dérober au fer des infidèles.

San-Nicolo, bâti au bord de la mer, occupe l'emplacement de la ville ancienne ; et l'on voit encore à fleur d'eau les restes des môles qui formaient son port. C'est le chef-lieu de

l'île, qui compte soixante-cinq villages, dont trente-deux catholiques romains et les autres grecs. Ces derniers sont les plus riches et les plus populeux.

Une haine invétérée existe entre ces deux sectes. Les Latins se plaignaient des persécutions des Grecs, et ceux-ci des trahisons des Latins. Les premiers, ne voulant point se résoudre à méconnaître l'autorité de la Porte, continuaient d'envoyer leur karatch à Constantinople. « Nous ne vous blâmons pas, disaient-ils » aux Grecs, de vous être révoltés; pourquoi vou- » lez-vous nous contraindre à une démarche que » nous croyons devoir tourner à notre perte. » Jusqu'à ce que la lutte, que vous avez engagée » avec les Turcs, soit décidée, nous leur paie- » rons le tribut ordinaire ; si, contre notre at- » tente, vous restez vainqueurs, nous le remet- » trons en vos mains. » Les Grecs répondaient à ce raisonnement : « Si nous sommes victorieux, » vous jouirez donc d'une liberté pour laquelle » vous n'aurez fait aucun sacrifice, encouru au- » cun danger ; car vous ne pensez pas sans doute » que nous vous imposions le joug que nous au- » rons brisé. » Ils les accusaient d'entretenir des intelligences coupables avec le Divan.

San-Nicolo a vu sa population s'augmenter,

depuis la guerre, d'un grand nombre de familles de Smyrne, qui s'y sont réfugiées avec leurs fortunes. On circulait avec peine dans les marchés de cette ville populeuse et commerçante. Les Grecs y ont un évêque et plusieurs églises; les catholiques n'en possèdent qu'une : c'est la plus belle de l'île. Leur évêque réside dans un village de l'intérieur, au centre du troupeau confié à ses soins. Malgré l'animosité qui les divise, on voit les Grecs et les Latins entrer réciproquement dans leurs temples, mais sans se découvrir, et sans que cette irrévérence, à laquelle ils paraissent habitués, ait l'air de choquer ni les uns ni les autres.

Il est nécessaire de revenir au pacha de Salonique, qui mettait à profit le temps que nous passions dans l'Archipel.

Après sa victoire sur les habitants de Cassandra, les moines du mont Athos, craignant qu'il ne marchât contre leurs monastères, avaient enfin pris les armes. Aboulaboud hésita longtemps à décider s'il se porterait vers la montagne Sainte, ou vers l'Olympe, dont l'insurrection devait lui paraître bien plus redoutable que cette révolte de moines, qu'on pouvait toujours, sinon comprimer d'abord, du moins isoler dans

la presqu'île où elle avait pris naissance. Ce fut pourtant au premier de ces partis que le pacha s'arrêta, dans la crainte, sans doute, que les religieux ne profitassent du voisinage de la mer pour mettre leurs richesses en sûreté. Pour peu qu'il rencontrât de résistance, cette détermination de sa part devait être infiniment favorable au but de notre expédition; mais il n'y avait pas de temps à perdre, et Sala s'obstinait à rester oisif dans l'Archipel, tandis que les braves habitants de l'Olympe, incertains, étonnés, commençaient à sentir le découragement se glisser parmi eux. Leurs députés étaient allés à Ipsara pour s'y procurer encore quelques canons, que nous devions prendre en passant; et depuis trois mois ils avaient quitté leur province, pour remplir une mission qui exigeait à peine trente ou quarante jours.

Les paysans de plusieurs villages situés en deçà de l'isthme qui joint le mont Athos au continent, se trouvant sur le passage des troupes turques qu'on dirigeait vers les provinces insurgées, dépouillés, assassinés sans cesse, s'étaient réfugiés dans les montagnes avec la résolution de défendre leur vie. Mais ces soulèvements partiels manquant d'ensemble, de consistance, ne pouvaient produire de résultat sa-

tisfaisant sans la coopération des moines; et ceux-ci, malgré leurs préparatifs de défense, ne savaient encore s'ils repousseraient la force par la force, ou s'ils entreraient en négociation avec le vainqueur de Cassandra. Son humanité politique, dans cette circonstance, les faisait pencher vers ce dernier parti, lorsqu'un envoyé se présenta de sa part, réclamant la remise de leurs armes, une somme énorme, des otages, et le droit de laisser, sous le prétexte de les protéger, une garnison dans leurs monastères.

Ces conditions révoltantes compromettaient et leur sort, et celui des nombreux réfugiés qui étaient venus leur demander un asile; elles n'en furent pas moins acceptées après quelques pourparlers. Ainsi plus de cinq mille religieux qui, dans des couvents bien situés, parfaitement approvisionnés et garnis d'artillerie, auraient pu tenir long-temps en échec des forces même supérieures à celles dont Aboulaboud pouvait disposer, se rendirent lâchement sans combattre. La contribution fut fixée à trois mille bourses, ou quinze cent mille piastres, des otages furent livrés, conformément au traité, et plus tard, dit-on, massacrés impitoyablement.

Aussitôt Aboulaboud occupa la presqu'île

avec une partie de ses forces, qu'il n'avait point mises en évidence, de peur de nuire, par cet appareil, au succès de la négociation. Non content du tribut énorme qu'on lui paya en numéraire, il dépouilla les églises des ornements et des vases sacrés ; et, sous le prétexte que l'amnistie ne s'étendait point jusqu'à eux, il arrosa ces solitudes paisibles du sang d'une foule de malheureux prêtres, qui s'y étaient retirés comme dans un asile inviolable.

Ce traité, ce pillage, ces exécutions, occupèrent le visir jusqu'à la fin de février ; et certes on aurait eu tout le temps d'organiser un vigoureux foyer de résistance dans le nord de la Thessalie, si la conduite de cette affaire eût été en d'autres mains que celles de l'indolent Sala.

J'avais enfin la satisfaction de voir tous nos canons montés (1). Outre les artilleurs pris en Morée et les Albanais venus d'Égypte, un grand nombre d'insulaires s'étaient réunis à nous. Secondé par les officiers qui m'accom-

(1) Je fus obligé de faire fabriquer jusqu'aux outils dont on se servit. Les ouvriers mis à ma disposition n'avaient jamais vu même une roue : j'obtins toutefois plusieurs parties d'affût, auxquelles je croyais d'abord devoir renoncer, telles que vis de pointage à filets carrés avec leurs écrous, etc.

pagnaient, je les exerçai à nos manœuvres : leurs progrès furent rapides, et j'entrevoyais, avec satisfaction, qu'arrivant sur le continent avec un noyau considérable de soldats déjà passablement instruits, leur nombre pourrait s'y augmenter beaucoup encore.

Les Tiniotes (je ne parle point ici des Latins) sont extrêmement portés au plaisir. La famille nombreuse des Paximadi, la plus influente de l'île par ses richesses, ses clients, son crédit et ses alliances, ne contribue pas peu à donner cette direction à l'humeur de ces insulaires. Les femmes de Tinos jouissent d'une plus grande liberté que dans aucune autre partie de la Grèce. On est frappé de la beauté, des grâces, et particulièrement de l'air de propreté qu'on rencontre chez elles ; cette dernière remarque est surtout sensible quand on sort du Péloponèse. Leur passion pour la danse est extrême : nous approchions du carnaval ; elles consacraient à cet amusement des nuits entières et une partie des jours. On dansait à Tinos, on égorgeait ailleurs ; et ces heureux insulaires, que *la prudence* chassait vers leurs montagnes à chaque apparition de la flotte ottomane, retombaient dans leur incurie dès que le pavillon du croissant avait quitté l'horizon.

Des gens du peuple, masqués, parcouraient les rues. Imitateurs grotesques des cérémonies religieuses et des usages de police des Turcs, ces cadis, ces imans, ces derviches, de formation impromptue, excitaient au dernier point la gaieté de la foule qui se précipitait sur lerus pas, satisfaite de pouvoir enfin rire, avec impunité, aux dépens de ses oppresseurs. Péuple aimable et imprévoyant, puisse le fer des farouches Osmanlis ne jamais changer, sur tes bords, les accents du plaisir en cris de douleur!

Les armes ne manquent pas à Tinos; individuellement les habitants ne sont point dépourvus de courage, mais ils ne prennent aucune mesure générale pour prévenir ou repousser une descente que la convoitise de leurs ennemis doit tôt ou tard entreprendre : tandis qu'au moyen de quelques signaux, établis sur les sommités de leur île, ils pourraient, en un moment, mettre sur pied une milice de dix mille hommes.

Nous fîmes plusieurs promenades dans les villages de l'intérieur. Quelle différence entre l'aisance, le bonheur qui y régnaient, et la malpropreté, la tristesse, la misère des *tscheftlckts* du Péloponèse! Invités à passer une journée

dans un monastère de femmes situé à deux lieues de la ville, nous fûmes reçus de la manière la plus aimable par ces intéressantes recluses, parmi lesquelles il s'en trouvait beaucoup de jeunes. De la hauteur où s'élève leur couvent, elles m'avaient vu faire l'épreuve de quelques pièces d'artifice de guerre que je préparais pour la campagne. Me regardant comme un homme capable de détruire, seul, une armée, ces innocentes filles me demandèrent naïvement un moyen qui pût les anéantir toutes à la fois si jamais les Turcs se présentaient devant leur monastère.

Des sommets environnants, on découvre un horizon immense. Nicaria, Chio, Samos, Ipsara, toutes les îles répandues sur la mer Égée, les côtes de l'Attique, celles de l'Asie mineure, se déploient avec magnificence.

Cependant Sala restait toujours à Naxos; et les éphores de Tinos, dont il avait remplacé quelques uns, murmuraient hautement contre lui. Les habitants venaient de faire construire à leurs frais les affûts de nos pièces; depuis longtemps, ils entretenaient officiers et soldats avec une libéralité qui commençait à se refroidir : aucun motif ne nous retenait plus chez eux, et des intérêts pressants nous appelaient

ailleurs. Personnellement, nous étions loin encore d'apercevoir aucune diminution d'égards ou de bons traitements; mais nos soldats se plaignaient de l'insuffisance de leurs rations : un esprit d'inquiétude et de mécontentement se manifestait parmi eux. Plusieurs désertèrent : ils avaient été marins, et retournèrent à bord de quelques bâtiments en relâche à Tinos. Je fis des observations aux primats, qui m'objectèrent leurs sacrifices, et me dirent que si le kiliarque Sala jugeait à propos de rester encore long-temps dans l'Archipel, il n'était pas équitable que leur île supportât seule toutes les charges qu'il lui plairait d'imposer.

Sentant toute la justice de leur raisonnement, je pris le parti de l'aller trouver pour le décider enfin à se mettre en route. Il se disposait à quitter Naxos (1) lorsque j'y débarquai; nous revînmes ensemble à Tinos.

Les deux bricks qui devaient nous transpor-

(1) Naxos, la plus grande des Cyclades, est aussi l'une des plus riches et des plus agréables. Les Grecs et les Latins y sont en nombre à peu près égal. Elle possède un couvent de Lazaristes où se trouvent deux moines français. L'un d'eux, le père *Lamothe*, natif de Bapaume (Pas-de-Calais), est très instruit et d'un commerce fort aimable.

ter à notre destination se trouvaient retenus à Myconos par les vents contraires : Sala décida que nous irions nous y embarquer. Ce fut en vain que j'engageai le kiliarque, avant de quitter San-Nicolo, qui abondait en ressources de tout genre, à s'occuper des besoins de ses soldats. La plupart, manquant des objets de première nécessité, vendaient leurs armes, et j'eus la douleur, en partant de cette ville, de voir le plus grand nombre refuser de nous suivre, résolus d'attendre la première occasion de se rendre dans le Péloponèse.

Des bruits sinistres nous avaient précédés à Myconos. On prétendait que l'expédition serait désormais inutile ; que les affaires allaient au plus mal dans les environs de l'Olympe ; que les troupes d'Aboulaboud-pacha, après l'invasion du mont Athos, s'étaient jetées sur la Thessalie, traînant avec elles le pillage, la dévastation et la mort. D'une autre part, quelques malheureux échappés à ces hordes dévorantes, et réfugiés dans les Cyclades, annonçaient qu'une division turque, partie de Larissa, venait d'emporter le pont de Baba, situé sur le Pénée, passage formidable qui sépare la Thessalie méridionale de la haute Thessalie et de la Macédoine ; on ajoutait que ce corps s'é-

tait répandu, comme un torrent, dans les plaines comprises entre le Kissavo, l'Olympe et la mer, et qu'après avoir refoulé les Grecs vers ces montagnes, il venait de se mettre en communication avec les troupes du pacha de Salonique.

Les vents de l'équinoxe nous retenaient toujours à Myconos, tandis que les mauvaises nouvelles se succédaient avec rapidité. Aboulaboud lui-même, achevant de dépouiller la fausse humanité qu'il avait montrée au moment de l'occupation de la presqu'île de Cassandra, marquait ses traces par des exécutions sanglantes. Les Grecs de ces contrées, en se soulevant, avaient ravagé les villages et les habitations des Turcs : sa vengeance fut terrible ; une bande de juifs de Salonique prêtèrent leurs bras à d'horribles boucheries. Naousta, et une foule de bourgs environnants, pourront, aussi bien qu'Ayvali et Chio, attester la férocité des infidèles.

Ces rapports augmentaient, comme on peut le croire, la douleur que nous ressentions de nous voir enchaînés à Myconos, lorsque la flotte égyptienne, commandée par Ismaïl Gibraltar, parut en vue, se dirigeant vers le Péloponèse. M^lle^ Madon, toujours disposée à de nouveaux

sacrifices pour sa patrie, enrôla, de ses deniers, un grand nombre de matelots qui rejoignirent les vaisseaux grecs. Sala lui-même, l'impassible Sala, parut un instant sortir de sa léthargie; mais le vent de nord-est, propice à la flotte turque, nous était entièrement défavorable, et cette contrariété semblait mettre sa conscience en repos. Qui le croirait? et pourquoi le cacherais-je aujourd'hui? l'amour consumait de ses feux le kiliarque; et, tandis qu'il comblait de présents et couvrait de riches fourrures l'objet de sa flamme, fille d'un primat de Myconos, tous nos canonniers se dispersaient, après avoir vendu leurs armes à vil prix, pour subsister, et le sang coulait à grands flots dans des provinces que sa présence eût peut-être sauvées.

Une nouvelle inattendue acheva de le perdre dans l'opinion (1). Un gouvernement na-

(1) Nous la reçûmes dans un couvent de moines, situé à deux lieues de la ville, où nous étions allés passer la journée. Ce fut un spectacle vraiment risible que la différence de l'accueil et des adieux de ces bons pères.

Je vis, dans ce monastère, une espèce de monstre, aveugle de naissance, doué d'un esprit de calcul des plus extraordinaires; il résout, avec une facilité étonnante, et par le seul secours de la réflexion, des problèmes d'arithmétique fort difficiles.

tional venait de se former; et non seulement Ypsilanti n'en était pas le chef, mais encore tous ses actes antérieurs se trouvaient annulés. Si nous n'avions reçu jusque là aucune communication directe et officielle au sujet de cet important événement, c'est qu'on nous supposait, sans doute, rendus en Thessalie; dans l'hypothèse contraire, le chef de l'expédition eût été probablement révoqué. Pourtant, loin que cette idée l'engageât à hâter son départ, il avait toujours un nouveau prétexte pour le reculer.

L'un des envoyés du mont Olympe, qui, ainsi que je l'ai dit, nous avaient précédés jusqu'à Ipsara, surpris de nos retards, était revenu sur ses pas afin d'en connaître la cause. Son mécontentement ne perçait pas dans ses paroles, mais son désespoir se manifestait par une indifférence apathique et remplie d'amertume. Peu semblait lui importer désormais toutes les résolutions qu'on pouvait prendre; ses espérances, celles de ses compatriotes, lui paraissaient détruites sans retour.

Tous nos soldats, le brave Stati lui-même, qui arbora l'étendard de la croix sur les remparts de Tripolitza, nous avaient abandonnés. Ce fut alors qu'un papas attaché à l'expédition,

et que son mérite, ses qualités personnelles et sa douceur rendaient cher à tous, s'emporta en reproches mérités contre Sala, qui le traita de la manière la plus inconvenante, sans égard pour le caractère sacré dont il était revêtu.

Excédé de ces retards, et de l'inaction dans laquelle il nous retenait, je songeai sérieusement moi-même à quitter ce chef incapable, sentant que ma présence lui serait désormais très peu nécessaire. Je le voyais de plus en plus indécis; il n'était pas croyable qu'il se hasardât à toucher un rivage où nous eussions été, un mois plus tôt, accueillis comme des libérateurs, et sur lequel les Turcs se promenaient en maîtres. Les Grecs de ces contrées, abandonnant les bocages de Tempé, et brûlant eux-mêmes leurs habitations, s'étaient retirés dans les montagnes avec tout ce qu'ils avaient pu arracher à la rapacité de leurs ennemis. Il fallait des secours considérables, ou du moins des succès éclatants, inattendus, arrivés sur d'autres points, pour les engager à redescendre, et faire rentrer dans leurs âmes une énergie et une confiance perdues dans le malheur.

Maudissant ceux qui les avaient entraînés dans une funeste démarche, plusieurs cantons achetèrent l'esclavage au prix du sang de leurs

principaux habitants. On ne peut dire toutefois que l'insurrection fût anéantie dans cette partie de la Grèce ; mais elle resta languissante et divisée. Seulement quelques chefs, retirés sur des hauteurs inaccessibles, essayèrent d'organiser un système de défense dont l'issue aurait pu être heureuse, si le défaut d'ensemble et d'harmonie n'en eût signalé les premières opérations. Ce ne fut plus enfin qu'une guerre de kleftis ; et le moment se trouva indéfiniment reculé où la Grèce victorieuse, indépendante, devait avoir pour limites les chaînes escarpées du Pinde et les sommets de l'Olympe.

CHAPITRE XX.

Départ de Myconos. — Relâche à Tinos. — Mort héroïque du jeune Élias. — M. Spadaro. — Relâche à Paros. — Naaussa. — Scène de brigandage. — Carrières. — Parkia. — Antiparos. — Relâches à Thermia et à Zéa. — Forban. — Coup de vent du 14 mars. — Corvette barbaresque. — Naufrage à Serpho. — Bonté des habitants. — Défaite de la division égyptienne. — Arrivée à Hydra.

On parlait beaucoup des préparatifs qui se faisaient, dans le Péloponèse, pour l'ouverture de la campagne. Je résolus d'y retourner, ne pouvant même prévoir l'époque où nous quitterions Myconos, pour aller teindre inutilement de notre sang les rives de la Thessalie. On verra plus tard comment se termina cette expédition, dont la conduite avait été confiée à un chef si inhabile.

Presque tous les officiers qui devaient en faire partie nous avaient déjà quittés. Espérant trouver plus promptement à Tinos une occasion pour me rendre en Morée, je partis enfin, me dirigeant vers cette île avec un seul domestique ; mais les contrariétés que j'éprouvai pour

quitter la terre ferme n'étaient rien en comparaison de celles qui m'attendaient avant d'y rentrer; et j'avoue que les interminables voyages du héros d'Homère ne me parurent plus aussi dépourvus de vraisemblance.

Un vent terrible me retint une semaine à Tinos. La mer, franchissant ses limites ordinaires, s'avança plusieurs fois jusque dans les rues de la ville; et ce temps affreux ne fut pas capable de ralentir les plaisirs des habitants (1). A peine avaient-ils été suspendus un jour par l'apparition de l'escadre égyptienne et la nouvelle de la fin tragique d'un jeune homme de l'une des premières familles de l'île, qui venait de partager le sort du vaillant Élias, et, comme lui, d'arroser de son sang les plaines de l'Eubée.

On se rappelle que ce fils de Pierre Mavromichali, bey des Maniotes, était allé, à la tête de quelques troupes, renforcer le blocus de Karistо. Déjà, dans plusieurs rencontres, il avait fait éprouver aux assiégés des pertes considérables, lorsque ceux-ci, sortant de la place avec

(1) Ils avaient dressé un théâtre sur lequel on jouait la tragédie de Philoctète, traduite en grec moderne; la nouveauté de ce spectacle y attirait journellement un concours incroyable.

toutes leurs forces, chargèrent impétueusement les Grecs, qui s'enfuirent en désordre. L'intrépide Élias, et le jeune Tiniote dont j'ai parlé, essayèrent inutilement de les rallier. Furieux, désespérés, l'un et l'autre se jetèrent dans un moulin, suivis de quelques soldats, et cet étroit asile devint le théâtre de la résistance la plus opiniâtre, et de fins dignes de tout ce que l'antiquité nous a transmis de plus glorieux. Vainement les Turcs, qui savaient leurs plus courageux ennemis renfermés dans ce moulin, leur offrirent la vie, les réservant sans doute à une mort moins honorable : ces jeunes guerriers, après avoir consommé toutes leurs munitions, prévoyant que la faim les livrerait à leurs bourreaux, tournèrent contre eux-mêmes ces armes si souvent teintes du sang des infidèles. Ils tombèrent sous les coups les uns des autres, ne laissant aux Turcs épouvantés, pour assouvir une vengeance impuissante, que des cadavres déchirés et palpitants.

Les consulats et agences des diverses puissances sont occupés à Tinos par des Latins. Au premier rang doit être placé M. Spadaro, de tous nos agents consulaires, dans le Levant, le plus propre, sans contredit, à remplir ces fonctions, d'autant plus honorables qu'elles sont

peu lucratives. Dans ces circonstances critiques, où les représentants de la nation française ont toujours devancé ceux des autres peuples partout où il y a eu du courage à montrer, des actes d'humanité à exercer, M. Spadaro n'est jamais resté en arrière. Son désintéressement égale la fermeté avec laquelle il a constamment su faire respecter notre pavillon. Lorsque les Grecs de Tinos se déclarèrent libres, le gouverneur turc de cette île, pour éviter le sort funeste qui l'attendait, se réfugia, avec sa famille, sous la bannière de France. Non seulement M. Spadaro lui ouvrit sa maison, mais encore il sut résister à toutes les demandes, et même aux démonstrations menaçantes par lesquelles une bande de furieux cherchait à l'obliger de livrer ses hôtes. Rien ne put l'intimider, ni les cris de ceux qui voulaient du sang, ni les alarmes de sa famille, tremblante, à chaque nouvelle sommation, de le voir mettre en pièces : il sut préserver de tout malheur ceux qu'il avait accueillis, jusqu'à ce que la corvette du Roi *l'Active* vint les prendre pour les transporter à Smyrne.

Avant de quitter Tinos, je fis le tracé d'une batterie sur une langue de terre qui se trouve à gauche de San- Nicolo, et se projette assez

avant dans la mer. On peut, de ce point, défendre avantageusement les approches de la ville, et protéger le mouillage.

Plusieurs navires attendaient un vent favorable pour aller, soit à Hydra, soit dans le Péloponèse. J'avais arrêté passage sur une sacolève zantiote prête à faire voile pour Kenchrées, celui des deux ports de Corinthe qui s'ouvre sur le golfe d'Athènes; et, le 5 mars, la violence de la tempête, qui durait depuis huit jours, s'étant un peu calmée, je dis adieu à Tinos vers l'entrée de la nuit, emportant, avec les souvenirs les plus agréables de cette île, le regret amer de n'avoir pu offrir à la nation les faibles services que j'espérais rendre en quittant la Morée.

Nous naviguions depuis deux heures, lorsqu'un coup de vent terrible nous emporta hors de notre route. Le temps était entièrement couvert, et d'épaisses ténèbres nous enveloppaient de toutes parts. Un capitaine et un équipage inhabiles, un navire mal gréé, encombré de passagers qui, placés, pour ainsi dire, les uns sur les autres, embarrassaient la manœuvre et la rendaient presque nulle, enfin le manque de boussole, dont ces caboteurs sont rarement pourvus, voilà ce que nous avions à opposer

aux lames mugissantes d'une mer couverte d'écueils.

La nuit fut affreuse ; de moment en moment des cris sinistres semblaient annoncer que quelque personne était emportée par la mer, qui roulait sur le pont comme un torrent. Enfin le crépuscule parut à temps pour nous empêcher d'aller nous briser contre les rochers de Paros, éloignés seulement de deux ou trois encâblures. La rade de Naaussa, située dans la partie orientale de l'île, s'offrit à nos regards : nous y donnâmes fond à sept heures du matin.

Les insulaires vinrent obligeamment nous chercher dans leurs canots; car nous ne possédions plus le nôtre : on s'était vu contraint de le jeter à la mer. Deux vieilles femmes, qui s'y placèrent à l'instant du départ, avaient sans doute disparu avec lui au milieu de la confusion, puisqu'elles manquèrent au dénombrement : par bonheur elles furent les seules.

Depuis deux jours nous étions à Paros, et la désagréable composition de mes compagnons de voyage, la plupart rebut de l'Archipel, l'excessive malpropreté de notre navire et l'ignorance de son équipage, m'avaient donné plus d'une fois l'idée d'y attendre une autre occasion de retourner en Morée, lorsqu'un événement,

aussi malheureux qu'imprévu, ne me permit plus de balancer sur le parti que je devais prendre.

Les habitants de Naaussa nous avaient bien accueillis; ils furent payés de leur généreuse hospitalité par la plus noire ingratitude. Le vent ayant un peu molli, je fus prévenu qu'il se pourrait qu'on remît à la voile dans la nuit même. Je me rendis donc le soir à bord. N'y trouvant presque personne, j'en témoignai mon étonnement au capitaine, qui me sembla pensif et distrait. Tout-à-coup des cris et des coups de feu se firent entendre, et je distinguai, à la clarté de la lune, une cinquantaine d'individus vivement poursuivis, qui se jetaient dans des barques ou se dirigeaient vers nous à la nage : c'étaient nos passagers, qui, croyant partir avant le jour, avaient médité, avec l'approbation du capitaine, dont le frère marchait à leur tête, le projet d'enlever des moutons parqués dans la campagne. Les bergers firent feu sur les voleurs, qui ripostèrent et mirent deux de ces malheureux hors de combat. Une foule d'habitants, sortant alors de la ville, vinrent prendre une part active à l'affaire. Les ravisseurs s'enfuirent vers la mer, abandonnant leur proie : quelques uns restèrent prisonniers,

et la mort fut le prix de leur infâme conduite. Deux ou trois autres se noyèrent en voulant regagner le bord.

Cependant les Pariotes, gens courageux et irascibles, se portaient en foule sur le rivage et criblaient notre navire de balles. Tout le monde se couchait sur le pont, tandis qu'ignorant moi-même la cause de ce tumulte, je me retranchais, avec mon domestique, dans la chambre du capitaine, dont nous défendions l'entrée, le pistolet à la main, de crainte d'y être étouffés. Le feu, très vif durant cinq minutes, ayant cessé tout-à-coup, je sortis pour savoir le motif de ces hostilités, et j'aperçus deux grosses chaloupes qui venaient du rivage. Nous ne doutions pas qu'on vînt nous prendre à l'abordage, surtout lorsqu'à la clarté de la lune nous pûmes reconnaître qu'elles étaient pleines de gens armés. Mais une voix connue (celle du primat, principal habitant de Naaussa, chez lequel j'avais logé) m'appela par mon nom, m'invitant à descendre. Je n'hésitai pas à le suivre, malgré la vive opposition du capitaine : il regardait sans doute ma présence comme une sauvegarde. Libre de cette bande de scélérats, j'engageai mon hôte à prendre encore dans son embarcation quelques femmes ayva-

liotes, leurs frères, leurs maris et deux ou trois enfants, que je savais totalement étrangers à cette scène de brigandage, ce qu'il voulut bien accorder à ma prière; après quoi, il dit à l'équipage et au reste des passagers ces paroles foudroyantes : « D'un seul mot, je pourrais à » l'instant vous faire brûler vous et votre bâ» timent; mais j'abandonne votre punition aux » flots et à la tempête. » Aussitôt, malgré leurs supplications et leurs larmes, on coupa avec des haches les câbles du navire, que les vents emportèrent au large (1).

Paros est moins peuplée, moins opulente que Tinos. Sa principale cité, qu'on nomme Parkia, et dans la construction de laquelle sont entrés beaucoup de marbres antiques, a un port beaucoup plus fréquenté que la rade de Naaussa; aussi me conseilla-t-on de m'y rendre, m'assurant que j'y trouverais facilement une occasion de regagner la Morée. Je partis donc à cheval, accompagné de mon res-

(1) J'ai toujours ignoré ce que devinrent ces voleurs : tout me porte à croire que la mer, qui fut deux jours encore effrayante, les engloutit dans ses abîmes. En effet je n'ai revu, ni dans le Péloponèse ni ailleurs, aucune de ces figures, dont plusieurs portaient cependant un caractère propre à rester dans la mémoire.

pectable hôte. Nous fîmes un long détour pour voir ces carrières fameuses, dont le sein recélait les marbres informes que le génie de Phidias et de Praxitèle a transformés en chefs-d'œuvre. On n'y pénètre aujourd'hui qu'en rampant. J'y admirai une jolie bacchanale sculptée sur les parois mêmes de ces cavernes, sans doute par quelque habile statuaire, qui charmait ainsi ses loisirs en attendant le bloc qui devait l'occuper plus sérieusement.

On voit, avant d'entrer à Parkia, une belle église grecque, élevée, dit-on, quoique dans de moindres proportions, sur le même modèle et par le même architecte que celle de Sainte-Sophie de Constantinople. Un prêtre latin y dessert une chapelle du rit catholique romain.

Vingt-quatre heures après mon arrivée à Parkia, les vents et la mer s'étant entièrement calmés, j'arrangeai mon départ avec un capitaine pariote, nommé Christos, qui se trouvait sur le point de mettre à la voile pour Hydra. On me fit le plus grand éloge de ce brave marin, et j'eus lieu de reconnaître qu'on ne lui rendait même qu'une faible justice. Son canot nous conduisit, en moins de quarante minutes, vers sa petite sacolève, mouillée sur la côte d'Antiparos, séparée de l'île que nous quittions

par un canal de trois milles. Les malheureux passagers du navire zantiote, errants depuis le désastre d'Ayvali, s'étaient, pour ainsi dire, placés sous mon patronage : ils me suivaient dans l'intention de se rendre aussi dans le Péloponèse. A peine eus-je le temps, à Antiparos, de jeter un coup d'œil sur ces stalactites visitées par tous ceux qui ont parcouru l'Archipel : le 11 mars, de grand matin, nous mîmes à la voile. Contrarié par le calme, le capitaine se vit obligé d'entrer, au coucher du soleil, dans le port de Thermia.

Nous ne fûmes pas plus heureux le lendemain ; le faible vent qui soufflait nous étant défavorable, nous traversâmes seulement le canal qui sépare Thermia de Zéa, et, décrivant un arc de cercle autour du but de notre voyage, nous nous arrêtâmes, à l'approche de la nuit, dans une anse déserte de cette dernière île, attendant le lever de la lune pour remettre à la voile.

Elle parut à onze heures, mais rougeâtre et enveloppée de vapeurs. Le capitaine, prévoyant une tempête pour le point du jour, et ne se croyant pas en sûreté dans un mouillage ouvert à tous les vents, résolut de profiter du reste de la nuit pour tourner l'île et chercher un

abri dans le port de Zéa. Nous voguions depuis deux heures, suivant d'assez près le rivage, lorsque nous vîmes se détacher de la côte un petit navire, espèce de pinque, qui se dirigeait vers nous. Le capitaine, qui gouvernait lui-même, se défit aussitôt d'une partie de ses vêtements et demanda ses armes. Il paraissait fort préoccupé; et comme je lui demandais si nous allions avoir à combattre des Turcs, « Plaise à Dieu, me répondit-il, que ce ne » soient que des Turcs! » En même temps il se dirigeait vers la haute mer, qui commençait à s'agiter violemment sans que le vent soufflât davantage. Le ciel était pur et serein : un bruit sourd et terrible frappait l'air. « Σεισμὸς » (Tremblement de terre)! » s'écria-t-il soudain; et ce terrible phénomène venait en effet se joindre aux périls de cette journée, qui vit se perdre plus de soixante petits bâtiments dans l'Archipel et plus de cent sur la mer Noire.

Cependant nous fuyions toujours devant la pinque, qui nous serrait à chaque instant de plus près; et bientôt une voix tonnante, augmentée par le secours du porte voix, nous cria, en langue italienne, à la faible distance de cinquante pas : « Qui êtes-vous?—« Grecs, » répondit le capitaine. — « De quel endroit? —

« De Paros. » A ces mots, vingt coups de fusil ou d'espingole vinrent cribler nos manœuvres, et notre mousse fut atteint d'un coup de feu qui lui brisa l'épaule. Les femmes et les hommes sans armes, consignés dans la cale, répondirent à cette détonation par un cri plaintif et sourd, tandis que les quatre matelots qui composaient l'équipage se jetaient à plat ventre sur le tillac, ou, descendant à la mer du côté opposé au forban et se tenant accrochés au bord, attendaient sans doute pour essayer de gagner la terre, quoique distante de plus de deux lieues, que les brigands eussent effectué l'abordage. Mais il devenait de plus en plus impraticable : la mer s'enflait prodigieusement et le vent commençait à souffler avec violence. Dans ce péril imminent Christos ne perdit point la tête : seul, en un instant, il mit dehors le reste de ses voiles, et, forçant sa marche, nous fit bientôt gagner de vitesse le pirate, qui, n'osant, comme nous, s'exposer aux dangers d'une perte à peu près certaine, vira de bord après une nouvelle décharge (1).

(1) Je reconnus, six ou sept mois après, au Pirée, le navire que montaient alors ces écumeurs de mer, presque tous Dalmates ou Ioniens. Après bien des crimes dont les flots ont dérobé les traces, ces scélérats furent enfin rencontrés, près

Le capitaine, n'ayant plus à lutter que contre la fureur toujours croissante des vagues, fit revenir, à force de coups, ses matelots de leur frayeur; et, sentant l'impossibilité de tenir la mer, se dirigea vers la côte de Thermia, opposée à celle où nous avions mouillé l'avant-veille. Le jour commençait à poindre, et nous longions, à la distance d'une lieue environ, les rochers menaçants de cette île, attendant avec impatience qu'un refuge se présentât pour nous soustraire à un naufrage inévitable, lorsque nous aperçûmes, entre la côte et nous, marchant aussi parallèlement à la terre, une corvette qui courait avec rapidité, portant une seule voile dehors. Les deux lignes que nous suivions se rapprochaient insensiblement : l'intrépide Christos, dont le sang-froid nous avait déjà sauvés, fit préparer un pavillon anglo-ionien et ordonna qu'on le hissât au premier commandement. Cette disposition était à peine prise, que nous vîmes la corvette élever dans les airs un immense drapeau

du cap Doro, par la frégate française *la Fleur de lis;* mais ils purent malheureusement éviter la punition qui les attendait, en gagnant la côte et s'enfonçant dans les terres. Le commandant français emmena leur bâtiment, et le donna à l'officier grec chargé de la surveillance du port d'Athènes.

rose (1), dont l'aspect fit jeter encore un cri de désespoir à mes compagnons de voyage. Nous répondîmes sur-le-champ à ce signal en arborant notre bannière ionienne, dont l'ennemi ne se contenta probablement pas, car il manœuvra, dès ce moment, pour nous écraser, ne pouvant nous détruire autrement à cause de l'agitation de la mer qui le forçait à tenir ses sabords fermés.

Notre ruine paraissait inévitable. Le capitaine, les matelots, et cinq plongeurs asiatiques qui allaient servir sur la flotte d'Hydra, se déshabillaient déjà. J'étais curieux de savoir s'ils avaient véritablement quelque espoir de se sauver à la nage : « Il faut toujours essayer » (δοκιμάζωμεν) », me dit l'imperturbable Christos ; et il donna l'ordre de jeter à la mer le canot ainsi que les objets qui ne faisaient qu'embarrasser le pont et retarder la marche. Cependant nous avions dépassé la pointe méridionale de l'île de Thermia, et nous nous trouvions par le travers du canal qui la sépare de celle de Serpho : tous nos vœux tendaient à pouvoir nous briser contre les côtes de cette dernière. La violence de la tempête obligeait

(1) Couleur de la régence d'Alger.

la corvette ennemie à laisser courir comme nous, et, se croyant sûre de nous couper la retraite, elle semblait, en tâchant quelquefois de venir directement sur sa proie, prendre plaisir à prolonger notre agonie.

Arrivés à la hauteur de Serpho, nous réussîmes enfin à croiser cette terrible masse, mais de si près, que la vague que chassait devant elle son énorme proue manqua de nous engloutir. Il fut facile de distinguer sur le pont tous les barbares, accrochés aux bastingages, attendant, avec un rire féroce, cet instant qu'ils regardaient comme le dernier pour nous. Après avoir tiré, vers nous, quelques coups de fusil, qui n'atteignirent personne, ils se virent contraints de renoncer à notre poursuite, étant déjà fort près de la côte, et craignant sans doute de se perdre eux-mêmes.

Délivrés du danger le plus pressant, nous regardions avec joie les roches contre lesquelles nous allions nous briser; et bientôt le flot nous lança à l'entrée d'un ravin où nous vînmes échouer avec fracas.

Notre navire s'était entr'ouvert sans se partager. Les plongeurs réussirent heureusement à l'amarrer à une saillie de rocher, et nous pûmes, aidés par eux et l'équipage, descen-

dre enfin à terre, où les femmes qui nous accompagnaient et deux jeunes prêtres de Samos se prosternèrent avec une espèce de ravissement accompagné d'une quantité de signes de croix.

Le lieu où nous nous trouvions était éloigné de huit milles du seul village qui existe dans l'île de Serpho. Constamment mouillé pendant plus de neuf heures, transi de froid, chacun se sentait malade. Ces pauvres femmes, dont le moral avait résisté au plus fort du danger, s'évanouissaient successivement. Une sorte de délire semblait s'être emparé d'elles : il se manifestait chez les unes par des pleurs, chez les autres par des exclamations de joie. Nos provisions étaient entièrement gâtées par la mer, qui, en moins d'une demi-heure, acheva de démolir le navire; et l'équipage, occupé à en sauver les débris, faisait assez peu d'attention aux besoins des passagers. Je pris le parti de m'acheminer, avec quelques uns de nos compagnons, vers le village dont des montagnes élevées et de profondes vallées nous séparaient.

Quand nous fûmes arrivés sur les premiers sommets, la tempête avait atteint son plus haut degré de force. Dans tout autre moment

j'aurais vu avec admiration ce spectacle magnifique : la mer disparaissait sous un brouillard formé par des masses d'eau que le vent soulevait, déchirait et dispersait dans les airs. Ce terrible vent, qui roulait avec fracas des pierres énormes jusqu'au fond des précipices, nous obligeait souvent, sur ces hauteurs où rien n'en arrêtait la violence, à nous coucher pour n'être pas enlevés dans ses tourbillons.

Nous aperçûmes enfin le village, composé d'habitations groupées autour d'un roc escarpé et noirâtre, creusées la plupart dans le roc lui-même : séjour d'un aspect aussi sombre que les flancs dépouillés des montagnes de cette île, qui me semblait plutôt faite pour servir de retraite aux pirates, dont nous avions failli devenir la proie la nuit précédente, qu'à de paisibles chrétiens.

Indisposé dès la veille, les fatigues d'une marche pénible et le poids de mes vêtements pénétrés d'eau m'avaient donné une fièvre brûlante; je pouvais à peine me soutenir en arrivant. Les trois primats de ce misérable village interrogèrent mon domestique avec curiosité, et le rapport d'un habitant qui, s'étant trouvé à la prise de Tripolitza, me reconnut, porta au plus haut point leur respect et leurs

égards pour moi. Ces braves gens ignoraient, ou du moins ne comprenaient pas encore qu'ils vivaient depuis près de trois mois sous un gouvernement national. Lorsque je leur montrai ma commission du prince Ypsilanti, ils la reçurent en s'inclinant, et ne la lurent qu'après en avoir baisé et porté le sceau à leur front, ainsi qu'aurait pu faire un fidèle croyant à la vue d'un firman de sa hautesse. Ces détails paraîtront peut-être minutieux et frivoles ; mais qu'on me pardonne de consigner ici quelques souvenirs de reconnaissance. Bons Serphiotes, jamais je n'oublierai votre hospitalité ni vos soins désintéressés !

On se hâta, sur mon invitation, d'envoyer quelques ânes (seule monture du pays) pour chercher les passagers restés en arrière. Ils arrivèrent bientôt, à l'exception du pauvre mousse, qu'on trouva mort.

Mon mal s'accrut et ma vie fut plusieurs jours en danger. Placé dans la pièce la plus commode du village, je me vis l'objet des soins les plus touchants de la part des primats, de quelques papas et des femmes de l'endroit.

Lorsque je pus me lever, je revis avec un plaisir indicible l'immense horizon qui se déroulait devant moi, ces îles dont la plupart

m'étaient déjà connues, et ces flots tranquilles et azurés, si bouleversés peu de temps auparavant ! Le brave Christos, qui semblait beaucoup moins affligé que je ne l'aurais cru de la perte de son bâtiment, et au courage duquel nous avions dû deux fois la vie, passait la plus grande partie du jour auprès de moi, en attendant le moment de retourner à Paros.

Les habitants me demandèrent, avant mon départ, un certificat qui attestât que j'étais content d'eux et de leur accueil ; je le leur remis de bien bon cœur, en y consignant toute l'expression de ma reconnaissance. Ils me prièrent d'assurer *le seigneur* (Ypsilanti) de leur dévouement et de leur fidélité.

Sur aucun point de la Grèce la révolution ne s'est probablement accomplie avec autant de tranquillité qu'à Serpho, car il n'avait jamais paru, dans ce triste séjour, d'autres Turcs que celui chargé de venir annuellement y percevoir le karatch. Ces pauvres insulaires qui recueillent à peine leur nourriture sur le sol ingrat qu'ils habitent, y suppléent par la pêche et par l'exportation de leur vin. On ne brûle que du thym et d'autres plantes aromatiques dans cette île, encore plus dépourvue de bois que le reste de l'Archipel.

Je quittai Serpho le 21, à bord d'un traback qu'on prépara pour moi. Arrivé à la hauteur de la petite île de Saint-Georges, je rencontrai la division navale d'Ipsara, qui marchait à la recherche de quelques bâtiments séparés de la flotte égyptienne qu'elle avait battue à l'entrée du golfe de Patras. Cette dernière, dont le but principal, dans cette campagne, était de détruire la ville et la marine d'Hydra, se fondant sur de prétendues divisions survenues entre ses habitants, n'osa pas même donner un commencement d'exécution à ce hardi projet. Après être restée deux jours à la cape en vue de cette île, elle doubla Cythère et alla se mettre en communication avec les citadelles de Coron et de Modon. L'escadre grecque, commandée par André Miaoulis Vocos, d'Hydra, fut bientôt sur ses traces. Anthème, patriarche d'Alexandrie, se trouvait à bord de l'amiral, et la présence de ce saint et courageux vieillard inspirait un nouveau degré de confiance aux braves marins grecs.

La flotte ennemie s'éleva dans le nord en côtoyant le Péloponèse. Elle s'arrêta devant Navarins, et débarqua sept à huit cents hommes sur la plage : quelques uns de ses bâtiments se présentèrent même à la grande passe

qui donne accès dans le port. On ne conçoit pas trop ce que le commandant ennemi espérait de cette démonstration, car il est difficile de croire qu'il ait songé sérieusement à reprendre la citadelle avec de tels moyens.

Le général de cavalerie wurtembergeois, comte Normann, venait d'y arriver avec une trentaine d'officiers. Ils y avaient trouvé pour gouverneur le brave capitaine Anagnostara, qui leur remit la direction des batteries.

Les Turcs effectuèrent leur débarquement sans opposition et se portèrent avec confiance du côté de la forteresse. La garnison espérait que les vaisseaux pourraient s'éloigner et lui abandonner cette proie. Elle laissa l'ennemi s'avancer jusqu'à deux cents toises des remparts : les étrangers, impatients, firent alors un feu terrible sur ces mauvaises milices turques qui, remplies d'épouvante, se précipitèrent en désordre vers le rivage. Les chrétiens se mirent à leur poursuite, mais n'en tuèrent qu'un très petit nombre, le reste ayant eu le temps de rentrer dans les embarcations et de gagner le large.

La flotte ottomane remonta vers le golfe de Patras et déposa au pied du château de cette ville quelques renforts composés en grande

partie d'Égyptiens. Les Laliotes, qui l'occupaient, s'opposèrent obstinément à ce que ces nouveaux venus, presque tous atteints de la peste, fussent admis dans l'intérieur des murailles; précaution qui les dispensa de veiller eux-mêmes sur les approches de la forteresse, jusqu'au moment où, consumés par la contagion et la famine, ces enfants des bords du Nil eurent tous engraissé de leurs cadavres les champs de la Morée.

Le 3 mars, la flotte grecque rencontra les Turcs. Ceux-ci, après un engagement insignifiant, se retirèrent sous le canon des petites Dardanelles ou s'enfoncèrent dans le golfe de Lépante. Ils en ressortirent le 8 et un combat assez vif eut lieu vers le cap Araxe. Les Grecs réussirent à incendier plusieurs transports de l'ennemi, et à séparer du gros de l'escadre turque quelques bâtiments barbaresques qui n'auraient pu leur échapper sans le terrible coup de vent du 9, dont l'effet, en dispersant Turcs et Grecs, fut d'enlever à ces derniers une proie sur laquelle ils comptaient. La corvette algérienne qui essaya de nous écraser dans les eaux de Thermia, à en juger par la direction, à la vérité un peu forcée, qu'elle tenait, allait sans doute chercher dans un port de l'île de

Candie un refuge contre le temps et les Hellènes. Du moins ce fut l'avis d'un capitaine ipsariote, acteur dans ces différentes affaires, qui eut la complaisance de me mettre au courant de toutes ces nouvelles : il voulut bien, à ma recommandation, se charger des plongeurs asiatiques que nous avions à bord.

Après tant de contrariétés, le jour même de mon départ de Serpho je débarquai à Hydra au coucher du soleil.

CHAPITRE XXI.

Assemblée d'un congrès national à Épidaure. — Formation du gouvernement provisoire. — Nouveaux emblèmes, nouvelles couleurs. — Élection d'Alexandre Mavrocordato à la présidence du corps exécutif. — Nomination des ministres. — Voyage du président à Hydra. — Route de Malvoisie à Argos. — Séjour au camp de Napoli.

Je trouvai beaucoup de mouvement et de joie à Hydra. La division navale de cette île venait de rentrer après sa courte et heureuse campagne ; et son retour mettait fin aux inquiétudes qu'une continuité de mauvais temps avait fait naître chez cette population, parmi laquelle il n'était pas un individu qui n'eût quelque intérêt ou quelque objet d'affection à bord de ces bâtiments.

Le président du pouvoir exécutif du nouveau gouvernement avait, depuis peu de jours, quitté cette île pour se rendre dans la capitale provisoire de la Grèce. Les Hydriotes conserveront long-temps le souvenir de son premier séjour au milieu d'eux ; ils ne parlaient qu'avec vénération de son caractère et de ses talents, et tous

fondaient sur son activité l'espérance de voir la régénération de la patrie marcher rapidement vers son but.

Mais j'ai déjà parlé plusieurs fois de la formation d'un gouvernement, sans donner aucun détail sur cet objet important, qui doit occuper une place si intéressante dans les annales de la Grèce moderne.

On a vu que les deux grandes divisions du continent grec, grâces aux soins d'Alexandre Mavrocordato, s'étaient déjà constituées et avaient composé leur sénat particulier. La chute de Tripolitza permettait enfin de songer à l'établissement d'un pouvoir légal, et l'on sentait vivement l'absence d'une direction vigoureuse et suprême, capable d'utiliser ou de comprimer une quantité d'ambitions privées qui commençaient à surgir, d'arrêter l'anarchie militaire devenue imminente et de coordonner les efforts des Hellènes pour l'affranchissement de la patrie. L'appel (1) fait par Ypsilanti aux députés du *Panhellénion*, pour les réunir à Tripolitza, était resté sans effet. Rassemblés plus tard à Argos, et venant à penser que le voisinage d'une place assiégée pour-

(1) Voir, à la fin des Mémoires, la pièce C.

rait nuire à la liberté de leurs délibérations, ils transportèrent le lieu de leurs séances à Épidaure, aujourd'hui *Piada*, village situé sur la côte orientale du Péloponèse (1).

Ce ne fut point sous les riches lambris d'un somptueux édifice que ces représentants d'un peuple qui brisait ses fers discutèrent les graves intérêts de leur patrie; mais si le chétif village qui remplace aujourd'hui la ville d'Esculape n'a conservé aucune trace de sa magnificence passée, du moins on y retrouve encore ses riants bocages et son ciel toujours pur : un berceau d'orangers leur prêta son ombre, et Salamine était devant eux.

Une commission, présidée par Alexandre Mavrocordato, fut chargée d'arrêter les bases d'une constitution nationale (2). Elle fut promulguée le 1er janvier 1822 (v. s.).

(1) Peu de jours seulement avant de quitter Argos, les députés de la Morée, qui avaient donné l'exemple de l'insurrection au reste de la Grèce, songèrent, avec ceux des îles, à dresser leur constitution particulière. Ce travail, trop ajourné, se ressent beaucoup de la précipitation avec laquelle il a été rédigé. Comme cette pièce est peu ou point connue, j'ai cru devoir la placer à la fin de ces Mémoires. Voir la pièce D.

(2) Cet acte législatif est trop répandu pour que je le re-

Le nouveau gouvernement provisoire fut composé de deux pouvoirs; d'un sénat législatif formé des députés des provinces, et d'un corps exécutif de cinq membres.

Les trente-trois députés du sénat législatif, pris, en partie, dans le sein du congrès national, désignèrent, pour leurs président et vice-président, Démétrius Ypsilanti et Sotiri Charalampi. Les membres du corps exécutif furent Alexandre Mavrocordato, président; Athanase Kanakarès, de Patras, vice-président; Joannis Orlandos, d'Hydra; Anagnostis Papaïanopoulos, de Carïténa, et Joannis Logothétis, de Livadia.

Après avoir terminé ses opérations, le congrès national adressa un manifeste (1) au peuple pour lui rendre compte de ses travaux, et se déclara dissous. Le pouvoir exécutif entra sur-le-champ en fonctions, et s'occupa immédiatement du choix des ministres qu'il nomma dans l'ordre suivant: pour le département des affaires étrangères et la présidence du conseil, Théo-

produise ici. Un jeune Romain, M. Gallina, depuis secrétaire-général du ministère des affaires étrangères, eut beaucoup de part à sa confection. Obligé de quitter le Péloponèse au moment où cette province retomba sous l'empire des hordes, il partit pour la mer Noire.

(1) Voir, à la fin des Mémoires, la pièce E.

dore Négri, de Constantinople ; pour l'intérieur, le docteur Jean Coletti (1), de Syraco, en Épire; pour la guerre, Noti Botzaris, de Suli (2); pour la marine, une commission de trois membres pris dans chacune des îles d'Hydra, de Spetzia et d'Ipsara; pour les finances, Panouzzo Notaras, de Corinthe; pour le culte, Joseph, évêque d'Androussa (3); pour la justice, Vlasios, d'Argos; enfin Lambros Nacos, de Salona, pour la police.

De nouveaux emblèmes, de nouvelles couleurs remplacèrent les couleurs et les emblèmes de l'Hétairie et des Ypsilanti (4). Athènes

(1) Ci-devant médecin de Mouctar-pacha, fils aîné d'Ali-pacha.

(2) Oncle du fameux Marco. Sa présence étant nécessaire à Suli, il ne put se rendre dans le Péloponèse pour y remplir les fonctions auxquelles il était appelé; elles furent confiées par intérim à Jean Coletti.

(3) On doit se rappeler que ces deux derniers faisaient partie des otages grecs que nous trouvâmes encore vivants dans Tripolitza.

(4) Cependant le prince Démétrius les a toujours conservés, ainsi que les Grecs attachés à sa personne. Le sceau de l'état représente aujourd'hui une Minerve avec ses attributs. Les couleurs nationales sont le blanc et le bleu d'azur. Dans le pavillon de la marine, elles se trouvent disposées ainsi; treize bandes bleues horizontales et douze blanches :

fut désignée pour capitale de la Grèce; et, en attendant que sa citadelle tombât au pouvoir des chrétiens, le siége du gouvernement s'établit à Corinthe, dont l'orgueilleuse Acropole avait succombé depuis un mois (1).

Le premier soin du président Mavrocordato, en arrivant au pouvoir, fut de s'occuper de la marine et des insulaires, qu'on avait entièrement négligés. Le nouveau chef suprême entendait trop bien les intérêts de sa nation pour commettre une pareille faute; il se rendit à Hydra, où sa présence ranima le patriotisme des armateurs découragés par les frais énormes qu'ils supportaient, depuis le principe de la guerre, avec un désintéressement si digne d'éloges. Il sut les engager à de nouveaux sacrifices, en leur promettant de venir à leur secours dès que la situation du gouvernement le permettrait, promesse qu'il ne tarda pas à réaliser; enfin il ne quitta point l'île sans avoir vu

sur les étendards des troupes de terre une croix blanche dans un champ d'azur.

(1) J'ignore pour quel motif on n'a point d'abord choisi cette dernière ville pour capitale, bien qu'elle n'offrît dès lors que des décombres. Sa magnifique position au centre des provinces et des mers de la Grèce devait lui valoir cette préférence.

sortir sa nombreuse escadre à laquelle se joignirent les deux autres divisions de la marine grecque pour marcher à la poursuite d'Ismaïl Gibraltar.

Le prince Caradja, qui avait accompagné le président à Hydra, s'y trouvait encore à mon arrivée; il m'offrit passage à bord d'un brick qui devait le transporter la semaine suivante à Kenchrées; mais, impatient de gagner le continent, je repartis dès le lendemain à bord d'un caïque destiné pour un village de la côte de Laconie.

Nous éprouvâmes des brises folles et des raffales qui nous firent dériver au point que nous fûmes contraints de mouiller dans le voisinage de Malvoisie.

L'aspect de cette citadelle est fort imposant et l'on pourrait facilement la rendre inabordable; loin de là, les Maniotes, qui la gardaient au moment de la prise de Tripolitza, désespérés de n'avoir pu participer au butin de cette malheureuse ville, emportèrent dans leurs montagnes jusqu'aux clous des affûts des canons de Malvoisie, après avoir essayé de scier les pièces elles-mêmes.

Trop heureux de pouvoir enfin me rendre par terre à Corinthe, j'abandonnai sans hési-

ter le caïque qui devait, au premier vent, s'enfoncer dans le golfe d'Argos, et j'arrivai, le 24 au soir, sur la rive gauche de l'Eurotas dont les lauriers-roses se couvraient déjà de fleurs. Mon intention était d'abord d'aller coucher à Mistra; mais dix à douze milles m'en séparaient encore, et je me décidai à gagner Vordonnia, grand village bâti sur les dernières croupes des monts Ménélaïon, où d'ailleurs mon guide avait sa demeure et sa famille.

Il n'est personne sans doute qui, voyageant en Grèce et quittant l'Archipel au printemps pour passer dans le Péloponèse, n'ait éprouvé une sensation délicieuse dans cette transition des flancs arides et dépouillés des îles aux plaines riantes et aux coteaux verdoyants de la Morée. Je ressentais doublement ce bonheur, après une traversée orageuse qui avait duré plus de jours qu'on n'y emploie souvent d'heures.

Nous ne suivions plus la route de Mistra. En remontant le cours du fleuve, nous entrâmes assez tard à Vordonnia, éloigné d'une demi-heure de ses bords. Un des primats de l'endroit, le capitaine Panaïoti, renommé par sa stature, sa force athlétique et les pertes que, dans plus d'une rencontre, son bras fit éprouver aux Turcs de Tripolitza, n'eût pas plus tôt appris

mon arrivée, qu'il vint me tirer de la niche enfumée de mon guide. Ce brave homme ne savait comment témoigner la joie qu'il éprouvait de me revoir. Il était sur le point de partir pour rejoindre, avec deux ou trois cents hommes, un corps qui venait de franchir les Thermopyles sous les ordres du brave Nikitas. Devant lui-même passer par Corinthe, il me témoigna le désir de me voir différer mon départ jusqu'à ce qu'il pût se mettre en route. Comme il me vit peu disposé à suspendre ma marche, il me quitta, et revint dès l'aurore avec quarante soldats. « Vous ne voulez pas m'attendre, » me dit-il, et moi je veux absolument partir avec » vous. J'emmène toujours ceux-ci; mon frère » me conduira les autres dans quelques jours. »

Mon compagnon de voyage me força de substituer à la modeste monture que j'avais prise à Malvoisie un magnifique cheval arabe enlevé aux Turcs; et nous partîmes, non sans avoir reçu les vœux des jeunes et jolies sœurs du capitaine. Nous remontâmes le fleuve Royal (1) jusqu'au confluent de la Thiase, où nous le traversâmes à gué et mîmes pied à terre pour déjeuner.

(1) Βασιλιπόταμος, nom moderne de l'Eurotas.

Franchissant le lit desséché du Cnacion, nous entrâmes; par l'emplacement qu'occupait autrefois le Platanistе, sur le sol où reposa Lacédémone. Après avoir examiné le peu qui reste des monuments de la patrie de Léonidas, je dus poursuivre ma route, nos soldats, qui marchaient devant nous, étant déjà à une grande distance, et le bon Panaïoti m'avertissant, par ses bâillements réitérés, qu'il ne trouvait pas le même charme que moi aux ruines de Sparte qu'il avait foulées cent fois. Laissant sur notre gauche la ville de Mistra avec ses verts cyprès, et les chaînes escarpées du Taïgète, nous atteignîmes notre escorte au point où le chemin de Mistra à Argos se croise avec l'Eurotas.

Nous étions, au milieu du jour, sur le versant septentrional du mont Thornax (1), d'où la vue embrasse tout le golfe de Napoli de Romanie et la côte opposée. La route avait été difficile jusque là, mais agréable par la beauté des sites qu'elle offre à l'œil du voyageur. De

(1) « Les Grecs de ces montagnes prétendent être les vrais » descendants des Lacédémoniens. Ils disent que les Ma- » niotes ne sont qu'un ramas de brigands étrangers, et ils » ont raison. »

Itin. de Par. à Jér., etc.

distance en distance, se trouvent des fontaines, utiles fondations de quelques pieux musulmans. Nous fîmes halte au joli village de Prasto. L'éparque de l'endroit remit à Panaïoti une trentaine d'hommes qui devaient aller rejoindre les corps grecs au-delà de l'isthme (1).

Nous remontâmes à cheval trois quarts d'heure après, et, côtoyant la mer à certaine distance, nous atteignîmes, au coucher du soleil, l'embouchure de la petite rivière de Képhalari, sur les bords de laquelle l'approche de la nuit nous obligea de nous arrêter dans une plaine inculte, couverte de buissons de myrtes, de grenadiers et de lauriers-roses. Un vieux khan, situé près de là, nous offrait bien l'abri de son toit délabré; mais nous y eussions eu pour commensaux une centaine de Maniotes qui s'y trouvaient déjà installés; et mon com-

(1) Les soldats grecs, partant même pour les plus longues expéditions, n'emportent que leurs armes et les vêtements qui les couvrent; aussi leurs préparatifs de départ sont bientôt faits et le poids de leur bagage ne les gêne nullement. Habitués dès l'enfance aux aspérités d'une contrée où les chemins sont à peine tracés, presque toujours ascendants ou descendants, on ne voit, chez aucune autre nation, de marcheurs plus infatigables. Rien n'égale la légèreté de leur course; à peine touchent-ils la terre.

pagnon de voyage ne se souciant pas plus que moi, de la société de ces *Spartiates*, nous nous endormîmes, après un léger repas, sous un ciel brillant d'étoiles, au murmure du flot qui mourait sur le rivage.

Le lendemain, nous arrivâmes à Argos que je trouvai désert. La vie et le mouvement qui l'animaient à mon départ du Péloponèse s'étaient retirés vers Corinthe. J'allais continuer ma route pour cette ville, lorsque le capitaine Georges me contraignit, pour ainsi dire, d'aller passer huit jours à son camp devant Napoli de Romanie. Il se plaignait de l'abandon dans lequel on le laissait depuis la prise de Corinthe ; abandon qui, disait-il, cesserait, sans aucun doute, dès que la place ne pourrait plus opposer une longue résistance. Soldat intrépide autant que désintéressé, dépourvu d'ambition et dédaignant l'intrigue, il eût rendu son nom plus célèbre avec moins de modestie : la Grèce a vu (1) périr en lui l'un des plus fermes appuis de son indépendance.

Je me rendis donc à la pressante invitation

(1) Il fut tué quatre mois plus tard dans une sortie que firent les Turcs de Napoli, après la rupture des négociations entamées pour la remise de cette place.

du brave Georges, et, pendant une semaine, je partageai sa hatte et son frugal ordinaire. Chaque matin, les Turcs faisaient des sorties pour nous livrer des combats plus longs que meurtriers. Il était rare cependant qu'on se retirât sans quelques têtes, et il arrivait fréquemment que le capitaine Georges complétait de sa main le nombre qu'il s'était proposé d'en rapporter.

CHAPITRE XXII.

Capitulation de l'Acro-Corinthe. — Départ d'Ypsilanti pour la Romélie, et de Baleste pour Candie. — Mort d'Ali-pacha. — Désobéissance de Colocotroni. — Route d'Argos à Corinthe. — Déroute de Sala en Thessalie. — Retraite de cet officier. — Arrivée du comte Normann et d'autres étrangers à Corinthe. — Aspect de cette ville et de sa citadelle.

L'hiver, qui finissait, venait de voir l'état politique des Grecs se constituer et un certain ordre s'introduire dans leur administration. Il avait de plus été marqué par deux événements militaires très importants ; l'un, dans la péninsule, favorable aux Hellènes, et l'autre, en Epire, avantageux à leurs ennemis : je veux parler de la capitulation de Corinthe et de la réduction d'Ali-pacha. Mais telle était l'horreur qu'inspirait encore le nom du vieux satrape, que le plus grand nombre, dans l'aveuglement de leur haine, accueillirent la nouvelle de sa mort moins comme un désastre que comme une victoire.

Au moment où le congrès national s'était

transporté d'Argos à Épidaure, le prince Ypsilanti, sentant que la direction des affaires allait lui échapper, abandonna ce champ de bataille où devaient s'agiter tant d'intérêts divers et où peu de monde paraissait disposé à soutenir les siens. Fatigué de lutter pour un pouvoir contesté, il ne pensa plus qu'à la guerre, et, quittant le titre de *lieutenant du commissaire général*, dont il signait ses actes, ainsi que celui d'*archistratège*, qui lui avait été donné par le sénat d'Hydra et confirmé par celui du Péloponèse, il n'accompagna plus son nom que de la modeste dénomination de *patriote*, que plus tard au reste il justifia pleinement. Il partit pour Corinthe avec le petit bataillon de Baleste, et suivi de Kiamil-bey.

Celui-ci, traîné en esclave au pied de ces remparts qui jadis ne s'ouvraient qu'à sa voix, et dans lesquels, depuis un siècle, nul chrétien ne pénétrait, n'avait plus qu'une occasion de manifester sa puissance, c'était en ordonnant à ses soldats, à ses fidèles serviteurs, à sa famille, qui s'y trouvaient renfermés, de livrer cette redoutable enceinte à ses ennemis. Sur une invitation de sa part, que l'on n'obtint qu'après des menaces terribles et réitérées, des pourparlers s'ouvrirent avec les assiégés de

l'Acro-Corinthe, qui consentirent à remettre la citadelle aux conditions déjà stipulées dans les capitulations de Malvoisie et de Navarins.

Des excès déplorables signalèrent encore la chute de cette forteresse. Baleste, admis d'abord seul dans l'intérieur avec son bataillon, protégea la vie des vaincus; mais bientôt les bandes irrégulières qui en formaient le blocus, et d'autres, amenées par le fils de Colocotroni, s'y introduisirent à leur tour : des meurtres, des vengeances signalèrent leur entrée. On se souvient que le kiaïa-bey, à son arrivée dans le Péloponèse, jeta dans l'Acro-Corinthe une partie des Albanais venus avec lui d'Épire. Leurs frères, pris dans Tripolitza, qui, seuls entre tous les musulmans renfermés dans cette place, avaient obtenu de quitter la péninsule à la condition de ne plus porter les armes contre les Grecs et d'entrer dans les rangs de leurs compatriotes restés fidèles à Ali-pacha, ne tardèrent pas à trahir leurs serments en passant sous les drapeaux de Kourchid. Ceux de l'Acro-Corinthe portèrent la peine de ce parjure : tous furent égorgés. Ainsi, dans cette guerre d'extermination, on vengeait la violation de la foi jurée en la violant encore. Le prince Ypsilanti, dont le cœur généreux avait été révolté de ces cruelles

représailles, ne tarda pas à en abandonner le théâtre pour aller au-delà des Thermopyles chercher, dans une guerre de campagne, des lauriers plus honorables. D'ailleurs le gouvernement était sur le point de venir s'établir à Corinthe, et dès lors il s'y croyait déplacé.

Balaste, pressé depuis long-temps par les habitants de l'île de Candie d'aller, chez eux, diriger les opérations militaires contre les Turcs, se rendit à leurs désirs et, suivi de quelques uns de ses officiers, marcha à la défense d'un territoire qu'il devait bientôt arroser de son sang. Le commandement de son corps fut confié au brave Tarella, auparavant lieutenant-colonel au service du Piémont, et digne, sous tous les rapports, de le remplacer.

L'opulent Kiamil-bey, ce sybarite sur qui la fortune s'était plue à répandre ses faveurs, dont la vie n'avait été qu'un cercle de délices et de plaisirs, avait perdu en un jour liberté, grandeur, richesses, et cependant de plus cuisantes douleurs l'attendaient, car tous les trésors, qu'on lui supposait encore, n'étaient point entre les mains des vainqueurs. Cette forteresse imposante, naguère sa propriété et sa gloire, devait lui servir de prison et peu après de tombeau. Du lieu où on le renferma, sa

vue planait sur ces fertiles campagnes de Sicyone et de la Mégaride, sur ces riches vignobles, sur ces maisons de plaisance qui bordent la mer de Crissa, et dont il avait été l'heureux possesseur. Ramenait-il ses regards au-dessous de lui, il apercevait ce vaste palais bâti par ses ancêtres; ces bains voluptueux, ce harem autrefois peuplé de beautés empressées à lui plaire; ces riants bosquets d'orangers et de jasmins, et ces canaux, qui y entretenaient la fraîcheur, détruits, renversés de fond en comble. Victime déplorable des jeux de la fortune, il devait voir ses nombreux enfants, son orgueil et son espoir, expirer en détail, et son épouse déshonorée, pour ainsi dire, sous ses yeux.

Passons actuellement sur le continent, où va s'offrir à nous un autre exemple des vicissitudes humaines, moins frappant peut-être, parcequ'il n'a point été amené sans transition, mais dont les suites exercèrent une influence bien plus importante sur les affaires de ces contrées; il est ici question de la chute du tyran de l'Épire.

Cédant à la promesse d'un pardon fallacieux, le rebelle Ali avait, le 5 février, livré à ses ennemis sa tête blanchie dans la pratique du crime. Avant de succomber, il eut la douleur

de voir déserter sa cause par ses partisans les plus dévoués, et par ses fils eux-mêmes, quoique certes on ne put lui adresser le reproche d'avoir manqué de tendresse pour eux. Ces insensés, qui trahirent ainsi les droits de la nature, étaient loin sans doute de prévoir que la Porte n'attendait que la destruction du chef pour compléter le sacrifice en immolant le reste de sa race.

Sur quel point allait-on diriger toutes les forces que sa mort laissait disponibles? Quelles provinces ce torrent devait-il inonder? Il était à craindre qu'envahissant l'Acarnanie et l'Étolie, il ne vînt fondre sur la Morée par Patras. Le pouvoir exécutif ordonna à Colocotroni de passer le golfe avec une partie de ses troupes, et de se réunir aux insurgés de la Grèce occidentale, pour opposer une digue à son débordement. Mais ce chef ambitieux et rusé, sentant que cette mission, bien qu'utile à la patrie et glorieuse pour lui, serait peu profitable à ses intérêts, refusa, sous divers prétextes, de sortir du Péloponèse. Il n'y avait, au-delà du golfe, ni citadelle dont on attendît la capitulation, ni richesses à accumuler; d'ailleurs, il n'ignorait pas qu'en Grèce l'influence des chefs de bandes irrégulières est purement locale, et que, hors

des lieux où leur nom se rattache à quelque fait d'armes glorieux, ils ne sont tout au plus l'objet que d'une stérile considération.

Cependant Kourchid, après l'assassinat d'Ali, se reposa quelque temps sur ses lauriers souillés par un parjure. Seulement les Suliotes, derniers alliés du vaincu, quoiqu'ils eussent eu le plus de raisons de s'en plaindre, étaient observés par lui sur leurs rochers; mais il semblait indécis de quel côté il conduirait ses nombreux soldats. Pendant que le congrès se trouvait encore rassemblé à Épidaure, il avait enfamé, par l'entremise des Anglais, quelques négociations pour le rachat de son kiaïa et de son harem tombés, avec Tripolitza, au pouvoir des Grecs. Un certain Panaïoti Stéphano, médecin de Zante, vint même dans le Péloponèse pour traiter de leur rançon; et Kourchid, pour régler ses dispositions ultérieures, paraissait attendre la conclusion de cette affaire qu'on verra bientôt se terminer à Corinthe.

Le gouvernement, sous la vice-présidence d'Athanase Kanakarès, s'était installé dans cette ville au moment où Mavrocordato se rendait à Hydra pour y hâter le départ de l'escadre. Il avait presque aussitôt tourné ses regards vers Athènes, capitale future de la Grèce régéné-

rée, dont l'Acropolis voyait flotter encore l'étendard du croissant. Ce siége ne faisait aucuns progrès depuis l'affaire du 11 décembre, dont j'ai rendu compte. Plusieurs officiers étrangers y étaient bien allés, mais entièrement dépourvus des moyens nécessaires pour l'accélérer. On leur en adjoignit quelques autres, avec deux mortiers tirés de la forteresse de Corinthe.

Le médecin Coletti, qui dirigeait par intérim le département de la guerre, avait jugé ce mince matériel suffisant pour réduire les assiégés : on verra que le docteur se trompait lourdement, et cette erreur n'a pas été la seule commise pendant la durée de sa courte administration.

Après avoir passé huit jours avec le brave Georges, je le quittai pour m'acheminer vers Corinthe : il m'accompagna jusqu'à Argos où je reçus ses adieux qui devaient être les derniers. Je trouvai là quelques étrangers venus de Navarins : ils se rendaient aussi vers le siége du gouvernement, précédant le général Normann de peu de jours. Nous quittâmes tous ensemble la capitale de l'Argolide.

A trois quarts d'heure de cette ville nous passâmes à gué l'Inachus, et suivant une route de cinq milles à travers une plaine inculte,

nous arrivâmes au pied des collines qui la bornent au nord. Nous ne voulûmes point nous engager dans le défilé du Treté, qui les traverse, sans avoir jeté un regard sur les ruines de Mycènes. Les restes de la porte aux Lions, ceux de l'Acropolis, et l'emplacement des tombeaux de Télédame et de Pélops attirèrent successivement notre attention : nous allâmes nous reposer ensuite dans celui des Atrides. La chaleur commençait à se faire sentir : après avoir goûté quelques instants la fraîcheur de ce dernier asile du roi des rois, continuant notre route, nous pénétrâmes dans une gorge, agréablement boisée de lauriers-roses, qui se prolonge jusqu'aux limites de la Corinthie, d'où l'on aperçoit le sommet de l'Acro-Corinthe avec sa couronne de remparts, et les montagnes de l'isthme dominées par le front du Cithéron. J'éprouvais un vif plaisir en pensant que je touchais au terme de mon voyage, et que j'allais me rallier aux officiers venus en Grèce depuis mon départ. Nous arrivâmes à Corinthe vers la fin du jour.

Je me rendis aussitôt chez le président du gouvernement, qui m'accueillit comme une vieille connaissance. Il savait déjà le retard que le commandant de l'expédition de l'Olympe

avait apporté à remplir les instructions dont il était chargé. Le ministre de la guerre reçut du pouvoir exécutif l'ordre de m'interroger sur la cause de ses délais : je me vis, à regret, obligé de donner des explications conformes à la vérité. Un émissaire, chargé d'ordres secrets, fut aussitôt dépêché à Myconos ; mais Sala venait de quitter cette île.

Cet officier se rendit sur les côtes de la Thessalie, où les Turcs le laissèrent débarquer sans difficulté. Maîtres de tout le littoral, ceux-ci se retirèrent, voulant, s'il s'avançait dans les terres, lui couper la retraite et l'empêcher de regagner son brick, qui devait rester en vue jusqu'au moment où il serait entré en communication avec les Grecs du pays. Mais en vain se flattait-on encore de les voir accourir en foule au-devant du *commandant en chef* : le temps était passé où, selon les promesses qui nous avaient été faites, quatorze mille soldats devaient venir se ranger sous nos drapeaux. Deux cents hommes au plus se hasardèrent, dans la soirée du lendemain, à descendre des montagnes et à se réunir au petit nombre de ceux qui accompagnaient Sala. Cependant celui-ci fit débarquer ses canons, quoiqu'il n'eût, pour en tirer parti, qu'un seul officier, M. Le-

zinski, qui, d'abord malade et vaincu ensuite par ses supplications, s'était décidé malgré lui à ne pas l'abandonner.

Les Turcs, las de ne pas voir s'éloigner le bâtiment, attaquèrent au point du jour. L'affaire ne fut pas un instant douteuse ; écrasés par le nombre, les Grecs périrent en grande partie. Plusieurs de ceux qui survécurent à ce désastre furent assez heureux pour se rembarquer; d'autres, parmi lesquels se trouvaient MM. Sala et Lezinski, réussirent à gagner les montagnes. Tous les canons tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

Sala résolut de se rendre par terre dans le Péloponèse : tentative difficile et périlleuse, puisqu'il avait près de quarante lieues à traverser avant d'atteindre les premiers avant-postes des chrétiens. Il se dirigea vers le couchant, suivant, sans route tracée, les sommets glacés et déserts des grandes chaînes du Pinde, contraint à chaque instant d'abandonner quelqu'un de ses compagnons abattus par la fatigue ou la faim. Quand il crut être débarrassé de la poursuite de l'ennemi, il tourna vers le sud et arriva sur les bords du Pénée, en passant entre Stagous-Kalabak et Tournovo. Du moment où il eut passé le fleuve, il entra dans une contrée

moins montagneuse et eut à traverser les plaines situées au couchant de Pharsale. Il ne marchait plus que de nuit, passant les journées caché dans les lieux où il croyait trouver le plus de sûreté. Après avoir franchi le Sperchius à l'est de Karpenitza, laissant à gauche Patradjik et les Thermopyles, il atteignit, sans fâcheuse rencontre, les gorges du Callidrôme, au-delà desquelles il eut enfin le bonheur de fouler une terre déjà libre. Au lieu de rejoindre le prince Ypsilanti campé à une faible distance, sous Zeïtouni, avec le corps d'Odysséus, il se dirigea vers Corinthe où je le vis arriver, dans un état de misère incroyable, avec quatre de ses compagnons seulement, soixante jours après notre séparation à Myconos et trente-cinq après sa déroute de Thessalie (1).

Bien que cet officier eût de grands reproches à s'adresser à lui-même, le gouvernement ne le traita point avec rigueur : il reçut simplement l'injonction de rejoindre Ypsilanti, qui l'accueillit avec sa débonnaireté accoutumée. Le prince était déjà habitué aux mécomptes; il

(1) Il avait abandonné ou perdu M. Lezinski à six ou huit heures de Karpenitza. Des pasteurs rencontrèrent cet officier, et le guidèrent jusque dans ce village : plus tard, il nous rejoignit lorsque nous passâmes en Épire.

ne s'étonna pas de ceux de son délégué, quoiqu'ils lui fussent advenus par sa faute.

Dans le courant du mois d'avril arriva à Corinthe le comte Normann, accompagné de la plus grande partie des étrangers débarqués avec lui à Navarins. Un officier supérieur, aussi distingué par ses talents militaires que par sa modestie et ses longs et honorables services dans la marine française, M. Jourdan, capitaine de frégate, y vint à la même époque pour entrer dans les rangs des Hellènes; mais le gouvernement, sentant tout le parti qu'il pouvait tirer des connaissances et du dévouement de ce brave marin, le dirigea sur Hydra, en l'invitant à aider les insulaires de son expérience et de ses conseils (1).

Peu de jours après l'inutile tentative contre Napoli de Romanie, une quinzaine d'officiers allemands, venus en Grèce sur le convoi qui débarqua à Mylos en novembre 1821, avaient reçu d'Ypsilanti l'ordre de se rendre au blo-

(1) Non seulement M. Jourdan s'est acquitté de cette mission avec zèle, mais il s'est trouvé à presque toutes les affaires maritimes qui ont suivi son arrivée en Grèce; et le caractère qu'il y a déployé a toujours rendu les Français qui servaient la même cause glorieux de l'avoir pour compatriote.

cus du château de Volo, sur le golfe de ce nom. Le bâtiment qui les portait, obligé de s'arrêter quelque temps dans l'Archipel à cause des vents contraires, alla ensuite se briser sur les rochers de l'île de Scopelo, le jour même où nous étions jetés sur les côtes de Serpho. Un seul d'entre eux périt. La nouvelle de la formation d'un gouvernement et de la mise au néant des actes du prince Ypsilanti les décida à revenir vers Corinthe, pour y attendre, comme les autres, une destination active et légale. Leur retour dans le Péloponèse fut long et contrarié. Ils traversèrent Négrepont et eurent lieu de se plaindre des habitants de cette île, qui ne leur accordèrent aucun des secours que réclamait impérieusement leur situation, car ils avaient tout perdu dans leur naufrage. Laissant à gauche le lac Copaïs, ils se dirigèrent vers Livadia, où siégeait alors l'aréopage (sénat de la Grèce orientale) dont ils ne furent pas mieux accueillis que des primats de l'Eubée : ils arrivèrent enfin, couverts de haillons, à Corinthe, où la sollicitude de Mavrocordato pourvut sur-le-champ à leurs besoins.

Les étrangers qui s'y trouvaient s'élevaient au nombre d'environ cent cinquante, venus de toutes les parties de l'Europe. Ainsi s'é-

taient concentrés peu à peu autour du gouvernement national la presque totalité des officiers amenés en Grèce par le désir de combattre; et tous y attendaient avec impatience qu'on voûlût employer leurs bras contre l'ennemi commun du nom chrétien.

Corinthe présentait l'aspect d'un camp établi au milieu de ruines. Cette ville, ou plutôt ce village, ne se composait, avant la guerre, que d'habitations disséminées : celles des Turcs avaient été détruites par les Grecs, et celles des Grecs s'étaient tellement ressenties du passage du kiaïa-bey qu'il n'en restait pas une exempte de dévastation.

Malgré l'agitation momentanée que produisait à Corinthe la présence d'un gouvernement naissant et un concours assez considérable de Grecs étrangers au Péloponèse, je ne connais dans ces contrées aucun lieu dont l'aspect m'ait paru plus mélancolique. La vue de ces vestiges récents de dévastation, épars autour de quelques débris anciens, de cette plaine inculte et déserte où l'on célébrait les jeux isthmiques, de cette mer de Crissa dont le silence n'est interrompu que par le cri des alcyons, et, au-delà, des flancs arides des montagnes de la Romélie qui bornent l'horizon, inspire un

sentiment de tristesse dont on ne peut se défendre. Cette impression est plus profonde encore, lorsque la lune répand sur ces objets sa lumière incertaine, dans le calme des nuits, où l'oreille n'est frappée que par la voix plaintive et solennelle de l'oiseau de Minerve, qui semble avoir établi son empire sur cette terre désolée (1).

Que dirai-je de Corinthe qui n'ait été déjà dit? Que reste-t-il de cette reine des arts qui puisse rappeler le souvenir de sa gloire passée? Comme si le temps et les barbares eussent voulu pousser jusqu'à la dérision leurs outrages envers elle, ils n'ont épargné des monuments qui couvraient son sol que le moins capable de nous transmettre l'idée de sa grandeur et du goût exquis qui distingua ses artistes. En effet, si j'en excepte quelques fragments provenants, selon M. Pouqueville, d'un temple de Vénus-Mélanie (la brune), et qui sont entrés dans la construction d'une mosquée, dévastée depuis la guerre, on ne voit à Corinthe

(1) A Corinthe, encore plus qu'à Athènes, du moment où le soleil disparaît, jusqu'à l'aurore, s'entendent, sans interruption, les cris d'une innombrable légion de hibous : concert discordant et lugubre dont on ne peut comprendre tout l'effet sans l'avoir entendu sur les lieux mêmes.

que sept colonnes encore debout avec leurs architraves, ayant appartenu à un temple, suivant les uns, de Neptune, selon les autres, d'Apollon. Ces colonnes, lourdes, écrasées, manquent de proportion, et il est aisé de comprendre qu'elles remontent aux temps antérieurs à la belle architecture. En certains endroits de la voie publique, on remarque des sarcophages creusés dans la pierre.

Aucun autre lieu de la Grèce ne recèle peut-être une aussi grande quantité de médailles que Corinthe et ses environs. Voyant que beaucoup d'étrangers en formaient des collections (1), les paysans s'adonnèrent à cette recherche avec autant d'activité que de succès. Si jamais on fouille l'intérieur de la citadelle, qui ne l'a pas été depuis long-temps, il est probable qu'on en trouvera plus encore que sur l'emplacement de la ville.

(1) Le capitaine Feldhan, tué à Péta, en possédait un très grand nombre qui tombèrent entre les mains des Turcs. Le capitaine M...., avant de quitter Corinthe, en avait recueilli une telle quantité, que, sur le point de passer en Épire, où il périt également, il se vit obligé de les renfermer dans un vase et de les enfouir en attendant le moment de retourner en France. Comme il n'a confié son secret à personne, il est probable qu'elles seront perdues.

L'aspect de cette forteresse est imposant et formidable; son élévation au-dessus du niveau de la mer, à peine éloignée de vingt minutes, est de dix-huit cents pieds. Le côté qui regarde la ville est presque taillé à pic; mais la face opposée est moins inabordable. La seule entrée par laquelle on y pénètre se trouve à l'occident, et les différentes constructions que l'on remarque vers cette partie datent, pour la plupart, d'époques qui se perdent dans la nuit des temps. A côté de murailles pélasgiques, on reconnaît à la fois le style des Romains, du Bas-Empire et des Vénitiens. De ce point jusqu'à son extrémité orientale, l'Acro-Corinthe se dessine en ovale irrégulier sur une longueur d'environ six cents toises. Il m'a semblé que dans les terrains vides que renferme cette citadelle on pourrait recueillir assez de blé pour subvenir aux besoins d'une garnison suffisante à sa défense, si toutefois la température de ces lieux élevés, ou plutôt les vents violents que l'on doit y ressentir, ne nuisent pas à la végétation.

De ce roc escarpé, où Pégase, selon la tradition, fit jaillir la fontaine Pirène, dont les eaux toujours fraîches, toujours délicieuses, alimentent les puits de la forteresse et de la ville, l'œil embrasse l'horizon le plus beau et

sans doute le plus intéressant du monde par les nobles souvenirs qu'il rappelle. On voit, sans pouvoir s'arracher à ce spectacle, les flots des deux mers blanchir incessamment les rivages de l'isthme qui les sépare. Si l'on jette ses regards au midi, on distingue les croupes arrondies de l'Arthémisius, une partie de l'Argolide, les sommets qui environnent le Stymphale et ceux que couvrait la forêt de Némée; au couchant, les campagnes de Sycione, le golfe des Alcyons, les côtes éloignées de l'Étolie; au nord, celles de la Phocide, le Parnasse, l'Hélicon, le Cithéron, et les monts Géraniens, qui ferment l'entrée de l'isthme; à l'orient, les roches Scyroniennes, la plaine de Mégare, Salamine, et, au-delà de cette île, les rives de l'Attique, Éleusis, le Pirée, l'acropolis d'Athènes, le temple de Minerve, la cime du Pentélique, les coteaux de l'Hymette; enfin, si l'on porte la vue au-delà d'Égine, du cap Sunium et du golfe Saronique, elle se perd au milieu des îles nombreuses répandues sur la mer de Myrtos.

Plus d'une fois j'ai gravi le sentier difficile qui conduit à l'Acro-Corinthe, pour admirer, pendant des journées entières, cette immense perspective que la défiance des infidèles inter-

disait aux chrétiens. J'allais m'y livrer aux réflexions inépuisables qui venaient m'assiéger sur ce rocher témoin de tant de révolutions depuis qu'Éphire, fille de l'Océan, l'entoura pour la première fois de remparts. Si le bey de Corinthe, que l'on y détenait, avait été initié à la connaissance de ces événements divers, il aurait trouvé sans doute quelque adoucissement à ses maux, en méditant sur les infortunes de cette reine des mers que Mummius renversa de fond en comble, et dont il vendit la population à l'encan.

Il serait facile de rendre l'Acro-Corinthe inexpugnable. Cette idée occupa quelque temps le gouvernement : deux officiers français, MM. Graillard et Bernard, furent chargés de lui soumettre un plan à cet effet; mais la lâcheté du commandant de cette citadelle devait, en la laissant retomber au pouvoir des Turcs, ajourner indéfiniment cet utile projet.

CHAPITRE XXIII.

Arrivée de deux bricks anglais devant Corinthe. — Premières négociations pour le rachat du kiaïa et du harem de Kourchid-pacha. — Prix exigé pour leur rançon. — Départ des captives. — Arrivée d'une frégate anglaise. — Motifs de sa venue. — Départ du kiaïa. — Meurtre d'Alexis Noutza et du capitaine Palascas. — Établissement d'une cour martiale provisoire.

Dans les derniers jours d'avril, deux bricks anglais, entrés dans le golfe de Lépante, vinrent mouiller vis-à-vis Corinthe. Mais il est nécessaire, pour expliquer le motif de leur arrivée, que je revienne sur la marche de mon récit.

On a vu qu'à l'époque où le congrès national était rassemblé dans Épidaure, le nommé Panaïoti Stéphano, médecin de Zante, s'y rendit pour traiter du rachat de l'épouse et du harem de Kourchid, aussi bien que de celui de son kiaïa. Ce pacha, qui avait invoqué l'entremise de sir Thomas Maitland, haut-commissaire des îles Ioniennes, trouva S. G. disposée à intervenir dans cette négociation. Les Grecs exigèrent, pour la rançon des femmes

et du kiaïa la somme de quatre-vingt mille thalers (quatre cent mille francs), et, en outre, la mise en liberté d'une partie de la famille de Marco Botzaris et de plusieurs primats grecs que les Turcs retenaient prisonniers. Trois mois après seulement, Panaïoti Stéphano, porteur d'une partie de l'argent demandé, revint dans le Péloponèse sur l'un des navires anglais dont je viens de parler.

On envoya en toute hâte à Tripolitza, où les captives se trouvaient sous la garde d'un des fils de Pierre Mavromichali, des exprès chargés de les amener à Corinthe. Ils firent assez de diligence pour être de retour avec elles au bout de trois jours; mais le jeune Anastase, vivement contrarié du départ de ses belles prisonnières, ne voulut abandonner à nul autre le soin de les escorter jusqu'au rivage. Elles paraissaient, de leur côté, peu satisfaites de quitter les Grecs pour rejoindre un vieil époux dont plusieurs avaient des raisons assez apparentes de redouter la colère (1).

Ces femmes étaient parties depuis dix jours,

(1) On a dit que Kourchid, à leur arrivée, les fit noyer dans des sacs. J'ignore si ce fait est exact, au moins est-il vraisemblable pour ceux qui connaissent les mœurs et les usages des Turcs.

lorsqu'une frégate anglaise vint pour prendre le kiaïa, compter le reste de la rançon, et demander quelques explications au sujet d'une déclaration de blocus (1) que venait de lancer le gouvernement, déclaration qui confirmait et étendait un acte de même nature émané du gouverneur grec de l'île de Candie. Le commandant de la frégate se rendit, avec ses officiers, chez le président, qui les reçut avec sa grâce et son affabilité ordinaires. Ils témoignèrent le désir de visiter la citadelle, et cette permission fut accordée à tous, excepté à M. G...., consul anglais de Patras, venu avec eux, et qui n'obtint pas même de descendre à terre. Ce fonctionnaire, depuis le commencement de l'insurrection, n'avait cessé de causer le plus grand préjudice à la cause des Grecs en se dévouant tout entier au service de leurs ennemis, compromettant le caractère dont il était revêtu et l'honneur de sa nation, au point de se constituer l'espion des infidèles.

Le kiaïa-bey ne tarda pas à s'embarquer avec cinq ou six Turcs, faible reste de ses nombreux soldats. Ainsi ce brigand, qui, à son arrivée en Morée, répandit en tous lieux le ra-

(1) Voir, à la fin des Mémoires, la pièce F.

vage et la désolation, fut le seul épargné parmi les principaux prisonniers de Tripolitza. On ne l'avait conservé d'abord que pour lui infliger un supplice digne de ses forfaits, et il eut plus tard l'honneur de finir de la mort des braves sur un champ de bataille. Mais quelle différence de sa sortie de la péninsule avec l'entrée qu'il y avait faite dix mois auparavant! Entouré de hordes d'esclaves, exécuteurs soumis de ses ordres barbares, il voyait alors la terreur précéder ses pas, le meurtre et l'incendie marquer son passage. Lorsqu'au contraire il quitta Tripolitza pour venir à Corinthe, monté sur un ignoble mulet, en butte aux sarcasmes de ses conducteurs, aux menaces et aux malédictions d'une foule de Grecs que leur animosité poussait sur sa route, on l'obligea de s'arrêter près d'un jour à Argos, qu'il avait inondé de sang, livré au pillage et aux flammes. On a lieu de s'étonner que les habitants de cette ville ne l'aient pas mis en pièces.

Il ne resta que très peu de temps à Corinthe. Le hasard me conduisit dans le lieu où se trouvait ce monstre : il me reconnut d'abord, et m'offrit sa pipe, que je refusai avec un mouvement dont l'expression décelait peut-être l'horreur qu'il m'inspirait. Son ignoble figure se cou-

vrit d'une teinte de pourpre, un feu subit et sombre anima ses yeux grisâtres, et il tourna rapidement les grains d'un rosaire qu'il tenait à la main (1). Un jeune Grec dont j'étais accompagné lui demanda s'il porterait encore les armes contre une nation qui, malgré tant de motifs de vengeance, se montrait si généreuse à son égard. *Dieu est grand, et lui seul connaît l'avenir*, se hâta-t-il de répondre. Enfin la frégate anglaise mit à la voile, et en purgea le sol du Péloponèse.

Marco Botzaris vint, à cette époque, à Corinthe pour s'assurer si, dans cette transaction, la liberté de sa famille se trouvait stipulée. Elle était libre en effet; mais ses chaînes avaient été brisées du côté de Prévésa.

Mavrocordato s'empressa de remplir à l'égard des insulaires les promesses qu'il leur fit lors de son séjour à Hydra. Les quatre-vingt mille thalers ne furent pas plus tôt à sa disposition, qu'il leur en envoya la majeure partie.

(1) Les musulmans, pour se désennuyer (je parle surtout ici des riches), ont l'habitude, pendant la plus grande partie du jour, de compter et recompter entre leurs doigts une espèce de chapelet de 99 grains. Cet usage est pratiqué par beaucoup de primats grecs et d'insulaires qui n'ont pas encore dépouillé toutes les coutumes turques.

Ainsi revint entre les mains des Grecs et fut employée contre leurs ennemis une faible portion de ces immenses trésors que le visir d'Janina avait accumulés pendant le cours de son administration dévorante.

C'est quelque temps après la conclusion de cette affaire qu'eut lieu l'assassinat d'Alexis Noutza, dont j'ai déjà parlé dans le second chapitre de ces Mémoires, et celui du capitaine Palascas. L'opinion publique n'est point encore fixée sur ce double meurtre, et les rapports ont toujours varié à cet égard; pourtant on s'accordait assez à en charger Odysséus, lorsqu'un écrivain est venu, j'ignore sur quel fondement, se déclarer bénévolement le champion de sa réputation.

Loin de moi la pensée de vouloir atténuer l'importance des services rendus par ce chef à la cause des Grecs; cependant la vérité veut que je dise qu'on les a singulièrement exagérés. Il a souvent occupé les Thermopyles, mais on a prétendu à tort qu'il avait assisté à tous les différents combats qui ont, pour ainsi dire, rajeuni l'antique illustration de ces lieux (1). L'har-

(1) Il ne se trouvait point à l'affaire de Fontana, la principale de toutes, quoiqu'il en ait eu tout l'honneur, même auprès des Turcs, qui le nomment depuis *Ghiaour-pacha*.

monie de son nom et la célébrité du théâtre des nombreux exploits qu'on lui a prêtés auraient-elles séduit l'imagination des historiens? On devrait peu s'en étonner, puisque le même effet a été produit sur l'esprit des Grecs, à la considération desquels il apportait encore, il est vrai, des titres plus précieux à leurs yeux: je veux parler de la régularité de ses traits, des brillantes proportions de sa taille, et surtout de l'admirable légèreté de sa course, qui sert aujourd'hui de terme de comparaison, dans un pays où les marcheurs infatigables ne sont pas rares.

Depuis l'origine de l'insurrection, Odysséus n'avait reconnu d'autre puissance que sa propre volonté, d'autres ordres que ceux qui pouvaient lui convenir; et, sans affirmer aujourd'hui qu'il ait jamais eu des intelligences coupables avec l'ennemi, toujours est-il certain que sa conduite fut plus d'une fois propre à l'en faire soupçonner. Le gouvernement, à l'instigation de l'archi-chancelier Théodore Négri, résolut de lui ôter les moyens d'inspirer des inquiétudes. Peut-être y eut-il défiance extrême de sa part; la suite de ces Mémoires prouvera toutefois que l'excès contraire est encore plus dangereux. Mais vouloir enlever Odysséus à

ses soldats sans être sûr de réussir, c'était commettre une imprudence de nature à porter une atteinte irréparable à la dignité du gouvernement; et pouvait-on supposer qu'entouré d'hommes dévoués, il se laissât tranquillement dépouiller, surtout au profit d'ennemis personnels, d'un commandement qu'il regardait comme sa propriété?

Noutza n'avait franchement embrassé le parti de ses compatriotes qu'après que les affaires d'Ali furent entièrement perdues, et *en désespoir de cause*, comme le dit fort bien M. Pouqueville. Il ne vint dans le Péloponèse que lorsque le vieux satrape eut livré sa tête à ses bourreaux, et, plus tard, il partit de Corinthe pour aller, avec Palascas, remplir la mission dangereuse de remplacer Odysséus.

Un Français (1) qui se trouvait près d'Ypsilanti, à une faible distance du lieu où ces deux chefs furent massacrés, m'a plusieurs fois raconté les circonstances de leur mort. Elles lui furent presque aussitôt rendues par quelques uns de ceux qui avaient prêté leurs bras à l'exé-

(1) M. N...., de Metz. Il avait passé plusieurs années à Kissnow, dans la maison du prince Ypsilanti le père, en qualité de professeur de mathématiques du jeune Démétrius.

cution ; et son témoignage me paraît d'autant moins suspect dans cette affaire, qu'il était bien éloigné de désapprouver la conduite de l'auteur du meurtre.

Les deux envoyés, suivis d'une faible escorte, arrivèrent sans obstacle jusqu'au camp d'Odysséus. Ils débutèrent auprès de lui par des compliments embarrassés, et des excuses banales sur les ordres désagréables que le gouvernement les avait chargés de remplir ; et ce chef, ne témoignant ni chagrin ni humeur, les reçut de manière à leur inspirer une entière sécurité. Il les retint à souper, les engageant, l'heure étant assez avancée, à remettre au lendemain à parler de l'objet de leur voyage.

Le moment du repas arrivé, ceux-ci y prirent part sans défiance ; car leur hôte ne laissait échapper aucun signe propre à faire soupçonner le projet qu'il méditait. Le souper fut long : on y parla de choses indifférentes, ou du moins étrangères au sujet qui sans doute intéressait le plus les convives. Tout-à-coup la tente se remplit d'hommes armés. « Frères » (Ἀδελφια), leur dit Odysséus, depuis que » vous servez sous mes ordres, êtes-vous con- » tents de moi ? — Oui, répondirent-ils. — Ce- » pendant on envoie Noutza et Palascas pour

» me remplacer : vous convient-il de passer » sous leur commandement? — Non, non, s'é- » crièrent les soldats. » Se tournant alors vers les envoyés, dont les traits exprimaient la terreur et l'anxiété : « Vous voyez, » leur dit-il; et, regardant ses gens : « Allons, délivrez- » moi de mes ennemis. » A ces mots, Noutza et Palascas tombent percés de coups (1).

Ce crime resta impuni; le crédit et la popularité d'Odysséus dans la Grèce orientale s'en accrurent même au point où on les voit parvenus aujourd'hui.

En attendant l'organisation définitive des cours de justice et des tribunaux, organisation qui ne pouvait s'opérer subitement et nécessitait un choix de sujets recommandables aux yeux de leurs compatriotes, le gouvernement établit une cour martiale qui entra sur-le-champ en fonctions. On vit, pour la première fois, des exécutions précédées de sentences légales

(1) Ce dernier, sorti, quelques années avant, du service de la Russie, a laissé parmi les siens un nom justement estimé. Sa jeune veuve, qui parle plusieurs langues avec une extrême pureté, a reçu une éducation telle qu'il est rare de la rencontrer chez les femmes de cette contrée. Confinée aujourd'hui dans une des îles de l'heptarchie, elle y passe ses jours dans les larmes et un état voisin de l'indigence.

et régulières : quelques condamnés à mort furent passés par les armes, et plusieurs espions, par une indulgence dangereuse, punis seulement de fortes peines correctionnelles. Au nombre de ces derniers se trouvèrent trois Chiotes, qu'on avait surpris au moment où ils allaient s'introduire dans Napoli de Romanie pour y porter des lettres du capitan-pacha.

C'était un acheminement considérable que d'avoir posé les bases d'une constitution et formé un gouvernement provisoire ; mais tout restait encore à exécuter. La saison s'avançait, la campagne allait commencer, et les immenses préparatifs des Turcs à l'arsenal de Constantinople, en Macédoine, en Épire et en Thessalie, annonçaient qu'elle serait importante et meurtrière. Le président, qui désirait l'ouvrir en personne, donnait aux affaires publiques les journées entières et la plus grande partie des nuits, répondant lui-même à presque toutes les dépêches qu'on lui adressait, aussi bien qu'à mille communications ou réclamations verbales, la plupart fort insignifiantes, sans que l'admirable égalité de son caractère se démentît un seul instant. Chacun s'étonnait qu'il pût résister à tant de veilles, de soins et de fatigues.

Mais nous arrivons à l'une des époques les

plus douloureuses de cette guerre. Une population éminemment remarquable par la douceur de ses mœurs, son industrie et les progrès de sa civilisation, va tomber sous le sabre d'un lâche et féroce vainqueur. Je glisserai le plus rapidement possible sur ces affreuses scènes, qui ont soulevé l'Europe d'indignation et d'horreur; je me contenterai d'indiquer, d'une manière abrégée, les antécédents de cette catastrophe comme ses conséquences les plus immédiates. Les détails que je vais donner ont été, pour ainsi dire, écrits sous la dictée et d'après les rapports comparés de quelques unes des victimes, encore vivantes, de ce funeste événement.

CHAPITRE XXIV.

Arrivée à Corinthe de deux envoyés de l'île de Chio. — Premier refus des habitants de prendre part à la révolution. — Soixante-quatorze otages livrés aux Turcs. — Vexations, assassinats. — Débarquement des Samiotes. — Lycurgue Logothétis. — Soulèvement de Chio. — Installation d'une junte de six membres appelés *éphores*. — Prétentions de Bournia. — Lettre de cet officier aux éphores. — Arrivée de la flotte du capitan-pacha. — Débarquement des Turcs. — Les Grecs abandonnent la ville. — Intervention des consuls. — Massacres de Saint-Minas. — Résistance à Vrondado. — Meurtres, pillage, profanations. — La famille Phacaro. — Exécution des otages et de l'archevêque. — Marchés scandaleux.

J'étais arrivé depuis peu de jours à Corinthe, lorsque le gouvernement reçut des insulaires de Chio une députation composée de MM. Glarakis, médecin, et C. Ramphos, chargés d'annoncer que leurs compatriotes venaient de se soulever, et de solliciter de leur part des secours pour réduire les Turcs bloqués dans le château de l'île. Cette nouvelle produisit une vive sensation; mais on ne savait encore si l'on devait s'en réjouir ou s'en affliger : les plus sensés

prévoyaient des malheurs que les enthousiastes traitaient de visions et de chimères.

Le pouvoir exécutif ayant accordé aux Chiotes l'objet de leur demande, les envoyés repartirent avec deux mortiers, cinq pièces de siége et plusieurs officiers étrangers, parmi lesquels se trouvaient le lieutenant-colonel Gubernati, le capitaine d'artillerie Bernard, les lieutenants Raymond, Mary, etc., etc. Malheureusement treize jours furent employés en préparatifs qui en exigeaient trois ou quatre au plus, et ce retard était, dans la circonstance, une perte irréparable.

Grâces à la sage concorde qui régnait parmi eux, les chrétiens de Chio avaient, depuis bien des années, réussi à tempérer la rigueur du joug des infidèles. La sécurité, ranimant l'industrie chez les enfants de cette île privilégiée, les aidait à vaincre les obstacles que leur opposait la nature d'un sol généralement ingrat. Le commerce, l'agriculture, divers genres de fabrications, y offraient l'aspect d'une prospérité croissante. Plus de cent vingt mille habitants, d'un caractère doux et laborieux, entretenaient cette activité sociale que l'on ne rencontrait, au même degré, dans aucune autre partie de l'empire. Trente mille âmes envi-

ron, dont une portion imperceptible de Turcs, peuplaient la ville située sur la côte orientale de l'île, et le reste se trouvait répandu dans soixante-dix villages, dont vingt-un s'adonnaient presque exclusivement à la culture du mastic.

Le gouverneur de Chio était un *mousselim* (sous-pacha), dont la conduite et la personne devaient convenir aux habitants, sinon la Porte ne tardait pas à le remplacer. Ces insulaires nommaient chaque année quatre sénateurs (γέροντες) : l'un d'eux se choisissait toujours parmi les chrétiens de la communion latine. Rarement le mousselim refusait de sanctionner les décisions et les actes de ces magistrats, à la fois juges et administrateurs du pays. Réunis tous les jours dans un local appelé *Méza*, on les voyait s'occuper des affaires publiques avec un soin et une sollicitude de détail dignes d'admiration. Leur gestion était gratuite ; ils en rendaient compte à l'époque de leur remplacement.

Les sénateurs devaient encore aviser aux moyens de payer à la Porte le tribut convenu, d'acquitter les redevances exigées par le capitan-pacha, et de faire face à toutes les demandes ordinaires et extraordinaires des dominateurs,

auxquels ils en imposaient souvent par l'énergie de leurs remontrances, lorsqu'ils se croyaient lésés par des dispositions arbitraires.

Imbus de ce principe, que l'église doit être dans l'état, les Chiotes avaient enlevé au clergé de leur île toute cette influence civile dont celui du reste de la Grèce abusait souvent d'une manière si criante. La religion n'en était pas moins entourée de toute la vénération des fidèles; mais les ministres du culte, mis hors du besoin, devaient, étrangers à toute ambition, se concilier l'attachement du peuple par une vie laborieuse et austère.

C'est à l'ombre de cette administration paternelle que Chio avait fondé une académie, des hospices pour les indigents et les aliénés, établi un lazareth, une imprimerie, et jeté les fondements d'une bibliothèque publique, composée déjà de plus de six mille volumes à l'époque de sa destruction. L'académie comptait cinq à six cents jeunes gens élevés dans l'étude des sciences, des lettres et des langues étrangères.

Telle était la situation de cette île lorsque éclata le soulèvement de la Grèce. L'escadre combinée des insurgés d'Hydra, de Spetzia et d'Ipsara vint, le 9 mai 1821, jeter l'ancre vis-à-

vis *la Fontaine-du-pacha,* pour proposer aux Chiotes de les soutenir, s'ils voulaient prendre part à cette révolution nationale. On a vu, au commencement de ces Mémoires, que les trois primats Miké Vlasto, Hadji Polichroni et Jean Patracoussi, chefs d'une population paisible et d'un naturel rien moins que belliqueux, se montrèrent peu empressés à profiter de ces offres. Comptant médiocrement sur l'efficacité des secours qu'on leur promettait, ils ne se sentaient nullement disposés à échanger leur tranquillité contre les hasards d'une lutte sanglante, et les malheurs inséparables d'une guerre d'extermination. Ils conjurèrent les marins grecs de s'éloigner, craignant de se compromettre aux yeux des Turcs en prolongeant des communications dangereuses, et adoptèrent le parti d'une neutralité soumise, avec la réserve intérieure de se prononcer pour la cause de l'indépendance en des temps plus opportuns. Cependant le moment ne pouvait être mieux choisi pour s'emparer de la forteresse, et par suite affranchir l'île; car les Turcs, consternés, peu nombreux, dépourvus de moyens de défense, ne songeaient, pour ainsi dire, qu'à demander la vie. « N'êtes-vous pas, répétaient-ils dans leur » effroi, les plus heureux des sujets chrétiens du

» sultan? Demeurons tranquilles au milieu de » la conflagration générale; si vos frères sont » vainqueurs, nous serons *raïas* à notre tour; » si le Croissant triomphe, vous n'aurez point » à souffrir des suites d'une révolte à laquelle » vous serez restés étrangers. »

Ces raisons auraient été très propres à séduire, si un autre sentiment que celui de la frayeur les eût dictées. En Grèce, on accuse les primats de Chio de pusillanimité: on leur reproche d'avoir laissé fuir l'occasion la plus précieuse de délivrer leur patrie, et surtout manqué de pénétration en se flattant de demeurer neutres dans une lutte dont leur île doit nécessairement, par sa position géographique, devenir un des plus sanglants théâtres pour peu que cette guerre se prolonge. Loin de prévoir une telle conséquence, ces magistrats s'empressèrent de calmer l'inquiétude et les soupçons des musulmans, en leur ouvrant la caisse communale, et en obéissant ensuite de bonne grâce à l'injonction qu'ils reçurent de passer, comme ôtages, dans la citadelle avec l'archevêque Platon.

Cependant la Porte, ayant conçu des alarmes, envoya quatre ou cinq mille soldats avec un pacha pour renforcer la garnison, met-

tre la forteresse à l'abri d'un coup de main et procéder au désarmement de la population.

Les Turcs, non contents des quatre ôtages qu'ils avaient entre les mains, en demandèrent dix de plus, voulant, assuraient-ils, laisser aux premiers la faculté d'aller voir leurs familles, promesse qu'ils ne tinrent pas. Plus tard, ils en obtinrent encore vingt et enfin quarante autres, de sorte que le nombre s'en éleva à soixante-quatorze, tous pères de famille, et chefs des principales maisons de l'île. Depuis cette époque jusqu'au moment où ils se soulevèrent, les Chiotes, en butte à des violences et des excès sans nombre de la part des musulmans, vécurent dans des transes continuelles. Toutes les affaires, toutes les transactions, même celles de première nécessité, furent suspendues, et les marchés ne s'ouvrirent plus que par ordre. Trois ou quatre assassinats commis journellement par des soldats féroces et indisciplinés avaient pour prétexte l'intérêt que les chrétiens portaient à leurs frères du continent, et la part qu'ils prenaient au succès de leurs armes. Un de ces monstres entra un jour dans l'appartement qui renfermait les prisonniers de la forteresse, déchargea son pistolet à

l'aventure, et tua, par forme d'amusement, Manoli Angérétos, l'un des otages.

Le 11 mars 1822, à l'aube du jour, les Samiotes descendirent sur les côtes de l'île dans l'intention de la soulever et de concourir à sa délivrance. Ils étaient au nombre de cinq cents environ, sous les ordres de Lycurgue Logothétis: avec eux se trouvaient cent cinquante Chiotes commandés par Antonaki Bournia. Leur artillerie se composait de deux canons de campagne.

Lycurgue, né à Samos, expatrié de bonne heure et resté sans éducation, avait exercé successivement à Smyrne divers genres d'industrie jusqu'au moment où la révolution éclata. Initié probablement aux projets de l'Hétairie, audacieux, entreprenant, il vint se mettre à la tête de l'insurrection de son île et réussit à s'y maintenir dans une espèce de dictature. Bournia, sorti des rangs de l'armée française, jouissait dans Vrondado (village de Chio), lieu de sa naissance, de la considération attachée à l'uniforme dont il était revêtu. On a vu que les moyens de cet officier, venu à Tripolitza pour offrir à Ypsilanti de soulever ses compatriotes, parurent si peu à la hauteur du projet qu'il méditait, que le prince ne crut pas devoir accepter ses services. Il se rendit alors à Samos, où divers émi-

grés Chiotes, qui s'y trouvaient réunis, le choisirent pour chef, et concertèrent, avec leurs hôtes, l'attaque dont il est question. Rien de si facile, suivant eux, que de s'emparer de Chio; il suffisait de se présenter, sans se mettre en peine de l'inopportunité de la saison et des préparatifs de l'ennemi. Chacun ne rêvait que l'expulsion des Turcs et le châtiment des primats qui avaient refusé de participer à la grande lutte nationale. Les deux chefs se disaient nantis de pouvoirs d'Ypsilanti, qui d'ailleurs n'auraient pu dater que d'une époque antérieure à la formation du gouvernement, et devaient être par conséquent considérés comme nuls.

Quoi qu'il en soit, le débarquement eut lieu à la baie de Sainte-Hélène, à une lieue et demie au sud de la ville. Les assaillants s'avancèrent en poussant de grands cris, et les Turcs, après une résistance insignifiante, coururent se renfermer dans le château. On procéda dès le lendemain à l'installation d'une junte provisoire de gouvernement, composée de six membres revêtus du titre d'*éphores*. Ces magistrats, nommés Cozzi Vouro, Pentéli Zervoudaki, Nicolas Francopoulos, Frangouli Pallaki, Polychroni Diomantari et Stéphano Yannoutzo, ne furent pas plus tôt entrés en fonctions qu'ils avisèrent

sur-le-champ aux moyens de pousser les opérations du siége avec vigueur. Ils s'occupèrent de cet objet avec tout le zèle qui distinguait les Chiotes dans la carrière administrative. Considérant l'insuffisance de leurs ressources, ils dépêchèrent à Corinthe deux de leurs compatriotes, pour obtenir du gouvernement national des secours et des conseils. En attendant leur retour, ils parvinrent à se procurer quelques munitions et plusieurs pièces d'artillerie dans les îles voisines. Des batteries, dressées à la hâte devant l'hôtel de la Douane, à Cato-Yalo et à Tourloti, commencèrent à battre la citadelle; mais des prétentions déplacées, de fâcheuses mésintelligences venaient paralyser l'effet de ces sages dispositions. Bournia, dès son arrivée à Chio, s'étant vu rejoint par une foule de paysans accourus de tous les points de l'île, au milieu desquels il balançait avec orgueil le panache tricolore de la république, dont son front était ombragé, cessa de reconnaître la suprématie de Lycurgue. Il se prétendait maître dans son pays, et voulait qu'on n'obéît qu'à ses ordres absolus. D'un autre côté, le chef des Samiotes traitait les habitants comme un peuple conquis; il exigeait d'eux une somme énorme pour appuyer un mouvement qu'il avait provoqué. Ce défaut

d'harmonie et de subordination inspirait de telles alarmes aux habitants, que plusieurs familles se disposèrent à quitter l'île. C'est alors que le ridicule Bournia adressa aux membres de la junte ce singulier message :

« Très honorables Éphores,

» J'apprends que quelques uns des grands » et des riches d'ici ont l'intention de se re- » tirer avec leurs familles. Ne sachant à quoi » attribuer cette conduite, je vous invite à » les en détourner promptement. Engagez-les » à se désister de pareils projets, et surtout à » n'en plus parler en public; car ma longani- » mité (μακροθυμία) venant enfin à se lasser, je » saurais leur faire éprouver les effets de ma » colère. *Telle est mon opinion en substance.* » Jugez si vous devez combattre leurs pensées, » pour en prévenir les graves conséquences.

» Je vous salue.

» *Le général en chef* de Chio,

» Antonaki BOURNIA. »

Le 19 mars (v. s.) après midi.

Contrariés par les vents, les députés de Chio et les secours qu'ils conduisaient relâchèrent à Ipsara, huit jours après être partis du Pélo-

ponèse ; mais les affaires de leur patrie avaient bien changé de face pendant leur absence.

Le capitan-pacha, à la tête d'une flotte formidable, franchit les Dardanelles, et se montra dans la direction du S. E., le 30 mars (v. s.), vers midi. Ses forces consistaient en sept vaisseaux de ligne et vingt-six frégates ou corvettes. Les premiers coups de canon qu'il envoya contre la ville et le camp des chrétiens portèrent la confusion dans leurs rangs. Soutenus par le feu de la flotte, les Turcs du château firent, le même jour, une sortie vigoureuse : ils forcèrent les assiégeants d'évacuer la place, et de se retirer au village de Saint-Georges, éloigné de quatre lieues. Glacée de terreur, une partie de la population suivit leur mouvement ; et telle fut la précipitation de cette fuite, qu'on s'en formerait difficilement une idée.

Maîtres de la ville, et d'une partie des habitants, qu'ils semblaient ménager, les infidèles méditaient froidement l'horrible tragédie dont l'humanité eut bientôt à gémir. Ne se croyant point encore assez forts, ils employèrent trois jours en démonstrations perfides de clémence. Ils parlaient d'amnistie, et, fatalité déplorable, les agents consulaires des puissances chrétiennes leur servaient de négociateurs et se rendaient

garants de leur sincérité! Ces agents étaient-ils abusés eux-mêmes? Leur aveuglement sur la politique des Turcs serait, dans cette circonstance, une marque d'impéritie inconcevable. Etaient-ils complices? La voix accusatrice de la Grèce a osé le proclamer. Quoi qu'il en soit, Youdoutzi, agent de l'Angleterre, et celui de l'Autriche, furent députés aux insurgés avec l'individu laissé dans la maison de France par le consul Bourville, au moment où ce vieillard, effrayé du soulèvement des Chiotes, se retira à Smyrne. Tous, revêtus de l'uniforme consulaire, sortirent de la ville pour aller offrir, au nom du sultan, le pardon aux coupables s'ils voulaient déposer les armes, n'épargnant aucun moyen pour rassurer la partie du peuple qui s'était retirée avec eux. Une quantité de villageois s'abandonnèrent à ces promesses dangereuses. Entassés dans le couvent de Saint-Minas, ils en furent, dès le lendemain, retirés et hachés, deux cents par deux cents, jusqu'au dernier.

Tel fut le signal donné par les pachas à la férocité de leurs sicaires lorsqu'ils les crurent en nombre suffisant. Pendant les trois jours employés à endormir la terreur des victimes, plusieurs milliers de cannibales, le fer et la

flamme à la main, avaient eu le temps d'aborder les rivages de Chio. Des essaims de petites barques, se détachant continuellement des côtes d'Asie, vomissaient sur la plage des monstres altérés de sang, de pillage et de luxure. Après avoir incendié la ville et les églises, anéanti les monuments publics, égorgé jusqu'aux muets, aux incurables et aux vieillards des hospices, ils songèrent à poursuivre le cours de leurs boucheries en se portant du côté des insurgés.

Trois mille Asiatiques détachés contre la position de Vrondado, défendue par quinze cents Grecs, furent repoussés jusque sous le canon de la forteresse. Furieux, ils revinrent à la charge avec des renforts considérables, et obligèrent leurs adversaires à battre en retraite, laissant près de cent soixante morts sur la place. Les chrétiens se retirèrent en bon ordre, se défendant avec courage; une de leurs femmes tua trois Turcs de sa main, et succomba à son tour près de l'église de Saint-Corinthe. Ils s'arrêtèrent quelque temps au pied du mont Épos, et le plus grand nombre furent assez heureux pour gagner Ipsara.

L'attaque contre la position de Thymiana eut les mêmes résultats, après avoir éprouvé la

même résistance. Plus loin, l'ennemi, voulant s'emparer d'une petite batterie établie sur la côte, fit avancer un détachement soutenu par le feu d'une frégate. Ce bâtiment ayant échoué sur des bas-fonds, les Grecs franchirent l'eau qui les en séparait, en enlevèrent les munitions et l'incendièrent.

Cependant les auteurs de cette révolte repoussaient faiblement les barbares accourus pour les tourner et entamer des milliers de fugitifs, qui attendaient avec anxiété derrière eux le résultat de cette lutte dont allait dépendre leur sort. Mais elle ne fut pas long-temps douteuse : bientôt les Grecs plient, et la déroute devient complète. Chacun cherche son salut dans la fuite ; Samiotes et Chiotes se séparent, se dispersent. Une terreur panique s'empare de tous les esprits. L'homme armé comme celui qui ne l'est pas, la femme, le vieillard, sont atteints et tombent successivement. Sur le point d'être prises par l'ennemi, des mères, pour se sauver avec moins de difficulté, et préserver leurs enfants d'un destin plus cruel, les lancent dans les précipices. L'île est parcourue dans tous les sens, fouillée, bouleversée de fond en comble. Le fameux couvent d'Agiamoni, monument de la piété des empereurs grecs, de-

vient le théâtre des plus horribles scènes. Tous les moines sont poignardés, et plus de quinze mulets, chargés de vases sacrés et d'effets précieux, emportent au fond de l'Asie les dernières offrandes de la charité chrétienne.

Les religieuses du couvent de Chalandra, réunies à celles de Calimassia et à plusieurs familles qui n'avaient pas eu le temps de se sauver, s'étaient réfugiées dans une tour à trois étages; les Turcs arrivent, enfoncent les portes, et assouvissent leur brutalité sur ces faibles victimes. On crève les yeux aux prêtres, on les brûle ensuite tout vifs. Une heureuse distraction fait oublier aux assassins le troisième étage, et, plus tard, ceux qui s'y trouvaient renfermés, eurent le bonheur de s'évader.

Deux jeunes époux, nommés Miké et Jéronima Phacaro, sont atteints par les meurtriers. Le mari tombe frappé d'un coup de feu; la femme, saisie d'épouvante, est renversée sans connaissance. Sans être touchés de sa beauté, les bourreaux, pour s'assurer si elle existe encore, lui coupent successivement quatre doigts de la main droite. N'en voyant point jaillir de sang, ils croient qu'elle a cessé de vivre, et s'éloignent après avoir laissé de nombreuses traces de leurs atagans sur son corps. Re-

venue de son évanouissement, Jéronima appelle doucement son époux, qui n'était que blessé; ils regardent autour d'eux, se rassurent, et se traînent jusqu'au bord de la mer, où ils espèrent pouvoir s'embarquer; mais de nouveaux ennemis les rencontrent, le mari est tué, et la femme traînée en esclavage (1).

Ces affreuses boucheries durèrent quinze jours sans interruption. Plus de la moitié de la population de cette île industrieuse périt ou fut chargée de fers. On n'a rien su de positif sur le sort des chefs de l'expédition venus de Samos. Les musulmans, après avoir promené le fer et le feu sur la tête des habitants et sur leurs propriétés, reprirent le chemin de la ville, à travers des ruines fumantes. On vit alors des primats captifs, marchant à pied devant eux, contraints, à force de coups et d'outrages, de porter les drapeaux des vainqueurs. Plusieurs furent vendus à vil prix, et le reste massacré. Les otages et l'archevêque ne sortirent de la forteresse que pour être pendus au bord de la mer, sur huit lignes parallèles. Fona et

(1) C'est à Livourne que se trouve aujourd'hui cette dame, sœur du docteur Glarakis. Guérie, comme par miracle, de ses blessures, elle a été rachetée et rendue à ses parents, après avoir passé par différentes mains.

Méni, deux de ces tristes victimes, marchèrent au supplice avec le plus de courage et de dignité : avant de le subir, ils épuisèrent, à la face de leurs bourreaux, les imprécations et les prophéties les plus sanglantes. Cette exécution finie, les Turcs roulèrent, par dérision, un turban autour de la tête du prélat mort, et le montrèrent en cet état à leurs prisonniers.

Mais j'arrive au moment de ces marchés scandaleux, négociés pour le rachat d'un grand nombre de prisonniers, dans les maisons de plusieurs consuls. Ces agents, d'abord garants d'une fallacieuse amnistie, et cause secondaire d'une partie de ces massacres, se sont-ils fait un devoir de soulager leurs consciences, en délivrant, pour de faibles rétributions, autant de victimes qu'ils le pouvaient, ou du moins en rendant à leurs familles, au prix dont ils avaient payé leur liberté, toutes celles qu'ils rachetèrent? L'histoire dira si la bonne foi, le désintéressement et l'humanité, dont on a fait tant de bruit, ont constamment présidé à ces transactions, ou si une exécrable avarice n'a pas honteusement spéculé sur la vie des hommes. On sait que les deux primats, Miké Vlasto et Hadji Paraskéva, parvenus à se réfugier chez le consul d'Autriche et dans la maison de France,

ne purent en sortir qu'en sacrifiant cent mille piastres (1).

Le temps découvre chaque jour de pareilles turpitudes, qu'il ne m'appartient pas, à moi narrateur inconnu, de dévoiler.

(1) De ces deux Grecs, l'un est aujourd'hui à Trieste, l'autre à Marseille.

CHAPITRE XXV.

Bombardement d'Athènes. — Assaut donné à l'Acropolis. — Mort du lieutenant Stralendorff. — Départ pour Athènes. — Kenchrées. — Arrivée des premiers Chiotes échappés aux massacres. — Traversée. — Séjour à Athènes. — Salamine. — Retour à Corinthe. — Préparatifs de départ pour l'Albanie. — Organisation du corps des Philhellènes. — Bénédiction des drapeaux. — Formation de l'état-major. — Départ de l'armée.

Nous ignorions encore les funestes résultats de l'insurrection de Chio, quand le bruit se répandit qu'on allait donner un assaut à la citadelle d'Athènes. Vainement on avait épuisé toutes les bombes envoyées de Corinthe : les assiégés se montraient si peu effrayés de l'effet de ces projectiles, qu'ils ne manquaient jamais, le soir, au moment où l'on commençait à les lancer, de venir, comme pour narguer les assiégeants, faire retentir, au bord des remparts, le barbare accord de leur musique et de leurs chants sauvages (1). L'intérieur de la forteresse,

(1) Je tiens cette particularité des consuls. Elle m'a été confirmée sur les lieux et depuis mon retour par des Fran-

emcombré de ruines et de constructions, rendait la chute des bombes peu dangereuse (1); d'ailleurs les Turcs se retiraient presque toujours dans l'étroit espace qui sépare les Propylées du rempart, retraite où il était presque impossible de les atteindre. Un projectile qu'on leur destinait tomba un jour en-deçà de l'Acropolis, sur la petite mosquée occupée, comme je l'ai dit, par les Grecs; et les soldats de ce poste eurent à peine le temps de s'élancer hors de l'enceinte pour éviter la mort (2).

çais qui étaient employés à ce siége. On voit qu'elle est singulièrement en contradiction avec *les cris de rage* dont parle l'auteur des *Mémoires* déjà publiés sur cette guerre.

(1) D'après le rapport de quelques Turques renfermées alors dans l'Acropolis, une vieille esclave noire aurait seule péri par l'effet du bombardement. Je n'ajouterais pas grande foi à leur récit, s'il ne m'avait été certifié par un Grec qui se trouvait prisonnier dans la citadelle, et si la vue des lieux ne m'en avait expliqué la possibilité.

(2) Une autre bombe franchit plus tard la citadelle, et tomba sur une maison située dans ce quartier de la ville où l'on voyait autrefois la rue des Trépieds. Ces deux maladresses furent commises par le même individu. La dernière eut un résultat des plus terribles : une famille grecque qui habitait la demeure atteinte par le projectile fut à peu près anéantie. Je rappelle cette circonstance, parcequ'elle donna lieu à un exemple de fermeté bien extraordinaire. Le père, absent de la maison, et armé pour la cause nationale, se

Durant le cours du bombardement, plusieurs propositions furent faites aux Turcs, qui les rejetèrent avec fierté. Le manque d'eau se joignait pourtant aux maladies pour dompter leur opiniâtreté : le ciel était sans nuages, et les chaleurs devenaient chaque jour moins supportables ; mais un orage pouvait arriver, et leur rendre, avec la santé, les moyens de prolonger leur résistance. Les Grecs craignant, de leur côté, que le moindre changement dans l'atmosphère ne renversât leurs espérances et les privât du fruit de leurs efforts, résolurent, malgré les nombreuses difficultés que présentait cette voie, de tenter un assaut, et d'emporter l'Acropolis de vive force.

Quelques Albanais se chargèrent de conduire une mine jusque sous les premiers ouvrages des assiégés, et l'on attendit l'effet de l'explosion pour se précipiter dans la forteresse. Le feu y fut mis le 28 avril, à trois heures du matin ; mais les Grecs ne furent pas peu étonnés de voir l'ennemi, s'élançant aussitôt sur les décombres, leur opposer une résistance invincible. Le pied des remparts parut tout-à-

contenta de dire, en apprenant cette funeste nouvelle : « Ἂς ἦναι διὰ τὸ γένος ! » paroles de résignation dont il serait difficile de rendre la concision et la valeur dans notre langue.

coup éclairé comme par enchantement. Des pots à feu, des matières inflammables, lancés de toutes parts, offraient un but facile aux coups des assiégés. Les assaillants n'en tinrent pas moins jusqu'au jour, et perdirent encore inutilement, dans cette affaire, plusieurs de leurs meilleurs guerriers. Au nombre des morts se trouva le lieutenant allemand Stralendorff, qui fut enterré dans le temple de Thésée; et parmi les blessés, M. Bodeau, Français, et le capitaine suédois Othriem.

Ainsi les Athéniens, après avoir vainement épuisé tous les moyens en leur pouvoir pour réduire la citadelle, furent obligés d'attendre sa chute du temps et de leur persévérance.

La nouvelle de l'assaut qu'on devait donner à l'Acropolis avait produit une vive sensation à Corinthe. Un grand nombre d'étrangers brûlaient de contribuer à la conquête du Parthénon; mais le gouvernement, prêt à s'occuper du classement de ces officiers, loin d'accorder la moindre permission, expédia à tous ceux qui se trouvaient encore dans les autres parties de la Grèce, l'ordre de se réunir sur-le-champ autour de lui. Cependant M. Graillard, officier du génie, et moi, dont l'emploi était déjà désigné, partîmes pour aller atten-

dre à Athènes l'ouverture de la campagne. Mon compagnon désirait ardemment voir cette ville, et je n'étais pas fâché de visiter l'intérieur de la citadelle, si elle avait succombé.

Nous traversâmes l'isthme pour aller nous embarquer à Kenchrées, ville autrefois florissante, qui avait son cirque, son théâtre, et où venaient mouiller tous les vaisseaux, partis de l'Orient, que le commerce attirait vers la riche Corinthe. Près de là fut commencé ce fameux canal destiné à faire une île du Péloponèse. Voulant jeter un regard sur les vestiges de ce monument inachevé d'un travail surhumain, nous nous dirigions vers les ruines d'une tour isolée (1) qu'on remarque dans la même direction à deux ou trois cents toises de Kenchrées, lorsque nous vîmes un brick portant pavillon ipsariote se diriger à pleines voiles vers le mouillage.

Curieux de connaître le motif de son arrivée, nous revînmes sur nos pas. Bientôt le rivage fut couvert d'une multitude éplorée que ce navire sauveur venait de soustraire au fer des assassins de Chio. Là nous apprîmes les

(1) C'est de ce point que M. de Chabert, en 1776, observa la latitude de 37° 53' 24", et la longitude de 20° 42' 22", à l'orient du méridien de Paris.

désastres de cette île malheureuse. Dans la bouche de ces êtres faibles et désarmés, échappés miraculeusement aux horreurs d'un événement si déplorable, ces récits déchiraient l'âme. Les imprécations d'un auditoire nombreux les interrompaient souvent, et le désir de la vengeance animait tous les visages. Quant à ces infortunés, diverses sensations paraissaient les agiter en mettant le pied sur cette terre de liberté : les uns se livraient aux élans d'une joie extravagante, tandis que d'autres témoignaient par des larmes que leur première pensée, en trouvant un asile contre la férocité des barbares, se portait sur les objets de leur affection qui, moins heureux, venaient d'arroser de leur sang le sol qui les avait vus naître. On remarquait parmi ces réfugiés quelques Ayvaliotes amenés à Chio par le désir d'y retrouver les mœurs de la patrie qu'ils regrettaient, et que la fuite dérobait ainsi, pour la seconde fois, à une destruction qui paraissait inévitable.

Nous partîmes de Kenchrées à dix heures du soir. Le temps était magnifique ; une brise légère nous poussait doucement sur une mer tranquille, et le murmure produit par le sillage de notre caïque interrompait seul le silence de la nuit. Les désastres que nous venions d'ap-

prendre, ainsi que les douleurs dont nous avions été témoins, furent long-temps le sujet de nos méditations, et déjà, dans le lointain, les rivages de Salamine se dessinaient comme une ligne blanchâtre, quand le sommeil ferma nos paupières.

Des courtes et nombreuses traversées que j'ai faites durant mon séjour en Grèce, celle-ci, à part d'assez tristes réflexions, fut la plus heureuse. Nous étions dans le Pirée lorsque notre *carawokiri* nous réveilla. Le soleil levant dardait alors ses rayons à travers les colonnes du temple de Minerve, et nous nous demandions s'il éclairait l'Attique délivrée, quand un Athénien vint mettre un terme à notre incertitude en nous annonçant le résultat de l'assaut tenté contre l'Acropolis, et la mort d'un de nos braves compagnons d'armes. Impatients d'apprendre d'autres détails, nous fûmes bientôt dans la ville, où l'on nous instruisit des moindres circonstances de cette affaire, dont j'ai déjà rendu compte.

L'espérance de pouvoir visiter le Parthénon, ce roi des monuments de la Grèce antique, ainsi que les autres restes précieux renfermés dans la citadelle, m'avait surtout ramené vers Athènes. Privés de la possibilité de satisfaire

notre curiosité à cet égard, nous n'y restâmes qu'une douzaine de jours : temps de délassement et de plaisir qui s'écoula rapidement dans la société des consuls, au milieu de leurs livres, en promenades dans la ville et aux environs.

De toutes les places libres de la Grèce, Athènes me parut, dans ce second séjour, la plus agréable à habiter. Les familles qui l'avaient quittée rentraient de toutes parts, et l'affluence de soldats, que l'on voyait circuler dans ses rues, y imprimait beaucoup de mouvement. Une foule de vendeurs et d'acheteurs encombraient les bazars, et, jusque sous le canon de l'Acropolis, on traitait d'affaires comme en pleine paix. Les assiégés, n'ayant que très peu de munitions, n'essayaient point de troubler les assiégeants : il semblait qu'ils craignissent de les irriter; et si, chaque soir, les chants et la musique ordinaires ne fussent venus rappeler que des Turcs se trouvaient si près, on eût pu douter de leur voisinage.

La nouvelle de la prochaine sortie du Péloponèse d'une armée destinée à passer en Épire sous les ordres du président nous fit repartir pour Corinthe. Prenant une direction différente de celle que nous avions suivie en ve-

nant, nous ne fîmes, le premier jour, que traverser péniblement à la rame le champ de bataille de Salamine, et nous passâmes la nuit à l'entrée du petit golfe d'Éleusis, amarrés à l'une des saillies de l'îlot pierreux où la tradition place le tombeau de Circé.

Repartis au point du jour, nous nous arrêtâmes, une heure après, au couvent de Koulouri (1), pour demander à déjeuner aux moines, que nous trouvâmes gravement occupés à tricoter des bas et des bonnets de laine. Le vent, qui s'éleva un peu, nous poussa bientôt hors du canal, à la sortie duquel nous pêchâmes, d'un coup de trident, une tortue du poids de deux cents livres. C'est le seul amphibie de cette espèce que j'aie vu dans ces mers.

Le jour avait fini depuis deux heures lorsque nous débarquâmes à Kenchrées. La lune était dans tout son éclat : nous continuâmes notre route vers Corinthe, où nous arrivâmes au milieu de la nuit.

Pendant notre absence les Chiotes fugitifs venus dans cette ville s'étaient considérablement augmentés. Il n'existait pas une partie de muraille encore debout qui ne servît d'abri à

(1) Nom moderne de Salamine.

quelque malheureux échappé aux massacres. On voyait dans le nombre beaucoup de femmes belles et délicates, ayant joui long-temps des superfluités de l'opulence, obligées de recourir à la pitié publique pour soutenir une vie désormais vouée à la misère et aux regrets. D'autres, atteintes par les douleurs de l'enfantement, et privées d'assistance, accouchaient ainsi en plein air, exposées à l'ardeur du jour, à toute l'humidité des nuits. La situation de ces tristes victimes offrait un touchant contraste avec les haillons brodés d'or qu'on remarquait sur la plupart d'entre elles (1). Enfin, de quelque côté qu'on portât ses regards au milieu de cette ville dévastée, l'âme était froissée par le spectacle des infortunes de tout genre que traînent à leur suite les révolutions.

(1) Le vêtement des femmes de Chio différait entièrement de celui des Grecques des autres îles. Elles joignaient à certains usages de toilette d'un excellent goût les coutumes les plus ridicules. Ainsi, par exemple, avec une jolie toque de velours vert, fixée autour de la tête par un mouchoir de soie noire, et dont le fond était ordinairement très riche, le plus grand nombre portaient leurs jupons attachés par-dessus le sein, ou des corsets chargés d'une garniture épaisse de coton piqué autour de la taille, et disposée de manière à faire paraître le corps d'égale grosseur dans toute sa hauteur.

Le gouvernement s'occupait avec activité des moyens d'utiliser les officiers réunis à Corinthe. Il en était temps, car l'oisiveté et le souvenir de vieilles rivalités de nations commençaient à élever des nuages parmi ces étrangers, qui, venus en Grèce pour marcher sous les mêmes drapeaux, auraient dû soigneusement éviter d'y donner le spectacle de scandaleuses divisions. Le sénat voyait avec peine les singulières prétentions de quelques uns d'entre eux; il forma, sous la présidence du ministre de la guerre, un comité chargé de vérifier leurs titres.

Ce travail achevé, un grand nombre d'officiers, dont plusieurs faisaient partie du comité, prenant l'initiative au nom de leurs camarades, offrirent de servir comme simples soldats en attendant le moment où ils pourraient être employés selon leurs grades. Cette proposition, accueillie avec reconnaissance par le gouvernement, le tira sans doute d'un grand embarras, car il était difficile de les employer autrement. Les cadres du petit corps formé par Baleste (seule troupe régulière qu'il y eût en Grèce) se trouvaient remplis, et l'on manquait d'armes (1) et de fonds pour l'augmenter. D'ail-

(1) La conformation des fusils grecs est très défectueuse,

leurs, à l'exception de cinq ou six officiers d'artillerie ou du génie, quels services pouvaient rendre des étrangers ignorant la langue du pays? Il était donc aussi nécessaire pour eux de l'apprendre, que de se soumettre à des manœuvres et à des règlements uniformes (1), afin d'éviter l'inconvénient d'introduire parmi les Grecs autant de tactiques différentes qu'il y a de nations en Europe. Pour atteindre ce dernier but, il devenait indispensable de les rassembler dans un même corps, au moins pendant une campagne.

On hésita long-temps sur le nom à donner à cette réunion de braves de tous les pays. La dénomination de *bataillon sacré*, par cela même qu'elle a été plus souvent illustrée, sembla un peu usée. Que pouvait-on d'ailleurs se promettre d'ajouter à sa célébrité? Le nom de *Philhellènes* (amis des Grecs), plus harmonieux, fut

et ne peut nullement se prêter au maniement d'armes à la française.

(1) A l'extrême satisfaction des Français, nos règlements et nos manœuvres furent préférés, ce qui nous dispensa de nous remettre à une école fastidieuse. Les Grecs pensèrent, avec justice, que ces principes nous ayant servi trente ans à vaincre l'Europe entière, devaient le plus approcher de la perfection.

aussi trouvé plus applicable à la circonstance. Il fut donc arrêté que les étrangers qui n'auraient pas de destination particulière composeraient un corps désigné sous le nom de ΤΑΓΜΑ ΤΩΝ ΦΙΛΕΛΛΗΝΩΝ.

Désirant l'environner de toute la considération que méritait le dévouement de ceux qui devaient en faire partie, le sénat national décida que le principal personnage de l'état, c'est-à-dire le président du pouvoir exécutif, en serait colonel supérieur. Il voulut en outre qu'un certain nombre de jeunes gens des premières familles de la nation y fussent admis pour se former au noble métier des armes. Ainsi le corps des Philhellènes, le premier de l'armée pour le rang, allait à la fois servir d'école militaire pratique à de jeunes Grecs chargés de transmettre un jour à leurs compatriotes les leçons qu'ils devaient y puiser, et de réserve d'officiers destinés à remplir les cadres des premiers régiments qui seraient formés, ou à être utilisés individuellement, selon le besoin du service et les talents respectifs de chacun, à la défense ou à l'attaque des places.

Les emplois du corps furent remplis suivant le grade effectif et l'ancienneté bien constatés (1).

(1) Ainsi de vieux capitaines furent employés comme

Toutefois on arrêta qu'à grade égal, le premier arrivé sur le sol hellénique aurait toujours la préférence. Chaque Philhellène dut s'engager par serment à porter six mois les armes, à moins de motifs imprévus et légitimes (1). La solde fut fixée suivant le grade effectif, et non d'après l'emploi dans le corps (2). Si les individus admis à en faire partie comme simples Philhellènes n'étaient pas au moins sous-lieutenants, ils en prenaient le rang et en touchaient la solde par le seul fait de leur incorporation.

sergents, sergents-majors ; des officiers supérieurs comme lieutenants, etc., etc. On conçoit que ce mode de classement, qui ne laissait, pour l'instant, aucun prétexte aux réclamations, devait avoir l'inconvénient de faire rétrograder un nombre plus ou moins grand d'individus, et même de repousser des officiers dans la classe des sous-officiers, à chaque incorporation de nouveaux étrangers, pour peu que ces derniers venus fussent d'un grade un peu élevé.

(1) D'après une décision du sénat, ces six mois comptèrent du 1er avril, c'est-à-dire de cinquante jours environ avant l'organisation du corps.

(2) Elle eut pour base le tarif français, avec cette différence que les francs furent représentés par des piastres turques. Le gouvernement, vu la pénurie de ses finances, décida qu'un tiers de cette solde seulement serait payé en espèces, et le reste en bons sur l'état remboursables à une certaine époque, ou en terres après la paix.

Les compagnies de Baleste, portées en nombre suffisant pour former deux petits bataillons de trois cents hommes chacun, reçurent le nom de 1er régiment. Ce travail achevé et les bases de l'organisation des Philhellènes arrêtées, ces deux troupes furent réunies, le 24 mai, au pied de l'Acropolis pour y recevoir leurs drapeaux. On remarquait dans les mêmes rangs, et sous l'uniforme respectif de leurs nations, l'habitant des rives de la Seine et du Tage, de la Vistule et du Tibre, du Danube et de l'Éridan, du Nil même et du Borysthène, des enfants de la Propontide et du Bosphore; mêlés à ceux des bords de la Baltique et du Zuyderzée; on y voyait enfin des vainqueurs et des vaincus d'Austerlitz, venus à l'envi les uns des autres de vingt points divers pour aider une nation opprimée à briser ses chaînes.

Les membres du gouvernement, un grand nombre de prélats, de capitaines irréguliers et de Grecs de toutes les parties de la Hellade assistèrent à cette cérémonie. On lut aux Philhellènes les statuts de leur organisation, et ceux à qui les dispositions de cet acte ne convenaient pas furent invités à sortir des rangs (1).

(1) Dix sortirent en effet, ne pouvant se résoudre à re-

Un archevêque bénit les étendards, et le président les remit aux deux troupes, qui prêtèrent serment entre ses mains. Chaque Philhellène reçut sa lettre de service individuelle, portant désignation du grade dans lequel il était reconnu par le gouvernement, et l'ordre fut donné de se tenir prêt à partir.

Immédiatement après cette cérémonie on procéda à la formation de l'état-major de l'armée destinée à entrer en Épire sous le commandement du président. Outre le peu de troupes régulières dont je viens de parler, cette armée devait se composer de deux mille Péloponésiens, réunis, disait-on, sous Patras, et attendant notre passage pour se joindre à nous, d'un autre corps plus considérable que le gouvernement nous enverrait après notre sortie de la péninsule, de trois cents Suliotes, et des Armatolis de l'Acarnanie, de l'Étolie

prendre le sac et le mousquet; mais le plus grand nombre demandèrent à rentrer le lendemain. Trois ou quatre seulement, qui se croyaient, avec raison, fort capables de rendre des services autrement importants que ceux que l'on peut attendre de simples soldats, persistèrent à quitter la Grèce. Parmi ces derniers on eut à regretter M. Merheim, de l'arme du génie, et l'un des officiers allemands les plus distingués qui soient allés offrir leurs services aux Grecs.

et de l'Épire, que l'on assurait s'élever ensemble à six ou huit mille hommes.

Le but principal de cette tardive expédition était de s'opposer au débordement des Turcs qui menaçaient la Grèce occidentale, de s'emparer d'Arta, et de délivrer Suli, qui se trouvait vivement pressée. Si elle avait eu lieu six mois avant, c'est-à-dire à la fin de l'année précédente, elle aurait, en empêchant la chute d'Alipacha, paralysé les efforts d'une armée redoutable. En vain les Grecs prétendent que tôt ou tard le vieux visir se serait réconcilié avec la Porte. La nécessité l'a contraint, il est vrai, d'accepter des propositions d'accommodement; mais ce n'a été qu'après avoir épuisé les derniers moyens de résistance, et inutilement attendu des secours de ceux qu'il regardait comme ses alliés naturels, parcequ'ils avaient un ennemi commun à combattre. Au reste, quelles suites plus fâcheuses eût pu avoir cette réconciliation qu'on paraissait tant appréhender? Ali eût-il remis entre les mains des Turcs des trésors plus considérables que ceux dont il se sont emparés en l'assassinant? De justes ressentiments devaient, dans une telle circonstance, céder à la voix puissante de l'intérêt. On ne l'a pas compris, aussi les résultats de cette impré-

voyance ont mis le peuple grec au bord de l'abîme, et, malgré le bonheur inespéré qu'il a eu de n'y point tomber, il en éprouve peut-être encore aujourd'hui les funestes conséquences.

La faute commise, le gouvernement ne négligea rien pour en prévenir les suites. La présence du président du pouvoir exécutif paraissant le meilleur remède à cet effet, il fut autorisé, par un décret du sénat (1), à se rendre avec des pouvoirs illimités dans la Grèce occidentale, à la seule charge de lui rendre compte, par intervalles, de ce qu'il jugerait à propos de faire pour le bien de la chose publique.

Beaucoup de personnes ont pensé que le président avait eu tort de sortir du Péloponèse. On a dit que le gouvernement était encore trop peu affermi, et que l'adhésion générale ne se prononçait pas assez vivement en sa faveur, surtout de la part de certains chefs, tels que Colocotroni, qui, bien qu'on l'eût investi du titre de général, n'en voyait pas moins avec peine les limites imposées par la constitution au crédit et au pouvoir dont jouissait antérieurement *le capitaine Colocotroni*. On a prétendu que Mavrocordato ne devait pas ignorer qu'il

(1) Voir, à la fin des Mémoires, la pièce G.

laissait à la tête des affaires des hommes peu capables de le remplacer. On attribue à son absence la reprise de l'Acro-Corinthe, dont, après son départ, le commandant fut changé et la garde confiée à un lâche. On ajoute que Napoli de Romanie serait tombée six mois plus tôt au pouvoir des Grecs; et cette dernière assertion paraîtra plus vraisemblable encore, lorsque je viendrai à parler des premières négociations entamées pour la capitulation de cette redoutable forteresse.

Il n'y a nul doute qu'en suivant la série d'événements funestes qui se succédèrent si rapidement après le départ du président, on ne puisse regarder comme une calamité sa sortie de la péninsule; mais, à cette époque, loin d'en prévoir les conséquences, on s'accordait à la considérer comme une détermination dont les résultats devaient être fort avantageux. D'ailleurs, on ignorait encore alors le mouvement du séraskier Kourchid, qui, dans le même temps, abandonnait l'Epire à ses lieutenants, et allait, avec une partie de ses troupes, se réunir vers Larissa à un corps considérable rassemblé de divers points de l'empire pour fondre sur le Péloponèse. D'un autre côté, de funestes divisions s'étant de nouveau

glissées parmi les chefs de la Grèce occidentale, il ne fallait rien moins que l'esprit conciliateur de Mavrocordato pour prévenir les tristes effets de la rivalité des uns, comme des dispositions douteuses de quelques autres. Sa réputation comme diplomate et administrateur était déjà honorablement établie ; placé à la tête d'une nation devenue toute guerrière, entouré de généraux, pour ainsi dire, improvisés, et dont la plupart annonçaient du courage et des talents, ne devait-il pas désirer de se montrer sur le champ de bataille comme au milieu des conseils et à la tête des affaires? Pour atteindre ce but, le théâtre ne pouvait être plus avantageusement choisi. C'est là qu'il avait mis d'abord au jour ces moyens supérieurs qui lui valurent en peu de temps une si haute considération parmi ses compatriotes, et le portèrent le premier d'entre eux à la tête du gouvernement de la Grèce. On n'a pu sans injustice lui attribuer la fatale issue de cette désastreuse campagne d'Epire; elle appartient à un de ces événements imprévus qui détruisent tous les calculs de la prudence humaine, tout l'effet des plus sages combinaisons, à l'une de ces circonstances qui suffisent quelquefois pour changer la face des

empires : je veux parler du plus épouvantable des crimes, de la trahison. Il a fait voir, dans la malheureuse expédition dont je vais rendre compte, que la nature, au nombre des qualités qu'elle lui a départies, n'a point omis le courage, et que si, dès son début, la perfidie d'un traître a arraché la victoire de ses mains, il a su, plus tard, par sa persévérance et la sagesse de ses mesures, ramener la fortune sous ses drapeaux.

CHAPITRE XXVI.

Départ de Corinthe. — Route sur les bords du golfe de Lépante. — Monastère de Sainte-Irène. — Vostitza. — Camp de Patras. — Sortie du Péloponèse. — Arrivée à Missolonghi. — Séjour dans cette place. — Départ pour l'Épire. — Passage de l'Achéloüs. — Halte dans la vallée de Laspic. — Conseil de guerre. — Entrée dans l'Agraïde. — Mot du président. — Défilés du Macrinoros. — Arrivée en Épire. — Occupation de Comboti.

Le 26 mai, quelques petits bâtiments échappés, l'année précédente, à l'incendie qui détruisit la marine des Galaxidiotes (1) vinrent prendre les Philhellènes, ainsi que le premier régiment, commandé par le colonel Tarella, pour les transporter jusqu'à Vostitza. Ces troupes devaient ainsi éviter trois journées d'une marche fatigante à travers un pays désert et dépourvu de ressources.

Dès le lendemain, le président, les officiers désignés pour faire partie de son état-major, le brave Marco Botzaris avec ses Suliotes, une

(1) Ces navires se trouvaient dans différents mouillages déserts du golfe, au moment où la flotte ottomane y entra et brûla Galaxidi.

compagnie d'insulaires de Zante et de Céphalonie, commandée par le capitaine Spiro Panna, et quelques centaines de Moraïtes se mirent en route par terre. Nous étions remplis de gaieté et d'espoir. Personne ne doutait qu'une fois réunis aux forces qui devaient nous attendre sous Patras et sur le continent, nous ne parvinssions non seulement à délivrer Suli, mais encore à conquérir les deux Albanies en une seule campagne.

Partis assez tard, nous fîmes peu de chemin cette première journée. Nous sortîmes cependant de la longue et triste plaine de Corinthe, et allâmes coucher trois heures au-delà de Sycione (1), dans un lieu inculte et marécageux. Une pluie abondante nous accompagnait depuis le départ; elle ne discontinua pas de la nuit. Vainement on engagea le président à se mettre à l'abri dans une hutte abandonnée que l'on apercevait à peu de distance; voyant qu'elle était trop peu spacieuse pour contenir les officiers qui l'accompagnaient, non seulement il ne voulut point en profiter, mais, de ce jour, jusqu'à la fin de la campagne, il ne cessa de bivouaquer, donnant à tous l'exemple

(1) Aujourd'hui Vasiliko.

des privations, quelques commodités que le hasard mît d'ailleurs à sa portée.

Nous nous remîmes en route avec l'aurore, et suivîmes, pendant plusieurs heures, un sentier tracé au milieu d'immenses vignobles appartenants autrefois au riche bey de Corinthe. A midi, nous nous reposâmes sous un vieux khan tombant en ruines, placé à la naissance des montagnes; et, partant de là nous entrâmes dans une campagne inhabitée, couverte de lauriers rose en fleurs, et sillonnée par de nombreux torrents que les eaux pluviales avaient enflés.

Il est peu de sites en Grèce aussi agréables à l'œil par leur variété que ceux que l'on rencontre sur la côte méridionale du golfe de Lépante. On ne peut rien se figurer de plus pittoresque que les divers accidents de cette chaîne de montagnes qui le bordent dans toute sa longueur, à la distance de deux ou trois milles. Tantôt jetées en croupes arrondies, couronnées de bouquets d'arbres, tantôt disposées en larges degrés qui s'élèvent par tranches égales depuis leur base jusqu'au sommet, on voit ailleurs s'élancer de leurs flancs perpendiculaires des forêts dont les rameaux, enlacés, entièrement perdus dans des liens de vigne sau-

vage et autres plantes rampantes, présentent d'immenses rideaux de verdure, d'où mille cascades jaillissaient alors d'une hauteur prodigieuse.

Cependant la pluie ne cessait par intervalles que pour reprendre ensuite avec plus de force. Dans la soirée il fallut passer le Crathis, qui, grossi à la fois des eaux du Styx et des eaux du ciel, couvrait la campagne de vastes grèves de sable et de cailloux. La nuit la plus sombre enveloppait déjà les objets, lorsque, au risque de nous perdre, nous franchîmes le Cérynite, aussi enflé que le Crathis, et, tournant à gauche, nous arrivâmes au pied du sentier escarpé et sinueux qui conduit au monastère de Sainte-Irène, bâti sur une terrasse à mi-côte des montagnes (1).

Nous vîmes, en entrant dans la cour, que l'on attendait notre arrivée. La pluie avait cessé: chacun put sécher ses vêtements à la chaleur d'immenses brasiers, devant lesquels tournaient des broches de bois, longues de vingt pieds, chargées de moutons entiers. Ces apprêts, portant l'allégresse dans le cœur de nos soldats,

(1) Cette maison est une succursale du grand monastère de Méga-Spiléon.

leur firent oublier les fatigues de la journée; et la vue de quelques douzaines de peaux de bouc bien tendues, qui parurent un moment après, acheva de les délasser au point que les Suliotes, se prenant par la main, se mirent à danser en rond en célébrant la valeur du fameux Klephte *Diplas* (1).

Les moines de Sainte-Irène, charmés de recevoir le président du gouvernement, nous fêtèrent de leur mieux. Nous en repartîmes le lendemain, au moment où le soleil colorait de ses premiers rayons les rochers de Delphes et la double cime du Parnasse, que nous avions en regard de l'autre côté du golfe. Deux heures après notre départ, nous traversâmes le

(1) CHANT POPULAIRE. = Les amis de Diplas lui parlent et le prient : « Lève-toi, fuis, cher Diplas, et emmène Katzantonis. — Ali-pacha vous a découverts; il envoie Moukhordaris (*contre vous*) » — Et (*aussitôt*) les postes crièrent tant qu'ils purent : — « Moukhordaris s'avance avec quatre mille hommes : il amène les Albanais et force gardes du pacha : — ils ont le sabre aux dents et le fusil à la main. » — « (*Non*), tant qu'il est vivant, Diplas n'évite point un combat : — il a des braves d'élite, tous enfants de Katzantonis, — (*qui*) mangent la poudre comme pain, les balles comme viande; — (*qui*) tuent les Turcs comme chevreaux, les agas comme moutons. »

(*Trad. litt. de M. Fauriel.*)

Sélinus près d'un vieux pont ruiné, et bientôt nous entrâmes dans Vostitza, où se trouvaient seulement, depuis la veille, les troupes embarquées le 26 à Corinthe.

Bâtie sur l'emplacement de l'antique Ægium, où les rois de la Grèce confédérée jurèrent la ruine de Troie, Vostitza paraît destinée depuis son origine à devenir tour à tour la victime des commotions de la nature et des révolutions humaines (1). Sa surface ne présentant plus qu'un amas de ruines, le président ordonna que la troupe irait camper entre la

(1) Depuis le commencement de la guerre actuelle, les Turcs l'ont brûlée ou saccagée trois fois. Ruinée déjà par eux en 1536, détruite dans le siècle dernier par un tremblement de terre accompagné de trombes, incendiée en 1770 par les Albanais, elle fut, le 23 août 1817, renversée de fond en comble par un second tremblement de terre plus terrible que le prémier. « Le soleil venait de paraître, dit M. Pou- » queville, lorsque de légères ondulations firent croire aux » habitants qu'ils n'étaient menacés que d'une commotion » ordinaire; mais bientôt le tumulte des éléments, le conflit » des vents opposés, un fracas épouvantable, annoncèrent » leur heure suprême, et dans dix-sept minutes la ville n'of- » frit plus qu'un amas de ruines. La partie basse du rivage » et le cap Aliki, qui s'était abîmé, étaient couverts par les » eaux de la mer, devenues tout-à-coup tellement chaudes, » que plusieurs pêcheurs en souffrirent des brûlures. »

mer et les falaises qui bornent le terrrain où s'élevait la ville. Le quartier-général fut établi sous l'ombrage de ce vaste platane que l'on retrouve dans les récits de tous les voyageurs avec les seize fontaines qui l'avoisinent. L'intention du général en chef, en s'arrêtant vingt-quatre heures dans ce lieu, était de passer en revue les forces qui s'y trouvaient réunies, et de procéder, parmi les Philhellènes, à quelques remplacements nécessités par l'éloignement volontaire des trois ou quatre étrangers dont j'ai parlé.

Le 30 mai eut lieu la revue annoncée. Les troupes régulières manœuvrèrent, commandées par le comte Normann. La composition des officiers du corps des Philhellènes et celle de l'état-major général furent arrêtées définitivement, et chacun reconnu suivant les règlements adoptés (1).

(1) ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

CHEF. — Le général comte NORMANN (Wurtembergeois).
SOUS-CHEF, ... (*emploi vacant*).
Le lieutenant-colonel d'artillerie Charles de STIETZ (Hessois).
Le lieutenant-colonel VOUTIER, aide-de-camp du président (Français).
Le lieutenant-colonel Max. RAYBAUD, aide-de-camp du président (Français).

Partis fort tard le 31, nous ne marchâmes que quelques heures, et allâmes passer la nuit dans une plaine au delà du Méganitas, aujourd'hui *Gaidouriari*, petite rivière qui sépare le

Le chef de bataillon GRAILLARD (Français).
Le capitaine FELDHANN (Suisse).
Le capitaine RHODIUS, aide-de-camp du président (Grec).
Le capitaine DANIEL, aide-de-camp du président (Français).
Le lieutenant du génie de RENECKE (Prussien).
Le lieutenant N..... (Grec).

CORPS DES PHILHELLÈNES.

ÉTAT-MAJOR.

Colonel supérieur, Alex. MAVROCORDATO, président du pouvoir exécutif.
Lieutenant-colonel, ... (*emploi vacant*).
Chef de bataillon, le général NORMANN.
Adjudant-major, le lieutenant-colonel Max. RAYBAUD.
Porte-drapeau, le capitaine BOTTE (Belge).
Sous-officier payeur, le lieutenant HUISMANS (Hollandais).
Chirurgien-major, ELSTER (Prussien).

COMPAGNIES.

1e { Capitaine, le colonel DANIA (Français), commandant le corps par intérim.
Lieutenant, le chef d'escadron MERZIEWSKI (Polonais).
Sous-lieutenant, le capitaine MIGNAC (Français).

2e { Capitaine, le lieutenant-colonel CHEVALIER (Suisse).
Lieutenant, N.....
Sous-lieutenant, le capitaine SANDMANN (de Hambourg).

canton de Vostitza de celui de Patras. Le 1er juin, après avoir parcouru sept lieues d'une route pénible, la chaleur étant excessive, nous fîmes halte pendant une heure en deçà des petites Dardanelles, vis-à-vis Lépante, dont nous distinguions, à cinq milles environ sur la rive opposée, les mosquées et les maisons bâties en amphithéâtre.

Nous nous remîmes en route précédés d'une centaine d'éclaireurs, précaution nécessitée par le voisinage du château de Morée. Les Turcs de la garnison couvrirent bientôt les remparts; mais, nous voyant passer sans la moindre manifestation d'hostilité, ils se contentèrent de nous envoyer quelques boulets, qui vinrent plonger dans la terre au-dessous de nous. Un mille plus loin, abandonnant le chemin ordinaire de Patras, nous pénétrâmes dans un sentier tortueux et difficile, souvent coupé par de larges torrents ou interrompu par des roches escarpées, qui nous conduisit au camp des Grecs après quinze heures d'une marche pénible.

Le lendemain on aperçut, aux premiers feux du jour, huit bricks sous voile, attendant notre arrivée pour nous transporter à Missolonghi. Colocotroni, qui commandait sous Patras, vint rendre ses devoirs au président, ac-

compagné de tous ses capitaines, au nombre desquels on remarquait le brave de la Villasse (1).

La veille, les Grecs avaient reçu l'avis d'une sortie que les assiégés du château de Patras devaient faire dans la journée. Forts de notre assistance, ils se préparaient à les bien recevoir; mais, soit que les Turcs eussent connaissance du renfort survenu à leurs adversaires, soit qu'ils n'aient pas eu le projet qu'on leur supposait, notre séjour au camp ne fut marqué par aucun événement extraordinaire. Les troupes que nous y prîmes se réduisirent à cinq ou six cents Maniotes et à trois cents soldats sous les ordres de Janni Colocotroni, l'un des fils du capitaine de ce nom, qui le faisait partir pour atténuer sans doute le fâcheux effet qu'avait produit son refus positif de se rendre lui-même à la destination où il l'envoyait.

Dans la soirée nous traversâmes la plaine de

(1) Cet officier n'a point eu, comme un autre que je pourrais citer, le malheur de ne rencontrer pour témoins de ses *actions d'éclat* que des gens qui en ont perdu la mémoire : il a, dans mainte occasion, vu tomber plus d'un Turc sous ses coups; mais il laisse à ses amis le soin de l'apprendre au public.

Patras, et allâmes camper au bord de la mer, à une heure et demie de cette place, dans le lieu même où, dix mois auparavant, j'avais, pour la première fois, avec Mavrocordato, touché le sol du Péloponèse.

Le 2, à l'entrée de la nuit, profitant de la brise du golfe, nous mîmes à la voile, et, avant l'aurore, nous avions jeté l'ancre devant les lagunes de Missolonghi. Les approches de cette ville, du côté de la mer, présentent de si grands obstacles, que, malgré le zèle des marins et celui des habitants qui venaient dans leurs *monoxillons* (1) nous recueillir sur l'îlot Vasiladi où nous déposaient les chaloupes des bâtiments, toute la journée du 3 et une partie de la nuit suivante furent employées à ce débarquement.

Une année ne s'était pas encore écoulée depuis mon départ de Missolonghi, et je pouvais à peine reconnaître cette ville dont l'aspect m'avait si désagréablement frappé à mon arrivée en Grèce. Sa population s'était encore considérablement accrue ; et soit que ma vue se fût accoutumée aux chétives constructions des

(1) On nomme ainsi ces petites nacelles étroites et plates, en usage à Missolonghi et à Anatoliko, dont j'ai donné la description dans mon premier chapitre.

Grecs, ou que mon séjour au milieu des restes de la triste Corinthe m'eût rendu moins difficile, tout me semblait changé autour de moi. Notre arrivée combla les habitants de joie et d'espérance : ils nous apprirent que peu de jours après la réception de son harem, Kourchid-pacha s'était dirigé vers la Thessalie avec une partie de ses forces, laissant à Omer-Brionès-pacha, nouveau visir d'Ianina, la défense de l'Épire et la charge de réduire les Suliotes.

Avant de poursuivre sa marche, Mavrocordato jugea nécessaire d'assurer la tranquillité intérieure, en donnant tous ses soins au rétablissement de l'harmonie entre les chefs militaires du pays. Il mit à la tête des différentes branches de l'administration des gens capables et dévoués. Le service des vivres pour l'armée, qui allait entrer en campagne, fut organisé avec toute la prévoyance que l'on pouvait y mettre dans une province sans caisse publique et sans magasins. L'établissement de ces diverses mesures contre les hasards de l'avenir exigea le sacrifice d'une dizaine de jours. Ce temps, les Philhellènes l'employèrent en manœuvres continuelles; et, jusqu'au moment de leur destruction, les marches les plus longues interrompirent à peine ces utiles exercices.

Il fut plus pénible qu'on ne saurait l'imaginer de plier aux rudes et fastidieux détails du service de simple soldat, à une discipline sévère et aux avantages d'une instruction uniforme, tous ces Francs d'humeur en général assez difficile, de mœurs, d'éducation, de langues et d'armes différentes.

Nous partîmes le 13 juin, renforcés de quelques compagnies d'Étoliens et d'Acarnaniens qui s'étaient réunies au président à Missolonghi. Il avait en outre expédié des ordres pressants à plusieurs capitaines, cantonnés sur différents points de la Grèce occidentale, pour qu'ils eussent à se joindre à lui sans retard. La vallée de Laspic, bornée au sud par le lac Ozéros et au nord par le golfe Ambracique, leur fut assignée pour rendez-vous.

Après deux heures d'une marche parallèle à la base de l'Aracynthe, nous vînmes camper sur les bords du golfe d'Anatoliko, à peu de distance d'une source que l'on voit s'échapper avec violence du pied de la montagne. Un exprès, qui avait traversé l'armée ennemie, arriva dans la nuit pour réclamer de prompts secours de la part des Suliotes, annonçant que ces braves, de plus en plus resserrés dans leurs foyers, désespéraient de pouvoir, abandonnés à eux-

mêmes, tenir long-temps tête à des forces vingt fois supérieures. Le lendemain, un ordre du jour, en différentes langues, fut lu aux troupes assemblées, afin de leur faire sentir la nécessité de voler au secours de cette peuplade belliqueuse, si redoutée des musulmans de l'Épire, et les funestes conséquences qui résulteraient inévitablement de sa destruction (1).

Nous allâmes, le soir même, bivouaquer près d'Angelo-Castro; et, le 15, nous arrivâmes, à travers un pays humide et couvert, sur les bords de l'Achéloüs. Ce fleuve sépare, en cet endroit, l'Étolie de l'Acarnanie. Nous le franchîmes au gué de Stratos, au delà duquel on entre dans une plaine immense qui nous conduisit à la vallée de Laspic, où nous fîmes halte, à peu de distance du petit lac Ambrakia, sous de riants ombrages que la fontaine *Couphara* rafraîchit de ses eaux (2).

(1) Suli était le seul point fortifié, dans cette contrée, qui ne fût point au pouvoir des Turcs. Les places d'Ianina, d'Arta, celle de Prévésa qui les rendait maîtres de l'entrée du sein Ambracique, Vonitza elle-même, située sur la rive méridionale de ce golfe, étaient occupées par eux; mais cette dernière position, qui leur donnait un pied dans l'Acarnanie, se trouvait alors bloquée par les frères Hyscos.

(2) Le savant auteur du *Voyage en Grèce*, M. Pouque-

Là fut tenue, pendant la nuit, une assemblée de tous les chefs grecs, afin d'aviser aux moyens les plus opportuns de délivrer les Suliotes, ou du moins de produire une prompte diversion en leur faveur. C'était un spectacle nouveau pour les Francs que ce conseil nocturne, environné d'un cercle profond d'auditeurs appuyés sur leurs longs fusils albanais, et de la curiosité desquels on ne paraissait nullement s'inquiéter. On y voyait figurer, à côté de prélats et d'archimandrites à longue barbe blanche, des chefs des diverses tribus de la Grèce, depuis l'enfant de la Selléide, à l'air audacieux (1), avec son sayon de poil de chèvre, ses pistolets et sa double giberne en vermeil, jusqu'au montagnard de l'Éleuthéro-

ville, dit, en parlant de ces lieux : » Des milliers de vignes » sauvages, enlacées aux arbres qu'elles revêtent de leurs » pampres, présentaient de grands pavillons de feuillages ; » d'autres, en retombant, dessinaient des arcs, des portiques profonds, des temples, des colonnades, de longues » galeries et des lointains mystérieux. Des myriades d'oiseaux » gazouillaient sous ces ombrages, asiles protecteurs contre » l'ardeur du soleil et la dangereuse fraîcheur des nuits..... »

(1) Les Grecs ont coutume de se raser les tempes et la partie supérieure de la tête, ce qui, joint à leur petite barrette rouge, imprime à leurs regards un caractère d'audace dont on est frappé au premier abord.

Laconie, au regard oblique, au vêtement négligé, gravement appuyé sur son *xistra* (1), tous assis sur leurs talons, une pipe de trois coudées à la bouche, et discutant, autour d'un feu de bivouac, la marche à suivre dans les premières opérations de la campagne qui allait s'ouvrir.

Il était difficile de rien arrêter avant de s'être réunis ou mis en communication avec les insurgés de l'Épire, qui se trouvaient en présence des Turcs, et occupaient, sous le commandement des capitaines Gogo Bakolas et Vernakioti, les villages de Péta et de Comboti. Il fut décidé qu'on irait d'abord prendre position sur le dernier de ces deux points.

Jusqu'au 18, l'armée resta à Laspic, attendant les bandes qui devaient se joindre à elle; mais, durant cet intervalle, nous ne vîmes arriver qu'une bien faible portion des forces sur lesquelles on comptait.

Nous étant remis en marche, la chaleur nous obligea bientôt de faire halte sur les bords du

(1) Χήστρα. Sorte de cuillère de bois, à long manche, taillée d'un côté à pointes de diamant, que la plupart des soldats grecs et turcs portent à la ceinture, et dont ils se servent pour se passer entre le dos et la chemise, et faire ainsi la guerre à la vermine qui les ronge.

sein Ambracique, entre un lieu nommé Karavansérail, qui renferme quelques magasins abandonnés, et les remparts cyclopéens de l'antique Olpé, ou, suivant quelques uns, d'Argos-Amphilochium. L'atmosphère était brûlante. La plus grande partie des soldats se précipitèrent dans les eaux tranquilles du golfe, pour y chercher un soulagement à la fatigue et un remède contre l'ardeur du jour.

Les chemins par lesquels nous allions pénétrer rendaient très difficile le transport de notre artillerie, qui toutefois ne nous embarrassait guère par le nombre de pièces dont elle se composait, car elle ne consistait qu'en deux canons de campagne. Le ci-devant amiral d'Alipacha, Passano, dont j'ai parlé au commencement de ces Mémoires, avait, depuis la mort de son maître, offert ses services aux Grecs. Se trouvant monillé au port d'Olpé avec deux petites canonnières qui formaient la totalité de ses forces navales, il se chargea obligeamment de transporter de l'autre côté du golfe, à Copréna, échelle du village de Comboti, non seulement nos canons, mais encore tous les bagages qu'on voulut bien lui confier.

Quand tous ces objets furent embarqués, suivant un sentier pierreux tracé sur les flancs

de montagnes revêtues d'oliviers sauvages, et au milieu desquelles le fond du golfe est comme encaissé, nous pénétrâmes dans les défilés qui mènent dans l'Agraïde ou Valtos. Sortis de ces passages difficiles, nous traversâmes une vaste plaine couverte de fougères épaisses, dépassant en élévation la tête d'un cavalier, et vînmes camper, au soleil couchant, sur les bords d'un torrent desséché, ombragé par d'immenses platanes. L'intention du président était de séjourner trente-six heures en ce lieu, pour attendre le retour d'un émissaire envoyé aux Grecs qui occupaient Comboti. Une circonstance imprévue vint changer ses projets, et le décider à repartir dès le lendemain.

J'ai dit que, déjà pendant notre séjour à Corinthe, des nuages avaient commencé à s'élever entre les étrangers de différents pays venus en Grèce; mais, grâce à la continuelle activité à laquelle on les astreignait depuis leur fusion dans un même corps, ces fâcheuses dissidences se changeaient en une heureuse émulation, et rien n'en faisait appréhender le retour, quand les Philhellènes allemands demandèrent en tumulte le renvoi du capitaine M..... qui, disaient-ils, venait de blesser l'hon-

neur de leur nation. Ils menaçaient de se dissoudre si l'on ne faisait droit à leurs plaintes. Le président avait une haute idée de la valeur de l'officier inculpé, et celui-ci, bien que l'accusation portée contre lui ne fût peut-être pas dénuée de fondement, était vivement soutenu par les Français ses compatriotes, et par les Grecs eux-mêmes. Ne pouvant repousser péremptoirement une demande dont la généralité ne laissait pas de produire une certaine impression sur son esprit, et ne voulant pas, pour un léger motif, se priver d'un brave militaire aux services duquel il attachait du prix, Mavrocordato concilia, avec une heureuse adresse, l'intérêt de ses armes et celui de sa justice. Après avoir attentivement écouté les griefs qu'on lui exposait, et jusqu'à la prétendue nécessité où se trouvaient les plaignants de se retirer s'ils n'obtenaient satisfaction, sans que cette dernière menace l'engageât à leur rappeler le serment qu'ils avaient prêté à Corinthe : « Messieurs, » leur dit-il en étendant son bras vers Arta, « là est l'ennemi ; » à l'instant nous allons marcher à lui ; que » ceux qui veulent se retirer n'aillent pas plus » loin. » A ces mots les tambours rappelèrent sur toute la ligne. Les premiers à leurs rangs

furent les braves Germains, et l'armée se mit en route.

Nous retrouvâmes encore les bords du golfe, mais ce fut pour les quitter aussitôt, et nous enfoncer dans les forêts profondes et les défilés redoutés du Macrinoros, qui borne au levant et au midi les campagnes de l'Amphilochie. Rien de plus varié, de plus agreste et de plus désert que les sites qui viennent s'offrir à l'admiration du voyageur à chaque détour du sentier sinueux qui traverse ces montagnes. De cette région élevée, la vue plane sur le sein Ambracique et les contrées qui le circonscrivent. Bornée tout-à-coup par un accident de terrain, elle se promène un moment sur de sombres vallées environnées de murailles verdoyantes, tapissées dans toute leur hauteur de touffes d'agnus-castus ou d'arbres de Judée, pour aller bientôt, à travers un déchirement subit, s'égarer encore jusque sur les flots lointains de l'Adriatique.

Nous employâmes sept heures d'une chaleur accablante à traverser le Macrinoros et la plaine qui sépare sa base septentrionale du village de Comboti, où l'on n'entra pas, la nuit étant sombre et déjà avancée.

Dès le point du jour, les Philhellènes et le

corps de Tarella prirent position dans une petite plaine presque entourée par les sinuosités d'un large ruisseau, qui serpente au pied des hauteurs où se trouve le village. Les soldats irréguliers, venus du Péloponèse, ainsi que ceux qui s'étaient ralliés à Mavrocordato depuis notre sortie de la péninsule, allèrent s'établir dans Comboti même, près des Grecs de Vernakioti.

Toutes ces forces ne montaient pas à trois mille hommes. Vainement on avait espéré en réunir un nombre au moins triple : nous ne fîmes qu'acquérir une preuve de plus de la répugnance des Grecs à se former en corps d'armée, et de leur penchant irrésistible à guerroyer, par petites troupes isolées, sous la conduite de chefs particuliers, n'ayant pour règles que le hasard, leurs besoins ou leur caprice. Cette difficulté de rassembler des masses doit être également attribuée à l'imprévoyance inconcevable qui, le plus souvent, a présidé aux opérations de cette guerre et empêché d'établir des magasins suffisants pour fournir, au moins pendant un temps déterminé, à la subsistance d'une certaine quantité de soldats. De là vient que, lors même que l'on est parvenu à réunir plusieurs bandes, les précautions prises

pour leur entretien devenant bientôt insuffisantes, elles se dispersent et ne veulent plus se reposer que sur elles-mêmes du soin de leur nourriture. Les moyens de subsister, elles ne les trouvent jamais plus facilement que lorsqu'elles sont moins nombreuses ; mais il en résulte que les habitants des campagnes, dépouillés, maltraités par les soldats, abandonnent la culture des terres, et qu'on en a vu même parlant avec une sorte de regret de la domination des infidèles.

CHAPITRE XXVII.

Combat du 22 juin. — Orage. — Disparition d'un Philhellène. — Incendie du vaisseau amiral turc. — Mort de Baleste. — Triste situation des Suliotes. — Marche de Marco Botzaris à leur secours. — Occupation de Péta par les Philhellènes et le régiment de Tarella.

Nous arrivions dans un pays dévasté depuis trois ans par la guerre. Ce fléau avait surtout exercé ses ravages sur Comboti, l'un des villages les plus agréables de cette contrée par ses eaux et sa distribution (1). Pillé, brûlé en grande partie par les hordes de Pehlevan-Baba-pacha, ses habitants l'ont depuis lors abandonné pour se retirer dans le Xéroméros et à Missolonghi. Ses champs étaient en friche, et la ronce se joignait à l'aride bruyère pour les envahir de toutes parts.

Le président établit son quartier-général sur le point le plus élevé du village. Là, il avait

(1) C'était un des *tchetſlikts* de Mouctar-pacha, fils aîné d'Ali-pacha. Il n'avait pas moins de deux cents familles.

sous les yeux les divers détachements qui composaient sa petite armée. Le 22 juin, lendemain de notre arrivée, le comte Normann, accompagné du chef de bataillon Graillard et d'une vingtaine de soldats, poussa lui-même une reconnaissance aux environs. Il se dirigea vers la mer par une vallée à l'extrémité septentrionale de laquelle se trouve la ville d'Arta, et dont la partie opposée expire aux rives du golfe. Ces officiers venaient à peine de partir, que nous les vîmes retourner précipitamment sur leurs pas pour annoncer l'ennemi. N'attendant pas sa visite aussitôt, nous n'eûmes que deux minutes pour nous préparer à le recevoir. Il parut en poussant de grands cris. Sa force ne s'élevait pas au-dessus de cinq ou six cents hommes; mais tous étaient cavaliers. Ils se déployèrent avec assez d'ordre, et engagèrent aussitôt une vive fusillade, à laquelle les Grecs, accourant en foule, répondirent des hauteurs environnantes. Pendant qu'ils occupaient les infidèles, le corps de Tarella, suivant la base des collines, manœuvra pour leur couper la retraite vers Arta, et le colonel Dania, avec ses Philhellènes, se mit en mouvement afin de les tourner par leur gauche, et les acculer ainsi sous le feu des bandes irrégulières.

Le désordre commençait à se répandre dans leurs rangs, et quelques chevaux sans guides, ou blessés, augmentaient la confusion. Les Philhellènes, parvenus à la hauteur de leur flanc gauche, allaient le déborder, lorsque le chef ennemi, Méhémet-pacha, jugea à propos d'opérer sa retraite. Le brave Dania, furieux de voir échouer son projet, et ne calculant pas le nombre des Turcs, donna à sa petite troupe l'ordre de charger à la baïonnette. Il avait à peine laissé échapper la première syllabe de ce commandement, que les Philhellènes, impatients, s'élancèrent sur l'ennemi avec une précipitation incroyable; mais il refusa l'engagement, comprenant fort bien qu'il fallait autre chose que quelques centaines de cavaliers et des coups de fusil ou de pistolet, tirés au hasard, pour arrêter ces Francs, qui se jetaient avec une telle confiance au-devant du danger. Il se retira, accompagné des huées des Grecs, assez tôt pour éviter la rencontre du corps de Tarella, mais non pour essuyer tout son feu. Les troupes rentrèrent dans leurs cantonnements, à l'exception des Philhellènes, qui accompagnèrent les fuyards l'espace de quatre milles, jusqu'à une faible distance d'Arta, où ils furent obligés de renoncer à les poursuivre.

Les Turcs, qui, malgré les menaces et les coups de sabre de leurs chefs, n'avaient pas voulu nous attendre, rentrèrent dans la place, annonçant au reste de la garnison qu'après avoir combattu, pendant une heure, un corps de deux mille étrangers soutenus par une nuée de Grecs, et leur avoir fait éprouver une perte considérable, ils s'étaient vus forcés de céder au nombre. Un incident imprévu, que je raconterai plus tard, leur apprit bientôt quelles étaient nos forces.

Le résultat de cette première affaire paraissait d'un favorable augure pour le reste de la campagne. La perte des ennemis ne put être justement évaluée; car, indépendamment d'un petit nombre de morts qu'ils laissèrent sur le champ de bataille, ils en emportèrent beaucoup sur leurs chevaux. Plusieurs jours de suite on trouva des corps d'infidèles, blessés d'abord, et profondément engagés dans des buissons épineux où ils avaient rendu le dernier soupir. La perte des Grecs fut insignifiante : on n'eut à regretter que quelques soldats de Tarella, mais pas un Philhellène. Les Suliotes montrèrent leur courage ordinaire, ils s'emparèrent de plusieurs chevaux de prix qui avaient perdu leurs cavaliers. Le président s'exposa souvent, et

donna l'exemple de ce calme, de ce sang-froid qu'il apportait dans toutes ses actions (1).

Le lendemain, dans la nuit, se manifesta un de ces violents orages si fréquents dans ces contrées. La journée avait été brûlante : à une heure du matin, chacun fut tiré de son sommeil par la lueur prolongée d'un éclair qui embrasa au loin les campagnes, et presque aussitôt une violente détonation se fit entendre.

(1) Cette petite affaire a été singulièrement travestie dans ces *Mémoires* dont je me suis déjà vu obligé de signaler quelques erreurs. Oubliant que le président y commandait les Grecs en personne, l'auteur parle des dispositions générales qu'il aurait prises pour en assurer le succès. On voit figurer dans ses récits un certain *Cassim-bey*, pourfendu par lui à la vue des deux armées rivales, dont l'une, immobile, paralysée sans doute par l'excès de son admiration, regarde tranquillement l'autre, fuyant *au grand galop*, devant ledit auteur *en poussant des cris féroces*. Il ramène *le superbe coursier du vaincu*, qui appartenait à un pacha nommé, croit-il, BABOUN, duquel il faut supposer que ce pauvre *Cassim*, aussi mal partagé des dons de la fortune que *renommé pour sa vaillance*, l'avait emprunté. « *Je fus*, dit-il, *accueilli à mon retour par des saluts et des acclamations dont je pus apprécier toute la sincérité : c'étaient ceux des Philhellènes. J'y fus d'autant plus sensible, que, le matin même, leur commandant avait cru pouvoir discuter un de mes ordres.* »

Ah ! M. V....., racontez-nous, si cela peut vous amuser, les douleurs de *la jeune Emné*, et la miraculeuse histoire de

Des torrents de pluie fondirent du haut des airs; un coup de vent terrible renversa les faisceaux d'armes, et balaya, comme de la paille, une quantité de baraques en feuillage construites par les soldats à leur arrivée. Plusieurs, entraînés, roulés avec les débris de ces habitations légères, eurent besoin de secours pour s'en dégager.

son *caleçon*; parlez-nous du *chant du Papas*, de vos *larges favoris*, etc., etc.; essayez de nous faire comprendre comment, nouvel Apollonius, vous vous êtes à la fois trouvé à Milo et à l'assaut de Tripolitza, à Marathon et à Corinthe, à Athènes et à Comboti, à Langada et au glorieux combat de Péta, à la brillante affaire de Missolonghi et en Morée; vous isolant adroitement du prince Ypsilanti, dont vous étiez alors le compagnon de voyage, montrez-nous même, si vous voulez, le clergé de Vitina se portant, *en grande cérémonie*, au-devant de vous et de *vos* soldats; mais, de grâce, laissez en repos les morts. Établissez votre réputation militaire aux dépens de *Cassim* et de *Baboun*, je suis assuré qu'ils ne s'en formaliseront pas; mais ne portez point atteinte à celle d'un brave qui a succombé au champ d'honneur. Le commandant des Philhellènes n'a pu discuter vos ordres, par la raison très simple que vous n'en aviez point à lui donner. Peut-être avez-vous pris ceux dont vous étiez porteur pour des volontés émanées de vous; dans tous les cas vous me permettrez de croire que si l'officier dont il est ici question vivait encore vous y auriez regardé à deux fois avant d'*inscrire* une telle erreur *sur vos tbalettes*.

En un instant, les eaux renvoyées par la pente des collines nous envahirent de toutes parts : des caisses de munitions furent emportées, et, un imprudent ayant laissé échapper le mot *turcos* (1), peu s'en fallut qu'on ne s'égorgeât au milieu de ce chaos. Le ciel était en feu ; la foudre sillonnait les airs dans toutes les directions ; les chevaux épouvantés arrachaient leurs piquets, et, courant à l'aventure, renversaient tous ceux qui se trouvaient sur leur passage. Difficilement on se formerait l'idée d'une scène à la fois plus terrible et plus majestueuse. Le vent, s'engouffrant dans les vastes forêts du Macrinoros, ressemblait aux mugissements d'une mer en furie, et les roulements non interrompus du tonnerre, longuement répétés par les échos de l'Acrocéraune et des montagnes de la Chimère, portaient dans l'âme je ne sais quelle crainte religieuse. Enfin l'orage ex-

(1) Ce n'est pas la seule fois que j'aie vu, dans des occasions de cette nature, comme marches de nuit, bivouacs, embarras dans la route, etc., des gens craintifs ou de mauvais plaisants lâcher ce mot, signal ordinaire de quelque événement tragique. Dans cette guerre, toute de surprises et d'embûches, où les soldats ont la mauvaise habitude de tirer continuellement et au hasard, on peut se figurer l'effet d'une telle exclamation en pareille circonstance.

pira aux premières clartés de l'aurore, et l'on put réparer les désordres de cette nuit pénible.

Quelque avantageuse que fût la conservation de Comboti, nous étions trop éloignés de l'ennemi pour lui causer de sérieuses inquiétudes. Différents capitaines ne cessaient d'assurer que les hauteurs de Péta, dominant la plaine d'Arta, devaient être occupées de préférence. A les en croire, quatre-vingts Grecs s'y étant autrefois défendus contre deux mille Turcs, que ne devait-on pas attendre des six cents soldats de Tarella et surtout des Philhellènes dans une position si formidable? L'ennemi se verrait obligé de faire refluer sur Arta une partie de ses forces, afin de prévenir les conséquences d'un voisinage si dangereux; et, puisque nous ne pouvions encore marcher au secours des Suliotes, cette démonstration de notre part leur donnerait au moins la faculté de respirer. Ils n'avaient, à la vérité, leurs avant-postes qu'à une journée de la place dont je viens de parler; mais nous n'étions ni assez nombreux ni assez forts pour leur porter sur-le-champ une utile assistance. Ainsi, en n'admettant même pas la petite historiette de la prétendue défense de quatre-vingts Grecs contre

deux mille Turcs, assertion dont la seule inspection des lieux suffit pour démontrer l'absurdité, le conseil de diriger sur Péta une partie de nos forces, après avoir assuré la garde des défilés du Macrinóros, était très judicieux. Le président le sentit, et il y envoya d'abord le lieutenant-colonel Charles de Stietz afin d'en lever le plan, et donner son avis sur le nombre d'hommes nécessaire pour l'occuper avec avantage.

En attendant qu'on prît une décision à cet égard, nous abandonnâmes nos quartiers inondés pour nous établir, avec nos deux canons, en avant de Comboti, de manière à dominer le chemin d'Arta. D'ailleurs, un avis, arrivé de cette ville, portait à croire que nous étions menacés d'une attaque plus sérieuse que la première; et, peu nombreux comme nous l'étions, il devenait urgent de se concentrer. Nos forces contrastaient assez ridiculement avec le but de cette expédition, et, loin qu'elles s'augmentassent, nous avions le chagrin de les voir sensiblement diminuer par la désertion journalière des soldats de cette partie occidentale de la Grèce, que l'insuffisance de leurs rations faisait regagner leurs foyers. Malgré les précautions prises à Missolonghi, la plus grande

négligence régnait dans le service des vivres. Ainsi, par exemple, on donnait, plusieurs jours de suite, un peu de viande sans pain; et, pendant une semaine, trois ou quatre poignées de grossière farine de maïs. Quoique peu faits à l'extrême frugalité des Grecs, les étrangers supportaient avec une admirable résignation la mauvaise qualité comme l'insuffisance de cette nourriture; mais plusieurs tombaient malades, et quelques uns périrent pendant notre court séjour à Comboti.

Cependant les Turcs n'effectuaient pas l'attaque dont nous nous étions d'abord crus menacés; chaque jour on poussait de longues reconnaissances sans les rencontrer. Nous languissions dans cet état de repos forcé, lorsqu'un Philhellène italien disparut tout-à-coup. Un tel événement donna lieu à mille conjectures. Cet étranger, ancien officier de cavalerie, d'une humeur mélancolique, affectait les lieux les plus retirés, et recherchait peu la société de ses camarades. Suivant un usage ordinaire en campagne pour éviter les surprises, à la suite d'un appel à voix basse, fait une heure avant l'aurore, on tenait la troupe sous les armes jusqu'au jour. Monaldi ne répondit point à cet appel. Ses effets restés firent penser d'a-

bord que, selon sa coutume, il s'était écarté pour rêver à son aise ; mais la journée s'écoula sans qu'il reparût. Le président, à qui il en fut rendu compte, pensa qu'ennnyé des détails d'un service pénible, il pouvait être retourné à Missolonghi pour y chercher les moyens de regagner sa patrie ; cependant la vue de son équipement semblait repousser cette supposition. Diverses nouvelles et des mouvements militaires firent bientôt oublier Monaldi, dont le hasard nous fit connaître plus tard la destinée.

Tandis que nous demeurions dans l'inaction la plus complète, attendant toujours, pour prendre l'offensive, les renforts qui devaient nous arriver du Péloponèse, un rapport adressé par le gouvernement central au président, et un ordre du jour donné à cet effet, nous apprirent que les braves Ipsariotes s'étaient chargés de venger, sur les tigres de Chio, l'injure de l'humanité et le deuil de la Grèce. L'intrépide Canaris venait de cueillir son premier laurier : il avait, le 18 juin, offert en holocauste aux victimes de la férocité musulmane un vaisseau de quatre-vingts canons et l'amiral de la flotte ennemie (1) ; mais la nouvelle d'un malheur

(1) Cet événement étant l'un des plus connus de l'histoire

qui précéda cette victoire, et que nous apprîmes le même jour, diminua beaucoup notre satisfaction : Baleste, le modeste, le brave Baleste, avait succombé dans les champs de Candie.

En débarquant dans cette île il y trouva, à la tête des affaires, un antagoniste qui, bien que détesté par les Candiotes, savait s'en faire obéir, et ne paraissait disposé à résigner à qui que ce fût le pouvoir despotique qu'il s'était créé. Affendoulief Comnène, ainsi nommait-on ce gouverneur, qui connaissait mieux la manière de faire fustiger ou pendre de pauvres paysans que celle de battre l'ennemi, vit avec un tel déplaisir l'arrivée de Baleste, que sa première pensée fut de le perdre. La popularité dont cet officier jouissait dans toute la Grèce, et particulièrement à Candie où il avait passé plusieurs années avant la guerre, présageait à Affendoulief le terme de son autorité. Baleste, instruit par le capitaine G.... (1) des disposi-

de cette guerre, je crois pouvoir me dispenser d'en donner les détails.

(1) Le même avec qui j'assistai à l'affaire de Tripolitza. Il quitta, peu après, le Péloponèse pour passer à Candie, où il servit quelque temps sous les ordres de cet Affendoulief, dont il crut devoir se séparer à la suite d'un attentat commis

tions de ce Moscovite (1) à son égard, et guidé par un louable désir de conserver la concorde, oublia qu'il pouvait facilement le supplanter. Dépouillant toute idée d'ambition personnelle, il l'assura que, loin de prétendre le dépouiller de son commandement, il ne souhaitait autre chose que de diriger sous ses ordres les opérations militaires. La démarche de Baleste flatta beaucoup Affendoulief : elle calma ses inquiétudes; car, ayant eu l'occasion de le voir antérieurement (2), il connaissait sa loyauté, sa bonne foi, et ne pouvait le soupçonner capable de conserver la moindre arrière-pensée. Avec des moyens administratifs assez remarquables, cet homme se souciant peu du voisinage des Turcs, évitait soigneusement leur rencontre, et abandonnait le soin de les contenir aux capitaines de l'île, gens braves et soumis,

par ce chef sur la vie du capitaine Justin, son compatriote et son ami.

(1) Affendoulief Comnène était né Grec; mais, ayant passé toute sa vie en Russie, il avait rapporté du service de cette puissance des usages de discipline qui lui attirèrent la haine des Candiotes, au point qu'il a fini par être obligé d'abandonner leur île.

(2) Affendoulief était arrivé en Morée avec Cantacuzène et Démétrius Ypsilanti.

mais peu intelligents. Il s'estima heureux d'avoir, pour conduire ses troupes, un officier d'un mérite militaire reconnu, qui pût opposer à l'ennemi le fruit d'une expérience acquise à la meilleure école, tandis que lui-même promènerait dans toutes les parties de son gouvernement l'orgueil de sa dignité et la nullité de sa personne, entouré de la formidable escorte qui veillait aux précieux jours de *Son Excellence*.

Baleste obtint plusieurs avantages dès les premiers jours, et tout faisait présager que la longue stagnation des affaires de Candie allait enfin cesser, lorsqu'une mort cruelle frappa celui de qui l'on attendait cet heureux changement.

Dans une affaire importante, qui, par la sagesse des dispositions qu'il avait prises, devait amener des résultats décisifs, il eut la douleur de voir les Grecs lâcher pied au moment où un peu de persévérance allait leur assurer la victoire. Après de vains efforts pour les retenir, tombant de douleur et de fatigue (il était malade alors), on le vit se jeter à terre dans l'accès d'une sorte de rage frénétique, ne voulant pas faire un pas en arrière. Vainement ses soldats cherchèrent à l'entraîner, il re-

poussa leurs efforts; et les Turcs arrivant lui tranchèrent la tête et les mains, ainsi qu'à un jeune officier italien nommé Kochino, qui, l'ayant suivi du Péloponèse, refusa de le quitter.

Sur ces mêmes bords où un roi de France permit à l'élite de sa noblesse d'aller cueillir des lauriers qu'alors on ne jugeait point indignes d'une belle ambition, ainsi périt ce brave Baleste, auquel l'histoire doit réserver une place à côté de ce duc de Beaufort et autres illustres chevaliers tombés, comme lui, sous les coups de l'infidèle. Il est le premier, ou, pour mieux dire, le seul étranger qui ait soumis les Grecs aux lois de la discipline et de la tactique européennes. Long-temps il avait hésité à se rendre aux vœux des Candiotes. Pouvait-il, en effet, jouir chez eux de plus d'estime et d'une considération plus grande que celle dont il était environné dans le Péloponèse? Les services qu'il devait leur rendre pouvaient-ils être plus importants que ceux que le continent attendait encore de ses talents et de son courage? C'est à des conseils perfides et intéressés qu'il faut attribuer sa perte : il gênait, par sa présence, une petite et ridicule ambition, qui, pour s'élever, regardait son éloignement comme nécessaire. S'il fût resté dans la péninsule, le corps

ébauché par ses soins, dont il ne reste pas aujourd'hui de vestige, aurait peut-être été porté au complet; et qui sait où se serait arrêté ce commencement d'organisation militaire si longtemps ajourné (1)?

Mais je rentre en Épire, où, indépendamment de la mort de Baleste, des nouvelles non moins affligeantes venaient jeter le découragement parmi les Grecs. Les Suliotes étaient aux abois; leurs communications avec la mer, interceptées depuis long-temps, ne leur permettaient plus de renouveler leurs vivres. Peu nombreux, épuisés par les veilles, ils voyaient s'avancer rapidement le jour où la fortune, trahissant leur courage, les livrerait à un ennemi qui avait juré leur destruction. Ces avis portaient la douleur dans l'âme de Botzaris. Il résolut, avec une poignée de braves, de pénétrer jusqu'à ses frères, bien qu'il eût à traverser, pour les joindre, une contrée hérissée d'ennemis, et qu'ils fussent observés par quatre mille soldats.

(1) Le prince Ypsilanti peut opposer avec fierté le nom de Baleste à ceux qui lui reprochent ses mauvais choix; car il a deviné ce chef dès le jour de son arrivée en Grèce, et l'a placé en position de servir aussi utilement qu'il l'a fait.

Il partit, en conséquence, le 3 juillet au soir, se dirigeant vers les météores de Kiapha, à la tête de trois cents Suliotes, dont la plupart s'étaient réunis à lui depuis notre sortie du Péloponèse. Ils devaient, faisant un circuit considérable, franchir la rivière de l'Arta, dix milles au-dessus de la ville de ce nom, rester le jour cachés dans les bois qui couvrent les inaccessibles montagnes de ce pays, et porter durant les ténèbres, à la faveur d'un de ces coups de main qui ont rendu le nom de Botzaris si redoutable aux Turcs de cette contrée, la terreur et la mort dans le camp des infidèles.

Le départ de Botzaris joint aux désertions toujours croissantes diminuèrent nos forces de telle sorte qu'il devenait désormais difficile de se maintenir à Comboti contre une attaque un peu sérieuse ; et d'ailleurs la conservation de ce point n'était pas tellement nécessaire qu'on dût s'y attacher avant tout. Il paraissait plus urgent d'empêcher l'ennemi, par une démonstration quelconque, de s'apercevoir de notre affaiblissement. Le président se décida, en conséquence, à faire occuper Péta par le premier régiment et la compagnie ionienne du capitaine Spiro. Lui-même, en attendant les troupes de la péninsule sur lesquelles il comptait encore,

résolut de se retirer avec les Philhellènes, et les Moraïtes de Janni Colocotroni, dans les bois de Langada, d'où l'on veillerait sur les défilés du Macrinoros.

Péta ne se trouvant qu'à deux mille toises d'Arta, à la naissance des montagnes qui s'élèvent à l'orient de cette place, les renforts envoyés dans ce village devaientà la fois détourner l'attention des Turcs de l'expédition de Botzaris, et lui offrir, en cas d'échec, un point de retraite plus rapproché et plus avantageux que Comboti. Ce mouvement devenait surtout opportun, en ce que la conduite du capitaine Gogo, qui se trouvait à Péta, commençait à inspirer de sérieuses alarmes. Tous ses soldats, anciens Armatolis, servaient sous ses ordres depuis une époque bien antérieure à la guerre, et il pouvait attendre d'eux une aveugle soumission à ses volontés comme un entier dévouement à sa personne. Mettre sous les yeux de cette milice douteuse l'exemple d'hommes fidèles, capables de lui en imposer par leur discipline et leur nombre, paraissait le meilleur moyen de la maintenir dans la route du devoir, et de paralyser les pernicieux effets de l'influence d'un chef qu'on était encore forcé de ménager. Le lieutenant-colonel

de Stietz, envoyé pour visiter Péta, avait été vivement surpris des fréquentes relations de ce capitaine avec les Turcs de la garnison d'Arta. Dans cet échange continuel de communications, Gogo se montrait soigneux de cacher aux émissaires de l'ennemi la présence de cet officier, de peur qu'ils n'en conçussent quelque ombrage. Des bêtes de somme, chargées de provisions de tout genre, lui étaient journellement adressées de la place; et tandis qu'à Comboti nous supportions avec peine les privations qui nous assiégeaient, Gogo et les siens vivaient dans l'abondance et les superfluités.

M. de Stietz écrivit au président pour lui faire part de la conduite étrange de ce chef, conduite dont lui-même faisait d'ailleurs peu de mystère dans ses fréquents voyages à Comboti. Il s'applaudissait publiquement d'obtenir des Turcs, en leur prodiguant les assurances de son dévouement, tout ce dont il avait besoin pour l'entretien de sa troupe. Mais son projet était, à l'en croire, de les attirer tôt ou tard dans un piége. Ainsi aux Grecs il assurait qu'il trompait les Turcs, aux Turcs, qu'il abusait les Grecs. Qui servait-il réellement? Les avis, partagés à cet égard, nous mettaient dans la triste nécessité de paraître ajouter foi à toutes ses pro-

testations, dans la crainte de l'obliger, par une défiance trop apparente, à lever le masque et à devancer l'heure de la trahison (1).

Les mouvements projetés s'effectuèrent dans la journée du 4, ainsi que le président les avait arrêtés, à cette différence près que les Philhellènes, au lieu d'aller avec lui à Langada, obtinrent, après des instances réitérées, de marcher aussi sur Péta. Cent hommes, sous les ordres du capitaine Alexandre d'Anatoliko, furent seuls laissés à Comboti, pour assurer la com-

(1) Il est probable que, lorsque nous entrâmes en Épire, ce chef n'était pas encore d'accord avec lui-même sur le parti qu'il devait prendre. Il avait sans doute le projet de se déclarer selon la fortune; et, si nous fussions venus avec dix mille hommes, je pense qu'il eût toujours agi dans l'intérêt de sa nation. L'annonce long-temps répandue de la prochaine arrivée des renforts de la péninsule dut suspendre sa détermination. Ce qui le prouve, c'est que, dès le jour où nous campâmes à Comboti, les Turcs, se défiant de sa sincérité, et lui ayant écrit que le moment était venu de leur en donner des preuves, l'engageant à descendre dans la plaine pour se joindre à eux et venir nous attaquer, Gogo, fidèle à son système de tergiversation, leur répondit que la circonstance ne lui semblait pas encore favorable. Ils insistèrent pour qu'au moins, la nuit, il se rendît auprès d'eux, afin de convenir des mesures à prendre contre nous. Le rusé vieillard se garda bien d'accéder à une invi-

munication entre ces deux points, éloignés de cinq heures l'un de l'autre. Le comte Normann vint à Péta pour commander les deux corps réguliers; et tous les officiers de l'état-major, à l'exception de MM. de Renecke, et Voutier, l'un des aides-de-camp du président, voulurent l'y suivre pour se rapprocher de l'ennemi. Six Philhellènes malades furent même obligés de se traîner jusque là, par suite de la coupable négligence d'un individu (1) chargé du soin de les

tation où il ne pouvait se trouver seul sans exposer sa vie, ni, accompagné de ses gens, sans se perdre aux yeux des Grecs. Les Turcs témoignèrent le désir qu'il leur envoyât au moins son fils, comme un gage de sa bonne foi; mais il se tira encore de là, en leur demandant auparavant en retour, et pour s'assurer de la leur, deux cents bourses. Malgré leur crédulité, les musulmans ne donnèrent pas dans le piége. Ils comprirent que, s'ils étaient assez fous pour lui envoyer une somme aussi considérable, il se moquerait d'eux ensuite : et ils devinèrent juste; car il est indubitable qu'alors Gogo fût invariablement demeuré dans le parti de ses compatriotes, en riant, avec eux, du tour joué à l'ennemi commun. Les Turcs n'insistèrent plus, et cette petite négociation se termina de leur côté par l'envoi d'abondantes provisions, et, de la part de Gogo, par de nouvelles protestations de fidélité, et l'assurance que leur intérêt exigeait qu'il continuât de paraître les abuser.

(1) Il se faisait appeler le capitaine Vandick, et se disait

évacuer sur Missolonghi, négligence qui causa leur mort.

Nous arrivâmes à Péta au coucher du soleil, à travers un pays pittoresque, où se voyaient quelques huttes désertes, seuls vestiges d'habitants qui parussent de loin en loin sur cette terre abandonnée.

sorti d'un régiment de grenadiers hollandais de l'ex-garde. Toutefois sa profonde ignorance et sa lâcheté démentaient cette assertion. Ennuyé de l'entendre se plaindre sans cesse de l'état de sa santé, on mit à sa disposition des guides et un nombre de montures suffisant pour transporter à Missolonghi sept malades, dont l'un (le lieutenant Bohn, de Hambourg) mourut dans la matinée du jour même où il devait partir. Vandick ne vit pas plus tôt Comboti évacué, que, sans s'inquiéter du sort des malheureux qui lui étaient confiés, il monta à cheval et partit seul, laissant ainsi aux muletiers la liberté de s'enfuir. Les pauvres malades l'ayant attendu jusqu'au soir dans une maison isolée, se traînèrent vers Péta consumés par la fièvre et le besoin. Dans le nombre, deux y arrivèrent sans secours, après avoir mis huit heures à faire ce court trajet. Sur leur rapport, j'envoyai un détachement chercher les quatre autres, que l'on trouva demi-morts à une certaine distance les uns des autres : leurs camarades les transportèrent à Péta, où les soins qu'on leur donna les ranimèrent un peu.

CHAPITRE XXVIII.

Situation de Péta. — Destruction de la flottille de Passano par les Turcs. — Marche des Philhellènes et de la compagnie ionienne sur Placa. — Passage de l'Arta. — Séjour à Vrontza. — Mort du Philhellène Monaldi. — Langada. — Intérieur de Missolonghi. — Nouvelles sinistres.

Péta est situé sur le bord et un peu au-dessous d'un long plateau, qui couronne la dernière croupe des montagnes bornées par la rive gauche de l'Arta, dont les eaux vont baigner la place de ce nom, qu'on aperçoit dans la plaine du côté de l'occident. Disposé en pente, le terrain sur lequel fut bâti ce village se termine par une sorte de chaussée naturelle joignant la position supérieure dont je viens de parler à un mamelon de trois cents toises d'étendue, qui lui est parallèle et s'en trouve considérablement dominé. Nous nous établîmes sur ce dernier point avec le régiment de Tarella, les Ioniens et nos deux canons, ayant derrière les soldats de Gogo, qui, réunis à ceux d'un autre chef, nommé Vlakopoulos, montaient à huit ou neuf cents hommes. On

peut de là battre facilement le revers de la montagne, et la nature semble en avoir fait un poste avancé pour couvrir le village et le défendre. Péta était, avant la guerre, un des plus riches et des plus populeux de la contrée; mais, depuis, il est devenu une arène continuelle de combats. Bien que les positions qui l'entourent lui aient alternativement valu l'attention des divers partis, cependant on en a beaucoup exagéré l'avantage; et si l'on doit s'en rapporter aux règles les plus simples de la stratégie, je pense qu'il ne faut pas moins de trois mille hommes pour s'y maintenir avec quelque supériorité. Quoi qu'il en soit, sa proximité d'Arta en fera toujours un camp naturel pour l'ennemi qui voudra observer cette place.

Le jour que nous arrivâmes à Péta fut marqué par un nouveau malheur. Le Corse Passano, qui depuis notre entrée en Épire avait croisé dans les eaux du golfe et singulièrement gêné les communications des Turcs entre les deux rives, fut pris par eux, presque sous nos yeux, sans qu'il fût possible de lui porter secours. Vivement pressé par trois grosses canonnières sorties de Prévéza, il soutint long-temps un combat inégal, et finit par être entièrement désemparé. Il voulut en vain s'échouer

sur les lagunes qui bordent la côte septentrionale du golfe ; le vent, lui ayant manqué tout-à-coup, l'empêcha d'exécuter son projet. Il fit mettre alors un canot à la mer, afin de gagner la terre à la rame ; mais un boulet le prit à fleur d'eau, et le coula à l'instant. Les Turcs s'approchèrent dans leurs embarcations, et, des hauteurs environnantes, on put les voir le saisissant par les cheveux au milieu des ondes, avec quelques uns de ses matelots, qui, plus tard, furent empalés à Prévéza. Ses deux canonnières tombèrent au pouvoir de l'ennemi, et lui-même, chargé de fers, fut conduit dans les prisons d'Arta.

Nos relations par mer avec l'Acarnanie ainsi détruites, les Turcs se virent maîtres de toute la navigation du golfe comme de son entrée (1). Si l'on considère que le nom de Passano était pour eux un épouvantail beaucoup plus grand que les forces dont il disposait, on concevra que son malheur en devenait un réel pour les armes de la Grèce. Long-temps il avait vécu parmi les hommes dont le sort le rendait prisonnier. Ayant même contracté quelques liai-

(1) Elle est plus étroite encore que celle du golfe de Lépante. Comme cette dernière, elle est défendue par des batteries dont les feux se croisent.

sons avec Omer Brionès-pacha, à la cour du vieil Ali, leur commun patron, il dut sans doute à cette circonstance d'échapper au supplice. On lui permit d'écrire au président afin de lui demander une somme de soixante mille piastres, qu'on exigeait pour lui rendre une liberté peu dangereuse pour les Turcs, puisqu'ils l'avaient privé des moyens de leur nuire, et faute de laquelle on le menaçait du pal. Ainsi leur avarice lui valut la vie. Mavrocordato n'avait pas alors à sa disposition la somme exigée, il offrit en échange deux ou trois agas restés encore vivants de la garnison de Tripolitza; mais une suite d'événements malheureux interrompirent cette négociation (1).

(1) Tous les Philhellènes, ainsi que les officiers du premier régiment, voulaient participer, de plusieurs mois de leur solde, à sa délivrance. Le comte Normann en offrit six. Les Grecs ayant été forcés d'abandonner l'Épire après la désastreuse affaire de Péta, on crut long-temps que Passano avait apostasié pour sauver ses jours. A la fin de la même année, les Turcs le traînèrent devant Missolonghi, et, plus tard, son épouse, qui se trouvait à Ancône, paya sa rançon. Cette preuve d'attachement n'est pas la seule que Passano ait reçue de cette femme estimable. J'ignore si elle a eu assez d'empire sur lui pour le faire renoncer à l'existence aventureuse qu'il menait depuis si long-temps; du moins, depuis sa délivrance jusqu'à ce jour, il ne l'a plus quittée.

Notre jonction avec Gogo, qui aurait dû inspirer aux ennemis des inquiétudes sur les dispositions réelles de ce chef à leur égard, n'interrompit ni leurs relations avec lui, ni leurs fréquents envois de provisions. Toutefois les nouveaux venus ne participaient à ces présents qu'en les payant à prix d'or. Non seulement Gogo s'était fait marchand de vin, de tafia, de biscuit et de café, mais encore il avait accaparé le monopole de toute autre espèce de denrées arrivant de l'Étolie et de l'Acarnanie. Peu satisfait des profits considérables que lui rapportait journellement ce honteux commerce, il augmentait ou réduisait à son gré la valeur des monnaies. Ainsi, par exemple, le sequin de Venise, l'une de celles qui ont le plus de cours en Grèce, s'élevait quelquefois jusqu'à vingt-six piastres turques, et descendait, le lendemain, à quatorze, suivant le caprice et l'intérêt du vil Gogo.

Peu de jours s'étaient écoulés depuis notre réunion avec lui, et déjà sa conduite nous excédait au dernier point. Il avait certainement donné plus de motifs qu'il n'en fallait pour l'arrêter et le mettre hors d'état de nuire. En agissant ainsi, on aurait empêché bien des malheurs, et nous étions assez forts pour le faire;

mais on craignait d'indisposer les Grecs de cette contrée, et beaucoup s'obstinaient encore à penser que l'avarice, plutôt qu'un plan arrêté de trahison, était le mobile de sa conduite avec les Turcs comme de ses ignobles procédés envers nous.

Cependant l'ennemi nous laissait parfaitement tranquilles. Chaque matin nous voyions de nombreux delhis, sortant de la place, venir abreuver leurs chevaux dans l'Arta, et, comme pour nous braver, s'exercer à travers la plaine au jeu du *djérid* (1). Animés par leur succès de Comboti, les Philhellènes brûlaient de se mesurer avec eux, et difficilement on les empêchait de descendre dans l'arène pour accepter le défi que les Turcs semblaient offrir. Le comte Normann, contraint, par les ordres du président, de rester sur la défensive, enchaînait avec peine cette ardeur de combattre, lorsque Dania, fatigué d'une inaction incompatible avec son caractère, prit un parti dont la témérité devait conduire à la mort les braves qu'il commandait plusieurs jours avant

(1) Sorte de joute à cheval, avec des javelots de bois. Les cavaliers turcs sont passionnés pour cet exercice, dont on peut voir une description fort détaillée dans le *Voyage de* M. *de Choiseul.*

le terme marqué pour l'accomplissement de leur destinée.

Cet officier, il faut bien le dire, joignait à une valeur téméraire et à une prodigieuse envie de fixer sur lui l'attention publique, une impatience de l'autorité supérieure, qui souvent allait jusqu'à l'indiscipline. Sans égard pour les observations du général Normann, il résolut d'aller chercher des aventures au delà de la ligne ennemie. On sent qu'un pareil projet fut loin de trouver des contradicteurs parmi des hommes brûlants d'en venir aux mains avec des adversaires qu'ils méprisaient.

Huit cents Albanais avaient quitté Arta pour parcourir les villages situés au nord-est de cette place et dont la plupart ne s'étaient pas encore déclarés. Leur excursion avait le double but de maintenir, par la crainte, les habitants dans leur fidélité à la Porte, et de se porter sur les derrières de Botzaris, dont nous ne recevions aucune nouvelle depuis son départ de Comboti. Gogo, instruit du projet des Turcs, fit naître chez Dania celui de détruire ce corps isolé. Suivant le traître, cent cinquante hommes seulement s'étaient jetés dans les montagnes, pour aller rançonner un couvent peu éloigné du village de Placa. Il se prêta avec un zèle

extrême à tous les moyens propres en apparence à assurer le succès de notre petite expédition. Il donna une douzaine de guides, la plupart ses parents, et promit de veiller rigoureusement à l'entretien de nos communications avec Péta, s'engageant à ne nous laisser manquer de rien: promesse absurde, engagement ridicule, puisque nous ne marchions point vers un but déterminé, et que nos mouvements devaient à la fois dépendre de ceux de l'ennemi à la poursuite duquel nous allions partir, et de l'humeur aventureuse de notre chef.

Quelques observations furent bien hasardées par de vieux officiers, auxquels une assez longue expérience de la guerre faisait sentir le grave inconvénient de se diviser devant des forces supérieures, menacés surtout d'une trahison dont les résultats devaient être incalculables; mais on leur ferma la bouche avec cette réponse insultante : *Si vous avez peur, restez.*

Au moment où nous nous disposions à partir, pour mettre peut-être entre nous et les Grecs une partie des forces des infidèles, le brave Panna, commandant les insulaires de Zante, Ithaque et Céphalonie, fit prendre les armes à sa petite troupe, résolu à nous sui-

vre et à partager nos périls. Nous professions la plus grande estime pour le courage de ces Ioniens; aussi fûmes-nous charmés de leur détermination. On se mit gaiement en route le 7 juillet à midi, par une chaleur de trente degrés, emportant pour toutes provisions un sac de maïs sur un mulet.

Descendus sur la rive gauche de l'Arta, et, suivant le cours de cette rivière, nous ne tardâmes pas à nous enfoncer dans une gorge profonde, où prend naissance le sentier difficile qui conduit au village de Placa. La nuit approchait quand nous atteignîmes les premiers sommets de la Chimère. Exténuée par une marche pénible, notre petite troupe se reposa pour reprendre haleine, et jeter quelques regards sur un vaste horizon que le soleil éclairait de ses derniers feux. Une heure après, débouchant d'un bois sombre, nous entrâmes dans Placa, que nous trouvâmes abandonné.

De ce village, qui domine à une prodigieuse élévation la rivière de l'Arta, on découvre une partie de la chaîne opposée au delà de laquelle est tracée la grande route d'Ianina par les Cinq-Puits. Deux ou trois villageois, que les soldats du capitaine Panna déterrèrent, nous apprirent que les Turcs étaient venus la veille; c'est à quoi

se réduisirent les détails que nous pûmes tirer de ces hommes simples, à qui la frayeur ôtait presque l'usage de la parole. Les Albanais avaient marqué leur séjour de quelques heures chez eux par trois ou quatre assassinats et l'enlèvement de plusieurs femmes. Les habitants effrayés s'étaient réfugiés dans les bois. Nous ne pûmes savoir au juste le nombre des soldats de ce parti qui battait ainsi la campagne; mais des feux nombreux, que nous vîmes s'allumer sur les sommets au-delà de la rivière, nous firent présumer que nous avions découvert leurs traces. On résolut en conséquence de se diriger le lendemain de ce côté.

Partis dès l'aurore, nous redescendîmes, après une marche de six heures, sur les bords de l'Arta, où nous fîmes halte dans un petit hameau composé de huttes en clayonage et entièrement désert. Il serait difficile de rien imaginer de plus pittoresque que la distribution de ces agrestes demeures, jetées çà et là, sans ordre, chacune avec son carré de maïs, au milieu de bosquets de mûriers et d'azeroliers chargés de fruits. Quelques animaux domestiques, errants en paix dans les environs, nous donnèrent à penser que, bien que les habitants se fussent retirés depuis peu, les Albanais n'y

avaient point passé. Les malheureux chrétiens de cette contrée, limite de l'insurrection, accoutumés depuis plusieurs années à se voir dépouillés, maltraités par tous les partis, à fuir devant les hordes du sultan comme devant celles d'Ali-pacha, disparaissaient à notre approche, ne voyant dans tout homme armé qu'un ennemi de plus. Nous respectâmes scrupuleusement les propriétés de ces pauvres gens, et, bien que les Ioniens nos compagnons trouvassent sujet de rire de notre simplicité, ils n'en imitèrent pas moins notre discrétion.

La rivière est large et profonde dans cet endroit; aussi ce ne fut pas sans danger que nous la traversâmes. Nous nous élevâmes aussitôt dans une contrée sauvage, coupée de torrents, de précipices et de vastes forêts (1). Montant, descendant, tournant sans cesse, nous marchions avec précaution dans des sentiers sinueux où il est impossible de s'éclairer, à tra-

(1) Ces magnifiques bois de chênes verts et autres arbres d'un volume énorme sont peuplés d'une prodigieuse quantité de daims, de chevreuils, de sangliers et de jakals. On y trouverait facilement de quoi entretenir, en bois de construction, les chantiers de plusieurs puissances maritimes de l'Europe. Une fois coupé, on pourrait le précipiter dans les eaux de l'Arta, qui le porteraient au golfe Ambracique.

vers les accidents de terrain au milieu desquels une poignée d'hommes pourrait arrêter une armée. Selon notre calcul, nous n'étions pas loin de Vrontza, lieu où les feux aperçus la veille nous donnaient l'espoir de rencontrer l'ennemi. En vain observions-nous le plus profond silence pour lui dérober notre marche, nous eûmes le désagrément de voir nos guides décharger leurs armes, et les échos nombreux de ces montagnes porter au loin cette détonation (1).

La journée finissait quand, rendus de fatigue, nos soldats arrivèrent sur les sommets, où l'on voit une trentaine de maisons isolées, auxquelles on a donné le nom de Vrontza. Nous ne découvrîmes d'abord aucun être vivant de qui l'on pût obtenir quelque renseignement sur le corps que nous poursuivions; mais parvenus au pied d'une église qui domine toutes les habitations environnantes, nous ne fûmes pas peu surpris de voir des feux mourants, des traces

(1) Était-ce un signal pour l'instruire de notre approche? Je ne pourrais l'affirmer. Peut-être ne faisaient-ils en cela que suivre une coutume répandue parmi les deux partis, qui, dans l'espoir de s'effrayer mutuellement, déchargent souvent leurs armes lorsqu'ils s'approchent, sans penser que c'est le meilleur moyen d'avertir l'ennemi de se mettre sur la défensive.

de chevaux, des caisses de cartouches enfoncées, enfin de reconnaître tous les signes indicateurs d'un camp levé à la hâte et d'une fuite précipitée. Un instant après, quelques Philhellènes, ayant aperçu un corps blanc se glisser dans l'ombre, trouvèrent une femme à demi morte de frayeur. Elle nous apprit qu'après être restés un jour à Vrontza, les Albanais l'avaient évacué précipitamment depuis deux heures, emmenant, sans doute pour dérober leur direction, quatre villageois, les seuls qu'ils y eussent trouvés. L'un d'eux était le mari de cette femme : elle se désolait; nous lui donnâmes quelques poignées de paras qui séchèrent ses larmes, et elle partit, malgré l'obscurité, emportant sur son dos deux enfants dans une espèce de sac.

Les premières clartés du jour vinrent offrir à notre admiration une perspective immense. Toutes les campagnes de l'Amphilochie se déroulaient sous nos yeux : la plage de Nicopolis (ville de la victoire), le promontoire d'Actium, le golfe Ambracique, les montagnes de l'Acarnanie, les sommets de Leucade et les flots de la mer Adriatique, complétaient le développement de ce magnifique tableau. Vers le midi, les hauteurs de Péta et la ville d'Arta s'abais-

saient au loin devant nous ; sur notre droite et à nos pieds était le chemin d'Ianina, tracé dans une vallée étroite et profonde.

Ayant perdu la piste de l'ennemi, Dania résolut de rester dans une position si avantageuse, se proposant d'intercepter les communications des Turcs entre ces deux dernières places. Nos vivres touchaient à leur fin : il envoya un émissaire vers Gogo pour lui rappeler ses promesses ; et, sur-le-champ, des mesures furent prises afin d'utiliser notre temps jusqu'au retour de l'envoyé. On établit deux postes, à deux cents toises de distance l'un de l'autre, parmi des bouquets d'arbres, sur le bord du chemin dont j'ai parlé, avec ordre de laisser s'engager les allants et venants dans l'intervalle qui les séparait, de permettre la libre circulation des individus isolés, et d'arrêter seulement ceux qui voyageraient en certain nombre. Ces dispositions étaient à peine terminées, qu'une douzaine de Turcs vinrent donner dans le piége. Avec eux se trouvaient quelques Grecs. On eut mille peines à en avoir trois vivants ; car les Ioniens leur coupaient la tête dès qu'ils les avaient pris ou blessés.

Nous apprîmes de ces prisonniers le sort du Philhellène Monaldi, dont on n'avait eu au-

cune nouvelle depuis le moment de sa disparition. La promesse de la vie les engagea à révéler que, pendant notre séjour à Comboti, il se passait peu de nuits que des Albanais, sortis d'Arta, ne vinssent épier l'occasion de poignarder nos factionnaires. Cachés par les hautes fougères, les herbages épais et les halliers qui entourent le village, ils s'approchaient en rampant, et passaient ainsi des heures entières à attendre qu'un moment de sommeil ou de négligence livrât à leurs coups ceux sur lesquels on se reposait de la sûreté générale. Dans une de leurs sorties nocturnes, ils arrêtèrent Monaldi, qui s'était un peu écarté, et, fiers de leur capture, l'emmenèrent à Arta. Arrivé en présence de Méhémet-pacha, gouverneur de la place, ce malheureux, à qui son imagination ne représentait que supplices, chercha à sauver sa vie par des révélations. Interrogé sur le lieu où il se dirigeait lorsqu'on l'avait arrêté, il répondit qu'il passait du côté des Turcs. Promesses, traitements magnifiques, rien ne fut épargné pour tirer de lui les renseignements qu'on voulait obtenir. Ainsi on en apprit que le nombre de nos soldats régularisés, portés à deux mille par les fuyards de l'affaire de Comboti, excédaient à peine cinq cents, et l'on sut également

de lui la faiblesse numérique des officiers étrangers venus en Épire. Deux jours encore, après avoir donné ces détails, Monaldi fut comblé d'égards et d'honneurs; enfin quand le pacha crut n'avoir plus rien à en tirer, il le fit étrangler, et ordonna que sa tête fût exposée au bazar.

Le jour où nous apprîmes le triste sort de cet Italien, plusieurs Turcs, ne croyant pas rencontrer d'ennemis au centre d'un pays dont ils étaient maîtres, se jetèrent encore dans l'embuscade. Le soir, les échos nous apportèrent le bruit mourant d'une fusillade, qui semblait venir du côté des Cinq-Puits. Nous ne doutâmes point que Botzaris, après avoir échoué dans son projet de secourir ses compatriotes, ne luttât contre les infidèles pour se frayer le retour vers Péta. Tous réclamèrent l'honneur de voler à son secours. Quarante Philhellènes, détachés à cet effet, partirent guidés par le bruit de la mousqueterie qui semblait augmenter, indice d'après lequel on augurait que Botzaris se rapprochait de nous.

Depuis deux heures ces détonations avaient cessé; la nuit la plus sombre enveloppait la terre, et l'inquiétude tenait éveillés et attentifs les Philhellènes restés à Vrontza. Chacun d'eux

s'était offert pour courir les chances de cette expédition nocturne, et chacun redoutait le danger qui menaçait des amis, des compatriotes engagés dans l'obscurité au milieu d'une contrée inconnue et sauvage, sans autre but que le désir de signaler leur bras par quelque action glorieuse.

Le lendemain, sur les neuf heures du matin, ils rentrèrent tous sans exception. Le bruit qui avait décidé leur départ et les guidait d'abord au sein des ténèbres ayant discontinué, le hasard les conduisit vers un poste de Turcs, campés dans un village abandonné, à une heure des Cinq-Puits. Ils en tuèrent plusieurs : le reste gagna les montagnes. Après ce petit succès, les vainqueurs, craignant de s'égarer, attendirent l'aurore et se replièrent, sans avoir découvert aucune trace de la fusillade entendue la veille.

Nous occupions Vrontza depuis trois jours, et Dania, rempli d'espérance, ne songeait point à quitter cette position. Pourtant nos vivres étaient épuisés ; nous ne subsistions plus que d'épis de maïs rôtis sur les charbons, et l'émissaire dépêché vers Gogo ne paraissait pas. Vainement on tenta d'en décider un autre à se charger d'un second message ; tous s'y étant

refusés, sous le prétexte que l'ennemi devait s'être porté sur l'Arta, et que nos communications se trouvaient certainement coupées puisque leur compagnon ne revenait pas, je reçus l'ordre de m'y rendre moi-même avec une faible escorte et plusieurs Philhellènes malades par les privations et les fatigues. Je devais, si je n'obtenais de Gogo ce que j'étais chargé de lui demander, pousser jusqu'à Langada pour m'adresser au président lui-même, lui rendre compte des circonstances de notre petite excursion, et lui parler de la nécessité de se maintenir à Vrontza, opinion toutefois que je ne partageais pas entièrement.

De long-temps cette séparation ne s'effacera de mon souvenir. Ce jour, je quittai d'excellents amis, de braves compagnons que je ne devais plus revoir; ils tremblaient pour moi, et c'étaient eux que la mort allait atteindre. Les illusions apportées de Corinthe commençaient à se dissiper : la non-arrivée des secours attendus de la péninsule faisait naître de tristes réflexions dans l'esprit même de ceux qui en paraissaient le moins susceptibles; et l'on sentait, en considérant les forces et la position respectives des deux partis, que ce qui pourrait nous arriver de plus heureux serait

d'occuper ainsi l'ennemi par une petite guerre de surprises et d'embûches, jusqu'à ce que la saison des pluies vînt mettre un terme à cette campagne, entreprise avec des ressources si insignifiantes. Il semblait que notre séjour dans la Grèce occidentale, loin d'exalter le courage des chefs de cette contrée, eût attiédi leur patriotisme; que notre présence les délivrait de tout souci; que le sort des Suliotes leur fût devenu indifférent, et qu'enfin ils se reposaient entièrement sur nous du soin de combattre un ennemi contre lequel, à les en croire d'abord, on ne pouvait jamais déployer trop d'activité et de moyens.

Le 13 juillet, je montai à cheval, précédé de deux guides envers qui on fut obligé d'user de violence pour les contraindre à marcher. Je partis, emportant bien des adieux que je ne croyais pas devoir être éternels. Le soleil allait disparaître quand nous arrivâmes à la base des montagnes. L'Arta était devant nous, et nous cherchions un gué pour la franchir, lorsque nous aperçûmes une vingtaine de Toxides étendus au pied des arbres sur la rive opposée. Je crus d'abord reconnaître des Grecs, car, dans cette partie du continent, le vêtement des deux peuples, leur langage et leur

figure sont tellement semblables qu'il est impossible de ne pas s'y méprendre. Tout-à-coup nos guides prennent la fuite en s'écriant Τοῦρκοί εἶνε! (ce sont les Turcs!) et s'enfoncent dans les bois que nous venons de quitter. Mais l'ennemi, nous prenant sans doute pour la tête d'une colonne qui débouchait dans la plaine, se retira lâchement, après avoir déchargé si précipitamment ses armes que personne ne fut atteint.

On apercevait, non loin de là, l'entrée du sentier qui, des bords de la rivière, s'élève sur les hauteurs de Péta. Nous attendîmes l'obscurité pour nous diriger de ce côté : l'Arta fut heureusement franchie, et, vers minuit, j'arrivai avec tout mon monde dans le village.

Gogo parut étonné de me voir : je trouvai de l'embarras et de la brusquerie dans ses manières. Ne pouvant rien obtenir de lui, je repartis dès l'aurore pour me rendre à Langada. Le président donna sur-le-champ les ordres nécessaires afin que l'on pourvût aux besoins les plus pressants. La négligence toujours croissante de nos relations avec Missolonghi le contrariait vivement. Un bâtiment marchand autrichien, chargé d'armes et de munitions, venait d'arriver devant cette place. J'étais par-

faitement monté; je reçus l'ordre de m'y rendre en diligence pour acheter une partie de sa cargaison, avant de rejoindre le corps. Plusieurs lettres me furent remises, par le président, pour les primats; et, entre autres instructions particulières, l'on me recommanda de revenir avec quelques canons de campagne que nous avions laissés à Missolonghi pour les faire monter.

Je repartis presque aussitôt de Langada, suivi seulement d'un Bulgare que je renvoyai peu de temps après, parcequ'il retardait ma marche. M'étant engagé seul à travers le Macrinoros, j'y rencontrai huit Philhellènes restés malades à Missolonghi ou arrivés dans cette ville après nous, ainsi qu'une vingtaine d'Ioniens. Les premiers rejoignaient le corps; les seconds allaient grossir la compagnie du capitaine Panna (1).

Six heures d'une marche rapide me conduisirent, au coucher du soleil, sous les ruines d'Olpé; et bientôt parurent devant moi les

(1) Je mentionne cette circonstance, au premier coup d'œil assez insignifiante, parcequ'une sorte de fatalité est tombée sur ce détachement. Il arriva la veille de l'affaire de Péta. Des huit Philhellènes sept furent tués; M. Card, de Toulon, échappa seul. Les Ioniens souffrirent dans la même proportion.

plaines qu'arrose l'Achéloüs. Je voulais le franchir avant la nuit, mais l'obscurité, déjà profonde quand j'arrivai sur ses bords, me fit manquer le gué. La chaleur avait été insupportable tout le jour; mon cheval, en nage, emporté par la soif, se précipita dans les eaux du fleuve avant que je songeasse à l'arrêter. En ce lieu l'Achéloüs était large, profond, et sa rive escarpée. Entraîné par un courant rapide, je courus le danger de périr. Heureusement, cent toises plus bas, l'animal trouva sous ses pieds une des nombreuses grèves dont ce fleuve est parsemé. Je mis pied à terre, résolu d'attendre le jour dans ce lieu désagréable; mais apercevant bientôt que je n'étais séparé du rivage que par un bras fort étroit, je me hasardai à le traverser, traînant par la bride l'auteur et le compagnon de mon péril. Il y avait à peine trois pieds d'eau; j'atteignis facilement le bord, et, m'enfonçant dans les terres, j'allai me reposer au milieu d'un champ de maïs, où mon cheval eut de quoi se dédommager amplement de l'abstinence de la journée.

Les nuits sont fraîches en Grèce; mes vêtements étant pénétrés d'eau, celle-ci me parut longue. Je repartis dès que le crépuscule permit de distinguer les objets; et, vers le milieu

du jour, j'entrai dans Missolonghi, trente heures après mon départ de Péta, ayant traversé quarante lieues de pays.

On se figurera aisément ma surprise de voir, en arrivant, une foule de gens de guerre, qui nous avaient quittés la plupart, et donnaient, dans les rues et les cafés de cette ville, le spectacle d'une inaction d'autant plus coupable, qu'à la même heure, ainsi qu'on l'apprendra bientôt, une poignée d'étrangers et de Grecs de l'Heptarchie succombaient pour eux sous les forces réunies de l'Épire. Je me rendis aussitôt à la chancellerie, voulant terminer mes affaires dans la journée, car le navire autrichien, principale cause de mon voyage, avait levé l'ancre la veille, désespérant de réaliser sa cargaison.

Je trouvai les primats réunis et se perdant en conjectures sur une circonstance qui, depuis quelque temps, exerçait l'imagination des Missolonghiotes. Toute la plaine de Patras, couverte le jour d'une épaisse fumée, était éclairée la nuit par une ligne de feux tellement étendue, qu'il n'était plus possible de les prendre pour ceux des bivouacs de la division de Colocotroni. Plusieurs disaient que le blocus du château avait été abandonné; d'autres soutenaient, au contraire, que ce devait être un

signal de réjouissance, imaginé par les Moraïtes, pour porter aux Grecs des Sept-Iles et à ceux de l'Étolie l'heureuse annonce de quelque victoire signalée. Peu s'en fallait même que les habitants de Missolonghi, non moins enclins que le reste des Grecs à se féliciter prématurément, ne célébrassent par anticipation ce succès imaginaire.

Les canons que je devais emmener étaient prêts. Le croira-t-on cependant? toute la journée du 16 juillet se passa, entre les magistrats et les ouvriers qui avaient fabriqué les affûts, à débattre avec lésinerie le prix de ce misérable travail; et, ce qui paraîtra plus incroyable encore, ces contestations se terminèrent par un refus positif, de la part des premiers, de payer une chétive somme de 700 piastres (433 francs), le jour même où une catastrophe terrible, atteignant les armes de la Grèce, pouvait, en quarante-huit heures, amener l'ennemi dans Missolonghi.

Des bruits sinistres se répandirent dès le 17 à midi. Les Grecs, disait-on, avaient éprouvé la veille une sanglante défaite. Un Suliote, venant de l'armée, assurait que le corps des Philhellènes et le régiment de Tarella n'existaient plus. L'époque qu'il assignait à ce désastre

m'empêcha d'abord d'y ajouter foi. Comment se persuader en effet que cet homme eût fait à pied, dans vingt-quatre heures, un trajet pour lequel j'en avais employé trente avec un excellent cheval? Cette pensée me rassurait; et Janni Colocotroni, qui arriva dans la soirée, dissipa momentanément toute crainte à cet égard. Ce chef avait quitté Langada peu d'instants après moi. Il s'embarqua presque aussitôt pour le Péloponèse, avec ses trois cents soldats, répondant seulement aux questions nombreuses qu'on lui adressait sur ce brusque départ, que son père avait besoin de lui.

Supposant des intentions coupables au fuyard, porteur de mauvaises nouvelles, dont j'ai parlé, j'en dis mon avis aux primats, qui le menacèrent d'un châtiment terrible. Il sortit de la ville, honni par tout le monde. On se refusait à croire, ainsi qu'il le soutenait, que, parti de l'Épire un jour après le jeune Colocotroni, il eût pu arriver six heures avant lui. Cet homme disait pourtant la vérité, et des rapports plus positifs vinrent dans la nuit répandre une consternation générale. Mais il est nécessaire de remonter à l'origine de ce funeste événement. Jusqu'à présent on en a singulièrement défiguré les circonstances. A la vérité, il était à peu

près impossible de les rendre avec exactitude, sans avoir vu les lieux qui en furent le théâtre. Pour moi, je les connais, et j'ai de plus scrupuleusement recueilli les moindres détails de cette déplorable affaire de la bouche de ceux de mes compagnons qui y ont survécu : c'est leur récit que je vais livrer aux lecteurs.

CHAPITRE XXIX.

Retraite de Marco Botzaris. — Avis d'un projet d'attaque des Turcs. — Rentrée des Philhellènes à Péta. — Délibération. — Avis divers. — Dispositions arrêtées. — Bataille de Péta. — Trahison de Gogo. — Résistance des troupes régulières et des Ioniens. — Destruction des Philhellènes. — Incendie de Comboti. — Retraite sur Langada. — Évacuation de l'Épire.

Vainement le brave Botzaris avait tenté d'arriver jusqu'à ses frères assiégés. Vingt-quatre heures après son départ de Comboti, il rencontra les Turcs ; mais, quoique son projet fût découvert, et même qu'une partie des infidèles employés devant Suli se fussent portés au-devant de lui, il ne se retira point d'abord : combattant le jour, et cherchant la nuit à dérober ses traces par des marches forcées et des contre-marches, il sut, avec une poignée d'hommes, occuper long-temps l'attention des musulmans de la contrée, et battre, sans éprouver d'échec, tous les défilés de l'Athamanie. Le manque absolu de vivres, et des obstacles sans cesse renaissants, l'obli-

gèrent enfin d'opérer sa retraite. Elle fut difficile et contrariée : les échos nous avaient apporté à Vrontza le bruit d'un des nombreux combats qu'il fut contraint de livrer pour se replier sur Péta, où il n'arriva que dans la nuit du 14 au 15.

Un Grec, habitant d'Arta, venait d'apporter l'avis que, depuis deux jours, il voyait se concentrer dans cette place un nombre considérable de troupes tirées des garnisons de Prévéza et d'Ianina. Le projet des généraux ennemis était, assura-t-il, de se porter, le surlendemain 16, avec toutes ces forces, contre la position de Péta. Le comte Normann envoya aussitôt un émissaire aux Philhellènes pour leur porter l'ordre de revenir sur-le-champ. Cet homme étant parvenu heureusement à Vrontza, ils rentrèrent, ainsi que les Ioniens, quelques heures après Botzaris et ses Suliotes.

Bien qu'on eût lieu de croire que l'attaque dont on était menacé serait terrible, il n'y eut qu'une voix pour attendre l'ennemi. La plus grande partie de la journée du 15 fut employée à délibérer sur les moyens de le repousser. Divers avis furent ouverts à cet effet dans un conseil composé du général Normann, des colonels Tarella, Dania, des lieutenants-colonels Gu-

bernati, Stietz, du chef de bataillon Catshopoulos, de Spiro Panna, Botzaris, Gogo et Vlakopoulos. MM. Tarella et Stietz voulaient qué les Philhellènes et le régiment formassent la réserve, qu'on les établît sur les hauteurs qui dominent Péta, et que les soldats irréguliers fussent distribués dans les ruines du village, sur le plateau qui le précède, sur les flancs de la montagne et à l'entrée du chemin de Comboti. Cette opinion était dictée par la prudence, et Botzaris la partageait. On aurait eu ainsi sous les yeux ceux dont tant de motifs devaient faire suspecter la fidélité. Mais Dania manifesta une vive répugnance à quitter la position qu'il avait occupée en arrivant à Péta et reprise depuis son retour. D'un autre côté, le général Normann pensa qu'un mouvement rétrograde des troupes régulières pourrait produire un fâcheux effet sur l'esprit des Grecs, qui auraient lieu d'être surpris de se voir, la veille du danger, placer au poste le plus périlleux, poste que tout le monde briguait quand les Turcs semblaient disposés à garder la défensive. Le reste du conseil, à l'exception des trois officiers que j'ai nommés, se rangea de cet avis; ainsi Gogo n'eut pas même à défendre une opinion qu'il avait émise le premier, et qu'il

paraissait vouloir soutenir vivement si l'on hésitait à l'adopter.

Par suite de cette décision, les forces des Grecs furent placées sur deux parallèles, l'une formée des troupes régulières, au-dessous et en avant du village, l'autre au-dessus et derrière. Celle-ci, plus forte que la première, la débordait de ses deux ailes, dont la droite se composait des soldats de Gogo, et la gauche des Suliotes de Botzaris; Vlakopoulos en occupait le centre. Les deux canons et les dix Philhellènes qui les servaient furent établis à la droite du corps de Tarella; du même côté, un peu en arrière, se plaça la compagnie ionienne du capitaine Spiro. Le point périlleux, c'est-à-dire l'aile gauche de cette ligne avancée, resta à la garde des Philhellènes. Dans le cas où elle serait forcée de lâcher pied, elle devait opérer sa retraite par le village, et se replier sur les bandes irrégulières; mais il était presque indubitable que ce mouvement jetterait de la confusion parmi ces dernières et leur ferait prendre la fuite.

Toutes les troupes, ainsi disposées, passèrent sous les armes la nuit du 15 au 16. Plus d'une heure avant l'aurore on distinguait, du côté de la plaine, des hennissements de che-

vaux et autres bruits de guerre. Un poste avancé du premier régiment et quelques Philhellènes jetés en sentinelles perdues se replièrent après avoir fait leur feu, et le jour naissant permit d'apercevoir les monticules inférieurs qui se couvraient de troupes nombreuses. Les Turcs n'étaient pas moins de neuf à dix mille. Ils se déployèrent en bon ordre, formant un vaste croissant, dont la droite, composée de six cents chevaux, alla s'appuyer au chemin de Comboti. Un fort parti d'infidèles avait, pendant la nuit, remonté la rivière pour intercepter le chemin de Placa.

Bientôt l'infanterie ennemie, divisée par *baïraks,* venant à s'ébranler, se porta rapidement vers la position occupée par les Francs. Arrivée à deux cents toises de distance, elle s'arrêta après un premier feu auquel on ne répondit pas. Cette tranquillité surprit les musulmans : une sorte d'hésitation se manifesta parmi eux, et leurs cris cessèrent un moment; mais les *baïactars* ne tardèrent pas à repartir, et chacun d'eux ayant fiché son drapeau en terre, fut suivi de sa compagnie. Toute cette infanterie était composée d'Albanais : dans leurs rangs et en arrière, on distinguait cependant jusqu'à des juifs en robe longue, qu'on avait contraints de prendre

part à cette expédition, pour laquelle l'ennemi semblait avoir rassemblé toutes ses ressources.

Trois ou quatre mille hommes s'avancèrent ainsi de poste en poste, précédés de leurs drapeaux, jusqu'à cent pas de nos soldats. Ceux-ci, qui les avaient attendus en silence, les reçurent avec un feu terrible au moment où ils allaient s'élancer sur eux. En un clin d'œil les assaillants culbutés laissèrent les flancs de la montagne jonchés de cadavres.

C'était la première fois que les Grecs du régiment de Tarella se battaient en ligne. Un instant d'inquiétude avait paru se manifester parmi eux, en voyant leurs officiers les contraindre d'essuyer la fusillade ennemie sans y répondre, mais ce fut un éclair passager. Quant aux Philhellènes, tous laissaient éclater une gaieté extraordinaire. Pendant que les Turcs se reformaient, le chef d'escadron Merziewski, avec un détachement de vingt hommes, osa descendre pour débusquer un gros d'infidèles qui se ralliait à l'abri d'une chapelle abandonnée : il ne revint sur ses pas qu'après en avoir tué plusieurs. Durant deux heures entières l'ennemi renouvela ses attaques : toujours repoussé, il couvrit chaque fois la terre de ses

morts et de ses blessés. La mitraille des deux canons en renversait un grand nombre ; mais leur ardeur s'accroissait de leurs pertes même. Les Ioniens repoussaient de leur côté une nuée de ces barbares, avec un sang-froid et un courage admirables. Les cris d'*Allah* remplissaient l'air : à cette bruyante invocation, que les musulmans adressent à la divinité au moment du péril, se mêlaient le sifflement des balles et les clameurs prolongées des Grecs répandus sur les positions supérieures.

Cependant les Ioniens commençaient à voir leur droite considérablement débordée, et de ce côté l'ennemi semblait vouloir arriver, à travers le village, sur les hauteurs qui le dominent. Alors Gogo, pour qui le moment d'agir était venu, prit la fuite après une seule décharge, qui paraissait plutôt un signal qu'une hostilité. A cette vue, les Turcs s'élancent avec rage ; les Ioniens, qui avaient à peine perdu dix des leurs, sont contraints de lâcher pied ; en un instant la moitié de ces insulaires succombe ; le désordre se communique ; un boulet trop gros, engagé dans la volée d'un des canons, le met hors de service, et l'autre est jeté loin de son affût par la violence d'une commotion. Le jeune Wrendlie, de Zurich, qui commandait cette

petite artillerie, consumé depuis plusieurs jours par une fièvre ardente, se déconcerte; il est haché sur ses pièces avec une partie de ses canonniers. La gauche de l'ennemi commence à la fois à entrer dans Péta et à prendre pied sur les positions supérieures et inférieures. Le premier régiment veut opérer sa retraite par le village; mais ses dernières compagnies y sont coupées par un gros d'ennemis et taillées en pièces. Le commandant des Philhellènes, cédant à un fatal mouvement d'amour-propre, s'obstine à rester quelques minutes encore. En vain le colonel Tarella se détache lui-même de son corps pour le supplier de se retirer et l'avertir que la résistance devient désormais inutile : cet avis généreux ne sert qu'à causer la perte de celui qui le donne; il est enveloppé dans la destruction des siens, qui, séparés de leurs compagnons, tombent sous le sabre des infidèles.

La fuite de Gogo avait fait replier Vlakopoulos, dont la droite s'appuyait sur la troupe de ce chef; et Botzaris, resté seul avec trois cents hommes, sur le point d'être entouré, venait d'être forcé de suivre ce mouvement. Les Philhellènes voient avec surprise se couvrir d'étendards musulmans ces hauteurs sur les-

quelles, selon les dispositions convenues, ils devaient se retirer en cas de revers. Presque aussitôt une bande mugissante de Turcs débouche du village sur leurs derrières, portant à la main les dépouilles sanglantes des officiers et des soldats de Tarella qu'ils ont tués, ainsi que les têtes des malades surpris dans Péta. Parmi ces dernières, chacun des braves échappés à cette affreuse journée reconnut celles des Philhellènes Krusemarck, Lascy, Wolf, etc. A cette vue seulement, un léger trouble paraît se manifester sur les traits de Dania ; il ordonne la retraite, sans songer que déjà elle est devenue impossible.

Les Philhellènes, pressés de tous côtés par des flots d'ennemis, et perdant tout espoir de salut, ne songent qu'à vendre chèrement leur vie. Ils se précipitent en désordre vers le chemin de Comboti, mais ils le voient occupé par la cavalerie ottomane. La position qu'ils abandonnent est aussitôt couverte de milliers d'infidèles qui les écrasent de leur feu ; et, dès qu'un Franc tombe, cent Albanais s'élancent pour se disputer sa tête. Un Éthiopien se jette au-devant du colonel Dania ; d'une main il saisit les rênes de son cheval, et là, fixe, un genou à terre, il pare avec son cimeterre et la

tête de l'animal les coups que lui porte le chef des Philhellènes. Le coursier, épouvanté, s'acule ; vingt Toxides fondent en même temps sur le cavalier, le renversent sans qu'il puisse opposer la moindre résistance, et lui tranchent la tête à la vue de ses compagnons consternés.

Merziewski, suivi des onze Polonais qui faisaient partie du corps, veut se frayer un passage à travers le village ; ils réussissent à y pénétrer, mais tous y trouvent la mort. Plusieurs Philhellènes séparés de leurs camarades, et entourés d'un cercle profond d'assaillants, combattaient avec courage et tombaient successivement. L'un d'eux, le capitaine Mignac, blessé d'un coup de feu à la jambe, s'appuya contre un tronc d'olivier. L'éclat de son uniforme ayant donné lieu de croire que ce pouvait être le chef de tous ces étrangers, on voulut l'avoir vivant : on y réussit enfin ; mais ce ne fut qu'au moment où, venant de briser son sabre sur le quatorzième Albanais étendu à ses pieds, il essayait de se couper la gorge avec le tronçon qui lui restait dans les mains. Les Turcs ne pouvaient plus, sans se blesser entre eux, faire usage de leurs armes à feu : le sabre, la baïonnette, le poignard, étaient les seuls moyens de destruction qu'ils employassent. Dans cette

terrible mêlée, on vit des étrangers, en tombant, s'attacher à un ennemi, et, avant d'expirer, lui déchirer le visage avec les dents. On a parlé du Philhellène Chauvassaigne, qui tua un *baïractar*, lui enleva son drapeau, le perdit, le reprit encore, et fut mis en pièces avant de lâcher son trophée.

Arrivé au pied d'un monticule surmonté d'une grande croix de fer, le gros des Philhellènes fut contraint de s'arrêter devant les obstacles que leur présentaient et la nature du sol et les masses toujours croissantes de l'ennemi. Épuisés par tant de blessures, de fatigue et d'efforts, ils succombèrent en ce lieu, autour de leur drapeau, sur un monceau de cadavres. Le lieutenant Teichmann portait alors cette glorieuse bannière : il ne se la vit point enlever, car déjà il était en morceaux quand on arracha de ses mains le dépôt confié à sa valeur (1).

Tous les officiers du corps, présents à l'affaire, périrent sans exception.

Il serait impossible de mentionner ici les actions mémorables de chacun des Philhellènes

(1) « Aucun drapeau ne tomba au pouvoir de l'ennemi, » dit M. V....., dans ses *Mémoires*. Quand on les perd de cette manière, je ne vois pas où est la honte d'en convenir.

dans cette fatale journée : il suffira de savoir qu'il n'en est pas un seul échappé à ce désastre qui n'ait immolé de sa main une multitude d'infidèles. Ils se sauvèrent combattant toujours, accrochés aux buissons, aux flancs escarpés des roches environnantes, et poursuivis pendant trois quarts d'heure, jusqu'à ce que, parvenus au pied d'une montagne escarpée, ils virent sur le sommet des soldats grecs. C'étaient Gogo et les siens, qui, après leur fuite, s'étaient retirés sur cette élévation, à la base de laquelle les derniers Philhellènes allaient être anéantis, lorsqu'une décharge générale, partie des hauteurs, vint les sauver. A ce bruit, qui sembla leur rappeler qu'ils ne devaient pas aller plus loin, les poursuivants s'arrêtent avec une sorte d'hésitation, et finissent par rebrousser chemin en murmurant, quand ce nouvel obstacle et l'excès de la lassitude semblaient devoir leur livrer ces dernières victimes. Gogo obéissait-il en cette occasion à la voix du remords ; ou bien, ses troupes ne s'étant retirées que d'après ses ordres, sans connaître l'étendue de ses criminels projets, craignit-il d'émouvoir leur indignation en refusant un peu d'assistance à quelques malheureux que le sort semblait avoir miraculeu-

sement épargnés? Je ne chercherai point à résoudre cette question; ce qu'il y a de positif, c'est que ce traître passa le lendemain dans les rangs des ennemis de sa patrie.

Les vainqueurs firent fouiller par des levriers les halliers et les fourrés circonvoisins. De cette manière ils trouvèrent encore quelques blessés qui s'y étaient enfoncés et qui furent mis à mort. Ils perdirent mille hommes dans cette affaire, parmi lesquels une foule de Turcs de distinction. Pendant deux jours entiers, plus de cent mulets furent occupés à transporter leurs morts dans Arta, ainsi que leurs blessés, dont le nombre était presque aussi considérable. Toutes ces pertes, ils les essuyèrent de la main des Philhellènes, du premier régiment, et des Ioniens, qui laissèrent la moitié des leurs sur le champ de bataille. Par bonheur, ces derniers n'eurent point à regretter le brave Spiro Panna, leur chef, à la valeur et au sang-froid duquel ils doivent la réputation qu'ils se sont acquise dans cette courte et funeste expédition d'Épire. Le premier régiment perdit un tiers de ses soldats, seize officiers et son colonel. Il a suffisamment prouvé, dans cette occasion, que, bien dirigés, les Grecs se battraient parfaitement en ligne, opinion que certaines gens ont voulu révoquer en doute.

Quant aux Philhellènes, plus des trois quarts périrent (1). Ce corps, que les moins exagérés ont dit composé de deux cent quatre-vingt-six hommes, n'en a jamais compté plus de *quatre-vingt-seize*. Dans ce nombre, sept nationaux et

(1) Beaucoup de personnes sont encore aujourd'hui inquiètes du sort d'amis, de parents, partis pour la Grèce. Comme je crois, après tout, qu'une certitude cruelle est préférable à une incertitude continue, je donne ici les noms de ceux des étrangers morts ou pris à Péta, que ma mémoire me rappelle encore.

FRANÇAIS. MM. André Dania (*de Gênes, naturalisé*), Mignac, Viel, Chauvassaigne, Henri Beyermann, Guichard, Frêlon, Séguin, Daboussi (*Égyptien, naturalisé*).

POLONAIS. MM. Merziewski, Mlodowski, Koutsheleski, Dobronowski.

SUISSES. MM. Chevalier, Wrendlie, Feldhann (de l'état-major).

HOLLANDAIS. Rodolphe Huismans.

ITALIENS. Pierre Tarella, Mamiot, Tirelli, Briffari, Fazzio, Viviani (*Piémontais*). — Toricella, Plénario, Miowilowitchs (*Lombardo-Vénitiens*).

ALLEMANDS, SUÉDOIS, DANOIS, etc. Sandmann, Teichmann, Sander, de Krusemarck, Seiger aîné, de Staël Holstein, Wolf, Diterlein, Lascy, Felds jeune, Smith, Ober, Descheffy, Rust, Kœnig, Ohlmaher, Kaisemberg, Ében, Wetzer, Éïsen, Rosensthiel.

Morts après la retraite. Seiger jeune, Weigand, Shweigard (*Allemands*); Batilani (*Toscan*).

dix-huit étrangers survécurent. De ces derniers, les plus remarquables sont, le brave capitaine Bauer de Hellmann, de Leipsick, sergent-major de la deuxième compagnie, et le capitaine Hanay, de Bruxelles, sous-officier dans la première. L'un et l'autre furent blessés d'un coup de feu à la poitrine, de même que le général Normann, qui donna, dans cette journée, l'exemple de la plus brillante valeur. Parmi les jeunes Grecs qui combattirent à Péta, et dont on n'eut point à regretter la perte, je dois signaler MM. Rhodius et Divani, auxquels une excellente éducation reçue en France et une foule de qualités promettent une carrière honorable dans leur patrie (1).

Les Turcs firent un très petit nombre de prisonniers dans cette affaire de Péta; mais ces captifs durent envier le sort de ceux qui venaient de succomber. Dépouillés, chargés de coups, ils se virent contraints de porter dans Arta les têtes de leurs compagnons. La chaleur était insupportable : ils y arrivèrent pliant sous le faix, inondés du sang qui coulait de

(1) Le premier a traduit en grec les *Manœuvres de l'infanterie française.*

cette horrible charge et qui se mêlait à celui de leurs propres blessures. Reçues par une populace en furie chez laquelle un succès si chèrement payé avait répandu le deuil et remué mille passions haineuses, ces tristes victimes, offertes par la trahison à la férocité des barbares, ne trouvèrent enfin l'éternel repos qu'après avoir épuisé tous les raffinements de la cruauté la plus inouïe, et passé par tous les degrés de l'outrage (1).

Pendant qu'on se battait à Péta, Comboti paraissait en feu. Mille Turcs s'y étaient portés pour surprendre la poignée de Grecs qui s'y trouvaient ; mais le capitaine Alexandre, trop faible pour les arrêter, se replia sur Langada, abandonnant à leur fureur quelques maisons épargnées jusqu'alors et l'église du village, qu'ils incendièrent.

Le chemin de Péta à Langada passe par Comboti. On fut obligé, pour éviter la rencontre de l'ennemi qui s'y était retranché, de se retirer, en suivant la crête des montagnes, à tra-

(1) Les particularités relatives à la fin de ces infortunés m'ont été communiquées plus tard, à Zante et à Smyrne, par des marchands levantins qui se trouvaient à Prévéza, et même dans Arta, à l'époque de ce tragique événement.

vers des rochers hérissés de buissons et d'autres obstacles de cette nature.

A la vue de ces déplorables restes, la douleur du président fut amère. Ce dut être une cruelle épreuve pour l'âme de cet homme juste que le récit de la conduite de l'infâme auteur des désastres de cette journée, à la trahison duquel il avait toujours hésité de croire. Il ne se plaignit pas qu'on eût outrepassé ses ordres en opposant une vaine et intempestive résistance à un ennemi trop nombreux. Lorsqu'il se détermina à placer les Philhellènes et le corps de Tarella dans une position favorable, sous les yeux des Turcs, j'ai déjà dit que son intention n'était point qu'on s'attachât avant tout à la conserver, mais qu'il voulait seulement, par une telle mesure, empêcher ces derniers de s'apercevoir de notre affaiblissement, et détourner ainsi leurs regards de la marche de Botzaris. En évacuant Péta le lendemain de leur victoire, ils prouvèrent assez que ce n'était point la possession de ce village ruiné qui les tentait, et qu'ils n'avaient eu en vue que la destruction des forces qui l'occupaient. La raison exigeait donc qu'on se bornât, pour soutenir cette lutte inégale, à entretenir jusqu'à la fin de la campagne une guerre de surprises, profitant à cet effet de

l'avantage des nombreuses positions qu'offre la nature du pays, sans s'obstiner à garder de préférence telle ou telle autre.

Toute la journée du 17 fut consacrée à attendre ceux qui pouvaient avoir encore échappé à la défaite ; mais on n'eut pas même la consolation d'en voir revenir un seul. Ce retard, si les Grecs avaient eu affaire à un ennemi moins stupide, leur eût sans doute été funeste ; car tout faisait croire que, poursuivant leur avantage, les vainqueurs se seraient portés aussitôt à l'entrée du Macrinoros pour disputer la retraite aux chrétiens : pourtant ils leur laissèrent toute facilité d'évacuer l'Épire. On l'abandonna le 18 juillet, moins d'un mois après y être entré. Quelques centaines de soldats furent laissés à la garde des défilés ; précaution assez peu utile, puisque l'ennemi était maître du golfe. Le président, avec le reste, se retira au village de Machala, qui domine la vallée de Laspic et le lac Ozéros.

On voit à quoi se réduisirent les opérations de cette campagne, où l'on ne s'était proposé rien moins que de délivrer les Suliotes, de s'emparer d'Arta, et de prendre pied en Épire. Ainsi ces braves montagnards de la Selléide, en faveur desquels notre arrivée dans la Grèce

occidentale n'avait pu produire la plus légère diversion, allaient avoir sur les bras toutes les forces de l'Albanie, et rien n'était capable d'empêcher leur ruine. Les Turcs purent se regarder, du moins jusqu'à la campagne suivante, comme tranquilles possesseurs de cette contrée, où il ne leur resta d'autres ennemis que quelques Armatolis qui continuèrent à se maintenir libres dans les hautes régions de l'Acrocéraune et les défilés de l'Athamanie, mais dont le voisinage était peu fait pour les inquiéter.

CHAPITRE XXX.

Incertitude sur les affaires du Péloponèse. — Départ du gouvernement pour Argos. — Rentrée d'Ypsilanti dans le Péloponèse. — Levée du blocus de Patras. — Premières négociations pour la capitulation de Napoli de Romanie. — Remise du fort de la mer aux Grecs. — Capitulation de la citadelle d'Athènes.

Depuis l'avis du succès obtenu par Canaris, nous n'avions reçu officiellement aucune nouvelle de la Morée. Cette incertitude sur les affaires de la péninsule et des îles ne laissait pas d'ouvrir un vaste champ aux conjectures, lorsque nous apprîmes enfin les premiers événements arrivés dans ces différentes parties de la Grèce, ainsi qu'à Athènes, après notre départ de Corinthe.

On a vu qu'à cette époque la situation du Péloponèse, considérée militairement, présentait un aspect non moins satisfaisant que son état administratif. De neuf places ou forteresses que renferme cette province, cinq étaient au pouvoir des Grecs, et une sixième, la plus forte de tout l'empire, Napoli de Romanie parlait de capituler.

Les membres du gouvernement jugèrent cet événement d'une assez haute importance pour se transporter à Argos, afin d'être plus à portée de suivre les négociations qui allaient s'ouvrir. Ils laissèrent la garde de l'Acro-Corinthe, avec une garnison suffisante et six mois de vivres, à un diacre d'Hydra, nommé Achilléas. Ypsilanti lui-même quitta la Thessalie où il avait eu à essuyer de fréquents désagréments de la part d'Odysséus, pour rentrer dans la péninsule. En se déplaçant ainsi, le pouvoir exécutif avait surtout en vue de veiller à la stricte exécution du traité qui allait se conclure, et d'empêcher qu'au préjudice de la nation les richesses que renfermait Napoli ne devinssent, comme celles des places déjà soumises, le partage exclusif de quelques capitaines. On redoutait particulièrement l'arrivée de Colocotroni, qui a toujours pensé qu'une affaire de cette nature ne pouvait se terminer sans lui; et, bien que ce chef se trouvât alors sous Patras à l'autre extrémité de la péninsule, chacun s'attendait à le voir quitter son poste, pour venir, assisté d'une partie de ses soldats, prélever la part du lion.

Colocotroni, qui en avait six mille sous ses ordres, n'était point un homme qu'on pût aisément arrêter dans une démarche dont l'ar-

gent était le mobile. Ne pouvant user à son égard de moyens coërcitifs, on eut recours à la ruse. Presque tous liés au gouvernement par les emplois qu'ils en tenaient, ou guidés par une animosité personnelle, les primats, chefs des villages auxquels appartenaient les soldats de Colocotroni, s'entendirent pour envoyer en même temps à leurs hommes l'injonction de le quitter. La simultanéité de ces ordres produisit tout l'effet qu'on s'en était promis : en un instant, le chef militaire le plus puissant de la Grèce se vit complètement abandonné, ou du moins ne conserva près de lui qu'une poignée d'Arcadiens de son propre village, ou attachés à la personne de deux ou trois de ses nombreux parents (1).

Irrité au delà de toute expression, il dépêcha vers son fils Jannı, entré avec nous en Épire, un émissaire secret, pour l'engager à rentrer sur-le-champ dans le Péloponèse. L'envoyé trouva le jeune Colocotroni à Langada; et celui-ci, obéissant aux volontés de son père,

(1) Cette particularité, aussi bien que plusieurs autres détails relatifs aux événements arrivés dans la péninsule, durant notre séjour dans la Grèce occidentale, m'ont été communiqués par M. de la Villasse, qui n'a presque pas quitté Colocotroni pendant toute l'année 1822.

quitta brusquement l'armée, sans qu'on devinât d'abord le motif de ce départ précipité.

La levée du blocus de Patras fut la conséquence de la mesure prise contre Colocotroni. Les Turcs, qui s'y trouvaient renfermés, trop peu nombreux pour s'aventurer vers l'intérieur du pays, se bornèrent à incendier les plantations d'oliviers restées encore debout dans les campagnes environnantes. Telle était la cause qui, de Missolonghi, faisait paraître cette partie de la côte de Morée, le jour, enveloppée de vapeurs, et la nuit, comme une mer de flammes.

N'ayant point donné de principe d'exécution au projet pour lequel on l'avait dépossédé de son commandement d'une manière aussi imprévue, Colocotroni eut un ample sujet de se plaindre de l'ingratitude dont, à l'entendre, on payait ses services. Son cœur était profondément ulcéré, et bien des gens devaient craindre qu'un retour de fortune ne le mît à même de se venger de la part qu'ils avaient prise à sa mésaventure.

Libres pour le moment de toute inquiétude à son égard, les membres du gouvernement se livrèrent, avec une lenteur et une sécurité impardonnables, aux soins préliminaires qu'exigeait la prise de possession de Napoli de Roma-

nie. Les articles de la capitulation signés, les assiégés demandaient à sortir le plus tôt possible; mais les chefs grecs, peu empressés de se rendre à leurs désirs, voulurent auparavant faire dresser un état général des effets de toute nature que renfermait la place, et aviser aux moyens de les soustraire à l'avidité du soldat. On y introduisit à cet effet soixante ou quatre-vingts *grammaticos* (écrivains), avec quelques hommes de confiance, chargés de diriger leurs travaux; et, en attendant le jour où les Turcs, suivant le traité, seraient déposés par des navires neutres sur les côtes d'Asie, des otages furent livrés de part et d'autre comme garants de la bonne foi des parties contractantes. Les Grecs reçurent en outre le petit fort de la mer, qui bat la ville avec avantage, mais peut lui-même être écrasé par le feu de Palamide.

Certes, si en une telle circonstance le président se fût trouvé dans la péninsule, il n'est pas douteux qu'il eût bien su concilier les mesures de prudence qu'exigeait l'intérêt de la nation avec cette activité si nécessaire en guerre, où d'un jour perdu dépend souvent la ruine des espérances les mieux fondées.

Tandis que, dans le Péloponèse, on perdait

un temps précieux en formalités puériles, les Grecs d'Athènes savaient mieux profiter de la disposition que les Turcs de l'Acropolis, vaincus enfin par la soif, témoignaient de se rendre. Les hostilités, devenues presque nulles depuis long-temps, furent entièrement suspendues. Des conversations s'établirent. Placés au pied et au sommet des remparts, les interlocuteurs se parlèrent, pour la première fois, sans injures et même sans aigreur. Le 16 juin, eurent lieu des ouvertures de capitulation; mais les infidèles ne voulurent entendre à aucune espèce de traité, préférant, disaient-ils, périr jusqu'au dernier, si les consuls des puissances étrangères et particulièrement celui de France, ne consentaient à intervenir dans la négociation. M. Fauvel s'y refusa d'abord, de manière à ne laisser aucun espoir de le vaincre. Il éprouvait une vive répugnance à se constituer garant d'une capitulation qu'il craignait de voir violer, et ce ne fut qu'après plusieurs jours d'instances réitérées que cet homme respectable se rendit au vœu des deux partis.

Les articles furent dressés. A quelques détails près, assez insignifiants, ils ne contenaient autre chose que ce qu'on avait déjà sti-

pulé dans les traités de même nature passés depuis le commencement de la guerre. Désirant, en cette occasion, environner la religion du serment de tout l'appareil que comportaient les lieux et la circonstance, les résidents étrangers se rendirent en uniforme au consulat d'Autriche. Dans la cour de cette vaste demeure, l'une des plus grandes qu'eût épargnées la guerre, furent convoqués tous les chefs militaires, les primats, les membres du clergé et un aussi grand nombre de soldats qu'elle en put contenir. Les livres sacrés ayant été apportés, le consul de France prit la parole en ces termes :

« Athéniens !

» Depuis l'origine de cette guerre, on peut » adresser à vos frères du Péloponèse le juste » reproche de ne s'être pas toujours montrés » religieux observateurs de la foi jurée ; et vos » ennemis n'ont pas jusqu'ici trouvé, dans » la conduite tenue à leur égard, une garantie » suffisante pour vous livrer sans inquiétude et » leur existence et leur honneur. L'attention » du monde, arrêtée aujourd'hui sur la Grèce, » se fixe plus particulièrement sur cette ville » des glorieux souvenirs. Comme vous, il at- » tend avec impatience ce moment qui va cou- » ronner vos longs efforts. Que le jour qui lui

» apportera la nouvelle de votre triomphe ne » lui apprenne point que vous l'avez souillé par » un parjure. Répondez, par votre conduite » dans cette circonstance, aux récriminations » qu'on serait tenté d'adresser à une partie de » vos compatriotes. O Athéniens! de tous temps, » on s'est plu à vous distinguer d'eux par la » douceur de vos mœurs et par votre humanité; » craignez de perdre sans retour une telle ré- » putation : jurez de protéger la faiblesse, » jurez d'épargner le malheur (1). »

Le serment fut prêté d'une voix unanime; et, le 20 juin, les Grecs prirent possession de cette forteresse, qui avait mis leur constance à une si longue épreuve. En pénétrant dans son enceinte, ils virent le sol, partout remué, couvrant partout de récentes funérailles. De cette multitude de femmes et d'enfants qui s'y était retirée, une faible partie avait survécu aux tourments de la soif. En vain, depuis longtemps, ces infortunés fatiguaient le ciel de leurs vœux pour en obtenir une pluie bienfaisante qui vînt suspendre leurs angoisses; le ciel

(1) Tout ce qui est relatif à cette capitulation, je l'ai recueilli, à Syra, de la bouche de M. Fauvel, et à Athènes même, d'un grand nombre d'autres témoins de cet événement.

fut sourd à leurs prières, et l'été, embrasant de tous ses feux les campagnes de l'Attique, ne leur faisait présager qu'une longue et douloureuse agonie. Lorsque, domptés par les souffrances, ils consentirent enfin à capituler, ils étaient, depuis deux mois, réduits à recueillir, avec leur langue desséchée, la rosée dont l'aurore couvrait les marbres du Parthénon, ou bien à exprimer de leurs lèvres celle qui tombait sur des linges qu'ils étendaient pour la recevoir. Sur cent hommes en état de porter les armes, nombre auquel Omer-Brionès avait réduit la garnison à son passage, quarante à peine vivaient. Ils sortirent défaillants, et traînant avec eux les débris de leurs familles, pour aller occuper la demeure de l'ancien vaïvode d'Athènes, qui leur fut assignée en attendant qu'on les embarquât pour la Natolie.

L'Acropolis était encore abondamment pourvue de vivres. On prit les mesures les plus efficaces pour assurer à la caisse de la province une partie des richesses que renfermait cette citadelle, tant en numéraire qu'en effets précieux. Le reste fut réparti également entre les capitaines et les soldats qui avaient participé aux fatigues du siége.

Ainsi tomba ce boulevard de l'Attique, le seul

point de cette partie du continent grec qu'eussent conservé les barbares, et pour la conquête duquel les Athéniens ont montré autant de courage que de persévérance. De véritables transports signalèrent le moment où ils rentrèrent en possession des ruines de ce magnifique temple, érigé à la déesse dont l'image et les attributs symboliques sont aujourd'hui les emblêmes de la Grèce régénérée. L'étendard victorieux de la croix, arboré sur la partie la plus élevée du monument, fut salué par de longues acclamations, bruyant témoignage d'une joie, qui sans doute eût été plus grande, si l'on avait pu prévoir qu'un retard de quinze jours aurait indéfiniment reculé le terme de tant d'efforts.

Tels furent les premiers événements qui se succédèrent dans l'Attique et la Morée, après notre départ de la dernière de ces provinces. Ceux dont ils furent suivis, ont été d'une nature bien différente. Mais, avant de m'engager dans le récit de cette calamiteuse époque, il est nécessaire que le lecteur rentre avec moi dans l'Étolie, où un autre incident se joignait à la nouvelle des désastres d'Épire, pour répandre l'abattement et la terreur.

CHAPITRE XXXI.

Arrivée de la flotte ottomane. — Rentrée du président à Missolonghi. — Occupation d'Anatoliko par le reste des Philhellènes et le premier régiment. — Sommation aux consuls et aux étrangers. — Départ des Philhellènes pour Krio-Néro. — Cérémonie funèbre. — Demande inconvenante de quelques officiers grecs. — Inquiétudes répandues et propagées dans une intention coupable. — Dissolution du corps des Philhellènes.

La nouvelle de la défaite de Péta n'avait été précédée à Missolonghi d'aucun avis qui pût donner lieu d'appréhender un aussi grand malheur. Les habitants crurent voir l'ennemi à leurs portes; et les principaux songeaient déjà, dans le premier moment d'effroi, à partir pour les îles Ioniennes, afin d'y mettre en sûreté et leurs personnes et leurs fortunes, lorsqu'on vit s'élever à l'horizon une flotte de quatre-vingt-six voiles, la plus formidable que la Porte eût encore mise en mer. Ses vastes ailes venant à se déployer, s'appuyèrent d'une part aux rives du Péloponèse, de l'autre à celles de l'Étolie, embrassant ainsi toute l'embouchure

du golfe de Patras, depuis le cap Araxe jusqu'aux Kursolaires.

La coïncidence de cet événement avec l'annonce de la catastrophe d'Epire, jeta une sorte de stupeur dans Missolonghi. Les soldats que j'avais trouvés dans cette ville donnant le spectacle de l'oisiveté la plus révoltante, disparurent en quelques heures, honteux de voir une population entière attacher sur eux des regards où se peignaient l'indignation et le reproche.

Douze ou quinze officiers étrangers venaient d'arriver d'Argos, envoyés par le gouvernement pour faire partie du corps des Philhellènes. Ils étaient sortis du Péloponèse par Gastouni, faisant ainsi un léger circuit afin d'éviter la rencontre des Turcs de Patras qui infestaient les environs. On apprit de leur bouche une partie des détails dont j'ai rendu compte dans le chapitre précédent. Impatient de rejoindre l'armée, je me hâtai de repartir avec eux, obligé de laisser les canons que je devais emmener. J'étais excédé de toutes les difficultés que je rencontrais à l'accomplissement de cette partie de ma mission, et révolté surtout de voir que ces difficultés, dont je ne prévoyais pas le terme, roulaient encore, dans un tel mo-

ment, sur une misérable question d'intérêt pécuniaire et sur quelques centaines de piastres.

En marchant vers Vrachori, je savais à quoi m'en tenir sur l'étendue de nos pertes, sans cependant en connaître les détails. J'étais inquiet, au-delà de toute expression, du sort de tels ou tels de mes amis que j'affectionnais davantage. Je me rappelais avec amertume les moindres circonstances de notre séparation. Quelques jours avant, je les avais laissés riches de santé et de cette insouciance de l'avenir, heureux partage de l'homme de guerre. Sur qui d'entre eux la main du sort s'était-elle appesantie? quels étaient ceux dont les cadavres servaient de pâture aux vautours?

Ces réflexions m'accompagnèrent jusqu'à Vrachori, où j'entrai dans un état d'anxiété difficile à décrire. La première personne que j'y rencontrai fut un jeune Philhellène allemand, nommé Felds. L'infortuné me demanda si j'avais vu son frère (1). Il pleurait; son malheur était facile à deviner. Je poussai plus loin, et

(1) A peine âgés de dix-huit ans, ces deux jumeaux s'étaient arrachés à l'affection d'une mère pour venir combattre dans les rangs des Grecs. Entrés au corps des Philhellènes, ils s'y acquirent un attachement général par leur douceur et leur affection mutuelle. L'un d'eux fut tué à Péta.

je fus informé de tout ce que je craignais d'apprendre. Il est inutile d'ajouter ici, à un deuil qui s'est étendu sur tant de familles, l'expression de la douleur particulière que j'éprouvai à ces tristes récits : presque tous mes amis avaient péri.

Lorsque je rendis compte au président du résultat de ma mission, il voulut bien me témoigner quelque plaisir de me l'avoir confiée, puisque je devais probablement la vie à cette circonstance. Je lui présentai les étrangers venus avec moi de Missolonghi pour se réunir aux Philhellènes qui avaient survécu : tristes et honorables débris dont il me confia le commandement. La nouvelle de l'arrivée des vaisseaux ottomans devant Missolonghi le détermina à se rendre en personne dans cette place, pour relever par sa présence le courage des habitants, et repousser un débarquement que tout faisait appréhender.

Le lieutenant-colonel Gubernati, pris par les Turcs à Péta, s'était, on ne sait comment, échappé de leurs mains le même jour. Ayant succédé au colonel Tarella dans le commandement de son corps, il reçut, ainsi que moi, l'ordre d'aller prendre position à Anatoliko. Nous partîmes ensemble dans la soirée du 22,

et allâmes camper entre le pied du versant septentrional de l'Aracynthe et les rives du grand lac Lysimachia, que les modernes confondent avec celui d'Hydræa sous la dénomination commune de *Soudi*. Borné à l'orient par une chaîne de montagnes qui suit la rive droite de l'Evénus, le second de ces lacs est séparé du premier par des lagunes couvertes d'épais bocages, que l'on traverse sur une chaussée en maçonnerie, longue de six cents toises, et formée par trois cent soixante-six arches de construction romaine (1). Ces lacs se prolongent sur une étendue de six lieues : des villes et de nombreux villages animaient leurs bords; et la mythologie avait choisi les belles campagnes qui les entourent pour le théâtre de ses plus riantes fictions.

Repartis une heure avant le jour pour éviter la chaleur accablante de la saison, nous nous engageâmes bientôt dans *la vallée des Tombeaux*, ainsi nommée des meurtres nombreux qui y ont été commis. Cette gorge, encombrée de quartiers de roches détachés et de buissons épineux, nous conduisit à l'entrée du *Trachis* antique d'Etolie, poste militaire de la plus

(1) Pouqueville, *Voy. en Grèce*, t. III, p. 176.

grande importance, défilé redoutable qui semble l'effet d'une déhiscence de la montagne, occasionée par quelque grande commotion terrestre. Cette opinion se fortifie, si l'on examine les parois entre lesquelles est encaissé ce passage difficile, car on reconnaît aisément des points de correspondance entre certaines parties opposées.

Nous étions, vers le milieu du jour, sur les bords du golfe et devant la ville d'Anatoliko. Les habitants vinrent à l'envi nous chercher avec leurs *monoxillons;* et chacun trouva dans l'accueil et les soins de ces bons insulaires un adoucissement à ses fatigues ou à sa tristesse.

Anatoliko occupe toute la superficie d'un îlot très bas, situé presque à l'entrée et au milieu de la partie la plus resserrée du petit golfe auquel elle a donné son nom. Ses maisons paraissent sortir du sein des flots. Le golfe lui-même, à ne considérer que sa configuration et la tranquillité de ses eaux, ressemble à l'embouchure d'un grand fleuve. Séparé de la haute mer par des clôtures de roseaux formant un labyrinthe non moins compliqué que les pêcheries de Missolonghi, il est peuplé de poissons, de petites tortues de rivière, d'oiseaux aquatiques et surtout de cygnes sauvages. Anatoliko peut être

considérée comme une des plus fortes positions de la Grèce, et cependant l'art n'a rien encore fait pour elle. Protégée du côté de la pleine mer par des hauts-fonds d'une qualité vaseuse, qui n'admettent pas même le passage des plus petites barques, elle a derrière elle toute la profondeur du golfe, et s'appuie au levant et au couchant sur deux bras de mer, dont chacun est large au moins de deux cents toises. Cette petite ville n'a tout au plus à craindre, dans l'état où elle se trouve aujourd'hui, que les attaques d'un ennemi qui aurait assez de temps et de persévérance pour construire sur le golfe les bateaux indispensables pour l'enlever de vive force; mais il sera toujours facile de se délivrer de toute appréhension à cet égard, en l'entourant de murailles et en la garnissant de quelques pièces d'artillerie (1).

Deux jours après l'arrivée du président à

(1) En 1823, le pacha de Scutari, à la tête d'une nombreuse armée, a perdu un temps considérable devant Anatoliko. Cette ville manquant d'eau douce, il espérait, grâces aux précautions qu'il avait prises de faire occuper toutes les sources voisines du golfe, de voir bientôt la soif livrer les habitants à sa discrétion. Son attente allait se réaliser lorsqu'un incident, qui tient du prodige, vint rendre aux

Missolonghi, le capitan-pacha fit parvenir aux agents consulaires de cette résidence la sommation d'en sortir dans les vingt-quatre heures avec tous les étrangers appartenants aux puissances dont ils étaient les mandataires. A l'en croire, il voulait, par cette mesure, les empêcher d'être enveloppés dans le sac de Missolonghi, que devaient consommer vingt mille soldats qu'il allait débarquer à Krio-Néro. Ce lieu, situé à deux heures et demie à l'orient de la place, offre un excellent mouillage aux plus gros vaisseaux, et de grandes facilités pour opérer une descente.

Les agents consulaires, presque tous Grecs, et qui s'intéressaient vivement au succès des armes de leurs compatriotes, ne tinrent compte des menaces de l'amiral turc. On se hâta cependant de prendre des mesures pour en prévenir les effets. Gubernati reçut l'ordre de quitter Anatoliko, et d'aller, avec ses quatre cents hommes, renforcer la garnison de Mis-

assiégés le courage et la vie. Une bombe, en tombant dans la place, enfonça la voûte d'une citerne antique ignorée jusque là. Elle était abondamment pourvue d'une eau excellente, qui leur donna les moyens d'attendre que le général turc, fatigué de leur résistance et des pertes dont les maladies affligeaient son armée, se décidât enfin à lever le siége.

solonghi. Quant à moi, je reçus un émissaire porteur de la dépêche suivante :

« Monsieur le commandant,

» Le président du pouvoir exécutif me charge » de vous transmettre l'ordre de partir sur-le- » champ pour Krio-Néro *avec votre corps*, afin » de vous opposer au débarquement des Turcs.

» Veuillez, etc.

V..... »

Or *mon corps* pouvait se monter à vingt-cinq hommes, la plupart malades ou blessés. Aussi fus-je d'abord tenté de prendre cet ordre pour une mystification, d'autant qu'il me parvenait d'une manière assez peu régulière, et ne portait point la signature du chef de l'état-major. Cependant, comme ce n'était pas le moment de s'arrêter à un vain défaut de formes, je rassemblai les Philhellènes pour leur communiquer l'injonction que je venais de recevoir, et les engager à se tenir prêts à partir.

Ils se trouvaient si bien de leur séjour à Anatoliko, que ce ne fut pas sans peine qu'ils entendirent parler de le quitter sitôt. Ils s'inquiétaient peu s'ils devaient aller seuls au poste périlleux qu'on leur assignait; mais, se rappe-

lant leurs privations d'Epire, ils craignaient, avant d'en venir aux mains avec les Turcs, d'avoir encore à lutter contre la faim. Plusieurs témoignaient le désir de s'arrêter à Missolonghi, situé à mi-chemin, afin de se convaincre par eux-mêmes si l'on avait pris, pour leur subsistance, des mesures plus efficaces que par le passé. Ce fut alors qu'un Philhellène allemand, se tournant vers ses camarades, s'écria : « Messieurs, lorsque Léonidas se rendit » aux Thermopyles, pensez-vous qu'il se soit » informé si l'on avait envoyé les rations en » avant? » Cette saillie provoqua un rire général ; chacun se mit gaiement en route, bien décidé, s'il le fallait, à renouveler, au défilé de Krio-Néro, le dévouement du héros lacédémonien.

Je n'eus point à faire l'épreuve de ces bonnes dispositions. Nous n'étions pas arrivés à notre destination, que nous vîmes la flotte ennemie se diriger vers les Dardanelles de Lépante, laissant quelques bâtiments légers pour croiser entre la Morée et Céphalonie. D'autres indices, et des avis auxquels on pouvait s'en rapporter, démontrèrent suffisamment que, content de sa forfanterie, le capitan-pacha n'avait pas même eu l'idée de mettre ses menaces

à exécution. Je rentrai donc à Anatoliko, où, par ordre du président, l'on prépara un service funèbre, dernier hommage qu'il voulait rendre à la valeur des victimes de Péta.

Cette cérémonie eut lieu le 27 juillet avec tout l'appareil convenable. Mavrocordato y vint, suivi de tous les chefs grecs et des principaux membres du clergé que renfermait alors Missolonghi. L'office fut célébré par un archevêque, assisté de plusieurs prélats et archimandrites. Le recueillement du peuple, la tristesse empreinte sur la figure du chef du gouvernement, les sensations diverses qu'on lisait sur les traits de ces étrangers échappés à la destruction de leurs compagnons, de leurs frères, tout semblait se réunir pour donner aux pompes de l'église le plus imposant caractère. Interprètes de la douleur commune, MM. Daniel et Rhodius payèrent, l'un en français, l'autre en grec, un juste tribut de regrets à la mémoire des braves moissonnés par le fer des infidèles. Les paroles de ce dernier surtout, interrompues par ses larmes, firent passer dans l'âme des nombreux assistants l'émotion profonde qu'il éprouvait lui-même.

Ce devoir rempli, le président retourna à Missolonghi, où une contrariété nouvelle allait

se joindre aux soucis nombreux dont il était déjà assiégé. Quelques officiers grecs l'y suivirent pour lui adresser une demande qui avait pour but de faire expulser des rangs du premier régiment les étrangers qui en faisaient partie, et le prier de n'y admettre désormais que des nationaux. Ils oubliaient que leurs soldats, et eux-mêmes, devaient à ceux dont ils sollicitaient l'exclusion l'instruction militaire qu'ils avaient acquise depuis le commencement de la guerre; mais les interprètes de cette réclamation furent reçus de manière à les dégoûter de la renouveler. Le fauteur de toute cette intrigue, le nommé C....., chef de l'un des deux bataillons dont se composait le régiment de Tarella, voyait avec jalousie le lieutenant-colonel Gubernati investi du commandement devenu vacant par la mort de cet officier; et, bien que ce corps qui avait perdu à Péta tous ses bagages, ne comptât plus dans ses rangs que des soldats en haillons et marchât à grands pas vers une dissolution complète, toute l'ambition du sieur C..... était d'en devenir colonel. Il choisissait bien mal son temps et ses moyens pour arriver au but qu'il se proposait. Mavrocordato avait ressenti, plus qu'aucun de ses compatriotes, la perte des étrangers morts en Épire.

Des larmes avaient coulé de ses yeux au récit de leur généreux dévouement, de leur fin glorieuse. Pénétré d'une indignation profonde contre C....., il la manifesta avec une énergie d'expressions qui semblait étrangère à la douceur de son caractère. Il fit sentir aux réclamants l'inconvenance du moment qu'ils choisissaient pour une telle démarche, et leur dit que la constitution nationale, en accordant les mêmes droits, des prérogatives égales aux étrangers enrôlés sous les drapeaux de la Grèce qu'aux Grecs eux-mêmes, n'avait que faiblement reconnu des services, récompensé des dangers qui n'étaient rien qu'un devoir pour eux-mêmes.

Mavrocordato expédia aux restes des deux corps l'ordre de venir à Missolonghi. L'incident dont je viens de parler, qui put lui donner l'idée de les rapprocher de sa personne, produisit une pénible sensation chez les officiers étrangers du régiment (1). Quoique cette demande, si propre à les révolter, ne fût que

(1) Il en restait à peine sept ou huit, au nombre desquels se trouvaient MM. *Garel*, *Gerjawski*, *Lubtow*, *Schpeckt*, et le capitaine saxon *Mandesloff*, membre de l'ordre de la Légion d'honneur, qu'il suffit de nommer pour donner l'idée de toutes les qualités militaires.

l'expression du désir de quelques individus, ou plutôt du seul C....., elle n'en fit pas moins naître chez la plupart des Philhellènes le désir de regagner leur patrie, désir que fortifiait l'éloignement du danger dont on s'était cru menacé par le débarquement de la flotte ottomane, et particulièrement la conviction de l'utilité médiocre à laquelle les réduisait leur faiblesse numérique. Le président ne crut pas devoir contrarier leur envie. Il joignit à un témoignage écrit de leurs courts et pénibles services, une invitation de revenir lorsque la situation intérieure de la Grèce, devenue plus satisfaisante, permettrait à la nation de les mieux reconnaître, et surtout d'employer chacun d'une manière à la fois plus utile pour elle et plus convenable pour lui.

CHAPITRE XXXII.

Entrée d'une armée de trente mille Turcs dans le Péloponèse. — Lâcheté du prêtre Achilléas, commandant de l'Acro-Corinthe. — Mort de Kiamil-bey. — Établissement d'un camp turc sous Corinthe.—Colocotroni nommé général en chef.—Levée du blocus de Napoli.—Conduite infâme des Maniotes. — Terreur générale. — Dévouement du prince Ypsilanti. — Fuite des membres du gouvernement. — Second incendie d'Argos. — Marche de Dramali sur Napoli de Romanie. — Combat de Saint-Georges. — Nikitas *le Turcophage*. — Défaite des Turcs. — Butin immense. — Occupation du grand *Dervend* par les Grecs.

Pendant que les membres du gouvernement, tout entiers au soin de faire compter les *rouques* (1) renfermées dans Napoli de Romanie, se montraient fort peu pressés de fréter les navires étrangers destinés à transporter la garnison de cette place en Asie, un orage menaçant se préparait au delà des Thermopyles pour ve-

(1) Ῥοῦχα. Dénomination sous laquelle on comprend généralement toutes sortes d'effets d'un usage journalier, tels que vêtements, linge, meubles, attirail de cuisine, etc., etc.

nir fondre sur le Péloponèse. Rassurés de voir la saison des hostilités si avancée sans que l'ennemi eût encore rien tenté contre cette province, ils ne prévoyaient pas que ses efforts, pour être tardifs, n'en seraient que plus terribles.

Les campagnes de la Thessalie se couvraient de soldats musulmans rassemblés de différents points de l'empire. Commandant de toutes ces forces, le séraskier Kourchid, qui en avait amené une partie de l'occident de la Grèce, les voyait chaque jour s'augmenter d'un nombre considérable de cavaliers que la Porte, tranquillisée sur les dispositions de la Russie, retirait des rives du Danube pour les adjoindre à cette armée qu'elle allait diriger sur la péninsule. En portant ainsi ses coups au foyer de l'insurrection, elle espérait la désorganiser avec plus de facilité, anéantir les institutions et le gouvernement que les Grecs s'étaient donnés, et surtout isoler les différentes provinces insurgées par la réduction de celle qui, par sa position centrale, est comme un chaînon destiné à tenir toutes les autres réunies.

Mohammed *Dramali* (natif de Drama), l'un des lieutenants de Kourchid, venait d'être nommé visir de Morée. On jeta les yeux sur

lui pour reconquérir ce pachalick *in partibus* auquel il était promu. Dramali jouissait parmi les siens d'une certaine réputation militaire; il avait d'ailleurs un intérêt trop direct à bien conduire l'expédition confiée à ses soins, pour qu'on pût craindre de ne pas l'y voir déployer toute l'activité dont il était capable.

Ce général partit, le 1er juillet, des rives du Pénée à la tête d'une armée de trente mille hommes, dont un tiers se composait de cavalerie. Il avait en outre un corps de huit cents *topdjis* (canonniers) avec soixante pièces de campagne, et traînait à sa suite quinze cents chameaux et deux mille autres bêtes de somme chargées de bagages, de munitions de guerre ou de bouche. Le 5, il vint camper au delà du Sperchius, à l'entrée des Thermopyles. Odysséus, sur qui la Grèce s'en reposait de la garde de cette porte de son territoire, s'était retiré deux jours avant (1).

(1) Ce n'est pas trop le cas d'examiner aujourd'hui les motifs qui ont dirigé la conduite de ce chef dans cette circonstance. Depuis long-temps Kourchid lui faisait des offres magnifiques, précisément pour agir comme il l'a fait. Si cependant cette formidable expédition des Turcs avait été mieux conduite, et que la Grèce eût succombé, n'aurait-on pas droit de lui attribuer la ruine de sa patrie? Il est superflu de dire que toutes ces délibérations, tous ces conseils de guerre

N'ayant trouvé personne qui leur disputât ces passages difficiles, les troupes de Dramali pénétrèrent sans obstacle dans la Béotie. Elles s'arrêtèrent à Livadia, à Thèbes, qu'elles trouvèrent abandonnées, et franchirent tout aussi heureusement les gorges du Cithéron. Arrivées à Mégare, dont les habitants s'étaient retirés dans l'île de Salamine, elles y restèrent deux jours, sans toutefois l'endommager. Dramali adopta d'abord ce système de conservation, si opposé aux mœurs des Turcs en campagne, dans l'idée sans doute que, précédé d'une réputation de douceur, et suivi d'un imposant appareil militaire, il pourrait soumettre plus facilement la Morée, et son avarice redoutait de n'avoir, dans l'avenir, à exploiter que des ruines et des cadavres. Ses communications postérieures avec les Grecs prouvent assez qu'il se méprenait singulièrement sur l'esprit qui avait

dont on a été jusqu'à citer les paroles, et qu'on dit avoir précédé sa détermination, cette prévision qu'on lui attribue du sort de l'armée ennemie, sont des incidents imaginés pour fortifier un jugement porté après l'événement. Quant à la fameuse lettre que l'on assure avoir été écrite par lui à Colocotroni, je n'en conteste point l'authenticité, pourtant je dois dire que je n'en ai entendu parler que depuis mon retour.

armé leurs bras. Il se flattait que l'offre d'une amnistie, jointe à la promesse d'alléger leurs fers en réduisant la capitation, les ferait renoncer à l'espoir douteux de conquérir une parfaite indépendance.

Il se présenta le 13 à l'entrée du grand *Dervend*, qui donne accès dans le Péloponèse. Craignant d'y trouver une vive résistance, il laissa à Mégare une partie de ses bagages avec une arrière-garde de deux mille cavaliers, chargée à la fois de veiller sur ses derrières et de maintenir ses communications avec la Thessalie.

Quinze cents hommes de milices du canton de Tripolitza devaient, sous les ordres de Georges Sékéri, défendre ce défilé de l'isthme, non moins formidable que celui des Thermopyles. Mais la vue de ces masses d'infidèles, qu'ils pensaient ne devoir arriver à eux qu'épuisées déjà par vingts combats, porta l'épouvante dans leurs âmes. A peine leur chef put-il en obtenir de décharger leurs armes sur l'ennemi avant de prendre la fuite et de se disperser.

Ces fuyards portèrent l'alarme dans toute la péninsule. La garnison de l'Acro-Corinthe éprouva la première les pernicieux effets de leur exemple. Effrayé de voir l'armée ennemie

descendre des monts Géraniens, sans que le passage lui eût été contesté sur aucun point du long espace qu'elle avait déjà parcouru, Achilléas n'attendit pas qu'elle fût arrivée au pied des remparts pour abandonner cette citadelle. Au lieu d'emmener Kiamil-bey, qui s'y trouvait renfermé, et pour lequel on aurait pu obtenir une rançon considérable, il trouva plus court de le faire égorger (1). Il ne resta dans l'Acro-Corinthe que l'épouse de cet infortuné et cinq ou six femmes de sa suite, qui avaient été comme elle victimes de l'incontinence de ce prêtre, et auxquelles, pour cette raison sans doute, il laissa la vie.

Dramali vint, le 14 au soir, camper avec son armée entre Corinthe et le rivage de la mer,

(1) Telle fut la fin du meilleur des Turcs que la fortune ait fait tomber entre les mains des Grecs. L'apparition des colonnes ennemies, qui put lui donner quelque espérance de voir ses fers brisés, fut le signal de sa mort. Il périt sans avoir déclaré le lieu qui recélait les trésors qu'on lui supposait encore, bien que tous les moyens eussent été mis en œuvre pour obtenir de lui cette révélation. Depuis long-temps on l'avait privé de toutes ces douceurs dont les musulmans contractent l'habitude dès l'enfance, et qui deviennent pour eux un besoin inhérent à la vie. Ne pouvant plus disposer même d'une pipe, on le voyait aspirer avec avidité la fumée dont ses gardes remplissaient sa prison.

à une distance assez considérable de la forteresse pour n'avoir rien à craindre de son artillerie. Le lendemain, dès l'aurore, il envoya une centaine de spahis pour en faire le tour et reconnaître les environs. Surpris de la tranquillité des Grecs et redoutant quelque embûche, ces cavaliers n'avançaient qu'avec une extrême réserve, lorsqu'ils se virent joints par une esclave noire qu'ils avaient aperçue descendant rapidement le sentier de l'Acropolis. Cette femme, conduite devant le général turc, lui rendit compte de la fuite de la garnison, événement qui lui parut d'abord tellement invraisemblable, qu'avant d'y ajouter foi il eut besoin d'en recevoir la confirmation par un second message de l'épouse de Kiamil-bey. Rempli de joie à cet avis inespéré, il se hâta de prendre possession de l'Acro-Corinthe avant de poursuivre le cours de ses avantages. Arrivé si aisément à sa destination, il se voyait livrer, sans qu'il lui en coutât le sacrifice d'un seul homme, une position formidable, regardée à juste titre comme la clef du Péloponèse, et dont l'investissement eût paralysé une partie de ses forces. Que de motifs d'espérance, que de faciles succès venaient, dès son début, lui répondre du bonheur de ses armes !

Avant de marcher au secours de Napoli de Romanie, il fit partir trois mille chevaux sous le commandement de l'un des huit pachas qu'il avait sous ses ordres, pour occuper la rive méridionale du golfe de Lépante, se mettre en communication avec la place de ce nom, Patras et les petites Dardanelles.

L'entrée de l'ennemi dans la péninsule fut si brusque et si peu contestée, que les membres du gouvernement l'apprirent presque en même temps que son départ de la Thessalie. Ils se hâtèrent d'envoyer à Tripolitza un émissaire chargé de porter cette funeste nouvelle à la *Gérusie*, et proposer à ce sénat particulier du Péloponèse d'aller se réunir à lui, afin de mettre en commun leurs lumières et leurs efforts pour sauver la patrie. Surpris de cet avis tardif de la part de ceux qui, par la nature des hautes fonctions dont ils étaient investis, devaient être instruits des mouvements de l'ennemi sur toute l'étendue de la Hellade, le sénat péloponésien rejeta l'offre dont ils l'accompagnaient.

Il n'était plus temps de prendre possession de Napoli. L'arrivée de Dramali avait transpiré dans cette place. Les *grammaticos*, rassemblant à la hâte leurs *calamaris* (1) et leurs papiers,

(1) Sorte d'écritoire qu'on porte à la ceinture.

s'empressèrent de l'évacuer ; mais les assiégés, pour qui leur fuite précipitée était l'annonce d'une prochaine assistance, ne voulant plus entendre parler de capitulation, en retinrent quelques uns et les adjoignirent aux otages grecs qu'ils avaient entre les mains.

Une terreur profonde régnait dans Argos. La multitude attendait avec anxiété, les yeux fixés sur les premiers fonctionnaires de l'état, le parti qu'ils allaient prendre, pour se précipiter sur leurs traces. Au milieu de l'inquiétude générale, on voyait circuler dans les rues d'Argos des bandes de Maniotes sur le visage desquels les calamités qui menaçaient la patrie étaient loin d'imprimer la tristesse. Ne voyant dans les désastres publics, quels que soient d'ailleurs ceux qui en sont menacés, que de favorables occasions d'exercer une odieuse industrie, ces montagnards pressaient de leurs vœux le moment où l'on devait abandonner la ville. Mais on ne se hâtait point assez au gré de leur impatience. Pendant la nuit qui précéda le jour où l'on devait se retirer, un cri sinistre, *voilà les Turcs !* répété sur dix points différents et accompagné d'un bruit de mousqueterie, arrive tout-à-coup aux oreilles d'une population que la frayeur tenait éveillée. Que l'on se

figure l'effet de ces terribles paroles sur l'esprit d'une quantité de malheureux Chiotes, qui, frappés des dangers auxquels ils avaient récemment échappé, se représentaient plus vivement ceux qui les menaçaient encore. Tout le monde se précipite en désordre sur le chemin de Lerne. C'est alors que les Maniotes, les vils Maniotes, profitant de la confusion, des ténèbres et de la fausse alarme qu'ils ont répandue, se livrent sans pudeur à un pillage infâme. En vain de malheureuses femmes d'Ayvali, de Chio, ont soustrait quelques effets, un peu d'or, à la rapacité des musulmans; toutes se voient dépouillées par ces brigands, dont elles sont venues chercher la protection, à défaut de celle d'un père, d'un époux ou d'un frère assassinés!

Embusqués de distance en distance sur le chemin de la mer, un bon nombre de ces *Spartiates* attendent et dévalisent au passage ceux qui ont évité la rencontre des voleurs chargés de l'exploitation de la ville. Une vingtaine d'étrangers, arrivés récemment, veulent opposer quelque résistance; désarmés et chargés de coups, ils trouvent, peu de jours après, l'occasion de s'embarquer, et emportent dans leur patrie d'injustes préventions contre la généralité des Grecs.

Toujours emportée par une terreur panique, la foule arrive au point du jour à Lerne. Elle ne réfléchit point qu'elle peut encore mettre l'inexpugnable défilé de *Srata-halil-bey*, et même la péninsule entière, entre elle et l'ennemi : une quantité d'individus, croyant l'avoir sur leurs traces, se jettent à la mer pour atteindre quelques embarcations mouillées à une certaine distance du rivage. Les membres du pouvoir exécutif et les ministres, placés entre les Turcs qui approchent, la *Gérusie* qui les repousse, et Colocotroni redevenu plus menaçant que jamais, ne savent pas mourir sur leurs chaises curules ; ils se réfugient à bord de l'un des deux bricks hydriotes chargés de la garde du golfe, et, par cette impolitique démarche, s'alièrent irrévocablement l'opinion du peuple (1).

Ypsilanti lui-même, entraîné par le torrent et cédant aux efforts de ceux qui l'entourent,

(1) Les particularités qui précédèrent cette fuite, et la fuite elle-même, m'ont été confirmées depuis mon retour par mon ami le major d'artillerie Ashling, resté près du ministre Coletti lors de notre départ pour l'Épire. Cet officier suédois quitta la Grèce à la fin de juillet 1822. Venu à Marseille, il y écrivit une relation des faits qui se rattachent aux négociations de Napoli, à la capitulation de la citadelle

se laissa transporter sur un petit navire portant pavillon russe, attiré à Lerne par quelque spéculation commerciale ; mais il en descendit bientôt, pour relever le courage d'une multitude que la peur avait démoralisée. On se rassure à sa voix ; la raison reprend son empire ; l'effroi faisant place à la réflexion, on reconnaît enfin que l'ennemi n'est point aussi près qu'on l'a cru d'abord. Deux cents hommes se réunissent autour du prince ; et c'est avec cette poignée de braves qu'il retourne sur ses pas pour aller, dans le château d'Argos, attendre l'ennemi, sans canons, sans autres munitions que quelques paquets de cartouches et des vivres pour cinq jours.

Que l'on considère d'une part les premiers magistrats de la nation, confiant en un tel moment leurs destinées à la mer, et de l'autre ce brave Démétrius, si débile, d'une constitution si délicate, récemment si humilié dans ses prétentions, allant, suivi de quelques paysans, et

d'Athènes, enfin à l'entrée de Mohammed Dramali dans le Péloponèse. On doit regretter qu'avant de rentrer dans sa patrie il n'ait point mis au jour son travail. Témoin et acteur dans ces différents événements, cet étranger, l'un des plus instruits qui soient allés en Grèce, n'eût certainement laissé rien à désirer sur l'histoire de cette époque.

sans autre espoir que celui de ranimer l'énergie nationale par un grand exemple, se jeter dans une masure tombant en ruines, entre la plus forte place de l'Orient et une armée de trente mille musulmans qui vient la secourir, et l'on ne saura si l'on doit s'étonner davantage de l'héroïque dévouement de l'un ou de la conduite des autres.

Ce qui restait de maisons à Argos fut incendié, afin que l'ennemi ne trouvât aucune commodité pour y séjourner. Les flammes achevaient à peine de tout dévorer, qu'on l'aperçut débouchant dans la plaine par le défilé du *Trété*. Ils étaient au nombre de dix mille, conduisant avec eux une quantité considérable de bêtes de somme chargées de vivres. Ils traversèrent Argos, laissèrent une partie de leurs forces dans les jardins de cette ville ruinée, et entrèrent sans obstacle à Napoli de Romanie, où les assiégés les reçurent avec une salve de cinq cents coups de canon, bruyant témoignage d'une joie que l'on peut aisément se figurer.

Les Turcs restés autour d'Argos envoyèrent aussitôt vers le château des parlementaires porteurs de paroles de paix et d'une sommation de déposer les armes. Le prince les fit admettre en sa présence, avec les précautions nécessai-

res pour dérober à leur curiosité la faiblesse numérique de sa petite garnison et la vue du pitoyable état des lieux. Il leur déclara qu'entouré d'hommes décidés à périr jusqu'au dernier plutôt que de se rendre, et ayant des provisions pour six mois, il leur conseillait d'éviter désormais de nouvelles et inutiles démarches; et, bien qu'il eût à peine pour deux jours de vivres, voulant fortifier chez eux l'opinion que la famine était loin de les menacer encore, il fit servir à ces envoyés, avec une profusion et une prévenance qui les surprit étrangement, tout ce que ses gens avaient réservé pour son service particulier. Il ne leur cacha point son nom, montrant, par cette déclaration, peu de crainte de redoubler leurs efforts pour le réduire; car, encore aujourd'hui, parmi les Turcs, le plus grand nombre regardent Ypsilanti comme l'auteur et l'âme de cette révolution.

Le rapport des envoyés à leurs chefs sur ce qu'ils avaient vu et entendu piqua vivement la convoitise de ces derniers. Ils résolurent de tout mettre en œuvre pour s'emparer d'une tête à la possession de laquelle ils attachaient le plus haut prix. Mais pendant que, craignant de rencontrer des obstacles plus grands qu'ils

ne l'avaient imaginé d'abord, ils perdent un temps précieux à discuter les moyens d'arriver à leurs fins, quittons un instant l'Argolide pour jeter un coup d'œil sur l'intérieur de la péninsule.

Le sénat du Péloponèse, en repoussant la proposition du gouvernement central, semblait en quelque sorte se charger seul du salut de la patrie. Mais ce n'était plus en délibérant ni par de vaines proclamations qu'on pouvait sauver la chose publique. Il devenait indispensable de remettre ce soin à un homme d'une réputation militaire assez accréditée pour inspirer une confiance générale, assez instruit surtout des ressources et des localités du pays pour en tirer tout le parti possible. La péninsule, en un mot, avait momentanément besoin d'une sorte de dictateur jouissant d'une popularité parmi les soldats et d'une considération parmi les capitaines, telles qu'on n'eût point à craindre de voir ses opérations entravées par l'indiscipline des uns ou les funestes jalousies des autres. Colocotroni était incontestablement le seul qui réunît quelques unes des qualités nécessaires dans un tel moment. Le sénat le sentait, la voix du peuple le désignait clairement; mais les auteurs de sa récente injure

hésitaient à remettre entre ses mains un pouvoir dont ils craignaient qu'il n'usât pour se venger d'eux. Leur amour-propre se refusait surtout à lui faire cette espèce de réparation. Pendant que des craintes assez fondées balançaient ainsi dans leurs âmes l'intérêt de la patrie, ce chef, voyant se tourner vers lui les regards de tous ceux qui voulaient marcher à l'ennemi, n'attendit pas une sanction qu'il dédaignait pour relever son drapeau humilié. En un instant il le voit entouré de sept mille combattants, la plupart amenés par son neveu Nikitas. Suivant cet exemple, tous les capitaines de la péninsule, dont beaucoup avaient plaint sa disgrâce, s'empressèrent de lui faire savoir qu'ils attendaient ses ordres. Enfin, obéissant à l'impulsion générale, les membres de la *Gérusie*, qui avaient, quelques semaines auparavant, mis tout en œuvre pour lui enlever ses soldats, ne s'occupèrent plus que des moyens d'en augmenter le nombre.

L'*archistratège* Colocotroni envoya Nikitas avec trois mille hommes vers le village de Saint-Georges, par le mont Apézas, à l'issue septentrionale des défilés, du côté de la Corinthie. Pendant qu'on exécutait ce mouvement destiné à couper les communications des Turcs

restés dans cette partie de la péninsule, avec ceux qui avaient pénétré dans l'Argolide, lui-même, franchissant l'Arthémisius, parut devant Argos le 23 juillet, au moment où l'ennemi attaquait le prince Ypsilanti sur son rocher. Une action très vive s'engagea. Les Grecs, repoussés d'abord, se retirèrent dans l'espace compris entre le chemin de Lerne et les montagnes qui bornent la plaine au couchant. Ils reprirent l'offensive le lendemain, et parvinrent à se loger dans les ruines d'Argos après en avoir chassé l'ennemi : celui-ci se retira dans un village abandonné distant d'une heure, laissant plus de cent cinquante morts sur la place.

Mavromichali était descendu à Lerne avec le reste de ses Maniotes rassemblés de divers points du Péloponèse. Là fut établi le quartier-général des Grecs, et l'on y vit accourir une foule de montagnards des parties les plus reculées de la péninsule. On en remarquait avec surprise une grande quantité, qui sortaient à peine de l'enfance, et abandonnaient le soin de leurs troupeaux pour venir faire leurs premières armes contre les infidèles. En vain l'ennemi arriva plusieurs fois jusqu'à l'Érasinus; il perdit sur les bords de cette rivière

un bon nombre de ses meilleurs soldats. Dans cet endroit, le chemin, commençant à se resserrer entre les montagnes et des marais impraticables, offre tous les avantages d'une facile défense, surtout contre la cavalerie.

Durant près d'un mois la plaine d'Argos fut le théâtre d'une quantité de petits combats plus ou moins meurtriers, dans lesquels les Grecs, favorisés par la disposition d'un terrain coupé de vignes, de fossés et de rizières, eurent constamment le dessus. Enfin Dramali, dont les soldats avaient déjà consommé une partie des vivres spécialement destinés à la garnison de Napoli, sentit que la prise de possession du pachalick que lui avait conféré sa hautesse ne serait point aussi facile que le début de son expédition le lui avait fait juger d'abord. Le découragement se glissait parmi les Turcs ; ils demandaient déjà hautement à retourner vers Corinthe. Ce fut dans cette situation critique que le général ottoman ne craignit pas de renouveler auprès des Grecs une proposition à laquelle ils avaient déjà répondu avec le dédain qu'elle méritait. Il promettait de les gouverner avec douceur, de réduire le nombre des billets de karath, etc., etc., s'ils voulaient déposer les armes et rentrer dans leur

obéissance à la Porte. On conçoit que ce dernier message fut encore plus mal reçu que le précédent. Voyant que les voies de la négociation lui réussissaient aussi peu que celles de la force, Dramali prit le parti de battre en retraite.

Le 22 août au soir il alla camper, avec huit mille hommes qui lui restaient, à l'entrée des défilés. Dix-huit cents Grecs s'y trouvaient; ils se retirèrent dans la nuit pour lui laisser une entière liberté d'y pénétrer. Le lendemain, dès l'aurore, les infidèles s'engagèrent dans ces passages dangereux, négligeant, selon leur imprévoyance habituelle, de s'y faire flanquer par le peu d'infanterie qu'ils avaient. A peine leur gauche y fut-elle entrée, que des nuées de Grecs, arrivant après eux, et gravissant le revers des montagnes avec une agilité surprenante, se répandirent sur leurs flancs et leurs derrières. Protégés par les buissons et les rochers, ils accompagnèrent ainsi la colonne ennemie d'un feu plongeant, dont aucun coup ne se perdait au milieu de cette foule entassée dans une vallée étroite et profonde. Le désordre était dans les rangs des Turcs; loin de vouloir opposer une résistance presque impossible, ils ne songeaient qu'à doubler le pas pour

sortir au plus vite de ce coupe-gorge où ils venaient de s'engager avec tant d'imprudence. Ils laissaient derrière eux une large voie de sang parsemée d'hommes, de chevaux blessés ou morts, et sur laquelle un parti de Maniotes, qui fermait la marche à une certaine distance, faisait une abondante récolte de têtes et de sanglantes dépouilles. Vainement les infidèles, après avoir essuyé pendant sept quarts d'heure une conduite aussi meurtrière, se croient au moment d'entrer dans la plaine de Klégna. En un endroit où le défilé se resserre et forme un léger détour, ils aperçoivent devant eux toutes les hauteurs hérissées de chrétiens. C'étaient Nikitas et ses soldats, qui, dans cette position choisie à loisir et dès long-temps, les attendaient avec impatience. Ils en furent reçus comme on peut l'imaginer. Les Turcs, se voyant entourés, affrontèrent la mort avec une sorte de rage. Deux mille réussirent à se faire jour et parvinrent à Corinthe : un nombre un peu plus considérable tournèrent bride, chassèrent devant eux les Maniotes qui les suivaient, et, traversant ventre à terre toute la longueur du défilé et la plaine d'Argos, se réfugièrent sous le canon de Napoli. Mais trois mille restaient encore. Cernés de toutes parts, ils espèrent en vain fléchir

les vainqueurs en jetant leurs armes et demandant grâce à grands cris; les Grecs exterminent jusqu'au dernier de ces barbares, accourus dans la péninsule pour se repaître de leur sang et s'abreuver de leurs larmes.

Plus de deux mille chevaux, sept cents chameaux, tous les bagages de l'ennemi, des canons, des tentes, des étendards, une quantité d'armes considérable, furent les trophées de cette glorieuse journée, qui ne coûta pas cent hommes aux Grecs. L'auteur de cet immense avantage, le brave Nikitas, reçut, dans cette occasion, le nom de *Turcophagos* (mangeur de Turcs), du nombre incroyable d'infidèles que moissonna son terrible cimeterre.

Cette victoire exalta l'esprit public au delà comme en deçà de l'isthme. Odysséus vit accourir sous sa bannière les capitaines de la Phocide et de la Béotie, qui, à l'approche des Turcs, avaient à son exemple gagné les montagnes. Il descendit dans la plaine de Mégare à la tête de cinq mille hommes; et, tombant sur les infidèles laissés par Dramali pour garder ses derrières et veiller sur l'entrée du grand *Dervend*, il les rejeta dans la péninsule, les forçant ainsi d'aller se réunir à la masse des leurs, campés sous le canon de l'Acro-Corinthe. Après avoir

fait occuper le défilé de l'isthme, et fermé sur l'ennemi cette porte du Péloponèse, il marcha à la rencontre d'un convoi de vivres et de poudre que trois mille hommes, partis de Larissa, conduisaient à l'armée ottomane. La plus grande partie de ces munitions tombèrent entre les mains des Grecs ; six cents hommes de l'escorte périrent ; le reste, refoulé vers la Thessalie, alla porter au séraskier Kourchid la décourageante certitude qu'en vain il avait prodigué l'or et les promesses pour acheter la défection d'Odysséus, que ses communications avec la Morée étaient rompues, et que ce chef s'était joué de lui.

Cependant les membres du gouvernement central portèrent dans Hermione, à l'extrémité orientale du Péloponèse, leurs personnes et leur autorité mourante. Ils pouvaient aller de ce point, situé vis-à-vis Hydra, pour peu que les circonstances les y obligeassent, chercher dans cette île un refuge contre les empiétements de l'ennemi, et surtout contre la haine de Colocotroni, qu'ils paraissaient appréhender plus encore.

Après l'expulsion de l'Argolide de la division turque qui était allée ravitailler Napoli, Ypsilanti quitta le Péloponèse. Il s'embarqua pour

Athènes, et se rendit de là au *Dervend*, suivi de quelques soldats, pour se réunir à ceux qui veillaient à la garde de l'isthme.

Dramali, confiné dans son camp de Corinthe, voyait se resserrer chaque jour davantage le vaste cordon dans lequel son armée se trouvait enveloppée. La route de Patras devenait de plus en plus impraticable pour ses détachements. En quelque nombre qu'ils se présentassent, il était rare qu'ils parvinssent à se tirer des fréquentes embuscades où les attendaient les paysans descendus des villages du mont Cyllène, ceux de Pernitza, et particulièrement les Grecs de Vostitza, qui vengeaient sur eux la ruine de leurs foyers trois fois dévastés. Ainsi le gros de l'armée des infidèles, journellement diminué par les maladies, harcelé sans cesse par des nuées de partisans, détachées de Kortessa où se trouvait Nikitas avec tous les soldats que sa récente victoire venait d'attirer sous ses drapeaux, n'avait presque plus d'autres relations avec les petites Dardanelles et Lépante, que celles que Jussuf-pacha voulait bien entretenir par mer avec lui : relations rares, incertaines, qui se ressentaient beaucoup de l'humeur capricieuse de ce chef, et de sa jalousie contre le général de l'armée ottomane.

Celui-ci savait que la flotte turque, en quittant le golfe de Patras, devait aller jeter des vivres dans Napoli de Romanie. Sentant la nécessité de modifier ses idées de conquête, il résolut de différer jusqu'à l'arrivée du capitan-pacha devant cette place, pour essayer de rétablir ses communications avec elle, et, content de la possession des deux plus fortes citadelles du Péloponèse, d'attendre que l'ouverture de la campagne suivante lui amenât, avec de nouveaux secours, les moyens de tenter de nouveaux efforts.

CHAPITRE XXXIII.

Départ de Missolonghi. — Arrivée à Céphalonie. — Relâche à Zante. — Refus de débarquer. — Rentrée dans le Péloponèse. — Gastouni. — Pyrgos. — Olympie. — L'Alphée. — Erreur de route. — Excursion au mont Pholoë. — Dimitzana. — Situation de cette ville. — Séjour à Tripolitza. — Entrée de Colocotroni dans cette place. — Déserteurs punis. — Arrivée à Lerne. — Indiscipline d'un capitaine. — Départ pour Hydra.

A l'arrivée de la flotte ottomane devant Missolonghi, ce n'avait point été par des sacrifices à la cause nationale, comme c'est assez l'usage à l'approche d'un grand danger, que les habitants de l'Étolie avaient témoigné leur appréhension d'un ennemi formidable. Le plus grand nombre, et particulièrement ceux qui, par leur fortune, et la considération dont le peuple les entourait, lui devaient l'exemple du courage et des généreux sacrifices, avaient enfoui leurs ressources, s'étaient empressés de les placer sur quelques bâtiments légers, ou même, abandonnant une terre qu'ils regardaient comme vouée à la destruction, avaient cherché un

refuge sur les rochers de Calamo (1). La voix de la peur et de la conservation personnelle étouffait celle de la raison, celle de l'intérêt général, et chacun eût regardé comme faites en pure perte les plus légères concessions aux besoins de la patrie. Le danger passé, l'effet produit par la terreur du moment ne cessa point d'abord ; les cœurs restaient froids à l'aspect des nécessités publiques, et, parmi ce qui avait le plus à souffrir de cette disposition des esprits, l'on remarquait avec peine ce simulacre de régiment, le premier, l'unique encore de la future armée régulière des Grecs, et la seule troupe pour qui la parole d'un chef de bande ne fût pas plus puissante que l'autorité du gouvernement. Il n'y avait personne qui ne reconnût l'utilité de ces braves soldats qu'on vit les premiers renoncer à une existence aventureuse et libre, si agréable au reste de leurs compatriotes, pour se soumettre aux dures lois de la discipline, apprendre à combattre avec mé-

(1) Petite île dépendante de l'heptarchie ionienne, située entre la côte d'Acarnanie et la pointe méridionale de Leucade. Toutes les familles grecques qui s'y retirèrent à l'époque dont je parle en furent chassées par ordre de Th. Maitland, dans un moment où les renvoyer sur le continent c'était les pousser sous le couteau des Turcs.

thode, à attendre la mort fixés dans des rangs. Chacun rendait hommage à leur valeur, et personne ne se sentait disposé à contribuer à leur conservation. Les regards étaient affligés par le spectacle des besoins croissants qui les assiégeaient; et l'on ne pouvait plus se méprendre à tant de signes avant-coureurs du renversement prochain de ces premières bases d'organisation militaire, qui, bien que mal assurées, n'en choquaient pas moins l'humeur des anarchistes. On ne peut dire cependant que le patriotisme fût éteint dans ces provinces; mais il était profondément endormi. Pour l'y réveiller il a fallu, plus tard, la présence d'un péril plus terrible qu'aucun de ceux qui l'eût encore menacée, il a fallu surtout la puissance d'un grand exemple, d'un dévouement extraordinaire. Pour le moment l'ennemi, satisfait d'avoir chassé les Grecs de l'Épire, ne paraissait songer à aucune tentative sur les provinces déjà libres situées au sud du golfe Ambracique; et les généraux musulmans avaient plutôt à cœur la réduction des Suliotes. Extirper du sein de l'Albanie cette peuplade indomptée dont la longue résistance entretenait le feu sacré de la liberté chez les chrétiens de cette extrémité de la Grèce, tel semblait être le but de leurs premiers désirs, comme le

terme de leurs efforts durant cette campagne. En bornant ainsi le cercle de leurs opérations, ils cédaient surtout à la demande des Chamides, et autres peuplades albanaises qui circonscrivent la Selléide, et dont la résolution formelle était de ne point abandonner leurs foyers, dans la crainte de les laisser livrés aux incursions de leurs terribles voisins.

Libre d'inquiétudes du côté de la flotte ottomane, dont l'objet principal, dans cette campagne, avait été de venir chercher à Patras le nouveau capitan-pacha, et de ravitailler les places de Morée où flottait encore le pavillon du croissant, le président s'occupa de réunir quelques petits corps d'observation sur la frontière de l'Acarnanie, et de renforcer le blocus de Vonitza. Il se proposait de garder ainsi la défensive jusqu'à la saison qui suspend ordinairement les hostilités dans ces contrées. La perspective de l'inutilité indéfinie à laquelle la destruction du corps auquel ils appartenaient allait réduire les étrangers dans la Grèce occidentale fit aussi naître en moi le projet de revoir la France. Ce désir acquérait une nouvelle force de la ruine de ces espérances d'organisation militaire, principal motif de mon départ pour l'Orient, et qui m'avaient tant souri.

Les derniers événements arrivés dans le Péloponèse, et dont j'ai rendu compte, n'étaient point encore parvenus jusqu'à nous ; mais on pouvait saisir, à travers mille bruits contradictoires, la triste certitude que les institutions nationales, comprimées sous le sabre d'un soldat audacieux, faisaient place dans la péninsule à de funestes divisions, à de légitimes terreurs. Si l'invasion méditée par les Turcs n'avait point eu le succès dont leur orgueil les flattait, ils pouvaient toutefois se consoler en pensant que leur apparition dans cette province y laissait investi d'une effrayante popularité l'homme le moins capable d'en user pour le bien de sa patrie, le plus fait pour entretenir cette crise de désordre et d'instabilité qui a suspendu si long-temps la marche d'une sainte insurrection.

La flotte turque n'avait point encore quitté les parages de Patras : une partie était mouillée aux petites Dardanelles, attendant le vent favorable pour remettre à la voile, et le reste croisait entre Klarentza et les rivages de Céphalonie. Résolu d'aller chercher dans cette île une occasion de regagner la France, je me dirigeai vers l'embouchure de l'Achéloüs, où se trouvaient plusieurs caïques prêts à partir pour

Argostoli (1). J'avais pour compagnons de voyage quelques Philhellènes, la plupart blessés, qui se proposaient aussi d'attendre dans leurs foyers le terme de ces discordes intérieures dont la Grèce commençait à être agitée; ennemi plus à craindre que les armes des Turcs, et contre lequel nos services étaient inutiles et nos bras impuissants.

Nous arrivâmes à Anatoliko le cœur rempli de tristesse. Après quelques heures de repos, traversant le golfe, nous entrâmes sur cette terre d'alluvion qui joint les Échinades (2) au continent. Elle est aujourd'hui couverte de tous les trésors d'une riche culture; partout la vue s'y repose agréablement sur de nombreux vignobles et de belles plantations d'oliviers ap-

(1) Chef-lieu de l'île de Céphalonie, et résidence du gouverneur.

(2) J'ai pu me convaincre qu'il est impossible de trouver rien de plus satisfaisant sur la géographie de cette partie de la Grèce, et particulièrement sur la potamographie de l'Achéloüs, aujourd'hui Ασπροποτάμος (fleuve blanc), que ce qu'on en lit dans le Voyage de M. Pouqueville. On y voit surtout l'explication la plus claire de la fable de *la Corne d'abondance*, allégorie à laquelle a donné lieu la réunion des Échinades à la terre ferme, par suite du desséchement de la branche méridionale de l'Achéloüs, qui déversait ses eaux dans le golfe d'Anatoliko. On en peut reconnaître encore aujourd'hui

partenant aux habitants de six petits villages (1) qui occupent cet angle sud-ouest de l'Étolie. Nous couchâmes dans celui de Niochori. Le lendemain, à dix heures du matin, nous étions sur les bords de l'Achéloüs, à deux milles de son embouchure. Resserré dans un lit profond d'argile, le fleuve roule en cet endroit ses eaux limoneuses et paisibles à travers des champs de pastèques et de maïs. A mesure qu'on avance vers la mer, la culture devient plus rare, et disparaît enfin pour faire place à d'épais buissons, au milieu desquels erraient en paix des buffles à demi-sauvages.

Après avoir arrangé notre départ avec un *caravokiri* d'Ithaque, nous passâmes la nuit sur les bords du fleuve, cruellement tourmentés par des nuées de moustiques et attendant l'aurore avec impatience. Dès qu'elle parut nous appareillâmes, et dix minutes après nous étions dans les eaux de la mer Ionienne. La vue de quelques canonnières turques, détachées de la

la trace à une ligne de lauriers rose qui se déploie en dessous du village de Stamna. Ce travail, attribué au bras puissant d'Hercule, fit sortir du sein de lagunes malfaisantes la fertile Parachéloïde, qu'il annexa au domaine de son beau-père Œnéus.

(1) Goûria, Doritza, Agouri, Milo, Magerla et Niochori.

flotte, et qui croisaient vers le cap Kapro de Céphalonie, engagea nos marins à prendre la route du canal Viscardo. Le soleil couchant nous surprit sous les rochers de la patrie d'Ulysse, jetant un dernier regard vers ce rivage d'Épire qui nous apparaissait confusément à l'horizon avec son triste et sanglant souvenir. Le vent ayant fraîchi un peu avec la nuit, nous doublâmes la pointe septentrionale de Céphalonie, et vînmes jeter l'ancre, aux premiers rayons du jour, dans le port d'Argostoli.

Bientôt une yole élégante, conduite par six rameurs vigoureux, vint s'arrêter près de notre modeste embarcation. Elle contenait trois Anglais, dont l'un se fit connaître à nous pour le colonel commandant de l'île. Cet estimable militaire témoigna de vifs regrets de ne pouvoir nous permettre d'y attendre une occasion pour la France ou l'Italie. L'intérêt qu'il portait à la cause pour laquelle plusieurs d'entre nous avaient vu couler leur sang, était aussi facile à distinguer que la peine qu'il éprouvait de ce que les instructions du lord haut-commissaire à notre égard se trouvaient ainsi contrarier ses dispositions personnelles. « Soldats » comme moi, nous dit-il, vous n'ignorez » point qu'obéir est le premier devoir de notre

» profession, quelque violence qu'en éprou-» vent d'ailleurs nos sentiments particuliers. » Il nous engagea à partir pour Zante, port beaucoup plus fréquenté que celui d'Argostoli, et où d'ailleurs se trouvait accidentellement Th. Maitland, à qui nous pourrions adresser nos représentations sur les ordres donnés par lui, dans le but d'interdire les rivages des Sept-Iles à tous les étrangers qui avaient combattu dans les rangs des Grecs.

Nous ne demandâmes, avant de remettre à la voile, que le temps indispensable pour faire quelques vivres; mais un quart d'heure s'était à peine écoulé que nous vîmes arriver à notre bord d'abondantes provisions, pour lesquelles on ne voulut accepter aucun paiement, et plusieurs objets d'utilité première, que la bienveillante sollicitude du commandant de l'île avait jugé nécessaires à plusieurs de mes compagnons.

Le vent, devenu contraire, nous fit perdre près de deux jours pour arriver à Zante, et nous eûmes le chagrin de n'y entrer qu'au moment où la frégate anglaise *Cambrien* en sortait pour reporter à Corfou le gouverneur Maitland. La nuit était déjà obscure lorsque nous jetâmes l'ancre. Les sons d'une symphonie,

exécutée sur le rivage par la musique d'un régiment anglais, arrivaient jusqu'à nous mêlés au frémissement des brises du soir dans les cordages des nombreux navires qui remplissaient le port. Cette harmonie, dont notre oreille avait depuis quelque temps perdu l'habitude, jointe au bruit confus du mouvement de la ville, retraçait trop à notre imagination les mœurs de la patrie pour que le sommeil fermât d'abord nos yeux. Les premières clartés de l'aurore, que notre impatience invoquait pour jouir de la vue de cette *fleur du Levant* si chère aux navigateurs, tombèrent sur une potence de cinquante pieds placée sur le plus élevé des sommets qui couronnent la ville au couchant. Nous y vîmes suspendus cinq ou six cadavres agités par le vent, et autour desquels voltigeaient en croassant une bande de noirs corbeaux. Ce monument de la justice du gouvernement *paternel* de Th. Maitland avait été érigé pour le supplice de quelques malheureux insulaires, coupables de rébellion envers des soldats anglais chargés de protéger le débarquement de l'équipage d'un brick turc battu l'année précédente par le capitaine Shaïni d'Hydra.

En vain avions-nous espéré être plus heureux à Zante qu'à Céphalonie, et pouvoir y attendre

le moment de nous embarquer : l'entrée du lazaret, avec la condition humiliante de rester dans ce lieu de réclusion, même le temps de la quarantaine expiré, jusqu'au jour de notre départ, voilà tout ce que voulut bien nous accorder l'obligeance du commandant de l'île. De neuf officiers, cinq se soumirent à cette clause désagréable, qu'au reste j'ai su depuis n'avoir point été rigoureusement exécutée à leur égard. Les quatre autres, MM. Hanay, de Hellmann, bien que malades de leurs blessures, Elster et moi, préférâmes regagner nos foyers par une route plus périlleuse et plus longue, à nous constituer ainsi prisonniers de cet Anglais. Nous reçûmes l'ordre de partir sur-le-champ : ni l'apparition de la flotte ottomane dans la direction du cap Tornèse, et qui nous fermait à la fois le retour dans l'Étolie et la Morée, ni les terreurs bien légitimes de notre patron, qui tremblait que son pavillon anglo-ionien ne fût pas capable de le protéger contre les risques de transporter des passagers tels que nous, rien ne put faire obtenir le moindre délai.

Nous voulions retourner à Missolonghi ; mais le temps peu favorable, la distance, le danger de traverser la flotte ennemie dans toute sa lon-

gueur, engagèrent notre *caravokiri* à porter le cap sur la côte d'Élide. Il tendit la voile au vent en se recommandant à la *Panaïa*, devant l'image de laquelle une double lampe fut allumée, et nous abandonnâmes cette côte inhospitalière, après une courte relâche de vingt-quatre heures.

Emportés rapidement sur une mer houleuse, nous distinguions à travers les ombres de la nuit de gros points noirs qui se dessinaient dans l'azur des cieux et nous signalaient le voisinage des vaisseaux ottomans. Il était à craindre que le jour ne nous trouvât encore dans le canal ; heureusement le crépuscule commençait à peine, lorsque nous donnâmes fond à l'embouchure du Pénée éléen.

Nous nous dirigeâmes aussitôt vers la petite ville de Gastouni, éloignée d'une heure au plus, résolus de traverser la Morée afin d'aller nous embarquer dans l'île de Milo, qui est en possession de fournir aux bâtiments étrangers les pilotes nécessaires pour naviguer au milieu des écueils de l'Archipel. Le commandant de Gastouni (1) était de ma connaissance ; nous

(1) Avant la guerre on voyait à Gastouni beaucoup de maisons plus vastes qu'en aucun autre lieu de la Grèce et ap-

avions combattu ensemble sous les murailles de Tripolitza; j'en obtins sur-le-champ des chevaux et des guides pour nous transporter dans cette dernière place. Le lendemain nous couchâmes à Pyrgos, après avoir traversé la petite rivière de Lala, dont les eaux peu profondes étaient encore embarrassées des cadavres des Laliotes, tombés l'année précédente sous les coups de la troupe du comte Métaxa de Céphalonie.

Pyrgos est un des lieux les plus agréables de la Morée. Cette petite ville, entourée de jardins, de champs de coton et de vastes vignobles, ne renferme pas moins de six mille habitants généralement aisés et industrieux. Elle ne contenait pas de Turcs avant la guerre; aussi n'y voit-on point de traces de cette lutte sanglante qui dépeuple chaque jour la péninsule. De Pyrgos, deux routes conduisent à Tripolitza. La première passe par la Triphylie, au-delà de l'Alphée; la seconde par la Pisatide, en-deçà de ce fleuve. Nous choisîmes cette der-

partenant aux Turcs. Aujourd'hui presque toutes ont été incendiées, et leurs propriétaires se sont réfugiés à Patras; mais leur départ n'a point diminué la population, car ils ont été remplacés par une grande partie des Grecs de cette dernière ville.

nière, bien qu'elle soit la moins fréquentée.

A trois lieues de Pyrgos nous nous engageâmes dans des vallons revêtus de pins et de mélèzes que dévorait alors un vaste incendie allumé depuis long-temps par les pasteurs des environs. De nombreux reptiles, chassés par les flammes, traversaient la route en tous sens. Suffoqués par l'ardeur du feu, la fumée et la chaleur du jour, ce fut avec une vive sensation de plaisir que, débouchant d'une gorge à côté du mont Saturne, nous atteignîmes les rives de l'Alphée, dans les eaux duquel nous cherchâmes aussitôt un remède à la chaleur insupportable dont nous étions accablés.

Nous nous trouvions précisément sur l'emplacement de l'antique Olympie, sur ces bords peuplés d'héroïques souvenirs, et chantés par la lyre de Pindare. Notre dessein était d'aller coucher à Miraca, village peuplé, avant la guerre, d'une trentaine de familles albanaises mahométanes; mais nos guides nous assurèrent que depuis il avait été entièrement rasé. Cette circonstance, dont nous n'avions pas songé à nous informer plus tôt, nous détermina à bivouaquer sous un berceau de grenadiers sauvages, non loin de l'angle formé par le fleuve et le lit desséché du Cladée.

Le reste du jour fut employé à chercher, au milieu des chaumes et des halliers dont la campagne était couverte, des traces de l'hippodrôme, du stade et des monuments qui décoraient la capitale de la *sainte Elide*. L'obscurité nous surprit au milieu de cette intéressante occupation, n'ayant encore aperçu que des morceaux de briques qui couvraient la terre en abondance, et quelques tambours en marbre blanc gisant au fond d'excavations récemment pratiquées sur l'emplacement du grand temple de Jupiter. Nos guides nous assurèrent qu'une partie des marbres d'Olympie avait servi à la construction de Lala. A les en croire aussi, le sol de cette ville ancienne couvrirait de grandes richesses archéologiques, de même que les eaux du fleuve, qui l'envahit chaque jour davantage.

Nous passâmes la nuit en guerre avec des légions de grosses moustiques, importunés par le gémissement monotone de nombreuses tortues qui s'agitaient sous les buissons environnants (1). Un désagrément plus grand nous

(1) On se figurerait difficilement à quel point cet animal abonde en Grèce, et particulièrement dans cette partie. Aux mois de juin, juillet et août, les tortues se recherchent et s'unissent avec un cri plaintif qui ressemble au sourd gémis-

attendait au jour. Les guides et les muletiers que nous avait donnés le commandant de Gastouni, profitant de l'obscurité, s'étaient enfuis avec leurs chevaux, nous abandonnant à nos méditations sur les siècles passés et laissant à notre disposition selles, bâts, licous, etc., que nous avions eu soin d'enlever la veille et de placer au milieu de nous pour en retenir plus aisément les propriétaires. Cependant, comme ils pouvaient n'avoir fait que se cacher dans les environs avec le projet de venir les reprendre après notre départ, nous feignîmes de nous remettre en marche, et allâmes passer une heure à quelque distance de là dans un lieu couvert pour épier leur retour. Mais, selon toute apparence, ils devinèrent notre intention, car ils ne revinrent point. Obligés de continuer notre route à pied, nous fîmes tomber notre mauvaise humeur sur ces gages inutiles restés entre nos mains. Nous les réduisîmes en cendres,

sement d'un mourant, et surprend beaucoup lorsqu'on l'entend, pour la première fois, la nuit dans la campagne.

Une autre espèce de tortues pullule dans les rivières. Les grèves de l'Alphée en sont couvertes. Ces dernières, plus étroites et plus plates que celles de terre, exhalent une odeur désagréable; leurs écailles disparaissent sous la vase qui les souille.

et repartîmes assez embarrassés du poids de nos effets, bien que deux domestiques ioniens qui nous avaient suivis en portassent la plus grande partie.

Nous remontâmes le fleuve sous des voûtes de verdure formées par les vastes platanes dont son cours est ombragé, très peu disposés à admirer les riants paysages de la Tryphilie qui se déployaient sur la rive opposée. Il fallut franchir le Leucyanias, qui se jette dans l'Alphée. Le chemin se perdait souvent à travers les buissons, ou des sables que le fleuve dépose dans ses débordements d'hiver. N'ayant pour nous guider dans cette contrée déserte qu'une carte extrêmement défectueuse, nous avions pris le Leucyanias pour l'Érymanthe, autre affluent de l'Alphée; nous prîmes bientôt cette dernière rivière pour le Ladon. Arrivés enfin sur les bords du Ladon, sa largeur, et sa direction d'orient en occident, nous le firent confondre avec l'Alphée lui-même. Nous le côtoyâmes donc, obligés souvent, par les obstacles insurmontables du sol, de passer d'une rive à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin, l'obscurité arrivant, nous prîmes le parti de nous arrêter, dans la crainte de nous égarer davantage.

Le lendemain nous quittâmes le Ladon pour

suivre un étroit sentier, qui nous conduisit dans les hautes vallées du mont Pholoë. Cette partie du Péloponèse, de tout temps chérie des *Kleftis* et peuplée d'une incroyable quantité de gibier, est une des plus pittoresques et des plus sauvages de toute la presqu'île. Après y avoir erré tout le jour, nous atteignîmes dans la soirée un mauvais *tschetflick*, composé de huttes en clayonage jetées au milieu d'un bosquet de verts térébinthes. Exténués de fatigue et de besoin, nous voulûmes d'abord acheter quelques provisions; mais les habitants de ce séjour écarté, qui s'étaient rassemblés autour de nous, ne paraissaient rien moins que disposés à satisfaire à nos désirs. En vain, pour émouvoir en eux quelques sentiments hospitaliers, leur parlait-on de guerre, de Philhellènes, de Mavrocordato, d'Ypsilanti, etc., etc.; loin que ces noms produisissent l'effet que nous en attendions, nos montagnards se regardaient sans mot dire, avec un air moitié ironique, moitié stupide, qui n'avait rien de bien rassurant. On leur montra quelques papiers délivrés à Corinthe par le gouvernement : le plus apparent de la bande les prit, y jeta un coup d'œil indifférent, et les rendit sans parler. Le moment était critique : entourés par une trentaine

d'hommes armés jusqu'aux dents, sur le visage desquels il était facile de démêler de cupides désirs et des dispositions sinistres, nous n'avions à leur opposer, entre six, qu'une paire de pistolets, reste des armes dont nous nous étions défaits avant de quitter Missolonghi. Un de nos Ioniens eut alors l'heureuse idée de leur dire que, demandés par Colocotroni, nous nous rendions près de lui. A ce nom tout-puissant, un changement subit s'opéra sur leur figure; chacun s'empressa de prendre nos *paras*, et de nous fournir ce que nous désirions. Leurs langues se délièrent au point qu'ils répondaient tous à la fois aux questions qui leur étaient adressées. Nous apprîmes d'eux que la petite ville de Dimitzana se trouvait à peine à quatre heures de distance. C'était à qui nous offrirait son mulet ou son âne pour nous y transporter.

Nous partîmes donc dès l'aurore pour Dimitzana avec deux guides et un mulet chargé de notre modeste bagage, regrettant presque d'avoir échappé, par le nom de Colocotroni, au danger que nous avions couru la veille. Ce petit incident nous démontrait assez le degré d'influence que ce chef avait repris sur l'esprit de ses compatriotes, et l'usage qu'il en allait faire nous fournit un triste sujet de réflexions.

Nous arrivâmes de bonne heure à Dimitzana. Cette petite ville, située sur la limite de l'Élide et de l'Arcadie, est bâtie au sommet d'un roc sourcilleux, entièrement dépouillé, qu'environnent de toutes parts des montagnes d'un aspect non moins aride. Des flancs de cette éminence de forme coniques, autour de laquelle serpente le sentier qui mène à la ville, jaillissent un grand nombre de fontaines d'un volume extraordinaire et d'une fraîcheur glaciale. A sa base, au fond d'un abîme, bondissent, de rochers en rochers, les eaux argentées de l'Érymanthe, que l'on franchit sur une arche en pierre, de construction récente, et remarquable par la hardiesse de sa projection. Avec le genre de guerre aujourd'hui pratiqué en Grèce, Dimitzana offrirait tous les avantages d'une facile défense, surtout par les obstacles presque insurmontables que présenterait à un ennemi le transport de la plus légère artillerie à travers cette contrée âpre et montagneuse. Nous y trouvâmes beaucoup de bras occupés à fabriquer, par des procédés aussi longs que défectueux, une poudre à canon d'assez mauvaise qualité.

Le commandant de Dimitzana, jeune homme de vingt-quatre ans, de la plus belle figure, avait,

comme celui de Gastouni, assisté au siége de Tripolitza. Il me reconnut d'abord. Mes compagnons de voyage furent enchantés de son accueil, autant que surpris de la grâce, je dirais presque de la noblesse de ses manières. Il était vêtu de ce costume albanais si favorable au développement des formes musculeuses des habitants de ces contrées, costume que relevait encore en lui une propreté que l'on y rencontre rarement, et une riche ceinture garnie d'armes précieuses et étincelantes. Nous descendîmes à la chancellerie du lieu, où, d'après ses ordres, l'on nous entoura des soins les plus obligeants. Il nous pressait fort de prendre quelques jours de repos à Dimitzana; mais le retard occasioné déjà dans notre marche par le circuit considérable auquel nous avait forcés l'erreur de route commise l'avant-veille, nous détermina à repartir dès le lendemain. Sur notre refus de nous arrêter, il mit à notre disposition guides, escorte, montures, enfin tout ce qu'il crut nous être nécessaire jusqu'à Tripolitza.

Deux heures après notre départ nous mîmes pied à terre pour laisser souffler nos chevaux et les faire rafraîchir à une vieille fontaine, fondation demi-ruinée de quelque pieux mu-

sulman (1). Vitina était le lieu où nous nous proposions de passer la nuit : nous y arrivâmes assez tôt, ayant parcouru vingt-huit milles d'une route qui n'offre rien de remarquable, si ce n'est le village de Telphousa, bâti sur l'emplacement d'une ville antique dont il a conservé le nom sans altération. On l'aperçoit à une demi-heure du chemin, vers l'orient.

Le lendemain, au milieu du jour, nous étions dans Tripolitza. Les bazars de cette ville, encombrés de dépouilles conquises sur les Turcs dans la glorieuse journée de Saint-Georges, offraient le spectacle d'un mouvement extraordinaire. Ici l'oreille était frappée par les vociférations d'un courtier ambulant, qui traî-

(1) On rencontre dans l'*Itin. de Paris à Jérusalem*, etc., une réflexion bien remarquable, et qui trouve assez naturellement sa place ici. « En Turquie, » écrivait il y a vingt ans M. de Châteaubriand, « toutes les institutions publiques » sont dues à des particuliers. L'état ne fait rien pour l'état. » Ces institutions sont le fruit de l'esprit religieux et non de » l'amour de la patrie, car il n'y a point de patrie; or il est re- » marquable que toutes ces fontaines, tous ces khans, tous » ces ponts tombent en ruines, et sont des premiers temps » de l'empire. Je ne crois pas avoir rencontré sur les chemins » une seule fabrique moderne. D'où l'on doit conclure que » chez les musulmans la religion s'affaiblit, et qu'avec la re- » ligion l'état social des Turcs est au moment de s'écrouler. »

nait après lui un coursier arabe ou un chameau (1), et remplissait l'air du cri de la dernière enchère. Plus loin on se sentait coudoyé par un sale Maniote, dont le chef dégoûtant, enveloppé dans les plis d'un riche cachemire et se balançant de l'air le plus plaisant du monde sur un corps en haillons, essayait en vain de saisir une pose en harmonie avec l'éclat de sa nouvelle coiffure. A quelques pas de là, un autre de ces montagnards fumait gravement dans la *chibouque* de quelque pacha, où le rubis de l'Inde et la verte émeraude confondaient leurs feux sur l'ambre de la Baltique. Un troisième enfin, assis à la porte d'un café, un sorbet à la main, et peu soucieux d'une chaleur de trente degrés, arrondissait son dos sous une pelisse de martre ou bien une fourrure de blanche hermine, surprise de se voir associée aux ignobles *charouques* (2) de ce dernier propriétaire. Mais tous ces contrastes, partie plaisante du tableau que nous avions sous les yeux, n'étaient pas les seuls capables de four-

(1) A cette époque on vendait vingt francs des chevaux magnifiques ; dix francs des chameaux de la plus grande taille.

(2) Sorte de chaussure grossière faite avec un morceau de peau de vache et des ficelles.

nir aux réflexions de l'observateur. On en pouvait saisir d'une nature plus sérieuse, de plus propres surtout à témoigner des désastres d'une cause frappée de réprobation, à conserver le souvenir des excès d'une vengeance si longtemps ajournée. Ainsi, par exemple, le bruit rauque d'ossements humains s'entre-choquant sous le pied indifférent d'un soldat, le tumulte de cette population, préoccupée d'intérêts divers, circulant au milieu des débris de trente mille cadavres, ce spectacle de la vie s'agitant sur la mort et lui communiquant encore son mouvement, fixaient involontairement la pensée sur cette triste vérité, que de tous les ennemis de l'homme, le plus cruel est l'homme.

Nous étions arrivés à Tripolitza le 25 août. Colocotroni devait y venir, de son quartier général de Lerne, le jour suivant. Le nom de ce chef était dans toutes les bouches; dans les rues, dans les lieux publics, on chantait *le Sabre de Colocotroni* (τὸ Σπαθὶ τοῦ Κωλοκοτρώνη), et les membres de la Gérusie délibéraient sur la manière de recevoir dignement l'*archistratège* du Péloponèse. Le hasard nous avait conduits le lendemain près de la maison préparée pour lui, et nous considérions avec pitié une dizaine de captifs, restes de la population turque de la capi-

tale de la Morée, squelettes vivants, demi-nus, amaigris par le besoin et les chagrins, lorsque des salves d'artillerie, les cris du peuple et une rumeur croissante nous annoncèrent l'arrivée du moderne Spartacus. Il parut bientôt, porté par un coursier de Syrie que couvrait une housse couleur d'azur, chargée de croissants d'or, dépouille magnifique de quelque bey de Tripolitza. A ses côtés, caracolaient, sur des chevaux arabes, ses fils et plusieurs de ses parents. Une partie de sa nombreuse escorte, couverte de poussière et de sueur, se précipitait en désordre devant lui, repoussant, frappant le peuple accouru pour le voir. Sur son front bronzé par le soleil du Péloponèse, à travers ses sourcils épais et contractés, se lisait toute la morgue d'une élévation subite. Il mettait à peine pied à terre, que les pauvres Turcs dont j'ai parlé, tournant vers lui des yeux suppliants pour saisir quelque regard de bienveillance, se jetèrent au-devant de son cheval, se disputant l'honneur de le faire refroidir (1).

Les membres de la Gérusie vinrent aussitôt

(1) En Turquie, comme dans tout l'Orient, on a l'habitude, pour faire refroidir les chevaux graduellement, de les promener quelque temps par la bride avant de les renfermer dans l'écurie.

le complimenter. Il les reçut avec hauteur, assis et couvert. Le lendemain, il se rendit au lieu de leurs assemblées avec une trentaine de soldats, et signa divers ordres relatifs au service intérieur de la péninsule. Plusieurs primats, ses ennemis particuliers, effrayés de la fortune de ce chef, et craignant sa vengeance, s'étaient déterminés à lui écrire pour connaître ses intentions à leur égard. Aux uns il ne répondit pas, les laissant ainsi en proie à leur inquiétude; aux autres il fit savoir qu'ils eussent à aller attendre ses volontés dans différents lieux aux extrémités de la Morée.

Il voulait que tous les hommes de cette partie de la Grèce en âge de porter les armes fussent divisés dans chaque canton en deux parties égales, dont l'une demeurerait six mois de l'année sous les drapeaux, pendant que l'autre resterait à la culture. Ce règlement, assez bon en lui-même, aurait eu besoin d'être modifié, d'abord, selon l'urgence des dangers; en second lieu, d'après le nombre de bras, plus ou moins grand, nécessaire aux travaux des champs suivant la saison. Depuis quelques jours une foule de soldats, regardant la campagne comme terminée par les pertes que l'ennemi venait d'essuyer au défilé de Saint-Georges, regagnaient

leurs foyers pour mettre leur butin à couvert ou s'occuper de vendanges. Le but de la venue de Colocotroni à Tripolitza était surtout de prendre des mesures contre ces désertions. Dès le lendemain on punit plusieurs coupables d'un châtiment qu'il avait imaginé et déjà mis en usage. Attachés aux arbres du bazar, ils étaient battus de verges au point que le sang ruisselait de leurs épaules découvertes. On les dépouillait ensuite de tous leurs vêtements pour les noircir de la tête aux pieds avec le fond d'un *tentzeris* (1.) Livrés en cet état aux huées de la populace, qui les poursuivait de ses ris immodérés, ils couraient souvent pendant deux heures jusqu'à perdre haleine avant qu'une âme charitable leur accordât l'entrée de sa maison. Mais Colocotroni s'était aperçu que le déserteur, une fois habillé et débarbouillé, la honte de ce châtiment burlesque disparaissait avec la couleur noire dont son corps avait été souillé, et que sa réputation n'en souffrait nulle atteinte dans l'esprit de ses compagnons. Il prit donc le parti d'imprimer dorénavant sur les coupables un stigmate indélébile d'infamie à l'aide d'un fer brûlant

(1) Sorte de marmite de cuivre.

appliqué une ou plusieurs fois sur les parties plus ou moins apparentes du corps, suivant le degré de culpabilité. Ce fer, entouré d'une large et grossière vignette, formait, en lettres longues de treize lignes, le mot ΑΤΙΜΟΣ (1).

Douze officiers étrangers venaient d'arriver dans la capitale de la Morée, couverts d'élégants uniformes de fantaisie, et la tête remplie d'un échafaudage de théories imaginées dans quelques salons de Paris ou de Vienne, aussi peu applicables à la nature du pays qu'aux mœurs, et surtout à l'état actuel de la nation, dont ils ne paraissaient pas se douter. Colocotroni, qu'ils s'étaient représenté comme un sauvage intraitable, les avait accueillis avec une obligeance, une grâce dont ils se montraient émerveillés. Le sénat ayant reçu de lui l'ordre de pourvoir à leur subsistance, ce chef était, à les entendre, le premier homme de sa nation. Le peuple les regardait avec une curiosité qu'ils prenaient pour de l'intérêt. Les illusions de ces derniers venus nous faisaient sourire; car, à voir la tournure que prenaient les affaires intérieures de cette partie de la Grèce,

(1) Infâme.

il était aisé de comprendre qu'elles se dissiperaient bientôt ; que ces riches aiguillettes, ces épaulettes brillantes auxquelles ils devaient une considération passagère, iraient entre les mains d'un vendeur ambulant avant de se noircir à la fumée du bivouac, avant que la poussière des camps en altérât la fraîcheur. Nous les attendions, en imagination, au jour où, après avoir substitué la ridicule *charouque* moraïte à la botte d'Asthley, le lambeau de quelque vieux kaban à l'élégant manteau sorti des ateliers de Staub, nouveaux enfants prodigues, ils retourneraient dans leur patrie joindre l'expression de leur chagrin aux doléances de certains de leurs devanciers, appuyer les impertinences d'un P....., de leurs réflexions désobligeantes et de leur jugement hasardé sur la masse d'une nation (1).

Notre projet, en nous arrêtant quelques jours à Tripolitza, était de prendre de la Gérusie un ordre pour le capitaine du port de Lerne, afin

(1) Ces réflexions que nous fîmes alors ne tardèrent pas à se réaliser, avec cette différence cependant, que trois mois s'étaient à peine écoulés que plusieurs de ceux dont il est ici question avaient péri de découragement et de misère. En général cette année de 1823, époque de désordre et d'anarchie en Grèce, a été funeste aux étrangers qui s'y trouvaient.

qu'il mît à notre disposition un caïque qui nous transportât dans l'île de Milo ; mais on renvoyait d'un jour à l'autre à satisfaire à notre demande. Quelques Grecs, nos amis, gens instruits et sages, se flattant encore que cette funeste oligarchie militaire, comprimée une fois par le génie de Mavrocordato, retomberait avec le danger qui l'avait ressuscitée, nous pressaient de renoncer à nos projets de départ. Nous leur fîmes sentir combien il serait inconvenant, après nous être séparés de l'homme le plus capable de nous retenir par l'attachement dont il nous honorait, par la vénération que nous inspirait son noble caractère, de venir précisément nous placer dans cette partie de la Grèce qui ne reconnaissait plus d'autres lois que le bon plaisir de son ennemi personnel.

Sur ces entrefaites la flotte ottomane, se dirigeant vers Napoli, parut au sud du Péloponèse. La Gérusie me pria de différer mon départ, et de me rendre avec les officiers dont j'étais accompagné et quelques uns de ceux qui venaient d'arriver, dans le petit fort situé à l'entrée du port de Napoli, pour y faire des préparatifs de bombardement contre cette place, et couler les bâtiments que l'ennemi pourrait détacher à l'effet d'y introduire des vi-

grec. On a vu que ce rocher fortifié, entouré par les eaux de la mer, avait été remis aux Grecs en exécution d'un article préliminaire de la capitulation rompue le mois précédent. Ali-bey, investi du commandement de la place depuis l'entrée de Dramali dans la péninsule, essaya de les en chasser en dirigeant sur eux le feu de la grande forteresse de Palamide. MM. Jourdan, capitaine de frégate, Annoat, Hann, et autres étrangers, s'y trouvaient alors. Le gouvernement, en se retirant à Hermione, les y avait envoyés avec l'injonction d'employer tous les moyens de *leur art*, pour brûler la place. Mais les deux partis furent bientôt tellement incommodés de leurs hostilités réciproques, qu'ils résolurent d'un commun accord de les suspendre, et de ne plus se troubler dans leurs possessions respectives. M. Jourdan, et ses officiers, étrangers à cette convention, ne tardèrent pas à se retirer à Hydra, où leurs services pouvaient être plus utiles. Ils laissèrent dans le fort une trentaine de Morlaques et le commandant grec qu'ils y avaient trouvés, paisiblement établis, devant deux cents pièces de canon, dont les artilleurs autres que les *Kodjis* turcs auraient tiré un meilleur parti.

Les choses étaient depuis une vingtaine de

jours dans cet état lorsque je reçus de la Gérusie l'invitation dont j'ai parlé. Trop heureux de penser qu'en l'acceptant je pouvais hâter la chute d'une place à laquelle semblent attachées les destinées du Péloponèse, je n'hésitai point sur le parti que j'avais à prendre. J'arrivai à Lerne avec sept officiers et quelques uns de mes anciens canonniers du siége de Tripolitza. On envoya aussitôt un canot vers le chef des trente hommes qui composaient la garnison du fort, pour lui signifier les ordres du sénat; mais il ne répondit que par une menace de couler toute embarcation qui s'approcherait avec plus de dix personnes, consentant toutefois à en admettre un moindre nombre, pourvu qu'ils promissent de se conformer à ses volontés. Cet individu, depuis le traité de paix conclu avec ses voisins, partageait fraternellement ses provisions avec eux. Tranquille sur son rocher, au milieu de la conflagration générale, il achetait des uns, vendait aux autres, et se trouvait si bien de la reconnaissance de ces derniers, que rien ne put le déterminer à interrompre ses lucratives relations avec eux.

Telle était la situation de la Morée, telle était la contagion de l'exemple, qu'un obscur chevrier se riait des ordres de la première

magistrature de la province, et sacrifiait ouvertement les intérêts de sa patrie au bénéfice qu'allait encore lui rapporter, pendant trois ou quatre jours, la vente de quelques *ocques* de pain.

Menacé de se voir couper les vivres à lui-même, il osa répondre qu'en venir à cette extrémité, ce serait le mettre dans l'obligation d'abandonner le fort aux Turcs. Pendant que ces misérables tracasseries se passaient aux risques de la nation, au mépris de la pudeur publique, nous restions au camp de Lerne, allant prendre part aux combats journaliers que les Grecs livraient à leurs ennemis sur différents points de la plaine d'Argos. J'ai souvent rendu compte de ces sortes d'affaires, dont les résultats toujours les mêmes, à quelques têtes tranchées plus ou moins, seraient maintenant sans intérêt pour le lecteur. Pourtant les Turcs ne mettaient pas tous leurs prisonniers à mort; ils leur coupaient le nez et les oreilles, et, nous les renvoyant ainsi mutilés, justifiaient les affreux préliminaires qui marquaient les derniers moments des captifs que les Grecs ne tuaient point dans la chaleur de l'action.

De Lerne à Argos, d'Argos à Tirynthe, la campagne était semée de troncs humains, qui

exhalaient une horrible infection, et dont les têtes encombraient le chemin depuis Mylos jusqu'à l'Erasinus, et sans doute aussi les rues de Napoli (1).

Cependant les vents du nord retenaient la flotte ottomane dans les eaux du cap Ténare. On était généralement convaincu qu'avant de pénétrer dans le golfe d'Argos, elle ferait quelque tentative sur Spetzia ou Hydra. L'escadre nationale croisait à l'orient de cette dernière île, attendant les mouvements de l'ennemi. Croyant ne pouvoir mieux employer les derniers instants de notre séjour en Grèce qu'en concourant à la défense des foyers et des familles de ces généreux marins, l'orgueil et l'appui de la Hellade, nous quittâmes cette terre de Pélops où régnait l'anarchie, pour nous rendre à Hydra.

(1) On observa, au sujet de ces cadavres, un phénomène assez extraordinaire, et que je n'avais remarqué dans aucune autre circonstance. Les vers qui s'y formaient étaient fort gros, et donnaient naissance à de longues mouches d'une nature extrêmement malfaisante. La piqûre de ces insectes causait des démangeaisons insupportables, et quelquefois des tumeurs aussi douloureuses que difficiles à guérir.

CHAPITRE XXXIV.

Relâche à Spetzia. — Aspect physique de cette île. — Dernier séjour à Hydra. — Réclamation du commandant de la station française. — Combat naval. — Lâcheté du capitan-pacha. — Brick autrichien capturé par les Grecs. — Retraite de la flotte ottomane.

Quelques heures d'une rapide traversée nous conduisirent à Spetzia. Le port était couvert d'une population entière qui, renonçant à défendre une terre abordable sur tous les points, s'embarquait pour chercher à Hydra un refuge contre les entreprises de la flotte ennemie. La nature n'a rien fait pour la sûreté de l'antique *Tiparène*, la plus basse des îles de la Grèce : sa surface ne présente que de petites collines, qui viennent, par une pente insensible, expirer aux rivages de la mer. Une foule d'embarcations, chargées de monde et d'effets, partaient à chaque instant. Après une relâche de deux heures, nous continuâmes notre route pour Hydra, où nous arrivâmes dans la soirée.

Le lendemain, 20 septembre, dès l'aurore,

les vigies placées sur les sommités de l'île signalèrent l'apparition des vaisseaux ottomans qui louvoyaient vers le sud-ouest. Dans le courant du jour, trois bâtiments français, la frégate *la Fleur-de-lis*, la corvette *l'Active* et la goëlette *l'Estafette* arrivèrent devant Hydra. M. de Viala, commandant la station, descendit lui-même à terre pour réclamer le prix d'un brick illyrien, naviguant sous pavillon français, et saisi quelque temps auparavant par les Grecs. Parti de Constantinople pour acheter la défection du gouverneur de Malvoisie, le capitaine de ce navire devait débarquer un chargement de blé dans la citadelle, afin qu'au jour où ils en reprendraient possession, les Turcs pussent la trouver approvisionnée. Il portait en outre des lettres du divan, où les offres les plus magnifiques étaient faites à celui qu'on engageait à trahir sa religion et sa patrie, s'il voulait se conformer à diverses instructions qu'elles contenaient. Mais cet homme incorruptible, après avoir confisqué la cargaison et le bâtiment, chargea de fers l'agent de cette ténébreuse intrigue qu'on osait couvrir du pavillon du roi. Pourtant un navire de guerre français le délivra bientôt; et plus tard, M. de Viala, moins jaloux sans doute de défendre les intérêts d'un

vil embaucheur que d'assurer le respect dû aux couleurs de notre nation, vint réclamer pour lui ou ses commettants une indemnité de 35,000 piastres.

Le gouvernement central de la Grèce n'existant plus, ou du moins ne se trouvant pas en position de satisfaire à une telle demande, le commandant français s'adressa aux Hydriotes, qui voulurent en vain lui faire entendre qu'ils étaient étrangers à cette affaire. Il leur donna un délai de vingt-quatre heures pour remettre entre ses mains la somme exigée, les menaçant, s'ils s'y refusaient, de s'indemniser sur leurs propres bâtiments.

Le jour suivant, 21 septembre, à six heures du matin, la flotte ennemie était à deux ou trois milles en-deçà de Spetzia. Les navires grecs, se dirigeant le long de la côte méridionale d'Hydra, s'approchèrent avec leurs brûlots pour se déployer au milieu des écueils situés entre cette île et celle d'Hydron (1). A cette vue, l'armée turque commença une vive canonnade hors de portée, et s'enveloppa bientôt d'un nuage de fumée. La plus grande partie de la population

(1) Autrefois *Apérapia*. Elle est située sous le cap Doko, à égale distance d'Hermione et de la pointe occidentale d'Hydra. On n'y trouve point d'eau, et elle est inhabitée.

hydriote, les yeux fixés sur le théâtre du combat, couvrait les rochers qui s'élèvent au couchant de la ville. Parmi cette multitude inquiète, agitée, on distinguait à leurs larmes, les femmes, les enfants, les vieillards de Spetzia pleurant la ruine de leurs foyers qu'ils croyaient en proie aux flammes, parceque le feu des infidèles les dérobait à leurs regards. Les mèches brûlaient dans les batteries : autour des temples, la foule joignait ses prières à celles des ministres de la religion, pour demander au ciel le triomphe de la croix dans la lutte engagée sous ses yeux.

C'était un spectacle curieux de voir l'adresse et la célérité avec lesquelles les marins grecs manœuvraient leurs légers bâtiments au travers d'écueils et de rochers à fleur d'eau dont l'ennemi n'osait approcher, comparées à la gaucherie des mouvements de ce dernier, à la lenteur de ses gros vaisseaux qui ne parvenaient à virer de bord qu'après une demi-heure d'efforts. Cependant plusieurs brûlots lancés se consumaient sans produire leur effet. Un seul s'approcha jusqu'à toucher une frégate tunisienne ; mais elle parvint à se dégager, abandonnant sur le navire incendiaire un bon nombre de ses matelots, qui, ayant osé s'y élancer pour éteindre les

flammes, périrent victimes de cet acte de dévouement.

Le combat durait depuis trois heures, lorsque expira le délai fixé pour le paiement des 35 000 piastres. On concevra que les Hydriotes, occupés à tenir tête à toutes les forces navales d'un grand empire, à préparer la défense de leurs foyers, ou bien enfin à observer une lutte inégale dont pouvait dépendre leur destinée, aient oublié de réaliser la contribution qui leur était imposée. On l'exigea de nouveau avec menaces. Quoiqu'ils n'en reconnussent point la justice, ils promirent de payer, demandant un nouveau délai en faveur de la circonstance; mais ils ne purent obtenir que quelques heures. Elles s'écoulèrent sans qu'ils se fussent libérés, sans que le combat engagé avec les Turcs fût terminé. Les bâtiments français croisaient alors devant la ville à portée de ses batteries. Entre eux et la côte passait une goëlette grecque, appartenante aux frères Condurioti, et qui avait à son bord les otages turcs livrés deux mois auparavant par la garnison de Napoli. Elle allait entrer dans le port, lorsqu'un boulet parti de *la Fleur-de-lis* la traversa de part en part. A un signal adressé en même temps par la frégate française à *l'Estafette*, celle-ci lui tira de

son côté quatre coups de canon qui vinrent se perdre au rivage (1).

(1) Un instant auparavant, le commandant de la station, craignant sans doute que le projet qu'il méditait ne causât quelque malheur aux Français qui pouvaient se trouver à Hydra, fit détacher de *l'Estafette* un canot, pour les engager à se rendre à bord de ce navire. L'aspirant chargé de cette mission avait ordre de faire le plus de diligence possible. Je fus le premier, ou plutôt le seul, qu'il rencontra. Il ignorait lui-même le motif d'une invitation aussi pressante ; à laquelle toutefois je me rendis, après avoir hésité quelques minutes. Arrivé sur *l'Estafette*, on me pressa de rester, sans vouloir entrer dans aucune explication. Sur ma demande de retourner à terre, j'y fus reconduit avec la plus grande célérité ; pourtant je ne touchai le rivage qu'au moment où les bâtiments français faisaient feu. Je laisse à penser de quelle nature étaient les regards dont je me vis l'objet universel à la suite d'une telle visite. Je ne reçus ni mauvais traitement, ni insultes ; mais, pendant plus d'une heure, je me crus au moment d'être mis en pièces.

Les Hydriotes répandirent qu'un des boulets de *l'Estafette* avait tué une femme enceinte. Beaucoup affirmaient l'avoir vue de leurs propres yeux ; chacun pouvait, à les entendre, aller s'en convaincre dans une église où ils prétendaient que le corps était exposé. La vérité est que l'on n'eut point à déplorer un tel malheur ; mais on le soutenait avec une telle assurance, que plusieurs jours nous le crûmes nous-mêmes.

« *Mirum est quo procedat gracca credulitas ! Nullum* » *tam impudens mendacium est, ut teste careat.* »

(PLIN.)

A cette vue, les nombreux spectateurs qui couvraient les rochers poussèrent des cris d'indignation; et ces cris redoublèrent lorsqu'ils virent deux chaloupes armées, détachées de *la Fleur-de-lis*, se diriger vers le navire grec déjà si maltraité. Les officiers qui commandaient ces embarcations insistèrent, de la part de leur chef, pour que les otages turcs fussent remis entre ses mains (1); mais celui-ci leur fit signal de rentrer avant qu'ils essayassent d'employer la force pour en venir à l'exécution des ordres qu'ils avaient reçus de lui.

Qu'on réfléchisse que cette scène se passait sous le canon des batteries grecques, devant

(1) Cette demande singulière, si étrangère à la question en litige, donna texte parmi le peuple à mille versions sur les projets supposés du commandant français. Il est inutile de rappeler ici tous les propos qui furent tenus à cette époque au sujet de la réclamation de ces précieux otages, de la conservation desquels dépendait l'existence de ceux que les Turcs avaient reçus des Grecs en échange. Comme il était déjà question d'envoyer au congrès de Vérone les députés qu'on sait n'y avoir point été admis, on dressa, au sujet de cette affaire, une plainte qui n'eut pas plus de suite que les autres réclamations des Grecs à la Sainte-Alliance.

On peut voir, à la fin des Mémoires, pièce H, l'adresse envoyée par le gouvernement aux monarques chrétiens réunis au congrès de Vérone.

une multitude que le spectacle de la flotte ottomane, tonnant à quelques milles de là contre leurs frères, leurs fils ou leurs pères, tenait dans un état d'exaltation que je tenterais en vain de décrire; et l'on s'étonnera que les Hydriotes, gens rien moins que patients, aient eu la prudence de ne pas répondre à une telle agression. Toutefois sa coïncidence avec l'attaque des Turcs porta leur irritation à un point tel que, s'ils ne la témoignèrent pas par des faits, ils s'en dédommagèrent amplement par des paroles contre les Français en général. Le peuple grec, aussi léger qu'autrefois, passe souvent en une minute, par les sentiments les plus opposés, du dédain à l'enthousiasme, de la reconnaissance à la haine la plus violente envers une nation entière pour le fait d'un seul individu.

Les 35,000 piastres exigées furent comptées le soir même ou le lendemain; et les bâtiments français restèrent encore quelques jours en croisière autour d'Hydra et dans le golfe d'Argos pour attendre les résultats de la présence des parties belligérantes.

Le combat du 21 finit dans l'après-midi sans avoir été marqué par aucune circonstance qui mérite d'être mentionnée, si ce n'est toutefois la prodigieuse autant qu'inutile quan-

tité de munitions consommées par l'ennemi. Le point du jour surprit le lendemain la flotte grecque dans le canal qui sépare Hydra du Péloponèse, et celle des Turcs au sud de cette île. Un des gros vaisseaux de ces derniers avait échoué pendant l'obscurité à quelque distance de la côte; mais le calme empêcha que cet accident n'eût des suites. Le bâtiment put se relever après avoir descendu ses canons à la mer; et la foule, attirée par ce spectacle sur les sommets environnants, eut le chagrin de le voir remis à flot sans la moindre avarie.

La journée se passa sans autre événement remarquable : plusieurs navires grecs rentrèrent au mouillage. La nuit suivante, une fausse alarme répandit la terreur dans la ville. Les Turcs, criait-on de toutes parts, venaient de débarquer au sud-est de l'île malgré les difficultés que présentait cette partie. Toutes les cloches agitées pour donner l'éveil à la population, les cris des femmes et des enfants dans l'obscurité, rendaient ce malheur assez vraisemblable. Le jour arrivé, on dit que cette fausse alarme avait été imaginée par des gens de la lie du peuple, dans de coupables intentions de pillage. Il est plus probable qu'elle le fut par ordre des magistrats afin d'engager les

habitants à la surveillance, et les tenir prêts à tout événement. Dans cette dernière hypothèse, ils durent être satisfaits de leur épreuve; car, en moins de cinq minutes, tous les insulaires gravirent les rochers pour se précipiter vers l'endroit qu'on disait envahi. Ils tenaient une torche d'une main, un fusil ou un atagan de l'autre, et poussaient des cris de rage qui témoignaient assez combien il leur tardait de se baigner dans le sang de leurs ennemis.

Le capitan-pacha se rapprocha encore de Spetzia le 23. On crut cette fois que la ville n'échapperait pas aux flammes; mais il aima mieux tenter de remplir l'objet principal de sa mission, qui était d'empêcher la chute de Napoli de Romanie, en y introduisant des vivres. Il s'enfonça donc dans le golfe d'Argos, où il lui était réservé de donner un nouvel exemple de cette impéritie, de cette lâcheté inconcevables qui semblent n'appartenir qu'aux marins turcs, et dont le spectacle souleva d'indignation les équipages des trois navires français qui en furent les témoins.

Arrivé avec toutes ses forces à la hauteur de *Kavouro-nisi*, en un endroit où le golfe se resserre au point de n'avoir que neuf milles de largeur, l'amiral ennemi détacha du sein de sa

flotte un bâtiment autrichien, chargé de maïs destiné pour la garnison de Napoli. Mais cet émissaire de la peur ne devait point arriver au but de sa course. Il avait à peine parcouru la moitié de l'espace qui l'en séparait, qu'un brûlot hydriote, sorti de la passe de la petite île du Port-Tolon, se mit à lui donner la chasse. La frégate française se trouvait à peu de distance : en vain l'autrichien lui fit des signaux de détresse; un second navire grec, chargé de veiller sur les approches de la place par mer, vint le capturer aux yeux d'une flotte de quatre-vingt-six voiles, qui ne fit aucun mouvement pour le défendre, aux yeux du peuple et de la garnison de Napoli, qui, du haut des remparts de Palamide, se virent ainsi ravir leur dernière espérance.

Profitant des ombres de la nuit, les Grecs conduisirent leur prise hors du golfe. On trouva à son bord une lettre du capitan-pacha au commandant Ali-bey, où, entre autres forfanteries plus ridicules les unes que les autres, il se vantait d'avoir, dans la dernière affaire, détruit douze bâtiments des *ghiaours* d'Hydra. Les vaisseaux de haut-bord ne pouvant arriver devant Napoli à cause du peu de profondeur de sa rade, il disait s'être vu dans l'obligation de

charger un navire étranger des vivres qu'il lui envoyait : singulière excuse de la part d'un homme qui pouvait disposer, pour une mission si importante, de quarante bricks ou autres bâtiments de guerre de moindre grandeur ! La perte d'un quart de sa flotte n'eût été qu'un léger sacrifice à la nécessité de conserver une place si importante ; et ce lâche, l'abandonnant à toutes les conséquences de sa pusillanimité, s'en éloigna à pleines voiles sans avoir renouvelé aucune tentative pour la ravitailler.

La population de Spetzia regagna ses foyers, le cœur rempli de joie : l'escadre nationale, contente d'en avoir prévenu la ruine, et assuré par son courage la réduction prochaine de Napoli, ne se porta point à la poursuite de la flotte ottomane. Celle-ci, se dirigeant vers l'Archipel, resta quelque temps à croiser dans les eaux de Milo.

Cette circonstance nous obligeant encore de modifier nos projets de route, nous nous rendîmes à Athènes, pour gagner de là Smyrne, par l'île de Syra, sûrs de trouver dans cette échelle commerçante toutes sortes de facilités pour rentrer dans notre patrie.

CHAPITRE XXXV.

Dernier séjour à Athènes. — Événements de l'Attique après l'entrée de Dramali dans le Péloponèse. — Odysséus. — Excursion au Dervend. — Départ pour Syra. — Événements tragiques de cette île. — Dernier séjour à Tinos. — Peste. — Prise de Napoli. — Derniers événements de la Grèce occidentale pendant l'année 1822.

Pendant qu'en Morée Colocotroni, accablant ses ennemis du poids de sa tyrannique influence, empiétait chaque jour sur les attributions du gouvernement national, Odysséus régnait sans contestation comme sans partage dans la Grèce orientale. A Tripolitza, on chantait le sabre du premier de ces capitaines; à Athènes, le clergé bénissait avec appareil le cimeterre du second. Cette cérémonie adulatoire, qui avait réuni un grand concours de peuple, se passait au moment où nous entrâmes dans cette dernière ville.

Durant le court intervalle écoulé entre la capitulation de l'Acropolis et le moment où Odysséus ferma sur l'ennemi le défilé de l'isthme,

cinq ou six petits chefs de bande occupèrent l'un après l'autre cette forteresse avec la ridicule prétention de s'y maintenir indéfiniment. Au moment où le prince Ypsilanti, à son passage à Athènes, se présenta pour la visiter, l'un d'eux osa même refuser de l'y admettre, suivi de la totalité de son escorte, craignant d'être obligé de lui céder la place. Enfin les primats, fatigués de se voir alternativement à la merci de capitaines obscurs que rien ne recommandait à leur considération, résolurent, pour mettre fin à cet état de désordre, d'appeler Odysséus dans leurs murailles, et de placer la ville et les habitants sous son patronage. La citadelle lui fut remise, ainsi que la plus grande partie des effets précieux qu'on y avait trouvés, et dont on destina le prix au paiement de ses soldats.

L'entrée de ce chef fut marquée par une découverte extrêmement heureuse. On trouva au pied de l'Acropolis une source abondante que cachait une voûte dont la construction, à en juger par quelques peintures assez bien conservées qui en tapissaient l'intérieur, semblait remonter aux premiers temps du christianisme. Un escalier, dont les traces étaient encore apparentes sur les flancs du rocher, la

joignait autrefois à la citadelle : Odysséus le fit rétablir et entourer d'une sorte de bastion en marbre de la plus grande solidité.

Un de nos premiers soins, en arrivant à Athènes, fut de visiter cette antique forteresse où l'on retrouve la main de cent générations. Nous remarquâmes avec plaisir qu'on achevait de raser une première muraille d'enceinte qui entourait le pied du rocher sur lequel elle repose ; en effet, cet ouvrage de la stupidité turque semblait n'avoir été élevé que pour masquer l'approche des remparts et entraver la défense. On s'occupait avec activité de réparer les dégradations du dernier siége, ainsi que de diverses autres mesures de prévoyance, ayant pour but d'augmenter la force de cette importante position.

Odysséus venait d'en confier le commandement à l'intrépide Gouhra, son *protopalikare* et son ami, qui, l'année précédente, s'était distingué si glorieusement au combat de Fontana. Ce capitaine nous conduisit lui-même à travers les restes des monuments entassés dans cet étroit espace, nous entretenant avec chaleur des qualités militaires de son frère d'armes, pour lequel il paraît professer un tel attachement, qu'il n'hésite pas à faire une com-

plète abnégation de toute gloire personnelle pour rehausser la sienne.

Le soleil allait disparaître : fatigués d'une promenade de deux heures au milieu des ruines et rassasiés d'admiration, nous nous arrêtâmes dans l'embrasure d'un canon pour jouir du spectacle de la ville, qui se développait sous nos pieds, et respirer les émanations balsamiques de ses jardins d'orangers dont les fruits commençaient à se couvrir d'une teinte dorée. Les changements que dix années de paix et de liberté pourraient apporter dans ces lieux étaient le sujet de notre entretien, lorsque nous aperçûmes Odysséus gravissant, avec une légèreté incroyable, le chemin de la citadelle. Son escorte avait peine à le suivre. Rien ne le distinguait de ses soldats que sa stature et l'air de vigueur répandu sur toute sa personne, dans tous ses mouvements : du reste un grossier sayon couvrait ses épaules, ses jambes étaient serrées dans un morceau d'étoffe de laine commune, et le reste de son ajustement, ses armes même, répondaient à cette simplicité.

Il venait visiter une petite mosquée bâtie entre les colonnes du temple de Minerve, et convertie par ses ordres en magasin de vivres. On y accumulait alors des grains nécessaires aux

besoins de la garnison pour deux ans. Odysseus nous consulta avec curiosité sur les différents travaux qu'il faisait exécuter; mais nous lui trouvâmes un peu les airs d'un propriétaire qui veut réparer et embellir son habitation. Dans cette première entrevue comme dans les suivantes, et d'après différents traits de son caractère que nous avons pu saisir avant de quitter la Grèce, il nous a été facile de reconnaître que ce chef joint à une sagacité, à une rectitude de jugement remarquables chez un homme aussi peu éclairé, une prodigieuse avidité d'instruction. A l'époque dont je parle, il apprenait qu'une certaine célébrité se rattachait à son nom chez l'étranger, et cette idée, en le flattant, commençait à lui donner un souci de sa réputation qui allait jusqu'à troubler son repos. Ce soin de sa renommée n'a pas peu influé, je crois, sur sa conduite dans ces deux dernières années : tel est le mobile qui l'aura poussé plus tard à faire ce généreux sacrifice de ses ressentiments contre divers personnages dont le nom seul, prononcé devant lui, suffisait pour animer ses traits du feu de la colère.

Notre excursion à l'Acropolis nous donna lieu de regretter vivement l'absence de M. Fauvel. Ce magistrat respectable s'était retiré à

Syra, emportant une indignation profonde contre les auteurs d'excès qu'il avait en vain espéré prévenir, et qu'occasiona à Athènes la marche du Dramali sur le Péloponèse. Sa maison était convertie en *gynécée*. Nous l'avions trouvée remplie de jeunes femmes turques, dont la plupart, fumant gravement dans des pipes de six pieds, semblaient oublier ainsi les souffrances du siége et des chagrins plus récents.

Lorsque trente mille musulmans partis de la Thessalie eurent franchi le pas des Thermopyles, les Athéniens, craignant non sans raison de voir leur ville inondée par ce torrent, pour peu qu'il trouvât d'obstacles à pénétrer dans la péninsule, firent, comme ceux de Mégare, un nouveau pèlerinage à Salamine. A cette époque on n'avait encore embarqué pour l'Asie qu'une très faible partie de la garnison turque de la citadelle. Les hommes qui restaient furent massacrés en dépit du traité, et leurs femmes réduites en esclavage; mais, depuis la rentrée des habitants dans leurs foyers, ces dernières, rachetées presque toutes par les consuls, attendaient, sous la protection de divers pavillons, le moment d'être transportées à Smyrne.

Deux jours après notre arrivée à Athènes,

l'un des trois bâtiments français que nous avions vus une semaine auparavant à Hydra, la corvette *l'Active*, commandée par M. le chevalier de Reverseaux, vint mouiller dans le canal de Salamine pour se charger des femmes que renfermait le consulat de France. Ce capitaine se rendit lui-même à Athènes, suivi d'une partie de ses officiers, afin de concerter avec M. Déjean, chargé accidentellement par M. Fauvel du soin de le remplacer, les mesures nécessaires à la sûreté de ces captives jusqu'au lieu de l'embarquement. Avec elles se trouvait un jeune soldat musulman, qui avait eu le bonheur de gagner cet asile, après s'être heureusement soustrait à la fin tragique de ses compagnons. La vue de cet homme pouvant attirer quelque malheur sur le reste de la troupe qui devait partir le lendemain, M. de Reverseaux résolut de l'emmener le soir même, à la faveur d'un déguisement. Mais la malveillance était aux aguets, pour déjouer l'œuvre de la justice et de l'humanité. Arrivé à la porte de la ville, le cortége la trouva fermée, et gardée par une foule de gens qui se jetèrent sur le pauvre Turc en criant au subterfuge. Celui-ci, renversé de sa monture, vit à l'instant vingt sabres ou atagans briller sur sa tête. En vain les marins français

essayèrent de faire entendre raison à ces furieux et de leur rappeler les termes de la capitulation ; leur voix se perdait au milieu des cris qui demandaient le sang de cette nouvelle victime. Pourtant ses protecteurs ne l'abandonnèrent pas dans ce pressant danger. Sur le point de se voir arracher cet infortuné, ils mirent l'épée à la main et le ramenèrent heureusement au consulat de France, malgré les vociférations des soldats et de la populace. Les mots de trahison, de partialité, étaient dans toutes les bouches : et quels étaient ceux qu'on en accusait ? les officiers d'un navire qui, l'année précédente, avait arraché mille Grecs de l'Asie mineure aux poignards musulmans : pour quel motif ? parcequ'ils voulaient sauver un homme dont un traité solennel avait garanti la vie. Cet incident occasiona une grande fermentation parmi le peuple, et fut cause qu'on dut prendre pour le départ des femmes des précautions extraordinaires, dont le détail ne serait point sans intérêt pour le lecteur, mais m'entraînerait trop loin.

Les froids prématurés, les vents violents que l'on ressent dans les montagnes de l'isthme à l'équinoxe d'automne, faisaient déjà de cette haute région un séjour extrêmement pénible.

On n'y trouve d'autre abri qu'un vieux khan demi-ruiné, où se voit un seul puits que les Turcs avaient infecté d'animaux morts. Après une station de deux mois dans ce lieu désagréable, le prince Ypsilanti venait d'arriver à Athènes pour s'y délasser quelques jours de la surveillance qu'il s'était imposée. Nous ne fûmes pas peu surpris de voir, une semaine plus tard, entrer dans cette ville les restes du régiment de Tervella que nous avions laissé en Étolie. Les privations qu'ils éprouvaient dans cette province, par suite de l'égoïsme des habitants et de la jalousie des capitaines irréguliers, les en avaient enfin chassés. Officiers et soldats s'étaient décidés d'un commun accord à retourner dans le Péloponèse par la Phocide et l'isthme, espérant y trouver une existence plus supportable. L'entrée de la péninsule par Corinthe se trouvant fermée, ils poussèrent jusqu'à Athènes pour s'y embarquer. Les fatigues d'une longue et pénible route avaient encore réduit leur nombre et augmenté leur dénuement.

Ypsilanti, auquel ce corps devait sa création, retourna au Derveni, accompagné de ce qui en restait encore; mais abandonnant bientôt cette position à la garde des soldats irréguliers de la contrée, il rentra dans le Pélo-

ponèse, où la chute définitive de Napoli acquérait de jour en jour plus de probabilité.

La fin de notre séjour sur le continent grec fut employée en courses dans l'Attique. Traversant Éleusis et Mégare, dont les habitants n'étaient point encore rentrés dans leurs foyers, nous poussâmes jusqu'à l'isthme à travers des cadavres d'hommes et surtout de chameaux, vestiges de la retraite de l'ennemi lors du dernier avantage remporté par Odyssée, et à la suite duquel ce chef rejeta dans la péninsule l'arrière-garde de Dramali. Arrivés aux avant-postes des Grecs, nous fûmes témoins d'un combat livré à cinq ou six cents fourrageurs turcs sous le hameau de Loutrochori, au pied des montagnes qui baignent les eaux du golfe de Lépante. Les derniers, bien que soutenus par le feu d'une goélette, furent contraints de se retirer, après avoir éprouvé une perte assez considérable.

Nous gravîmes le point culminant des monts Géraniens pour jouir encore du magnifique spectacle des deux mers. D'un côté croisaient les bâtiments légers de l'escadrille de Jussuf-pacha; de l'autre, des pêcheurs grecs jetaient tranquillement leurs filets à l'abri de l'insurmontable barrière qui les séparait de leurs en-

nemis. Les tentes nombreuses de l'armée des infidèles couvraient au loin la plaine devant nous, et leurs feux s'étendaient du port Léché jusqu'au pied de l'Acrocorinthe. Leurs bannières, flottant sur les remparts de cette citadelle, firent naître en nous la réflexion que si la défense en eût été confiée aux Philhellènes et aux six cents soldats du régiment de Tarella, la Grèce eût retiré de cette disposition le double avantage de conserver de fidèles et vaillants défenseurs, et une forteresse dont la perte pouvait entraîner sa ruine. Les amis de l'ordre n'auraient pas eu à gémir du retour de la tyrannie des bandes; car, n'ayant de malheurs ni à réparer ni à prévenir, Colocotroni n'eût point acquis sur l'esprit des Moraïtes ce funeste et prodigieux degré d'influence dont il n'a usé que pour fouler aux pieds les lois, les institutions nationales, et exploiter, pendant près de deux ans, le Péloponèse comme sa propriété privée.

Après avoir erré une journée entière de rochers en rochers, de précipices en précipices, à travers les sites sauvages dont nous étions environnés, nous retournâmes vers Athènes par l'ancienne voie des roches scyroniennes. Voulant traverser l'île de Salamine pour éviter le

contour du petit golfe d'Éleusis, nous franchîmes le canal vis-à-vis ce couvent de moines *tricoleurs* que j'avais visités six mois auparavant. Cette retraite servait alors d'hôpital, ou plutôt d'égoût à tout ce qu'il y avait d'impur et de flétri en Grèce; aussi les voleurs et les lâches y étaient-ils plus nombreux que les malades (1).

Rentrés à Athènes, nous y trouvâmes les esprits fort occupés d'un projet d'irruption qu'on attribuait aux Turcs de l'Eubée. Ce bruit, qui nous détermina à suspendre encore notre départ pendant une quinzaine de jours, ne s'étant pas confirmé, nous nous embarquâmes au Pirée sur une sacolève destinée pour l'île de Sy-

(1) Nous faillîmes y être égorgés au milieu de la nuit. Pendant deux heures nous défendîmes notre vie contre une trentaine de ces brigands, dont partie, profitant de notre sommeil, s'étaient introduits dans la pièce où nous reposions, et le reste attendait, sous la fenêtre et dans l'escalier, le moment de venir prendre part à la curée. A leur tête se trouvait le nommé D..., d'Ithaque, à qui l'on avait confié le poste de la police du lieu, bien qu'il eût été pendu en effigie dans sa patrie. Il était assisté, dans la conduite de cette expédition nocturne, par un vagabond étranger à la Grèce, que je ne nomme point par égard pour ses compatriotes, et auquel la possession de trois lancettes et d'une demi-once d'émétique avait valu, avec le titre d'*iatros* (médecin), la direction

ros. Nous avions pour compagnon de voyage le consul napolitain d'Athènes, et pour capitaine un jeune Grec de la Propontide, dont les connaissances nautiques ne s'étendaient que de l'Hellespont au Bosphore. Grâces à son inexpérience, il nous fallut visiter Joura et Syphantos avant d'aborder cette aride Syros ou Syra, patrie de Phérécide, qu'un illustre écrivain a prise pour l'île de Scyros, aujourd'hui Skiro, beaucoup plus rapprochée de la Thessalie, et dans laquelle Achille passa sa jeunesse à la cour du roi Lycomède.

Syra possède un des meilleurs ports des Cyclades. La ville couronne la pointe d'un roc escarpé, à vingt minutes du rivage. A l'exception d'une douzaine de familles schismatiques,

de la santé de ce repaire. On se figurerait difficilement une scène de nuit plus effroyable. Nous dûmes notre salut à un hasard fort extraordinaire : la seule lampe que les brigands eussent apportée pour éclairer leur crime fut éteinte d'un coup de pistolet ; et il nous fut possible d'échapper à la faveur de la confusion et de l'obscurité, lorsque déjà l'épuisement causé par la fatigue et le sang que nous perdions allait nous faire succomber. Nous en fûmes quittes pour quelques blessures, un grand nombre de contusions dont aucune ne fut dangereuse, et la perte de plusieurs effets de peu de valeur, parmi lesquels se trouvaient quelques papiers et dessins dont la privation nous affecta plus que le reste.

elle est entièrement peuplée de Latins, dont la haine pour les Grecs justifie parfaitement cette vérité, que souvent les sectes se détestent plus que les religions. Ces insulaires avaient invoqué la protection de notre ambassadeur dès le commencement de cette lutte à laquelle ils voulaient rester étrangers. La bannière de France couvrait leurs églises, et les bâtiments de la station étaient chargés de veiller à leur sûreté. Mais, en vain ils espéraient, par cette précaution, conserver leurs chaînes et s'isoler de la tourmente qui bouleverse aujourd'hui l'Orient. La flotte ottomane, se dirigeant vers les Dardanelles, passa près de leur île deux jours après notre arrivée. Les primats syriotes se rendirent à bord du capitan-pacha pour renouveler entre ses mains le serment de fidélité à la Porte, et celui-ci leur en témoigna son contentement en donnant à chacun d'eux un cafetan de soie. A la suite de cette visite, des marins d'un navire de Céphalonie se prirent de querelle avec les habitants; et Syra devint, pendant un mois, une arène de meurtres et d'assassinats. Quelques matelots ioniens ayant été tués, leurs compagnons organisèrent des descentes nocturnes, et massacrèrent, dans les magasins et les maisons qui bordent le port,

un grand nombre de Latins connus pour leur haine des Grecs, et désignés comme artisans d'intrigues ténébreuses et de sourdes menées contre leur indépendance.

Dans tout l'Archipel, les prêtres des deux communions se montrent les plus ardents à souffler le feu de ces discordes funestes que la guerre actuelle a développées d'une manière si effrayante. Elles ne s'éteindront que lorsque les ministres de la religion, se renfermant dans la voie qu'elle leur a tracée, cesseront de prêcher publiquement l'intolérance et de donner le scandale des passions les plus violentes.

Vingt jours s'étaient écoulés depuis notre arrivée à Syra sans qu'il se fût présenté une occasion de gagner Smyrne. Espérant être plus heureux à Tinos, nous nous rendîmes dans cette dernière île. Une troupe de Myconiotes venaient d'y débarquer, portant sur des pieux deux douzaines de têtes pourries. Ce dégoûtant trophée, précédé d'une musique discordante, qu'ils allaient ainsi d'île en île offrir à l'admiration de leurs voisins, avait été enlevé à la suite d'une petite affaire avec des matelots d'une frégate tunisienne, descendus quinze jours auparavant à Myconos pour y faire de l'eau.

Deux ou trois bâtiments attendaient un temps

favorable pour se rendre à Smyrne; mais les vents violents de nord-est, qui règnent une partie de l'hiver dans ces parages, nous retinrent long-temps à Tinos. Des symptômes de peste s'y étaient déjà manifestés. Le mal fit bientôt des progrès effrayants, et répandit la consternation dans cet asile de la joie, de l'insouciance et des plaisirs. Plus de jeux, plus de ris, plus de danses sous les berceaux d'orangers; plus de ces soins touchants qui conservaient à la mort l'apparence de la vie (1): l'horrible fléau resserrait tous les cœurs, étouffait la voix de la nature; et ceux qu'il atteignait, devenus un objet d'effroi pour leurs proches même, expiraient dans les angoisses d'un abandon universel.

Pendant la durée de notre séjour forcé à Tinos, nous apprîmes les événements qui marquèrent sur le continent grec le dernier mois de l'année 1822. Dans le Péloponèse, la faim, l'horrible faim, ce puissant auxiliaire de la plus juste des causes, avait fait tomber Napoli et ses

(1) Dans toutes les îles de la Grèce, et particulièrement à Tinos, les funérailles des morts sont l'objet de soins tout particuliers. Parés de vêtements choisis, ils sont transportés à leur dernière demeure sur des lits ornés de feuillages et couverts de fleurs.

quatre cents bouches à feu aux mains des Grecs. Diminués par des combats journaliers, par les maladies qui les affligeaient, les Turcs étaient réduits à se concentrer entièrement dans la place. Le blocus par terre se trouvant alors heureusement rétabli, les assiégés n'avaient bientôt plus des cadavres pour nourriture. Dans la nuit du 11 au 12 décembre, un musulman descendu de Palamide pour implorer la pitié des Grecs, leur donna l'avis que ceux de ses compagnons chargés de la garde de cette forteresse s'étaient traînés la veille dans la ville, et que, tourmentés du besoin, ils n'y avaient point retrouvé de cette nouvelle, les assiégeants escaladèrent les rochers de Palamide, égorgèrent quelques infidèles qu'ils y trouvèrent encore, et, les premiers rayons du jour virent flotter les étendards de la Grèce sur ces remparts qui, depuis vingt mois, mettaient à l'épreuve la constance de leurs enfants. Les Turcs, retirés dans des batteries basses de la place, en demandèrent aussi la vie. Elle leur fut accordée, et l'exécution fidèle de cette promesse couronna un des plus importants succès obtenus par les soldats de la croix depuis l'origine de cette guerre.

La Grèce occidentale était, dans le même temps, le théâtre d'événements non moins re-

marquables. Notre sortie de l'Épire, qu'on avait regardée comme devant terminer la campagne de 1822 dans cette contrée, ne fit que suspendre les efforts des deux partis. La réduction de Suli ne tarda pas à rendre aux hostilités un caractère plus grave, et surtout plus alarmant pour les Grecs. Les Suliotes avaient vu, dès le mois de septembre, échouer les derniers efforts tentés en leur faveur : à cette époque, Kiriakouli, frère de Pierre Mavromichali, tomba frappé d'un coup mortel dans un combat livré sur les bords de l'Achéron. Lorsque nous marchions vers Arta, ce capitaine, parti comme nous du Péloponèse, débarquait non loin de Parga à la tête de cinq ou six cents Maniotes, afin de se porter au secours des montagnards de la Selléide. Privés de leur chef, et découragés par la défaite que nous avions essuyée deux mois auparavant, les Éleuthéro-Laconiens quittèrent la Thesprotie pour regagner le Péloponèse. Dès lors les Suliotes, vaincus par la nécessité, commencèrent à ouvrir l'oreille à des propositions que leur transmit le consul anglais de Prévése. M. Mayer était à la fois, dans cette circonstance, le représentant de l'intervention du gouvernement anglo-ionien, et l'interprète du vœu de quinze mille

Turcs qui, désespérant de réduire deux ou trois cents Grecs par la force, leur offraient de se retirer à Céphalonie avec tous les honneurs de la guerre. Cette poignée de braves touchait au terme de ses moyens de résistance; quelques jours de plus, et peut-être ils allaient se voir contraints de livrer à la discrétion d'un implacable ennemi et leur existence et celle de leurs familles. Pourquoi donc attribuer à de méprisables motifs, ainsi qu'on l'a fait, la conduite de l'agent anglais dans cette affaire? Ne doit-on pas plutôt lui savoir gré d'avoir contribué si puissamment à conserver à la Grèce ses défenseurs naturels contre les Turcs de l'Épire? A la vérité les Suliotes regrettent encore leurs rochers; mais il est facile d'augurer qu'ils sauront les reconquérir, et la nation n'a point eu de larmes à répandre pour cette tribu belliqueuse, dont elle s'honore à tant de titres.

Les Suliotes, ayant à leur tête le polémarque Noti Botzaris, se rendirent au port Glychis avec armes et bagages. Ces braves guerriers, suivis de huit ou neuf cents femmes et enfants, dont la plupart appartenaient à leurs frères qui faisaient partie de la troupe du célèbre Marco, montèrent à bord de six transports anglais pour être déposés à Assos dans

l'île de Céphalonie, d'où le plus grand nombre repassèrent successivement à Missolonghi.

Bien que la saison fût très avancée, Omer-Brionès-pacha, délivré de tout soin intérieur, ne songea qu'à sortir de l'Épire pour achever la soumission de la Grèce occidentale. Douze mille soldats, divisés en deux corps, franchirent le Macrinoros et s'avancèrent vers l'Acarnanie. Leur entrée dans cette province détermina la défection du capitaine Georges Vernakioti, qui entretenait de coupables intelligences avec les oppresseurs de sa patrie. Ce chef, ainsi qu'on l'a vu, occupait Comboti au moment où nous nous étions établis dans ce village. Sa tiédeur, ses anciennes liaisons avec l'infâme Gogo Bakolas, inspiraient depuis quelque temps des soupçons sur sa fidélité. Une proclamation répandue par ce traître fut suivie de la désertion de plusieurs chefs de l'Agraïde et du Xéroméros. Le blocus de Vonitza avait été abandonné par les Grecs; ainsi les musulmans ne comptaient plus d'ennemis armés sur la rive droite de l'Achéloüs. Ce fleuve fut franchi par eux au gué de Stratos. Le premier de leurs corps, sous la conduite d'Omer-Brionès lui-même, se dirigea, par le chemin de Stamna, sur Missolonghi : Ruschid-pacha se porta avec

le second vers Vrachori, qui venait d'être livré aux flammes. La défection de Vernakioti jeta un grand découragement parmi les petits chefs de cette partie du continent. La plupart gagnèrent les montagnes d'Agrapha; et Makris, le principal capitaine de l'Étolie, se retira dans les escarpements du Zigos. Si j'en excepte un combat assez meurtrier soutenu par Marco Botzaris au lieu où les eaux du golfe d'Anatoliko se rapprochent le plus du pied de l'Aracynthe, les généraux musulmans trouvèrent peu de résistance jusqu'à Missolonghi. Ils investirent cette place le 7 novembre; et peu de jours après, Jussuf-pacha détacha de Lépante cinq ou six bâtiments pour en défendre les approches par mer.

Il y avait lieu de croire que c'en était fait de l'Étolie. Un fossé qu'on pouvait franchir d'un saut, une muraille de boue, tels étaient les seuls obstacles que les barbares eussent encore à vaincre pour en achever la conquête; mais derrière ces faibles retranchements veillait Mavrocordato et avec lui le génie protecteur des destinées de la Grèce. Depuis la capitulation de Suli, l'Élide et les îles ioniennes avaient vu accourir une partie de la population de Missolonghi. La perte de cette place, que la plupart

de ses habitants eux-mêmes renonçait à défendre, pouvait causer aux Grecs une série incalculable de calamités. Maître de ce point, il était probable qu'Omer-pacha lancerait sur la péninsule toutes ces féroces peuplades albanaises qui en firent un vaste tombeau à l'époque de l'insurrection de 1770. L'armée turque de Corinthe, et par suite Napoli de Romanie ravitaillées, ne devaient pas être les conséquences les moins affligeantes de l'abandon de Missolonghi. Le président se dévoua pour détourner tant de maux : il s'y jeta avec cinq ou six cents soldats, dans le cœur desquels cette résolution généreuse ranima un patriotisme trahi par tant de revers et de trahisons. L'imminence du danger fit disparaître chez ce qui restait d'habitants cette inertie, ce honteux engourdissement qu'on remarquait en eux depuis l'origine de la campagne. On s'occupa jour et nuit de remédier à l'insuffisance des fortifications, d'aguerrir les assiégeants sur les ressources qu'on avait à leur opposer.

Heureusement pour les Grecs, le défaut d'harmonie paralysait chez l'ennemi les moyens immenses dont il pouvait disposer. Chacun des généraux musulmans, tout en désirant arriver au terme de cette expédition qu'ils avaient en

treprise de concert, repoussa dès le principe l'idée d'un assaut dont les chances devaient lui paraître si peu douteuses. Ils appréhendaient de voir passer entre les mains du soldat les richesses qu'ils croyaient accumulées dans Missolonghi. A ce motif que leur inspirait l'avarice, et non la crainte de voir égorger des milliers de femmes (1) et d'enfants, à la conviction d'un succès incontestable quoique ajourné, se joignirent d'autres raisons pour imprimer aux hostilités un caractère de lenteur et de nonchalance qui fit le salut des assiégés.

Comme Omer-Brionès, Ruschid et Jussufpacha savaient que le chef du gouvernement grec était renfermé dans la place, comme lui, ils aspiraient seuls à la gloire d'une si belle conquête. A l'insu les uns des autres, ils voulurent se ménager des intelligences parmi leurs adversaires, acheter des défections, vendre des garanties de capitulation. Botzaris et ses braves compagnons étaient surtout le point de mire de leurs projets d'embauchage; mais ils n'avaient plus affaire à un

(1) Quelques centaines s'étaient retirées à l'extrémité des lagunes sur la petite île de Vasiladi, où elles restèrent pendant trois semaines tellement serrées qu'elles ne pouvaient même pas se coucher.

Gogo Bakolas, à un Georges Vernakioti. Pourtant le chef des Suliotes ne rejeta point d'abord leurs propositions; il eut l'art de les abuser de fausses espérances pendant une vingtaine de jours, qui virent se renouveler entre les soldats des deux partis ces communications, ces conférences en plein air qui nous avaient paru si singulières à l'époque du siége de Tripolitza. Ce temps, le président l'employa en travaux intérieurs de défense, à faire naître la défiance et la jalousie parmi les chefs turcs, en tenant chacun d'eux secrètement informé des projets particuliers des autres.

Cependant la détresse des assiégés avait redoublé à Hydra et dans le Péloponèse. Sept bricks nationaux vinrent mouiller à l'entrée des lagunes de Missolonghi, après avoir détruit une goélette de Jussuf-pacha, et refoulé le reste de ses armements dans le golfe de Lépante. Cet avantage obtenu, une partie des navires vainqueurs alla sur la côte d'Élide prendre des secours en hommes et en argent que Pierre Mavromichali, Zaïm de Calavryta et Londos de Vostitza amenaient au président.

La garnison fut ainsi portée à près de seize cents hommes. A ces renforts inespérés vint se joindre un nouvel auxiliaire contre les Turcs:

des plaines continues eurent bientôt converti en un vaste cloaque le terrain d'alluvion sur lequel leur camp était assis. Les maladies produites par le déluge, aussi bien que deux ou trois sorties assez heureuses des assiégés, ouvrirent enfin les yeux des généraux ottomans sur la faute qu'ils avaient commise. Reschid-pacha s'était rapproché de la rive droite de l'Érésus, pour y trouver un air plus salubre et attendre un changement dans l'atmosphère. Voyant leur proie sur le point d'échapper, les chefs assiégeants comprirent qu'il n'avait qu'un moyen de gagner du temps, et que la séduction, pas plus que la menace, n'amènerait la réalisation des idées dont ils s'étaient bercés jusqu'alors. Ils résolurent donc de donner un assaut durant la nuit de 24 au 25 décembre (1821), persuadés que les chrétiens, répandus dans les temples pour assister aux mystères de leur religion, se laisseraient plus facilement surprendre.

Par bonheur, un pauvre pêcheur, qui portait du poisson au camp ennemi, ayant eu connaissance de cette détermination, se hâta de rentrer dans son *monoxillon* pour en aller donner avis aux assiégés. Ainsi les assaillants les trouvèrent sur leurs gardes, et, bien que huit cents Albanais eussent réussi à se cacher

dans le fossé, deux seulement parvinrent à franchir la muraille (1). L'ennemi fut repoussé sur tous les points, avec une perte telle que l'aurore vint montrer aux yeux des deux partis les remparts de la place entourés d'un cordon de plus de mille cadavres musulmans.

Douze jours après cet échec, l'armée ottomane enfouit une partie de son artillerie, et leva le siége (2). Sa retraite fut inquiétée par les montagnards de l'Étolie et de l'Acarnanie, dont l'avantage que venait de remporter la garnison de Missolonghi avait relevé les espérances et ranimé le courage. Les infidèles trouvèrent l'Achéloüs tellement enflé par les pluies, qu'ils furent obligés d'aller à Vrachori, et de s'y tenir sur la défensive jusqu'au moment où, le fleuve ayant baissé, ils évacuèrent entièrement l'Étolie.

Si l'on considère la disproportion des forces

(1) C'étaient deux *bairacktars*. L'un fut mis en pièces; le second de ces braves fut épargné par ordre du président. Il est à remarquer que les assiégés ne perdirent que six hommes dans cette affaire, et que la moitié périt de la main de cet intrépide Albanais, qui en tua trois de la lance de son drapeau.

(2) Dès le lendemain de leur départ, les Grecs déterrèrent une douzaine de canons qu'ils transportèrent dans la place.

des deux partis, si l'on réfléchit aux conséquences que devait entraîner la prise de Missolonghi, l'issue de ce siége doit être considérée comme un des événements les plus mémorables de la guerre des Grecs. L'adresse, qui dans le principe a présidé à la défense de cette place, l'avantage signalé qui a déterminé sa délivrance, sont un des plus beaux titres de Mavrocordato à la reconnaissance de ses compatriotes. Aucune sorte de gloire ne lui est donc étrangère; car, autant que législateur habile, il s'est montré général prudent et soldat intrépide. Sans argent, sans artillerie, presque sans soldats et sans munitions, il conçut la pensée hardie d'arrêter une armée de douze mille hommes pourvue de tout l'attirail d'un siége, exaltée par une continuité de succès. Nuit et jour au pied du rempart, donnant à tous l'exemple d'une sérénité inaltérable, souvent d'une gaieté qui sans doute n'était point dans son cœur, occupé sans cesse à ordonner ou à suivre des travaux, à imaginer de nouvelles ressources pour diviser son ennemi et le flatter d'une soumission prochaine; on le voit, à l'arrivée des secours du Péloponèse, reprendre une attitude menaçante, et sortir enfin, par une victoire décisive, d'un danger tel que la plus grande par-

tie de ceux qui l'entouraient avaient regardé comme une folie de s'y exposer.

Les officiers étrangers qui en partagèrent les hasards jusqu'à la fin doivent être d'autant plus glorieux de voir leur nom se rattacher à cet événement, que le nombre de ces braves a été plus petit (1). Moins heureux qu'eux, l'intrépide général Normann n'en a point vu le dénouement. Une fièvre gastrique vint l'enlever le jour même de l'arrivée des navires grecs devant Missolonghi; et sa perte tempéra beaucoup chez les assiégés le plaisir que leur fit éprouver la certitude d'une prochaine assistance. Il avait cette valeur téméraire, ce mépris du danger poussé à l'excès, qui constituent plutôt un bon chef de partisans qu'un officier général distingué, mais dont l'exemple, dans une telle guerre, faisait facilement oublier combien peu il était capable de ces larges et savantes conceptions, de ces grandes vues stratégiques, impraticables d'ailleurs avec des troupes sans discipline.

Ces derniers événements de la Grèce occidentale, cette formidable expédition des pachas d'Épire, sa honteuse issue, nous pé-

(1) Il n'y en eut pas plus de quatre : MM. Graillard, Daniel, de Rancke et Bringer.

trèrent de surprise et de joie. Pour être assurés de voir les Hellènes accomplir le grand œuvre de leur régénération, il ne nous resta plus qu'à apprendre qu'ils eussent comprimé leurs ennemis intérieurs comme ils venaient de triompher de ceux du dehors. Ce vœu, la fermeté du président actuel a commencé à le réaliser après vingt mois de déchirements et d'anarchie. Pendant cette calamiteuse époque, dont le récit n'appartient point au cadre que je me suis tracé, le sang des Grecs a coulé sous la main des Grecs. Soutenu par une soldatesque insensée, Colocotroni avait allumé le feu de cette lutte sacrilége. Jadis mercenaire des Anglais, ce *klefte*, ignorant et grossier, voulait courber sous son joug un peuple renaissant à la liberté et aux lumières, faire tourner au profit de sa cupidité tant de généreux sacrifices, tant de succès glorieux (1). Heureusement Georges Condurioti, venant relever les rênes d'un gouvernement sans vie, parut dans le golfe d'Argos. Organe de la patrie, du bord du *Cimon* il a

(1) « Ambitieux, sans élévation, dit fort bien M. Pou-» queville, il n'avait encore vu dans le changement des choses » que le moyen de se substituer aux Turcs; et le beau idéal » de ses conceptions était de jouer en Morée le rôle qu'Ali-» pacha avait si funestement rempli en Épire. »

frappé d'anathème le factieux et ses adhérents, renversé l'édifice mal affermi d'un pouvoir odieux et illégitime.

Pour nous, à qui ces discordes civiles ne laissaient plus de rôle à remplir, nous avions quitté Tinos, nous dirigeant vers les rivages de l'Ionie. Après avoir vu tour à tour l'immortelle Ipsara et la triste Chio, après un assez long séjour dans l'Asie-Mineure, nous revîmes enfin la France.

FIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

A.

MANIFESTE

Adressé aux cours européennes par le commandant en chef des troupes spartiates, Pierre Mavromichali, et le sénat messénien, séant à Calamata.

Le joug insupportable de la tyrannie ottomane pèse depuis plus d'un siècle sur les malheureux Grecs du Péloponèse. Sa rigueur était parvenue à un tel point, qu'il ne restait plus à ses victimes qu'un souffle de vie pour fournir à leurs gémissements. Dans cet état de choses, privés de tous nos droits, nous avons résolu, d'un commun accord, de prendre les armes contre nos tyrans. Toute contestation ou discorde intestine est plongée dans l'oubli, comme un fruit de la tyrannie, et nous respirons tous l'air de la liberté. Nos mains ont brisé leurs chaînes, et se signalent déjà contre les barbares. Nous ne courons plus jour et nuit pour exécuter les corvées d'un maître impitoyable. Nos bouches se sont ouvertes : naguère muettes, ou occupées à solliciter nos bourreaux par de vaines prières, elles chantent aujourd'hui avec éclat cette délivrance, que nous jurons d'achever

Au quartier-général de Calamata, le 28 mars (v. s.) 1821.

PIERRE MAVROMICHALI,
commandant en chef.

(Suivent les autres signatures.)

PROCLAMATION DE L'ASSEMBLÉE DE CALTEZI.

RÉLIGION. PATRIE.

Les affaires du Péloponèse, notre pays, l'intérêt de l'ordre général, et le succès de la lutte sainte que nous avons entreprise pour la liberté de notre nation, exigeant nécessairement une délibération commune, nous soussignés députés de nos provinces respectives, et munis de pleins

ment de tous nos collègues absents, nous nous sommes réunis au couvent de Caltési. Procédant avec un accord parfait, nous avons choisi les patriotes dont les noms suivent: *Théodoret*, évêque de Vresthène, *Sotiri Charalampi*, *Athanase Kanakarès*, *Anagnostis Papajannopoulos*, *Théocharaki Rendi*, et *Nicolas Ponitopoulos*, que nous nommons à la direction suprême des affaires de notre pays. Ils formeront, sous la présidence de l'illustrissime *Pierre Mavromichali*, notre général en chef, le sénat représentant tout le peuple des provinces du Péloponnèse. Ils administreront ensemble; ils discuteront et appliqueront toutes les mesures générales et particulières; ils régleront les différents et tout ce qui concerne l'harmonie et l'ordre publics; ils activeront et faciliteront la marche de la guerre par tous les moyens que la divine Providence leur suggèrera et qu'ils jugeront utiles, ayant pour cela autorité pleine et entière, et personne ne pouvant s'opposer ou désobéir à leurs volontés et dispositions. Ces hautes fonctions leur sont garanties jusqu'à l'époque de la prise de Tripolitza, époque où d'autres arrangements pourront avoir lieu. Pour assurer de leur part une gestion loyale, impartiale et zélée, et de la nôtre aussi bien que de celle de tous nos commettants une parfaite adhésion à leurs mesures, nous avons échangé nos serments devant le Très-Haut, sur notre honneur et notre conscience, et nous leur livrons le présent acte muni de nos signatures.

Au couvent de Caltésia le 26 mai (v. s.) 1821.

ANTHIME, évêque d'Elos. Le prêtre Panaïoti ŒCONOMOS. Panaïoti CRÉVATAS. Canellos DÉLIYANIS. NI-

colas TARAPACOPOULOS. Athanase KYRIAKOULI. Constantin ZAPHIROPOULOS. Athanase Constantin CYRIAKOULI. Le protosyngèle AMBROISE. Athanase GREGORIADI. Panaïoti ZAPHIROPOULOS. Démétrius PAPPAZONNI. Démétrius CARAMACO. Manoli MELETOPOULOS. Pierre SALAMONOS. Panaïoti GOLOPOULOS. Righas PALAPHIDI. Nicolas PETIMEZAS et ses frères. Anagnosti PAPAGEORGI. Basile SAKELLAROPOULOS. Nicolas SPYLIOTOPOULOS. Théodoraki POULOPOULOS. Georges ADALOPOULOS. Panaïoti MERICA. Georges DANESSI. Nicolas PALLADAS. Nicolas PAPAGEORGI.

PROCLAMATION DE DÉMÉTRIUS YPSILANTI,

après la prise de Tripolitza.

Citoyens du Péloponèse, prêtres et laïques, jeunes et vieux, soldats, habitants de tout rang et de tout âge, le temps est venu où vous devez vous rassembler ici, à Tripolitza, pour donner votre opinion générale sur les droits et les besoins de votre patrie. Moi, Démétrius Ypsilanti, je suis venu combattre pour votre liberté; je suis venu défendre vos droits, votre honneur, votre vie et vos biens; je suis venu vous donner des lois justes et des tribunaux équitables, afin que personne ne puisse blesser vos intérêts ni se jouer

de votre existence. Il faut que la tyrannie cesse enfin; non seulement celle des Turcs, mais encore la tyrannie des individus qui, partageant les sentiments des Turcs, veulent léser et opprimer le peuple. Péloponésiens, unissez-vous tous, si vous désirez la fin des maux qui vous ont affligés jusqu'ici. Je suis votre père : au fond de la Russie vos gémissements ont retenti jusqu'à moi; je suis venu vous protéger comme mes enfants, vous rendre heureux, travailler à votre délivrance, assurer le bonheur de vos familles, et vous tirer de cet état d'abjection auquel vous ont réduit des tyrans impies, les amis et les compagnons de ces tyrans. Rassemblez-vous donc tous, accourez des villes et des villages pour réclamer devant moi vos droits en citoyens libres, pour désigner les personnes que vous jugerez les plus capables, afin que je vous les donne pour *éphores* et arbitres de vos intérêts. Ne perdez point de temps; gardez-vous de devenir des dupes d'hommes pervers et attachés à la tyrannie; montrez que vous savez comprendre la liberté, et reconnaissez votre général en chef et votre défenseur. C'est ainsi que vous donnerez au reste de la Grèce l'exemple d'un gouvernement sage et légitime. Le trentième jour de ce mois je désire vous voir réunis autour de moi pour discuter librement vos droits sous les yeux de votre chef et de votre père. C'est dans cette vue que j'envoie de bons patriotes chargés de vous lire le présent, et de vous représenter de vive voix la nécessité de vous rassembler au plus tôt.

DÉMÉTRIUS YPSILANTI,
lieutenant du commissaire général.

Tripolitza, le 6 octobre (v. s.) 1821.

D.

CONSTITUTION DU PÉLOPONÈSE ET DES ILES (1).

PRÉAMBULE.

Les Grecs du Péloponèse, des îles d'Hydra, de Spetzia et d'Ipsara, qui les premiers s'armèrent pour l'affranchissement de la Grèce, sentaient depuis long-temps le besoin d'une organisation politique. Un sénat fut donc formé à Caltézi dans le mois de mai ; mais les embarras occasionés par les attaques fréquentes de l'ennemi ne permirent pas à cette assemblée d'opérer tout ce qu'on attendait d'elle. Plus tard, les primats se réunirent, après l'arrivée du prince Démétrius Ypsilanti, d'abord à Verviéna, et ensuite à Saracova. Les inconvénients inséparables d'une guerre de cette nature

(1) Cet acte, résultat d'un travail précipité, a toutes les imperfections d'une législation improvisée au milieu du fracas de la guerre : confusion dans certaines parties, redites, choses inutiles, etc., etc. On y remarque pourtant une sage hiérarchie dans l'administration ; une séparation prudente du pouvoir civil et de l'autorité militaire, et une subordination, peut-être excessive, de celle-ci au premier ; subordination qui n'est parfaitement expliquée que par la défiance qu'inspire toujours la force armée dans un gouvernement où domine le principe démocratique.

empêchèrent encore d'arriver à un résultat satisfaisant. Enfin Tripolitza tomba, et l'on convint de réunir une assemblée générale des provinces et des îles pour procéder à la formation d'un gouvernement. En conséquence, chaque province du Péloponèse ayant élu six membres nommés *éphores*, l'un d'eux reçut le titre de *Sénateur* pour faire partie de l'assemblée générale de la nation. Ces sénateurs, réunis à Argos le 1er décembre (v. s.) de l'année 1821, après avoir prêté le serment de fidélité à la patrie, signèrent ainsi qu'il suit :

Le président Démétrius YPSILANTI. Pierre MAVROMICHALI. Le protosyngèle AMBROISE (province d'Arcadie, ville de Calavryta). L'archimandrite Grégoire DIKÈS (province de Léondari, bourg de Poliam). Théocharaki RENDI (de Corinthe). Jean PAPPADIAMANTOPOULOS (de Patras). Jean VARVATI (province de Caritena, bourg de Vitina). Le général Théodore COLOCOTRONIS. Charalampi PERROUKAS (d'Argos). Panaïotaki ZAPHIROPOULOS (province et ville de Phanari). Panaïotaki JEANNETAKI, suppléant du général. Panaïoti IATRAKO (province de Mistra). Dionisi PAPPADIMOPOULOS (province de Gastouni). Constantin ZAPHIROPOULOS (province de Saint-Pierre, bourg de Saint-Jean). Jannaki PAPPACYRIAKOS (de Calamata). Christodoulos ACHOLOS (de Pyrgos). Élias CARAPANOS (de Coron). Jean Giorgaki ÉCONOMIDI (de Navarin). Panaïotaki CALOYÉRAS (de Malvoisie). Démétrius CAMARIOTIS (de Nisi). Panaïoti POTIRI (de Modon). Anagnostis ZERVA (de Cranidi, province de Calo-Nachaïe). Spiro TRAMBASCOPOULOS (d'Androusa). MÉLIANI, suppléant du capitaine Anagnostis PAPPAGIOU-

GAKI (province de Léondari). Anagnostis ANASTHASOPOULOS (province de Napoli, bourg de Lycourio),

Les membres sus-nommés, pour commencer leurs opérations avec ordre, ont fait et décrété les nominations suivantes :

L'assemblée du Péloponèse nomme,

Le prince Démétrius YPSILANTI à la présidence du sénat péloponésien;

Michel SOUTSOS, aux fonctions de secrétaire du même sénat.

L'assemblée, voulant en outre faire connaître à ses commettants la nature du gouvernement qu'elle se propose de former, décrète ce qui suit :

1° Ce gouvernement sera provisoire, jusqu'à ce que, Dieu aidant, la nation puisse en établir un meilleur dans des temps plus tranquilles et plus opportuns.

2° Ce gouvernement prendra le nom de *Sénat péloponésien*.

3° Il surveillera l'emploi des recettes et dépenses publiques.

4° Il veillera au maintien des droits communs mentionnés ci-après.

ORGANISATION DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

CHAPITRE I.

Dans chaque village, les vieillards et les habitants bien famés choisiront des éphores, dont le nombre sera en raison

de la population, de telle sorte que les villages comptant de dix à cinquante familles en nommeront un; ceux qui en comptent jusqu'à cent, en nommeront deux; jusqu'à deux cents, trois; jusqu'à trois cents, quatre; jusqu'à quatre cents et cinq cents, cinq; et ainsi de suite.

DEVOIRS ET ATTRIBUTIONS DES ÉPHORES DES VILLAGES.

1° Les éphores des villages devront obéir à tous les ordres des éphores de province;

2° Réprimer les désordres par les moyens coercitifs qui seront mis à leur disposition;

3° Rendre compte de leur gestion aux éphores des provinces, à la fin de chaque mois;

4° Régler les différends et les procès des citoyens, sauf le renvoi aux tribunaux supérieurs en certains cas;

5° Etre, sur toutes sortes d'affaires, en communication avec les éphores des provinces, et non avec le sénat.

6° Leurs fonctions dureront un an, à moins d'une incapacité reconnue, ou d'une accusation grave. Dans ce dernier cas, le prévenu, remplacé et jugé par le sénat, recevra la punition qu'il aura méritée.

CHAPITRE II.

Les éphores des villages se réuniront dans le chef-lieu de la province, et, après avoir juré de procéder avec impartialité au choix des éphores de ladite province, ils en éliront cinq, d'une instruction et d'une moralité reconnues. Les pouvoirs et les obligations de ces magistrats seront énoncés dans un acte revêtu des signatures des électeurs. Les

éphores ainsi nommés promettront de remplir leurs fonctions avec zèle et fidélité, et leur promesse écrite sera insérée dans les archives du sénat. En outre, les électeurs des villages nommeront, parmi les personnes les plus recommandables, un député pour ledit sénat, et lui délivreront à cet effet les pouvoirs nécessaires.

DEVOIRS ET ATTRIBUTIONS DES ÉPHORES DE PROVINCE.

1° Ils transmettront les instructions aux éphores des villages.

2° Ils rendront, à la fin de chaque mois, des comptes détaillés à la *Gérusie* (sénat).

3° Ils ne feront point, sans le consentement du sénat, d'emprunt excédant le double du montant des contributions ordinaires.

4° Ils s'en rapporteront sur toutes les affaires publiques au sénat.

5° Ils obtempéreront à tous les ordres du sénat.

6° Ils auront un sceau partagé en cinq sections, dont la réunion sera indispensable pour légaliser leurs signatures en cas d'emprunt, ou leur correspondance avec le sénat et les villages.

7° Ils disposeront, dans l'intérêt de l'administration publique et avec l'autorisation du sénat, d'une milice proportionnée à l'exigence des circonstances et à l'étendue de la province.

8° Ils auront un secrétaire.

Les fonctions des éphores de province seront annuelles. Ils ne seront remplacés qu'en cas de délit grave.

CHAPITRE III.

Le sénat péloponésien est composé des députés des provinces. Chaque province en enverra un.

DEVOIRS ET ATTRIBUTIONS DU SÉNAT.

1° Le sénat nomme, parmi ses membres, un président et un vice-président.

2° Il nomme un premier secrétaire, qui a sous ses ordres un nombre déterminé de sous-secrétaires.

3° Il nomme aux emplois publics.

4° Il veille à l'administration et à la sûreté intérieure de toutes les provinces du Péloponèse et des îles.

5° Il vérifie tous les mois les comptes des revenus publics rendus par les éphores des provinces.

6° Il lui sera fourni par chacune d'elles, en raison de sa population, un contingent de milice nécessaire à l'exécution de ses mesures : cette milice n'excèdera jamais mille hommes.

7° Il donne les instructions nécessaires aux généraux et aux éphores des provinces.

Les généraux du Péloponèse réunis nommeront parmi eux une commission de quatre membres qui résidera auprès du sénat, et sera consultée sur toutes les questions de nature militaire.

8° La majorité des suffrages constate les volontés du sénat.

9° Lorsque les suffrages sont partagés également, l'opinion pour laquelle vote le président l'emporte.

10° Le sénat rend compte de sa gestion au congrès national à des époques déterminées ;

11° Il se soumet à toutes les mesures légales du même congrès.

12° Lorsque les impositions exigées seront au-dessus des ressources du peuple, le sénat peut faire des remontrances au congrès, en motivant ses refus.

13° Tout acte contenant un emprunt public devra être revêtu du sceau et de la signature des membres du sénat.

Quant à la somme à laquelle ces emprunts pourront être portés sans la participation du congrès national, c'est ce que cette assemblée décidera après son installation.

14° Le sénat peut faire des conventions avec l'ennemi qui se trouve sur son territoire, mais elles doivent être ratifiées par le congrès national.

15° Le sénat juge les criminels d'état en nommant une commission de douze sénateurs y compris le président: cette commission prend le nom de *haut tribunal*.

16° Il peut destituer tout fonctionnaire public qui manque à ses devoirs, et le remplacer provisoirement, c'est-à-dire jusqu'à la nouvelle élection.

17° Comme il est juste et nécessaire que les capitaines, les soldats et tous ceux qui serviront la patrie avec distinction reçoivent des récompenses, le sénat se charge de faire à ce sujet des propositions au congrès national.

18° Vu que les trois îles d'Hydra, de Spetzia et d'Ipsara, ont directement et indirectement rendu d'importants services à la Grèce en général, mais plus particulièrement au Péloponèse, le sénat péloponésien prend sur lui de les dédommager des sacrifices et des dépenses qu'elles ont faits jusqu'ici. A cet effet, le sénat se concertera avec le congrès national.

19° Il est défendu aux membres du sénat de se faire accompagner d'hommes armés dans le lieu des séances. En cet

endroit, il n'y a que la garde du sénat qui doive porter les armes.

20° La garde du sénat n'obéira jamais qu'à des ordres collectifs, et non à des ordres individuels.

21° Le sénat nommera les représentans du Péloponèse au congrès national. Si quelque sénateur était appelé à cette députation, sa patrimoine pourvoirait immédiatement à son remplacement.

22° Aucun individu ne pourra cumuler deux emplois.

23° La présence des deux tiers des sénateurs rend les délibérations valables.

24° Le président et les sénateurs auront le même sceau, sur lequel sera gravée une croix avec l'inscription SÉNAT PÉLOPONÉSIEN. Ledit sceau sera confié à la garde du premier secrétaire.

25° Le sénat ratifie les naturalisations faites dans les provinces; d'après une loi que le congrès national promulguera à ce sujet.

26° Les sénateurs et les représentans au congrès ne pourront avoir moins de vingt-cinq ans.

27° Le sénat sera renouvelé tous les ans, à moins d'un délit grave de quelqu'un de ses membres.

28° Jusqu'à la confection d'une nouvelle législation, le Péloponèse sera régi par les lois des empereurs grecs.

29° Un acte spécial, soumis tous les ans à la confirmation du congrès national, constatera et certifiera la bonne et loyale conduite des sénateurs sortants.

CHAPITRE IV.

DES SÉNATEURS DES CAPITAINES.

1° Le Péloponèse aura, jusqu'à nouvel ordre, six ou huit

généraux, que le sénat choisira parmi les hommes les plus capables et qui auront bien mérité de la patrie.

2° Chaque province aura un ou plusieurs capitaines qui commanderont la milice provinciale, dont le nombre sera déterminé par le sénat pour chaque expédition tant dans l'intérieur qu'à l'extérieur. Les provinces qui n'ont pas de capitaine en nommeront un, et soumettront leur choix à la confirmation du sénat, qui ratifie également la nomination des officiers et sous-officiers choisis par les capitaines.

3° Le sénat, conjointement avec les généraux et les capitaines du Péloponèse, nommera en temps de guerre un général en chef, dont l'élection devra être confirmée par le congrès national.

4° Le général en chef ne pourra jamais ouvrir la campagne ni marcher sans l'ordre du sénat et du congrès.

5° Il sera soumis aux lois.

6° Le traitement des officiers et des soldats sera déterminé par le sénat.

7° Les généraux et les capitaines obéissent aux règlements du sénat.

8° Les généraux et les capitaines veilleront à maintenir leurs corps au complet. Pendant la durée de la campagne, aucun soldat ne doit quitter l'armée sans leur permission écrite.

9° Les délits civils de tous les militaires sans exception seront jugés par les tribunaux ordinaires; quant aux délits militaires, il en sera connu par une cour martiale que le congrès national doit instituer.

10° Le soldat, de quelque condition qu'il soit, doit obéir au général durant toute la campagne.

11° Les capitaines obéiront de même au général que le sénat leur donnera pour chef.

12° L'organisation militaire générale sera arrêtée par le congrès national.

CHAPITRE V.

Vu qu'il est urgent de voir installer le congrès national, qui, composé des représentants du Péloponèse, des îles et du continent grec, doit avoir le gouvernement suprême et veiller aux intérêts généraux de la nation, le sénat péloponésien, conformément au 21° article du 3° chapitre de la présente constitution, décrète ce qui suit :

1° Les représentants du Péloponèse au congrès national sont au nombre de vingt, savoir, *Germain*, métropolitain de Patras ; *Pierre Mavromichali* ; *Joseph*, évêque d'Androussa ; le professeur *Benjamin*, de Lesbos ; le prince *Constantin Caradja* ; *Athanase Kamakarès* ; *Satiri Charalampi* ; *Panaïoti Crewatas* ; *Anagnostis Pappaïannopoulos* ; *Georges Sissini* ; *Panouzzo Notaras* ; *Démétrius Péroucas* ; *André Zaïm* ; *Polychroni Zanélo* ; *Jean Pappadiamandopoulos* ; *Théodoraki Vlassi* ; *Georges Calarako* ; *Jannouli Caramanos*.

2° Le congrès commencera immédiatement ses opérations, et le secrétaire fera porter les décisions de l'assemblée à la connaissance de toutes les provinces.

La constitution présente fut signée à Épidaure (1) le 27 décembre (v. s.) 1821.

Le président Démétrius YPSILANTI ; les généraux Théodore COLOCOTRONI, Panaïoti IATRAKO, Anagnostis PAPPAGEORGE, etc., etc., etc., etc.

(1) Cet acte, commencé à Argos, fut achevé à Épidaure. Le prince Ypsilanti ne s'y étant point rendu, il lui fut renvoyé à Argos pour qu'il y apposât sa signature.

E

L'ASSEMBLÉE NATIONALE AUX GRECS.

Descendants d'une nation éclairée et généreuse, vous, les témoins du bonheur que l'égide sacrée des lois assure aux peuples civilisés de l'Europe, vous le savez tous, la mesure de nos maux était comblée. Il nous était impossible d'endurer plus long-temps, sans être taxés d'une lâche stupidité, le cruel fléau de la domination ottomane. Depuis près de quatre siècles, foulant aux pieds toute raison et toute justice, le Turc n'a-t-il pas disposé de nous au gré de ses caprices? Nous avons donc pris les armes pour venger notre patrie des injures d'une tyrannie insolente, sans exemple, laissant loin derrière elle les oppressions les plus cruelles qui aient jamais désolé et ensanglanté la terre.

Notre guerre contre les Turcs n'est point l'effet d'un mouvement séditieux et démagogique, ni le prétexte d'une faction ambitieuse, mais une guerre nationale, entreprise dans l'unique dessein de reconquérir nos droits, de sauver notre existence et notre honneur. En vain l'injustice, en nous dépouillant de toutes garanties, crut étouffer dans nos cœurs le sentiment de leur nécessité; comme si, formés d'une vile matière, nous étions condamnés par la nature à un servage perpétuel, à ramper toujours sous l'empire extravagant d'un tyran sanguinaire, venu de loin pour nous subjuguer! Non, mille siècles de proscription ne sauraient effacer des

droits créés par la nature. Enlevés par la violence, une violence plus légitime peut un jour les ressaisir, et les offrir dans leur éclat à l'admiration de l'humanité. Ces droits enfin, nous n'avons jamais cessé de les réclamer au sein de la Grèce, par tous les moyens que les difficultés des temps laissaient à notre disposition.

Forts de ces principes, et voulant marcher les égaux des autres chrétiens de l'Europe dans la route de la civilisation, nous réunîmes en une seule les guerres sourdes et partielles que nous faisions aux Ottomans. Nous résolûmes de vaincre et de voir notre patrie régie par des lois équitables, ou de disparaître de la surface de la terre. Depuis dix mois, Dieu bénit nos pas dans une entreprise si honorable, mais en même temps si difficile. Nos armes furent souvent victorieuses; souvent aussi elles éprouvèrent des résistances. Nous nous efforçons d'aplanir les obstacles qui retardent leur triomphe. Notre organisation politique fut l'œuvre d'une journée, et la nation, uniquement occupée à repousser un danger permanent, présentait l'aspect du désordre qui suit les grandes commotions, et qu'un jugement peu mûr a pu seul nous reprocher.

Dès que les circonstances nous ont permis de songer à un plan de gouvernement, nous vîmes le continent grec de l'est et de l'ouest, le Péloponèse et les îles, procéder tour à tour à leur organisation, et préparer la voie à une constitution générale, indispensable pour diriger les chances de notre révolution. A cet effet, les députés des provinces et des îles, dûment autorisés et réunis en assemblée nationale, après avoir mûrement réfléchi sur la situation du pays, ont décrété les bases et la forme provisoire du gouvernement qui doit présider aux destinées de la patrie. Ce gouvernement, fondé

sur l'équité, institué par un assentiment commun, est désormais *le seul légitime et national*. Les peuples de la Grèce s'empresseront donc de le reconnaître.

Deux corps augustes, le Pouvoir exécutif et le Sénat, seront à la tête de l'administration, soutenus par le Pouvoir judiciaire, qui remplira des fonctions indépendantes.

L'assemblée déclare à la nation qu'après avoir terminé sa tâche, elle se dissout aujourd'hui. Il convient à cette nation de se soumettre aux lois et aux autorités qui en émanent. Grecs, il n'y a pas long-temps que vous avez dit : « Plus de » servitude! » et le pouvoir du tyran a disparu. Mais la concorde seule peut consolider votre liberté et votre indépendance. L'assemblée fait des vœux pour que le bras puissant du Très-Haut élève la nation vers le sanctuaire de son éternelle sagesse. Discernant ainsi leurs vrais intérêts, les magistrats par une vigilante prévoyance, les peuples par un sincère dévouement, parviendront à fonder la prospérité tant désirée de notre commune patrie.

Épidaure, le 15 janvier 1822, et le 1er de l'indépendance.

Alexandre MAVROCORDATO, président de l'Assemblée nationale. Adam DOUCAS. Athanase KANAKARÈS. Alexandre NAXIUS. Alexis ZIMPOUROPOULOS. Anagnosti MONARCHIDÈS. Anagnosti ŒCONOMOS. Anagnosti PAPAÏANNOPOULOS. Anasthase [illegible]. André ANARGYROS. André ZAÏMI. Anthime GAZI. Basile BOUDOURI. Charalampi PAPAGEORGIO. C. [illegible]. C. MANOLI. Christodulos CALERGI. [illegible]. Constantin SÉPENZI. Denis [illegible]. Dosithéus, évêque de Litza et d'Agrapha. [illegible]. Germanos, archevêque de Patras. Georges [illegible]. Geor-

ges APOSTOLI. Georges BOUCOURI. Georges PAPPAGLIOPOULOS. Georges PSYLAS. GHICA-BOTASSI. Grégoire CONSTANTAS. Jean MEXI. Jeannaki PLACOTI. Jeannouli CARAMANOS. Jeannoutzo COTTÈS. Jean VISOULA. Jean COLETIS. Jean LOGOTHETIS. Jean ORLANDOS. Jean PAPPADIAMANTOPOULOS. Jean SCANDALIDI. Lambros ALEXANDRE. Lambros NACO. Manuel et Nicolas TOMBASI. NÉOPHYTE, évêque de Talantium. Nicolas Démétrius LAZARI. Panoutzo NOTARAS. Petro MAVROMICHALI. P. SKILITZI. Polychroni ZANÉTO. Ph. BOULGARI. Photius CARAPANO. Photo BOBORI. Spiridion CORCOUMÉLI. Spidion PATOUSSA. Sotiri CHARALAMPI. Sotiri DOURO. Th. NÉGRIS. Zacharie PANAGIOTIDI. Zoï PANO.

F.

DÉCLARATION DE BLOCUS.

La nation grecque combat la tyrannie d'un mouvement spontané; ses droits sont notoires : elle ne cherche qu'à faire cesser l'injustice, en s'imposant de grands sacrifices dont elle entend tirer profit sans léser les intérêts d'aucune société humanitaire. Connaissant ses devoirs comme ses droits, elle a proclamé son indépendance et établi un gouvernement chargé de remplir les premiers et de défendre les seconds; mais, attendu que ce gouvernement ne peut atteindre un

tel but qu'en ôtant à son ennemi tous les moyens de résistance, se prévalant de la loi commune des nations de l'Europe, il déclare aujourd'hui en état de blocus toutes les places maritimes occupées par les Turcs, tant en Épire que dans le Péloponèse, l'Eubée et la Thessalie, comme aussi tous les ports de la mer Égée, des Sporades et de Crète, appartenants encore à l'ennemi. En conséquence, si des navires d'un pavillon quelconque, après avoir été dûment prévenus par les commandants de la marine grecque, tentent encore de s'introduire dans les places susmentionnées, ils seront arrêtés et traités d'après les règles usitées en pareil cas. La notification des commandants grecs aux bâtiments étrangers sera continuée jusqu'à ce que le gouvernement ait la certitude que la présente déclaration est parvenue à qui de droit.

Le présent acte officiel sera communiqué à tous les consuls des puissances amies résidants sur le territoire grec.

Donné à Corinthe, le 31 mars 1822.

Le président du congrès national,

A. MAVROCORDATO.

Le secrétaire d'état,

TH. NÉGRIS.

G.

ACTE

Par lequel Alexandre Mavrocordato fut nommé dictateur pour deux ans dans la Grèce occidentale.

Gouvernement provisoire de la Grèce.

Le corps législatif,

Vu la situation présente de la partie occidentale du continent grec, qui, menacée par des forces ennemies considérables, réclame un secours prompt et énergique;

Vu que la nature critique des circonstances exige des mesures extraordinaires, propres à assurer la défense de cette partie du territoire national et à y régler toutes les branches de l'administration publique, deux objets des vœux de toute la nation;

Le corps législatif, comptant sur les vertus éminentes du prince Alexandre Mavrocordato, président du conseil exécutif, et qui, par son zèle éprouvé pour les intérêts de la patrie, s'attire justement la confiance publique,

Décrète ce qui suit :

1° Le prince Alexandre Mavrocordato, président du conseil exécutif, passera immédiatement sur le continent grec d'ouest.

2° La direction générale des opérations militaires et politiques dans ce pays lui est confiée.

3° Il y restera deux mois, durant lesquels il pourra employer tous les moyens qu'il jugera nécessaires et utiles pour le succès desdites opérations, en rendant compte, par intervalles, au gouvernement de ses actes.

4° Le présent décret sera imprimé et promulgué pour être connu du public.

Donné à Corinthe, le 11 mai (v. s.) 1822.

Le vice-président du corps législatif,

SOTIRI CHARALAMPI.

Le premier secrétaire,

JEAN SCARPALIDI.

Confirmé :

ATHANASE KANAKARÈS,

Vice-président du conseil exécutif.

Th. NEGRIS,

secrétaire d'état des affaires étrangères.

II.

AUX MONARQUES CHRÉTIENS

Réunis dans le congrès de Vérone.

Dix-huit mois se sont écoulés depuis que la Grèce lutte contre les ennemis du nom chrétien. Toutes les forces de l'islamisme se sont réunies contre elle : l'Europe, l'Asie et l'Afrique musulmanes s'arment à l'envi pour soutenir la main de fer qui a si long-temps pesé sur la nation grecque, et qui s'efforce maintenant de lui porter le coup de mort. Deux fois, depuis le commencement de cette lutte, la Grèce a élevé la voix par l'organe de ses représentants légitimes pour obtenir, sinon le secours, du moins la neutralité des puissances chrétiennes de l'Europe.

Maintenant qu'une assemblée des puissances souveraines délibère solennellement dans la péninsule italienne sur les grands intérêts de l'humanité; que toutes les nations attendent d'elles le maintien de la paix, la garantie de leurs droits et le triomphe de la justice, le gouvernement provisoire de la Grèce croirait trahir ses devoirs s'il ne leur exprimait pas encore une fois l'état de la nation qu'il représente, ses droits et ses vœux légitimes, ainsi que la ferme résolution de tous les Grecs d'obtenir justice devant leur tribunal, comme ils ont trouvé grâce devant le juge suprême, ou bien de mourir

tons chrétiens et libres. Des flots de sang ont été répandus ; mais la bannière de la croix, partout victorieuse, flotte sur les remparts de toutes les villes du Péloponèse, en Attique, en Eubée, en Béotie, en Acarnanie, en Étolie, et dans une grande partie de la Thessalie et de l'Épire, ainsi qu'en Crète et dans les îles de la mer Égée. Tels ont été les progrès, telle est la situation de la nation grecque.

Dans cette position, il doit être évident pour tous ceux qui connaissent la Turquie, que les Grecs ne peuvent déposer les armes avant d'avoir obtenu, soit par la force, soit d'une autre manière, des garanties d'une existence indépendante et nationale, puisque ces garanties peuvent seules leur assurer la liberté de culte, la sûreté de la vie, des biens et de l'honneur des citoyens. Si l'Europe, poussée par le désir de conserver la paix, se contentait de négocier avec la Porte ottomane, afin de comprendre la nation grecque dans ce système de paix générale, le gouvernement provisoire de la Grèce se hâte de déclarer par la présente qu'elle ne conclura aucun traité, quelque avantageux qu'il soit, avant que ses députés aient été admis à défendre sa cause, à développer ses griefs, à faire connaître ses droits, ses besoins et ses plus chers intérêts.

Les principes de religion, d'humanité et de justice qui animent les souverains assemblés, permettent au gouvernement provisoire de la Grèce d'espérer que ses justes réclamations seront accueillies. Si, contre toute attente, elles étaient rejetées, la présente déclaration servirait en même temps de protestation formelle, déposée par la Grèce entière au pied du trône de la justice divine, adressée avec toute confiance par un peuple chrétien à l'Europe et à la grande famille de la chrétienté. Faibles et délaissés, les Grecs n'auront alors plus

d'espoir que dans le Dieu fort : soutenus de sa main puissante, ils ne plieront pas sous la tyrannie.

Persécutés depuis quatre cents ans, puisque nous sommes restés fidèles à notre Sauveur et Seigneur, nous défendrons jusqu'à notre dernier soupir son église, nos foyers et nos tombeaux. Heureux, soit d'y descendre libres et chrétiens, soit de vaincre, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, par la seule force des armes de Jésus-Christ, et par sa divine assistance.

Fait à Hermione, le 29 août 1822.

Dans l'absence du président du pouvoir exécutif,

Signé ATHANASE KANAKARIS,

Vice-président.

Le secrétaire d'état,

Signé TH. NEGRIS.

Pour copie conforme :

A. GE. MÉTAXAS.

A Ancône, le 2 janvier 1823.

NOTICE
SUR LA VIE ET LES ÉCRITS
DE RHIGAS.

Rhigas, le principal moteur de la première insurrection qui a préparé la révolution et la guerre de l'indépendance des Grecs, était né, vers l'année 1753, à Velestini, petite ville de Thessalie. Il fit d'excellentes études dans les meilleurs colléges de sa patrie, et s'y distingua de bonne heure par une grande facilité de conception et une activité extraordinaire. Comme il n'avait pas une assez grande fortune pour parcourir, d'une manière libre et honorable, la pénible carrière des lettres, il embrassa celle du commerce, afin d'acquérir une existence indépendante. Il se rendit, jeune encore, à Bucharest, et y resta jusqu'à l'époque de la révolution française, en 1789 et 1790, partageant son temps entre les opérations commerciales et ses études favorites. C'est à Bucharest, ville qui était riche alors en hommes de mérite de différentes nations, et en livres choisis sur les diverses parties de la littérature et des sciences, que Rhigas, toujours avide de s'instruire, acquit des connaissances très étendues. L'ancienne littérature de la Grèce échauffait son imagination; les langues latine, française, italienne et allemande lui étaient familières; il écrivait également bien en grec et

en français : il était à la fois poëte et musicien. Sa plus agréable occupation était la géographie comparée. Il joignait à toutes ces connaissances un sentiment profond et passionné pour sa belle et malheureuse patrie, dont il ne pouvait supporter le honteux esclavage, et dont il méditait l'affranchissement, objet de ses plus ardents désirs. Cette passion concentrée, qui exaltait ses facultés intellectuelles, lui inspira l'idée la plus hardie et la plus étonnante, celle de former une grande société secrète, dans le but de soulever toute la Grèce contre la Porte, et de délivrer ses infortunés compatriotes du joug odieux des barbares. Plein d'énergie et d'activité, possédant au suprême degré le talent de la parole, et jouissant déjà d'une grande considération parmi les hommes les plus distingués de sa nation, il ne tarda pas à former la société patriotique dont on vient de parler, et il entraîna dans son parti des évêques, des archontes, de riches négociants, des savants, des capitaines de terre et de mer, en un mot l'élite de la nation grecque, et plusieurs étrangers de distinction. Mais, ce qui paraîtrait incroyable en Europe, et ce qui s'explique néanmoins par le sentiment naturel d'aversion que doit inspirer un gouvernement absolu qui n'offre aucunes garanties, et qui, même dans les classes les plus élevées, menace toutes les fortunes et toutes les existences, Rhigas parvint, on ne sait comment, à faire entrer dans sa société plusieurs Turcs puissants, entre autres le fameux Passwan-Oglou, qui résista si long-temps à toutes les forces de la Porte. Après la formation de cette société, Rhigas alla s'établir à Vienne en Autriche, où se trouvait un grand nombre de riches négociants grecs, et quelques savants émigrés de la même nation. C'est de cette capitale qu'il entretenait une correspondance secrète avec ses principaux

co-associés répandus en Grèce et en Europe. Il continuait en même temps de cultiver les lettres avec beaucoup de succès. Il publia un journal grec pour l'instruction de ses compatriotes. Il traduisit le *Voyage du jeune Anacharsis*, dont il parut quelques volumes. Il composa et publia un *Traité de la Tactique militaire*, un *Traité élémentaire de Physique à l'usage des gens du monde*. Il traduisit en grec moderne, et fit paraître l'ouvrage français intitulé *École des amants délicats*. Dans cette traduction, il imita parfaitement le style des archontes de Constantinople, autrement appelés *Phanariotes*. Cet ouvrage eut un très grand succès. Il publia également une excellente traduction de *la Bergère des Alpes* de Marmontel. Mais ce qui lui valut dans toute la Grèce une réputation vraiment populaire, ce furent ses poésies patriotiques, écrites dans un style vulgaire, mais propres à enflammer l'imagination de la jeunesse grecque, à lui inspirer le plus ardent amour de la patrie et la haine la plus forte contre la tyrannie musulmane. Son imitation de la Marseillaise (*Allons, enfants de la patrie*), que les héros de la Grèce chantent encore aujourd'hui en combattant contre leurs oppresseurs; sa belle *chanson montagnarde* Ὡς πότε παλληκάρια νὰ ζοῦμε 'ς τὰ βουνά (*Héros! jusques à quand vivrons-nous sur les montagnes*), sont, de toutes ses poésies, celles qui ont excité le plus d'enthousiasme, et produit le plus grand effet sur l'esprit d'une jeunesse naturellement impétueuse, ardente, et pénétrée d'admiration pour les hauts faits des Miltiade, des Thémistocle, des Cimon et des Périclès. Rhigas fit aussi une grande carte de toute la Grèce, en douze feuilles, gravée à Vienne aux frais de ses confrères, et dans laquelle il désigna non seulement par les noms actuels, mais encore par les noms anciens, tous les lieux cél-

bibliothèque des hommes de la Grèce. Cette charte qui contient, entre autres ornements, un grand nombre de médailles antiques, a fondé la réputation de Rhigas dans toute l'Europe savante. Nous sommes cependant bien loin de regarder ce grand travail comme exempt de fautes et d'inexactitudes.

Cet homme infatigable et extraordinaire qui, par la seule force de son génie, avait su préparer la révolution grecque, ou plutôt qui en est le principal auteur, a terminé sa carrière d'une manière tragique. Un faux frère, homme exécrable, n'ayant d'autre but que de faire sa fortune en vendant son honneur, dénonça l'infortuné Rhigas et huit de ses amis au gouvernement d'Autriche comme des conspirateurs. L'empereur d'Allemagne les fit arrêter et livrer à la Porte, à l'exception de trois qui étaient naturalisés Autrichiens. Tous les journaux de l'Europe retentirent de cet événement déplorable. Voici comment le *Moniteur* (an VI, 1798, in-4°, p. 274) en a parlé, sous la rubrique de Semlin. « Nous avons vu passer par cette ville les huit Grecs qui avaient été arrêtés à Vienne, comme auteurs d'écrits séditieux, et livrés à la Porte comme sujets du grand seigneur. Ils étaient liés deux à deux, et escortés par vingt-quatre soldats, deux caporaux, un officier supérieur et un commissaire. L'âme du parti auquel ces Grecs appartenaient était *Rhigas*, riche négociant, natif de Thessalie, passionné jusqu'au délire pour la délivrance de la malheureuse patrie, jadis habitée par des hommes libres. Quelque temps avant que la police de Vienne eût donné des ordres pour l'arrêter, Rhigas, averti par quelque pressentiment, s'éloigna de cette ville; mais il fut pris à Trieste, où il se donna un coup de poignard. Son bras trahit sa volonté : le coup ne fut pas mortel. Il est au nombre des huit Grecs arrêtés, dont cinq seront livrés à la Porte, les

très autres, en qualité de sujets de l'empereur, ayant été condamnés à un bannissement perpétuel. Rhigas n'était pas seul à la tête du parti qu'il avait formé, il était puissamment secondé par Mawroyeni, neveu du fameux hospodar de ce nom. Mais Mawroyeni, qui partit l'an passé, est tranquille à Paris, tandis que l'infortuné Rhigas marche au supplice.»

Vainement Rhigas et ses compagnons d'infortune demandèrent-ils, comme une grâce spéciale, de n'être point livrés aux féroces agents du gouvernement de Constantinople, mais de subir la mort au sein de leurs familles et au milieu de leurs nouveaux amis, leurs cris ne furent point entendus. Heureusement, leurs conducteurs, craignant que Passwan-Oglou ne leur arrachât ces honorables victimes, les décapitèrent à Belgrade par ordre du pacha de cette ville ou plutôt par les intrigues secrètes du cabinet d'Autriche, les précipitèrent dans le Danube, leur épargnant ainsi les tourments horribles qui les attendaient.

Cette catastrophe, qui fit frémir toute la Grèce et une grande partie de l'Europe, arriva en 1798, vers le milieu du mois de mai. Rhigas n'était alors âgé que de quarante-cinq ans. Après cet événement funeste, Anthime, patriarche de Jérusalem, doyen des prélats grecs, jouissant de la plus grande vénération et d'une puissante influence, publia, par ordre de la Porte, *une circulaire pacifique adressée à tous les Grecs*, et imprimée à Constantinople (1).

Dans cet écrit, dicté par Selim III, alors empereur des Turcs, le patriarche conseillait à ses coreligionnaires de ne point cesser de rester fidèles à la Sublime Porte, de regarder le grand seigneur comme leur souverain légitime, etc.

(1) Voyez la *Décade philosophique*, VIIe année, 4e trim., p. 218.

Cette circulaire fut complétement réfutée par un ami de Rhigas. La réfutation portait le titre suivant : « CIRCULAIRE FRATERNELLE à tous les Grecs soumis à l'empire ottoman, en réponse à la CIRCULAIRE PATERNELLE *publiée à Constantinople, sous le nom supposé du vénérable patriarche de Jérusalem. Rome* (*Paris*), 1798. *In*-8, de 58 *pages*. »

Dans sa préface, l'auteur s'écrie avec une fierté digne des beaux temps de la Grèce :

« Déclarons au monde entier, pour réfuter cet écrit insensé, que la haine pour les féroces musulmans a de profondes racines dans nos cœurs ; et que, si nous n'avons pas encore secoué le joug qui pèse sur nos têtes, on ne doit pas pour cela nous accuser de lâcheté. C'est la jalousie seule de quelques puissances de l'Europe qui retarde pour nous l'heure de la liberté. »

L'auteur déplore ensuite la mort de Rhigas et de ses compagnons. « Je crois, dit-il, voir des anges descendre du ciel, tenant des palmes immortelles pour couronner ces martyrs de la religion et de la liberté. »

Il termine son éloquente préface par ces paroles remarquables : « Daigne accueillir avec bienveillance, ô ma chère patrie ! recevez avec bonté, ô mes chers compatriotes, descendants des antiques Grecs ! cette circulaire *fraternelle*, bien différente de celle qui porte le faux titre de *paternelle* ! Que le fer ni le feu ne refroidissent point dans vos cœurs l'amour brûlant de la patrie, la haine irréconciliable contre la tyrannie. Ayez toujours présents devant les yeux les maux de toute espèce que vous fait éprouver chaque jour la nation féroce des Turcs. Rappelez-vous les expressions sublimes de nos ancêtres pour s'animer mutuellement contre les Perses : « *Enfants des Grecs, partez, délivrez votre patrie ; dé-*

livrez vos enfants, vos femmes, les dieux de vos pères, les tombeaux de vos ancêtres. C'est aujourd'hui qu'il faut combattre pour tous ces objets sacrés. (ESCHYL. *Pers.*, v. 202. 4.) Voilà les paroles que j'adresse à tous les Grecs en général. Pour vous qui êtes à la tête de la nation, laïques honorés du nom d'*archontes*, membres du clergé, appelés *très saints*, etc., je vous rappelle que la prudence ou la piété des fidèles ne vous a donné ces noms imposants qu'afin que vous les conduisiez en pasteurs éclairés et vigilants, en vrais ministres de Dieu, *librement et non par la force* (1); *que vous leur administriez la justice et l'équité* (2); *que vous soyez pour tous le sel et la lumière* (3), etc., etc. »

La mort de Rhigas fit naître quelques opuscules, écrits en grec moderne, dont le plus remarquable est celui qui porte le titre de *Nomocratia*, et qui est dédié aux *mânes de Rhigas*, de cet homme infortuné, mais vraiment extraordinaire, qui a laissé dans les annales de la Grèce moderne un nom justement immortel.

(1) *Épître de S. Pierre*, I, ch. v, v. 2.
(2) *Épître de S. Paul aux Colossiens*, ch. IV, v. 1.
(3) *S. Matthieu*, v. 13, 14.

TABLE DES CHAPITRES
DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE XIII.

Arrivée des députés du mont Olympe. — Départ d'Ypsilanti pour Argos. — Transport de canons par des prisonniers turcs. — Route de Tripolitza à Argos. — Khan. — Fontaine et marais de Lerne. — Danger des prisonniers. — L'Erasinus. — Beau climat de l'Argolide. — Environs d'Argos. — Insolence de Colocotroni. . . . . Pag. 1

CHAPITRE XIV.

Argos. — Arrivée d'officiers étrangers. — Navire maltais. — Affaire du 26 novembre devant Napoli. — Le capitaine Nicoli. — Tirynthe. — Fiançailles du fils de Colocotroni et de la fille de Bouboulina. — Arrestation du navire maltais. — Château d'Argos. — Préparatifs d'assaut contre Napoli. — Nouvelles de Mavrocordato. — Ses occupations sur le continent de la Grèce. — Arrivée à Missolonghi de Tahir-Abas et autres chefs albanais. — Organisa-

tion d'un sénat dans la Grèce occidentale et orientale. — Avantage obtenu par les Turcs de Patras. — Départ pour l'Archipel et le mont Olympe. Pag. 21

CHAPITRE XV.

Arrivée à Hydra. — Couvent des moines. — Epitaphes du prieur. — Aspect physique d'Hydra. — Détails sur les Hydriotes. — Leur prospérité. — Mœurs de ces insulaires. — Éducation des jeunes Hydriotes. — Femmes d'Hydra. — Les frères Tombazi et le capitaine Shaïni. 45

CHAPITRE XVI.

Départ d'Hydra. — Relâche à Poros. — Aspect physique de cette île. — Forêts de citronniers. — Promenade à Damala (*Trézène*). — Traversée de Poros à Athènes. — Offrande à Neptune. — Égine. — Écho. — Arrivée à Athènes. — Soulèvement de l'Attique. — Première occupation d'Athènes par les Grecs. — Passage dans cette ville d'Omer-Baïonès bey. — Seconde occupation d'Athènes. — Tentative contre l'Acropolis. 60

CHAPITRE XVII.

Réflexions sur le siége de la citadelle d'Athènes. — Remarque sur le caractère des Turcs de cette ville. — Dévastation des maisons grecques et des églises. — Visite au temple de Thésée. — Profanation des tom-

bonne. — M. Fauvel. — Promenades dans Athènes et aux environs. — Proposition des Turcs rejetée. . . . . Pag. 78

CHAPITRE XVIII.

Départ d'Athènes. — Marcopoulo. — Port Raphti. — Cap Sunium. — Kératia. — Contrariétés, dangers. — Arrivée à Zéa. — Issue de la tentative des Grecs contre Napoli. — Réduction de la presqu'île de Cassandra par Méhémet-Aboulaboud, pacha de Salonique. 98

CHAPITRE XIX.

Relâche à Myconos. — Nicoli. — Administration. — Jugement. — Mme Madon Mavroguem. — Conduite de Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, envers les Grecs employés dans ses troupes. — Arrivée à Tinos. — Division des Latins et des Grecs de cette île. — San-Nicolo. — Capitulation des moines du mont Athos. — Perfidie d'Aboulaboud-pacha. — Ses cruautés. — Caractère des Tiniotes. — Inclinations de ces insulaires. — Leur imprévoyance. — Couvent de femmes. — Naxos. — Conduite répréhensible du chef de l'expédition de l'Olympe. — Second séjour à Myconos. — Nouvelles fâcheuses. 113

CHAPITRE XX.

Départ de Myconos. — Relâche à Tinos. — Mort hé-

roïque du jeune Élus. — M. Spadaro. — Relâche à Paros. — Naousa. — Scène de brigandage. — Carrières. — Parkia. — Antiparos. — Relâches à Thermia et à Zéa. — Forban. — Coup de vent de 14 mans. — Corvette barbaresque. — Naufrage à Serpho. — Bonté des habitants. — Défaite de la division égyptienne. — Arrivée à Hydra. . . . . Pag. 140

CHAPITRE XXI.

Assemblée d'un congrès national à Épidaure. — Formation du gouvernement provisoire. — Nouveaux emblèmes, nouvelles couleurs. — Élection d'Alexandre Mavrocordato à la présidence du corps exécutif. — Nomination des ministres. — Voyage du président à Hydra. — Route de Malvoisie à Argos. — Séjour au camp de Napoli 164

CHAPITRE XXII.

Capitulation de l'Acro-Corinthe. — Départ d'Ypsilanti pour la Roumélie, et de Baleste pour Candie. — Mort d'Ali-pacha. — Désobéissance de Colocotroni. — Route d'Argos à Corinthe. — Déroute de Sefa en Thessalie. — Retraite de cet officier. — Arrivée du comte Normann et d'autres étrangers à Corinthe. — Aspect de cette ville et de sa citadelle. 177

CHAPITRE XXIII.

Arrivée de deux bricks anglais devant Corinthe. — Pre-

mières négociations pour le rachat du kiaïa et du harem de Kourschid-pacha. — Prix exigé pour leur rançon. — Départ des captives. — Arrivée d'une frégate anglaise. — Motifs de sa venue. — Départ du kiaïa. — Meurtre d'Alexis Noutsa et du capitaine Palascas. — Établissement d'une cour martiale provisoire. . . . . Pag. 197

CHAPITRE XXIV.

Arrivée à Corinthe de deux envoyés de l'île de Chio. — Premier refus des habitants de prendre part à la révolution. — Soixante-quatorze otages livrés aux Turcs. — Vexations, assassinats. — Débarquement des Samiotes. — Lycurgue Logothétis. — Soulèvement de Chio. — Installation d'une junte de six membres appelés *éphores*. — Prétentions de Bournia. — Lettre de cet officier aux éphores. — Arrivée de la flotte du capitan-pacha. — Débarquement des Turcs. — Les Grecs abandonnent la ville. — Intervention des consuls. — Massacres de Saint-Minas. — Résistance à Vrondado. — Meurtres, pillage, profanations. — La famille Phacaro. — Exécution des otages et de l'archevêque. — Marchés scandaleux. 209

CHAPITRE XXV.

Bombardement d'Athènes. — Assaut donné à l'Acropolis. — Mort du lieutenant Stralendorff. — Départ pour Athènes. — Kanchnées. — Arrivée des pre-

miers Chiotes échappés aux massacres. — Traversée. — Séjour à Athènes. — Salamine. — Retour à Corinthe. — Préparatifs de départ pour l'Albanie. — Organisation du corps des Philhellènes. — Bénédiction des drapeaux. — Formation de l'état-major. — Départ de l'armée. . . . . Pag. 228

CHAPITRE XXVI.

Départ de Corinthe. — Route sur les bords du golfe de Lépante. — Monastère de Sainte-Irène. — Vostitza. — Camp de Patras. — Sortie du Péloponèse. — Arrivée à Missolonghi. — Séjour dans cette place. — Départ pour l'Épire. — Passage de l'Achéloüs. — Halte dans la vallée de Laspic. — Conseil de guerre. — Entrée dans l'Agraïde. — Mot du président. — Défilés du Macrinoros. — Arrivée en Épire. — Occupation de Comboti. 249

CHAPITRE XXVII.

Combat du 22 juin. — Orage. — Disparition d'un Philhellène. — Incendie du vaisseau amiral turc. — Mort de Baleste. — Triste situation des Souliotes. — Marche de Marco Botsaris à leur secours. — Occupation de Péta par les Philhellènes et le régiment de Tarella. 271

CHAPITRE XXVIII.

Situation de Péta. — Destruction de la flottille de

Passano par les Turcs. — Marche des Philhellènes et de la compagnie ionienne sur Placa. — Passage de l'Arta. — Séjour à Vrontza. — Mort du Philhellène Momaldi. — Langada. — Intérieur de Missolonghi. — Nouvelles sinistres. . . . . Pag. 293

CHAPITRE XXIX.

Retraite de Marco Botzaris. — Avis d'un projet d'attaque des Turcs. — Rentrée des Philhellènes à Péta. — Délibération. — Avis divers. — Dispositions arrêtées. — Bataille de Péta. — Trahison de Gogo. — Résistance des troupes régulières et des Ioniens. — Destruction des Philhellènes. — Incendie de Comboti. — Retraite sur Langada. — Évacuation de l'Épire. 319

CHAPITRE XXX.

Incertitude sur les affaires du Péloponèse. — Départ du gouvernement pour Argos. — Rentrée d'Ypsilanti dans le Péloponèse. — Levée du blocus de Patras. — Premières négociations pour la capitulation de Napoli de Romanie. — Remise du fort de la mer aux Grecs. — Capitulation de la citadelle d'Athènes. 338

CHAPITRE XXXI.

Arrivée de la flotte ottomane. — Rentrée du président à Missolonghi. — Occupation d'Anatoliko par

le reste des Philhellènes et le premier régiment. — Sommation aux consuls et aux étrangers. — Départ des Philhellènes pour Krio-Néro. — Cérémonie funèbre. — Demande inconvenante de quelques officiers grecs. — Inquiétudes répandues et propagées dans une intention coupable. — Dissolution du corps des Philhellènes. . . . . Pag. 348

CHAPITRE XXXII.

Entrée d'une armée de trente mille Turcs dans le Péloponèse. — Lâcheté du prêtre Achilléas, commandant de l'Acro-Corinthe. — Mort de Kiamil-bey. — Établissement d'un camp turc sous Corinthe. — Colocotroni nommé général en chef. — Levée du blocus de Napoli. — Conduite infâme des Maniotes. — Terreur générale. — Dévouement du prince Ypsilanti. — Fuite des membres du gouvernement. — Second incendie d'Argos. — Marche de Dramali sur Napoli de Romanie. — Combat de Saint-Georges. — Nikitas le *Turcophage*. — Défaite des Turcs. — Butin immense. — Occupation du grand *Dervend* par les Grecs. 362

CHAPITRE XXXIII.

Départ de Missolonghi. — Arrivée à Céphalonie. — Relâche à Zante. — Refus de débarquer. — Rentrée dans le Péloponèse. — Gastouni. — Pyrgos. — Olympie. — L'Alphée. — Erreur de route. — Excursion au mont Pholoë. — Dimitzana. — Situa-

tion de cette ville. — Séjour à Tripolitza. — Entrée de Colocotroni dans cette place. — Déserteurs punis. — Arrivée à Lerne. — Indiscipline d'un capitaine. — Départ pour Hydra. . . . . Pag. 386

CHAPITRE XXXIV.

Relâche à Spetzia. — Aspect physique de cette île. — Dernier séjour à Hydra. — Réclamation du commandant de la station française. — Combat naval. — Lâcheté du capitan-pacha. — Brick autrichien capturé par les Grecs. — Retraite de la flotte ottomane. . 420

CHAPITRE XXXV.

Dernier séjour à Athènes. — Événements de l'Attique après l'entrée de Dramali dans le Péloponèse. — Odysséus. — Excursion au Dervend. — Départ pour Syra. — Événements tragiques de cette île. — Dernier séjour à Tinos. — Peste. — Prise de Napoli. — Derniers événements de la Grèce occidentale pendant l'année 1822. 432

FIN DE LA TABLE.

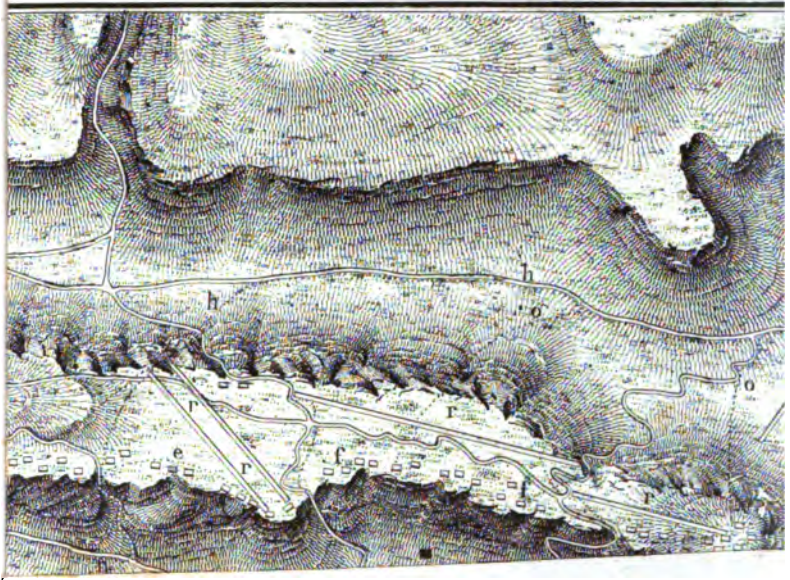
ERRATA.

TOME PREMIER.

Pag. vij, lig. 3, ils ne doutaient pas sans doute, *lisez* ils ne doutaient pas probablement.
7, — 6, libérateur, *lisez* consolateur.
40, — 17, mais avouons, *lisez* et avouons.
126, — 18, conciliait, *lisez* réconciliait.
297, — 1 *de la note*, quatre cent mille, *lisez* deux cent cinquante mille.
315, — 18, les lui aliéner, *lisez* les aliéner.
316, — 6, pouvait n'être, *lisez* pouvaient n'être.
316, — 26, et rentra, *lisez* et se rendit.
461, — 2 *de la note*, asses, *lisez* trop.

TOME SECOND.

Pag. 21, lig. 3 *du sommaire*, Georges, *lisez* Nicoli.
28, — 6, *id.*
29, — 1, *id.*
34, — 20, *id.*
131, — 6, sur lerus, *lisez* sur leurs.
131, — 26, des *tscheftlckts*, *lisez* des *tcheffükts*.
175, — 11, Georges, *lisez* Nicoli.
176, — 1 et 7, *id.*
184, — 17, *id.*
276, — 21 de la note, *tbalettes*, lisez *tablettes*.
350, — 2, et sur quelques, *lisez* de quelques.


h
h
o
o
r
r
r
e
f
f
r